SERMONS

DU PERE

BOURDALOUË,

TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonsduperebou01bour

SERMONS

DU PERE

BOURDALOUË,

de la Compagnie de JESUS.

POUR LES FESTES DES SAINTS,

Et pour des Veſtures & Profeſſions Religieuſes.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

CE n'eſt pas ſeulement pour l'honneur des Saints que leurs Fêtes ont été inſtituées, mais pour notre utilité particuliere, & notre propre ſanctification. L'Egliſe en célébrant leurs grandeurs, nous propoſe leurs exemples, & comme leurs grandeurs nous portent à les honorer, leurs exemples nous invitent à les imiter.

Ce ſont auſſi les deux vûes que doit avoir un Prédicateur dans les panégyriques de ces glorieux Prédeſtinés. Si d'une part, en les exaltant, il n'eſt attentif qu'à la gloire du Saint dont il fait l'éloge, il éblouira par un magnifique récit d'actions & de vertus héroïques : mais ceux qui l'écoutent, en tireront peu de fruit, & ſouvent n'en remporteront qu'un ſécret déſeſpoir d'atteindre à une ſainteté qui leur paroîtra plus admirable qu'imitable. Ou s'il donne dans un excès tout contraire, & qu'il n'ait égard qu'à l'inſtruction des Auditeurs & qu'à leur édification, il ne fera connoître qu'imparfaitement les mérites des Saints, & ne leur rendra pas tout le tribut de louanges qui leur eſt dû. C'eſt donc en recueillant d'abord de leur hiſtoire, ce qu'il y a de plus mémorable & de plus grand, pour l'expoſer avec les ornemens de l'éloquence chrétienne ; & puis, en l'appliquant aux mœurs du ſiécle pour les réformer & les régler, qu'il remplira ſon miniſtère, & qu'il entrera dans l'eſprit & l'intention de l'Egliſe dont il eſt l'organe.

Voilà ce qu'a fait le Pere Bourdaloüe. On peut dire que dans ce genre de Sermons, il n'a pas moins excellé que dans les autres. Sans aller juſqu'à ces

exagérations, où se laissent quelquefois emporter les Prédicateurs en louant les Saints, il en donne les hautes & les vraies idées qu'on en doit concevoir. Et du reste opposant la conduite des Fidéles aux exemples qu'il leur a mis devant les yeux, il trouve dans cette comparaison un fonds de moralités les plus naturelles & les plus solides. De sorte qu'il n'ôte rien au panégyrique, ni de sa sublimité, ni de la juste mesure qui lui convient, & qu'en même tems il conserve à la morale toute l'étendue & toute la force qu'elle demande.

Cependant, comme l'unité est une des premiéres perfections du discours, parce qu'elle en rassemble les parties & qu'elle en fait un corps mieux proportionné & mieux soutenu, le Pere Bourdaloue a pris tout le soin possible de la garder, soit dans la morale, soit dans l'éloge. C'est pour cela qu'au lieu d'embrasser toutes les vertus & toute la vie d'un Saint, il s'est attaché au caractère particulier qui le distinguoit. Car de même qu'il y a dans les pécheurs des vices prédominans, qui sont les principes de tous les autres; il y a dans les Saints, pour ainsi parler, des vertus souveraines, où tendent toutes les réflexions de leur esprit & tous les sentimens de leur cœur. Si bien que de représenter chaque Saint dans ce point de vûe, c'est en quelque façon le mettre dans son jour, & le faire voir dans son plus beau lustre.

Le Pere Bourdaloue va même plus loin, ou plûtôt il se resserre encore dans des bornes plus étroites, afin de mieux caractériser son sujet. Si par exemple il parle d'un Apôtre & de son zéle, il prend ce que ce zéle Apostolique a eu de plus singulier & de plus marqué. D'où il arrive qu'il n'y a rien dans tout le panégyrique, qui ne conduise à une même fin, & qui ne soit personnel au Saint que regarde la cérémonie présente.

La même unité regne dans la morale. On voit des panégyriques, bien écrits d'ailleurs & dignes de l'eſtime du public, où l'Auteur, preſque à chaque fait qu'il rapporte d'un Saint, joint une courte moralité : & ſelon que ces faits ſont différens les uns des autres, autant diffèrent entre eux les points de morale qu'il touche & ſur leſquels il eſt obligé de paſſer très-légérement. Cette méthode donne lieu à quelques traits vifs & ingénieux : l'eſprit y trouve toujours un nouveau champ où s'exercer, & de nouvelles lumiéres à répandre. Mais ce ne ſont après tout que des lueurs ; & il eſt difficile que l'Auditeur ſoit bien émû de cette diverſité d'objets, qui diſparoiſſent au même moment qu'on les lui préſente, & dont on ne lui laiſſe entrevoir qu'une certaine ſuperficie.

Le Pere Bourdaloue accoutumé à creuſer toutes les matières qu'il traite, s'en tient à un ſeul point de morale dont il fait la concluſion, ou de tout ſon diſcours, ou de chaque partie : & inſiſtant ſur cette ſeule conſéquence, il s'ouvre une libre & ample carriére, ſoit pour inſtruire par de ſolides raiſonnemens, ſoit pour toucher par des mouvemens pathétiques. En quoi il eut cet avantage très-remarquable, que toute la ſuite de ſes penſées & tout le plan de ſon diſcours, s'imprimoit plus diſtinctement dans les eſprits, & y demeuroit plus profondément gravé. Au lieu qu'une trop grande variété de moralités & d'inſtructions, qui ſe ſuccédent inceſſamment & ſouvent ſans ordre, cauſe une telle confuſion dans les idées, que l'une efface l'autre, & qu'après une attention aſſez favorable, l'Auditeur néanmoins en ſe retirant, ne retient rien, ou preſque rien de tout ce qu'il vient d'entendre.

Si la variété eſt néceſſaire, c'eſt dans la narration. Il y faut des figures & des tours, pour la rendre propre du panégyrique & pour la diſtinguer de

l'hiſtoire. Car de ſuivre trop exactement les traces des Saints, depuis leur naiſſance juſques à leur mort, de s'étendre dans un long détail de tous leurs ſentimens & de toutes leurs actions; de n'en vouloir obmettre nulle circonſtance; & de ne s'élever jamais au deſſus d'un ſimple récit, c'eſt plûtôt faire l'abrégé de leurs vies, que leurs éloges. Auſſi eſt-ce par-là que tant de panégyriques deviennent languiſſans & ennuyeux. L'orateur qui manque de forces pour ſoutenir ſa matière, tâche à ſe ſoutenir lui même par une multitude de faits, qu'il étale ſans art & ſans autre éloquence que quelques exclamations froides & puériles.

Il n'y a qu'une imagination vive, noble & riche, telle que l'eut le Pere Bourdaloüe, qui puiſſe animer ces ſortes d'expoſitions. En vain voudroit-on ſur cela prescrire des régles; les plus beaux préceptes ne ſuppléeront point au défaut de ce feu naturel; & ce feu ſeul peut ſuppléer à tous les préceptes. C'eſt un don que tous n'ont pas reçû; & delà vient en partie qu'il eſt ſi rare de réüſſir dans les panégyriques & dans les oraiſons funébres.

A cette raiſon, on en peut ajoûter une autre, qui concerne l'expreſſion & le ſtyle du panégyrique. Bien des Prédicateurs ſe ſont laiſſé prévenir là-deſſus d'un principe, pour ne pas dire, d'une erreur qui les a portés trop loin. Ils ſe perſuadent que tout doit être ſemé de fleurs dans un éloge, & qu'on n'y doit rien ménager de tous les agrémens de la diction. Parce qu'un célébre Orateur, dans les panégyriques qu'il a prononcés, s'eſt diſtingué par ſon ſtyle concis & ſentencieux, brillant & poli, ils veulent ſe former ſur ce modéle, comme ſi c'étoit l'unique qu'ils euſſent à ſe propoſer. Mais ils ne prennent point, ce ſemble, aſſez garde, que ce qui plait dans l'un, lequel ſuit ſon talent & dit les choſes de génie, n'a plus de grace dans un mauvais imi-

rateur qui force son naturel, & sort en quelque maniére hors de lui-même. Qu'une certaine élévation & que certains traits soient plus convenables au panégyrique qu'au discours moral, c'est une régle établie & très-bien fondée. Mais dans cette élévation & dans ces traits, il faut que tout soit conforme au caractère du Prédicateur. Car pour peu qu'il s'en écarte, à force de s'élever, il se perdra en de vaines conceptions, & par trop d'ornemens il se défigurera. Le Pere Bourdaloue a sçû se garantir de cet écueil. Dans ses panégyriques il n'a point quitté son style ordinaire. Il y est grand, mais d'une grandeur aisée, qui lui étoit propre, & où il ne paroissoit rien d'affecté.

C'est ce qu'on a pû sur-tout observer dans les deux Oraisons funébres que le Public a déja vûes, & qu'il étoit à propos d'inférer parmi les Sermons de cet excellent Prédicateur. Ce sont les éloges de deux premiers Princes du Sang Royal, non moins recommandables par l'éclat de leurs vertus, que par celui de leur naissance & par la grandeur de leur nom. Quelque difficulté qu'il y eût à représenter tant de glorieuses & éminentes qualités, le Pere Bourdaloue, sans s'éloigner de sa maniére de prêcher, & sans emprunter des secours étrangers, en a fait deux portraits des plus accomplis. On a cru devoir les joindre au second volume de ces panégyriques, afin de les défendre du sort des feuilles volantes : & l'on s'est d'autant plus intéressé à les conserver, que l'Auteur parlant au nom de sa Compagnie, y a plus éloquemment exprimé les sentimens très-respectueux & très-sincères de notre vénération & de notre reconnoissance envers la Maison de Condé.

Les Sermons sur l'état Religieux, qui suivent les panégyriques, auroient encore de quoi fournir à bien des réflexions. Rien n'est plus capable d'ani-

mer & de consoler les personnes Religieuses. Elles apprendront, en les lisant, à connoître l'esprit de leur vocation, à en estimer les avantages par rapport au salut, & à en remplir avec fidélité les devoirs. Car ce sont-là les points importans où le pere Bourdaloue s'est arrêté. Pour relever le bonheur de la profession Religieuse, il n'en a point fait de ces peintures outrées qu'on voit en quelques livres spirituels. Il n'a point caché aux ames qui se devouent à Dieu dans ce saint état, les peines & les croix qui en sont inséparables. Il pése tout au poids du sanctuaire & selon l'esprit de l'Evangile : & reconnoissant de bonne foi ce qu'il y a dans leur vie d'onéreux & de pénible, il leur propose d'ailleurs les motifs les plus puissans pour les attacher à Jesus-Christ & pour leur adoucir son joug. Il n'oublie pas même les gens du monde, & par un retour salutaire sur leur condition, il leur enseigne à profiter de ces cérémonies, auxquelles ils n'assistent communément que par bienséance, ou que par curiosité. On ne doit point au reste s'étonner que dans un si grand nombre de discours touchant le même sujet, il ait quelquefois employé les mêmes preuves & repris les mêmes idées. On aura plûtôt lieu d'admirer sa fécondité, dans les diverses usages qu'il a sçû faire du même fonds.

Le petit éloge de Mr. le premier Président de Lamoignon, n'est qu'un léger essai de ce que le Pere Bourdaloue eût eu à dire, s'il eût entrepris un éloge complet de ce célébre Magistrat. Comme il en avoit été connu, & qu'il avoit eu lui-même l'honneur de le connoître particuliérement, il voulut au moins lui donner ce témoignage public de son respect, aussi-bien que de sa gratitude & de son zéle.

Il reste des Sermons à faire paroître pour les Dimanches de l'année.

Approbation de M. de Precelles, Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne, & Lecteur des Livres.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, pluſieurs Panégyriques des Saints & divers Sermons pour des Veſtures & Profeſſions Religieuſes, compoſés par le R. P. Bourdaloue de la Compagnie de Jeſus : où je n'ai rien trouvé qui ne ſoit conforme à la foi & aux bonnes mœurs ; & où chacun pourra reconnoitre avec fruit, que cet excellent Prédicateur a vivement repréſenté, d'une manière digne de la Chaire Evangélique, les plus beaux modéles, & les plus ſaintes maximes de la piété, & de la perfection chrétienne. Fait en Sorbonne le dix-ſeptiéme d'Août 1711. C. DE PRECELLES.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ai reçû de notre R. P. Général, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revû, & qui a pour titre : *Sermons du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jeſus, pour les Fêtes des Saints, & pour des Veſtures & Profeſſions Religieuſes* : lequel Livre a été vû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi & témoignage de quoi j'ai ſigné la préſente. A Paris ce neuviéme d'Avril 1711.

LOUIS-FRANÇOIS CLAYYER.

SERMONS
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pour la Fête de saint André. 1
Pour la Fête de saint François Xavier. 43
Pour la Fête de saint Thomas, Apôtre. 92
Pour la Fête de saint Etienne. 140
Pour la Fête de saint Jean l'Evangéliste. 186
Pour la Fête de sainte Geneviéve. 230
Pour la Fête de saint François de Sales. 280
Pour la Fête de saint François de Paule. 332
Pour la Fête de saint Jean-Baptiste. 376
Pour la Fête de saint Pierre. 424
Pour la même Fête. 458
Pour la Fête de saint Paul. 507

SERMON

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT ANDRÉ.

Ambulans Jesus juxta mare Galilææ, vidit duos Fratres, Simonem qui vocatur Petrus, & Andream fratrem ejus; & ait illis, Venite post me.

Jesus marchant le long de la mer de Galilée, apperçut deux Freres, l'un Simon appellé Pierre, & l'autre André; il leur dit, Suivez-moi. En Saint Matthieu, chap. 4.

CEs paroles de Jesus-Christ furent un ordre bien doux en apparence, & bien facile à exécuter; mais au fond & dans l'intention même du Sauveur des hommes, cet

ordre devoit être pour ces deux freres de notre Evangile, un engagement à de rigoureuſes épreuves. Car leur dire, Suivez-moi, c'étoit leur dire : Renoncez à vous-mêmes, préparez-vous à ſouffrir, ſoyez déterminés à mourir ; ne vous regardez plus que comme des brebis deſtinées à la boucherie, que comme des victimes de la haine & de la perſécution publique, que comme des hommes dévoüés à la croix : c'étoit, dis-je, par ces courtes paroles, *Venite poſt me*, leur faire entendre tout cela, puiſqu'il eſt vrai que la croix étoit le chemin par où cet Homme-Dieu avoit entrepris de marcher, & que ſelon ſes maximes, il eſt impoſſible de le ſuivre par toute autre voie. En effet, Chrétiens, c'eſt par-là que ces bienheureux Apôtres, Pierre & André, ont ſuivi leur divin Maître. Tous deux ont mérité de mourir comme Jeſus-Chriſt ſur la croix, tous deux ont eû l'avantage de conſommer ſur la croix leur glorieux martyre ; & tous deux à la lettre ont ainſi répondu à leur vocation, & ſont devenus les premiers Sectateurs & les premiers Diſciples d'un Dieu crucifié. Voilà, dit ſaint Chryſoſtôme, en quoi ils eurent, comme freres, une reſſemblance parfaite. Mais du reſte, voici quelle différence il y eut entre l'un &

l'autre dans leur crucifiement même. Elle eſt digne de vos réflexions, & elle va ſervir d'ouverture à ce diſcours. C'eſt que le courage & la réſolution de ſaint Pierre à ſuivre Jeſus-Chriſt, n'a pas empêché qu'il n'ait témoigné de la répugnance, & qu'il n'ait fait paroître dans ſa conduite de l'éloignement pour la croix : au lieu que ſaint André a toujours paru plein de zéle, & pénétré non-ſeulement d'eſtime & de vénération, mais d'amour & de tendreſſe pour la croix. Je m'explique. Quand Jeſus-Chriſt dans l'Evangile parle de la croix à ſaint Pierre, ſaint Pierre s'en ſcandaliſe & s'en offenſe. Je ne m'en étonne pas. Il n'en concevoit pas encore le Myſtère, & il étoit trop peu verſé dans les choſes de Dieu. Mais après même qu'il a reçû le Saint-Eſprit, tout confirmé qu'il eſt en grace, il ne laiſſe pas, ſi nous en croyons la Tradition, de fuir la croix qui lui eſt préparée ; il ſe ſauve de ſa priſon, il ſort de Rome, & il faut que Jeſus-Chriſt lui apparoiſſe, le fortifie, le ranime & l'engage à retourner au lieu où il doit être crucifié. C'eſt ſaint Ambroiſe qui le rapporte ; & cette tradition ſe trouve conforme à ce qu'avoit prédit le même Sauveur, lorſqu'il déclara expreſſément à ce Prince des Apôtres, que quand il

ſeroit dans un âge avancé, on l'obligeroit à étendre les bras, & qu'un autre le méneroit où il ne voudroit pas aller : lui marquant, ajoûte l'Evangéliſte, les circonſtances de ſon martyre, & de quelle mort il devoit un jour glorifier Dieu : *Cum autem ſenueris, extendes manus tuas, & alius ducet te quò tu non vis.* Voilà le caractère de ſaint Pierre : un homme crucifié, mais pour qui la croix ſembloit encore avoir quelque choſe d'affreux. Au contraire que vois-je dans ſaint André ? Un homme à qui la croix paroît aimable, qui en fait ſon bonheur & ſes délices, qui ſoupire après elle, qui la ſalue avec reſpect, qui l'embraſſe avec joie, & qui met le comble de ſes déſirs à s'y voir attaché, & à y mourir. Tel eſt, chrétienne Compagnie, le prodige qui ſe préſente aujourd'hui à nos yeux, & que je puis appeller le miracle de l'Evangile. Mais ſur quoi put être fondé cet amour de la croix, & par quels principes un amour auſſi ſurprenant & auſſi contraire à tous les ſentimens de la nature que celui-là, put-il s'établir dans le cœur de notre Apôtre ? Ah ! mes chers Auditeurs, c'eſt le grand Myſtère que j'ai à vous découvrir. Car mon deſſein eſt de vous montrer qu'en conſéquence de la vocation divine à laquelle votre glorieux Pa-

Joan. c. 21.

tron ſaint André ſe rendit ſi fidéle, l'amour qu'il témoigna pour la croix, quoique d'ailleurs ſurnaturel, fut parfaitement raiſonnable. Quelque prodigieux que vous paroiſſe cet amour de la croix, j'entreprends de le juſtifier; & je veux même, avec la grace de mon Dieu, tâcher, autant qu'il m'eſt poſſible, de vous l'inſpirer. J'ai beſoin pour cela de toutes les lumieres du Ciel, & je les demande par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

IL en eſt de la croix, comme de la mort. Quoique naturellement on ait horreur de l'une & de l'autre, on peut aimer l'une & l'autre par différens motifs; & c'eſt par la diverſité de ces motifs qu'il faut juger ſi cet amour eſt loüable ou vicieux, raiſonnable ou aveugle, méritoire ou vain. En effet, ſe procurer la mort par déſeſpoir, c'eſt un crime; la ſouhaiter par accablement de chagrin, c'eſt une foibleſſe; s'y expoſer par zéle de ſon devoir, c'eſt une vertu; s'y dévoüer pour Dieu, c'eſt un acte héroïque de religion. De même ſouffrir comme les eſclaves du monde, parce qu'on ſe laiſſe dominer par ſes paſſions, ſouffrir comme les avares par une avide & inſatiable cupidité, ſouffrir comme les ambitieux par un attachement ſervile à ſa fortune,

c'eſt une baſſeſſe, une misère, un déſordre. Mais ſouffrir pour être fidéle à Dieu; aimer la croix pour remplir les deſſeins de Dieu, pour ſuivre la vocation de Dieu, c'eſt ce qu'il y a dans le Chriſtianiſme de plus ſaint & de plus divin, & par conſéquent de plus conforme à la ſouveraine raiſon. Or c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que ſaint André l'a aimée. Car il a aimé la croix, parce qu'éclairé des plus vives lumieres de la foi, il a parfaitement compris combien la croix lui étoit avantageuſe par rapport à ſa vocation, & aux fins ſublimes pourquoi Jeſus-Chriſt l'avoit appellé. Appliquez-vous: voici le ſecret important de ſa conduite & de votre religion. Le Sauveur du monde eut deux grands deſſeins ſur ſes Apôtres, quand il leur commanda de le ſuivre, *Venite poſt me.* En ce moment-là, dit ſaint Chryſoſtôme, il les choiſit pour être les Prédicateurs de ſon Evangile, & pour être les Miniſtres de ſon Sacerdoce; il les deſtina au miniſtère de ſa parole, & il les engagea au ſervice de ſes autels; il les établit ſur la terre, pour ſanctifier les hommes par les vérités du ſalut qu'ils devoient leur annoncer, & pour honorer Dieu ſon Pere par le ſacrifice qu'ils devoient, comme Prêtres de la loi de grace, lui préſenter.

Voilà les deux vûes principales qu'eut le Fils de Dieu, & c'eſt ſous ces deux qualités que je prétends aujourd'hui conſidérer ſaint André. En premier lieu, comme Prédicateur de l'Evangile & de la Loi de Jeſus-Chriſt; en ſecond lieu, comme Prêtre, Succeſſeur légitime & immédiat du Sacerdoce de Jeſus-Chriſt : & je m'attache d'autant plus à cette penſée, que la qualité de Prêtre de Jeſus-Chriſt eſt celle dont ce ſaint Apôtre ſe glorifia plus hautement, & dont il ſe rendit lui-même le témoignage, quand il parut devant le Juge qui le condamna. Or ces deux qualités jointes enſemble juſtifient admirablement l'amour & le zéle qu'eut ſaint André pour la croix. Car s'il l'a tendrement aimée, c'eſt parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout ſon mérite & toute ſa gloire : ſçavoir, l'accompliſſement de ſon Apoſtolat, & la conſommation de ſon Sacerdoce. Expliquons-nous. André, à la vûe de ſa croix, eſt pénétré, ravi, tranſporté de joie: pourquoi? parce que c'eſt ſur la croix qu'il va dignement prêcher le nom de Jeſus-Chriſt; ce ſera la premiere partie : & parce que c'eſt ſur la croix qu'il va ſaintement s'immoler lui-même, & unir ſon ſacrifice au ſacrifice auguſte & vénérable qu'il a tant de fois offert à Dieu en immolant l'A-

gneau sans tache, qui est Jesus-Christ; ce sera la seconde partie. En deux mots, la croix est la chaire où saint André a fait paroître tout le zéle d'un fervent Prédicateur. La croix est l'autel où saint André, comme Prêtre & Pontife de la Loi nouvelle, a exercé dans toute la perfection possible l'office de Sacrificateur. Il ne faut donc pas s'étonner si la croix, quoiqu'affreuse par elle-même, a eû pour lui tant de charmes. C'est tout le dessein & le partage de ce discours, pour lequel je vous demande une favorable attention.

I. PARTIE. POur établir solidement la vérité de ma premiere proposition, & pour vous en donner d'abord la juste idée que vous en devez avoir, j'appelle dans les principes de l'Ecriture l'accomplissement de l'Apostolat, prêcher un Dieu crucifié, & malgré les contradictions de la prudence du siécle, proposer la croix aux hommes, comme la seule source de leur bonheur, comme le fondement unique de leur espérance, comme le Mystére de leur rédemption, comme le moyen sûr & infaillible de leur salut. Ainsi l'a entendu saint Paul, quand il a dit : 1. Cor. c. 2. *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* Voilà à quoi il a réduit toute la fonction du Ministère Evangélique; & telle est

la fin, pourquoi Dieu a ſuſcité ces douze Princes de l'Egliſe, ces premiers fondateurs du Chriſtianiſme, ces hommes envoyés au monde pour y annoncer Jeſus-Chriſt, dont ils étoient les ambaſſadeurs, & pour y publier ſa loi, dont ils ont été par office les interprétes fidéles : *Legatione pro Chriſto fungimur.* Qu'ont-ils fait? Ils ont prêché la croix ; & au lieu que la croix n'avoit été juſques-là qu'un ſujet de malédiction & qu'un opprobre; au lieu que la croix de Jeſus-Chriſt étoit le ſcandale des Juifs, & paroiſſoit une folie aux Gentils, à force d'en exalter la vertu, ils l'ont rendue vénérable à toute la terre. Voilà, dis-je, à quoi s'eſt terminé leur vocation, & par où ils ont mérité le nom d'Apôtres. Or il eſt évident, Chrétiens, que ſaint André s'eſt ſignalé entre tous les autres dans ce glorieux emploi, & qu'il a eû un droit particulier de prendre, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, pour deviſe de ſon Apoſtolat, *Nos autem prædicamus Chriſtum crucifixum.* Et il eſt encore évident, qu'il n'a jamais mieux accompli ce qui eſt marqué dans ces paroles, que quand il a été lui-même attaché à la croix. Pourquoi cela? parce que c'eſt ſur la croix qu'il a prêché Jeſus Chriſt crucifié, ou ſi vous voulez, la Loi de Jeſus-Chriſt avec plus d'autorité & de grace, 2. Cor. c. 5.

avec plus d'efficace & de conviction, avec plus de succès & de fruit. Trois avantages que sa croix lui a procurés, & en quoi je fais consister la perfection d'un Apôtre & d'un prédicateur de l'Evangile. Reprenons, & suivez moi.

Non, mes chers Auditeurs, jamais saint André n'a prêché le mystère de la croix, ou la Loi de Jesus-Christ, avec tant d'autorité & tant de grace, que quand il a été lui même crucifié; & ma pensée sur ce point n'a presque pas même besoin d'éclaircissement. Car pour vous la rendre en deux mots, non-seulement intelligible, mais sensible, il n'appartient pas à toutes sortes de personnes de prêcher la croix. C'est une vérité éternelle qu'il faut porter sa croix; & que pour la porter en Chrétien, il l'a faut porter volontairement jusqu'à l'aimer, & jusqu'à s'en glorifier : *Absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri.* Mais cette vérité, quoiqu'éternelle, n'a pas la même grace dans la bouche de tout le monde. Les hommes, pour être sauvés, ont intérêt de la bien comprendre : mais en même tems ils ont une secrette opposition à en être instruits par ceux qui ne la pratiquent pas, & qui n'en font nulle épreuve; & si quelquefois un mondain s'ingère de leur en faire des leçons, bien loin de s'y rendre dociles

Gal. c. 6.

ils se révoltent, & ne peuvent souffrir qu'un homme à qui rien ne manque, & qui joüit tranquillement des douceurs de la vie, ose leur prêcher la pénitence & la mortification. Aussi, comme remarque saint Chrysostôme, Jesus-Christ tout Dieu qu'il étoit, pour s'accommoder là-dessus à la disposition des hommes, ne vint annoncer au monde l'Evangile de la croix qu'en se faisant lui-même un homme de douleurs, c'est-à-dire un homme dévoüé à la souffrance & à la croix : *Vir dolorum.* Indépendamment de cette qualité, il avoit toute l'autorité d'un Dieu ; j'en conviens : mais s'il n'avoit été que Fils de Dieu, ou s'il avoit toujours été comme fils de l'homme, dans la béatitude & dans la gloire, sans participer à nos peines, il lui eût manqué par rapport à nous une certaine autorité d'expérience & d'exemple, sur quoi est fondé le droit dont je parle, de prêcher aux autres la croix : & de-là vient qu'il se détermina à souffrir. Car c'est ce que le grand Apôtre a prétendu nous déclarer, quand il a dit que la sagesse de ce divin Légissateur avoit paru, en ce qu'étant Fils de Dieu, il avoit appris par lui-même, & par ce qu'il avoit souffert comme homme, l'obéissance qu'il exigeoit des hommes, & qu'il vouloit les obliger de rendre à sa loi. Loi par- *Isa. c. 53.*

faite, mais sévère, dont toutes les maximes vont à nous faire comprendre la sainteté, l'utilité, la nécessité de la croix : *Qui cùm esset Filius Dei, didicit ex iis quæ passus est, obedientiam.*

Hebr. c. 5. v. 8.

En effet, il est aisé d'exhorter les autres à la pratique d'une vie austère, au retranchement des plaisirs, au crucifiement de la chair, tandis qu'il n'en coûte rien. Un homme bien nourri, disoit saint Jérôme, n'a point de peine à discourir de l'abstinence & du jeûne. Un homme abondamment pourvû de tout, à qui rien ne manque, & qui est en possession de mener une vie agréable & commode, s'érige aisément en prédicateur de la plus exacte réforme. Mais quelque éloquent & quelque zélé qu'il puisse être, on croit toujours avoir droit d'en appeller à son exemple, & de lui répondre, que ce zéle de réforme ne lui convient pas, que ce langage lui sied mal, & que s'il veut porter les choses à cette rigueur, il devroit chercher des Auditeurs dont il fût un peu moins connu. Non pas dans le fond que ce reproche soit absolument légitime, puisque Jesus-Christ ordonnoit qu'on obéît aux Pharisiens, du moment qu'ils étoient assis sur la chaire de Moyse, & qu'on respectât leur doctrine, quoique leur conduite y fût toute

contraire : mais parce qu'il eſt vrai, que cette contrariété entre la doctrine & la vie, eſt au moins un ſpécieux prétexte dont notre malignité ne manque pas de ſe prévaloir contre les vérités dures qu'on nous prêche; & parce que naturellement nous nous élevons contre quiconque entreprend de nous aſſujettir à toute la rigueur de nos devoirs, & n'eſt pas pour cela bien autoriſé. Or là-deſſus S. André a eû tout l'avantage que peut avoir un Apôtre. Car il a prêché la croix dans un état, où les cenſeurs les plus critiques & les ennemis de la croix les plus déclarés, n'avoient rien à lui reprocher. Il ne l'a pas prêchée comme ces docteurs hypocrites dont S. Matthieu parle, qui mettent ſur les épaules des autres des fardeaux peſants, & qui ne voudroient pas eux-mêmes les remuer du doigt. Il ne l'a pas prêchée, comme ceux dont ſaint Paul diſoit à Timothée, qu'il viendroit dans les derniers jours des hommes qui auroient l'apparence de la plus éclatante piété, mais qui ſeroient remplis de l'amour d'eux-mêmes, enflés d'orgueil & pervertis dans la foi. C'eſt-à-dire, il ne l'a pas prêchée comme ont fait preſque dans tous les ſiécles certains prétendus réformateurs de l'Egliſe, qui connus d'ailleurs pour des hommes ſenſuels, n'en étoient pas moins hardis à

invectiver contre la molleſſe ; déplorant les relâchemens de la pénitence, tandis qu'ils en rejettoient les œuvres pénibles & laborieuſes ; plus occupés peut-être de leurs perſonnes & du ſoin de leurs corps, que n'auroit été un mondain de profeſſion. Non, Chrétiens, ce n'eſt pas ainſi que ſaint André a prêché la croix : mais pour la prêcher, il s'eſt mis lui-même ſur la croix. La croix a été la chaire d'où il s'eſt fait entendre. C'eſt de là, comme nous liſons dans les actes de ſa vie, qu'il exhortoit le peuple à embraſſer ce moyen ſalutaire & néceſſaire, dont dépend tout le bonheur des élûs de Dieu. Et voilà non-ſeulement ce qui l'autoriſoit, mais ce qui donnoit de la force à ſa parole, pour annoncer le myſtère de la croix avec plus d'efficace & de conviction.

C'eſt le ſecond avantage de ſon Apoſtolat, dit ſaint Chryſoſtôme, d'avoir montré par-là juſqu'à quel point il étoit perſuadé lui-même de la vérité qu'il prêchoit, & d'avoir eû par-là-même le don d'en perſuader ſi fortement les autres, que tout infidéles qu'ils étoient, ils n'ont pû réſiſter à la ſageſſe & à l'eſprit de Dieu qui parloit en lui. Il faut, ajoûtoit ſaint Bernard, & permettez-moi d'appliquer ſa penſée à mon ſujet, il faut que le Prédicateur de l'E-

vangile, pour convertir les cœurs, fortifie
ſa voix; & parce que ſa voix n'eſt que foi-
bleſſe, il faut qu'elle ſoit accompagnée
d'une autre voix puiſſante & pleine de
force : *Dabit voci ſuæ vocem virtutis.* Mais *Pſal.*
quelle eſt cette voix puiſſante & pleine de 67.
force? la voix de l'action, cette voix in-
finiment plus éloquente, plus pénétrante,
plus touchante, que tous les diſcours.
Montrez-moi par votre exemple & par
vos œuvres, que vous êtes vous-même
perſuadé, & alors votre voix me perſua-
dera & me convertira : *Dabis voci tuæ* *Bern.*
vocem virtutis, ſi quod mihi ſuades, priùs
tibi videaris perſuaſiſſe. Or voilà par où
ſaint André triompha, & de l'infidélité des
Payens, & de la dureté des Juifs. Il veut
que ſa voix ſoit pour eux cette voix toute-
puiſſante, qui ſelon le Prophéte, abat les
cédres & briſe les rochers; il veut que ſa
voix ait la vertu d'amollir les cœurs les
plus endurcis, & de ſoumettre les eſprits
les plus ſuperbes : *Vox Domini confringen-* *Pſal.*
tis cedros, vox Domini concutientis deſer- 28.
tum. Que fait-il? il commence par les con-
vaincre qu'il eſt lui-même parfaitement &
ſolidement convaincu de ce qu'il leur prê-
che; qu'il eſt, dis-je, convaincu de la né-
ceſſité d'embraſſer la croix de Jeſus-Chriſt,
de s'attacher à elle par un eſprit de foi,

& de s'en appliquer les fruits par le long uſage des ſouffrances de la vie.

Car quelle preuve plus authentique leur peut-il donner ſur cela, de la perſuaſion où il eſt, que l'empreſſement & l'ardeur qu'il témoigne pour ſouffrir? On lui prononce ſon arrêt, & tout à coup il eſt ſaiſi d'un mouvement de joie, qui va juſques à l'extaſe & au raviſſement. Le peuple veut s'oppoſer à l'exécution de cet arrêt, & André s'en tient offenſé. On le conduit au ſupplice; & d'auſſi loin qu'il enviſage la Croix qui lui eſt préparée, il la ſalue dans des termes pleins d'amour & de tendreſſe. Il ſe fait une émotion populaire, pour le délivrer: Hé quoi, mes Freres, leur dit-il, êtes-vous donc jaloux de mon bonheur? Faut-il qu'en vous intéreſſant pour moi, vous conſpiriez contre moi, & que par une fauſſe compaſſion vous me faſſiez perdre le mérite d'une mort ſi précieuſe? Le juge intimidé s'offre à l'élargir, & André le raſſûre; le juge commande qu'on le détache de la croix, & André proteſte que c'eſt en vain, parce qu'il y eſt attaché par des liens inviſibles, que l'enfer même ne peut rompre, qui ſont les liens de ſa foi & de ſa charité. S'il n'étoit en effet perſuadé, penſeroit-il, parleroit-il, agiroit-il, ſouffriroit-il de la ſorte? & pour marquer que ſes ſentimens

ſont ſincères, perſiſteroit-il deux jours entiers dans le tourment le plus cruel, *biduo pendens*, publiant toujours que Jeſus-Chriſt eſt le ſeul Dieu qu'il faut adorer, & que toute la ſainteté, toute la prédeſtination des hommes eſt renfermée dans la croix? Mais ſuppoſé le témoignage que ſaint André rendit à cette vérité, quelle conſéquence les ſpectateurs de ſon martyre n'étoient-ils pas forcés de tirer en faveur de Jeſus-Chriſt & de ſa religion? Conſidérant cet homme d'ailleurs vénérable par l'intégrité de ſa vie, illuſtre par les miracles qu'il avoit faits au milieu d'eux, & qui par ſa conduite pleine de ſageſſe, s'étoit attiré le reſpect des ennemis mêmes de ſon Dieu; le voyant, non pas mépriſer ni braver la mort par une vaine philoſophie, mais la déſirer par un pur zéle de ſe conformer à ſon Sauveur crucifié; aimer par ce motif de chriſtianiſme les deux choſes que le monde abhorre le plus, ſçavoir, l'ignominie & la douleur; & malgré les révoltes de la nature, faire de la croix l'objet de ſon ambition & ſes plus chères délices: tout Payens, tout Juifs qu'ils étoient, que pouvoient-ils conclure de-là, ſinon qu'il y avoit dans cet Apôtre quelque choſe de ſurhumain; & que la chair & le ſang n'ayant pû former en lui des ſentimens ſi élevés au-deſſus de l'hom-

Act. mart. S. And.

me, il falloit qu'ils lui vinſſent de plus haut ? A moins qu'ils ne vouluſſent s'aveugler eux-mêmes & s'obſtiner dans leur aveuglement, pouvoient-ils ne pas reconnoître, qu'il n'y a qu'un Dieu, qui puiſſe inſpirer à un homme mortel un amour de la croix ſi héroïque ; & à moins qu'ils n'euſſent des cœurs de pierre, quoique Payens & Infidéles, pouvoient-ils n'être pas touchés, n'être pas ébranlés, n'être pas changés par la vûe d'un ſpectacle ſi ſurprenant & ſi nouveau ?

De-là même auſſi, mes chers Auditeurs, ſuivit le ſuccès prodigieux de la prédication de ſaint André, & la bénédiction que Dieu donna à ſon Apoſtolat. Si nous en croyons les actes de ſon martyre, de tout le peuple attentif à l'écouter prêchant ſur la croix, à peine reſta-t-il un Payen, qui éclairé des lumiéres de la grace, & cédant à la force d'un tel exemple, ne renonçât à l'idolâtrie, & ne confeſsât Jeſus-Chriſt. Au lieu que Jeſus-Chriſt crucifié avoit pû dire ce que Dieu par la bouche d'un Pro-
Iſa. c. 65. phéte, diſoit à Iſraël : *Totâ die expandi manus meas ad populum non credentem ;* j'ai tendu mes bras à un peuple rébelle & incrédule : S. André eut au contraire la conſolation de tendre les bras à un peuple docile, qui reçut ſa parole avec reſpect, &

qui s'y soumit avec joie ; pour accomplir, ce semble, dès-lors ce qu'avoit dit le Fils de Dieu, que celui qui croiroit en lui, feroit non-seulement les mêmes œuvres, mais encore de plus grandes œuvres que lui : *Qui credit in me, opera quæ ego facio, & ipse faciet, & majora horum faciet.* Des milliers d'Infidéles que le supplice de cet Apôtre avoit assemblés autour de sa croix, convertis par ce qu'ils ont vû, & par ce qu'ils ont entendu, s'en retournent glorifiant Dieu. De la Ville de Patras où Dieu par le ministère d'André opère ces effets miraculeux, le bruit, disons mieux, le fruit s'en répand dans toutes les Provinces voisines. On voit avec étonnement les temples des idoles abandonnés, le culte des démons aboli, le regne de la superstition détruit, le nom de Jesus-Christ par-tout révéré. Le frere même du Proconsul, jusques-là zélé défenseur des fausses divinités, rend hommage à la vérité. Entre les Eglises naissantes, celle d'Achaïe où saint André a souffert, devient en peu de jours la plus nombreuse & la plus fervente. Qui fait tout cela ? La foi d'un Dieu crucifié prêchée par un Apôtre crucifié ; je veux dire, le zéle d'un Apôtre, qui, à l'exemple de son Maître, prêche la croix du haut de la croix ; & qui selon la belle expression de

Joan. c. 14. v. 12.

saint Jérôme, confirme par son amour pour la croix, tout ce qu'il enseigne de l'obligation rigoureuse, mais indispensable, de
Hieron. porter la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans.* En effet, donnez-moi un Prédicateur de l'Evangile parfaitement mort à lui-même, sincère amateur de la croix, & qui dise de bonne foi avec
Galat. c. 6. saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo*; Le monde est crucifié pour moi, & je suis crucifié pour le monde : rien ne lui résistera. Avec cela il triomphera de l'erreur, il confondra l'impiété, il exterminera le vice, il convertira les villes entieres. Avec cela les pécheurs les plus endurcis l'écouteront & le croiront, les libertins & les impies se soumettront à lui, les sensuels & les voluptueux subiront le joug de la pénitence. Pourquoi? parce que telle est, dit saint Jérôme, la vertu de la croix, prêchée par un homme souffrant lui même & mourant sur la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans.*

Voilà donc, Chrétiens, le Prédicateur que Dieu a suscité pour votre instruction; & qui peut dire à la lettre, qu'il n'a point employé en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit & de la vertu de
1. Cor. c. 2. Dieu : *Et sermo meus & prædicatio mea,*

non in perſuaſibilibus humanæ ſapientiæ verbis, ſed in oſtenſione ſpiritûs & virtutis. Voilà celui que Dieu veut que vous écoutiez, c'eſt ſaint André ſur la croix. Ne me conſidérez point; n'ayez nul égard, ni à mes paroles, ni à mon zéle; oubliez la ſainteté de mon miniſtère. Je ne ſuis aujourd'hui, ſi vous voulez, qu'un airain ſonnant & qu'une cymbale retentiſſante; & ce n'eſt point à moi de vous prêcher un Dieu crucifié : c'eſt à cet Apôtre, c'eſt à cet homme crucifié, dont la prédication plus pathétique & plus efficace que la mienne, ſe fait encore entendre dans toutes les Egliſes du monde chrétien. Le voilà, dis-je, ce miniſtre irréprehenſible, ce Prédicateur contre lequel vous n'avez rien à répliquer. Mais que n'a-t-il pas à vous reprocher? Il vous prêche encore maintenant le même Dieu, qu'il a prêché aux Juifs & aux Payens : un Dieu qui vous a ſauvés par la croix. Le croyez-vous, la vie que vous menez, le fait-elle voir? cet amour-propre qui vous domine, ces recherches de vous-même, cet attachement ſervile à votre corps, cette attention à le ménager, à le flatter, à ne lui rien refuſer, ces commodités étudiées & affectées, cette horreur des ſouffrances & de la vraie pénitence; en un mot, cette vie des ſens ſi oppoſée à l'Eſprit chrétien, cette

vie molle & voluptueuſe dont vous vous êtes fait une habitude, tout cela marque-t-il que vous êtes bien convaincus de la prédication de ſaint André?

Ah! mes chers Auditeurs, ſi ſaint André nous avoit prêché un autre Jeſus-Chriſt & un autre Sauveur; ſi dans le conſeil de la ſageſſe éternelle, il avoit plû à notre Dieu de nous ſauver par la joie, auſſi-bien qu'il lui a plû de nous ſauver par la peine, & que ſaint André nous eût annoncé cet Evangile: ce nouvel Evangile ne s'accorderoit-il pas parfaitement avec notre conduite? Figurons-nous que cet Apôtre vient aujourd'hui nous déclarer que ce n'eſt plus par la croix, mais par les plaiſirs, que nous devons opérer notre ſalut; figurons-nous que ce que je dis ceſſe d'être une ſuppoſition, & devient une vérité, y auroit-il en vous quelque choſe à corriger & à réformer? Répondez, mondain, répondez; c'eſt à vous que je parle. Interrogez votre cœur, & reconnoiſſez juſqu'où l'eſprit du monde corrompu vous a porté: ce ſyſtême de Chriſtianiſme ne vous ſeroit-il pas avantageux, & ne ſe rapporteroit-il pas entiérement à votre goût & à vos idées? Il faut donc de deux choſes l'une, ou que votre vie ſoit un monſtre dans l'ordre de la grace, ou que S. André avec toute la ver-

tu & toute la force de ſon Apoſtolat, ne vous ait pas encore perſuadé. Que votre vie ſoit un monſtre dans l'ordre de la grace, ſi, croyant d'une façon, vous vivez de l'autre; ſi, Chrétien de profeſſion, vous êtes Juif d'eſprit & de cœur; ſi, reconnoiſſant que votre ſalut eſt attaché à la croix, vous ne laiſſez pas de fuir & d'abhorrer la croix. Car qu'y a-t-il de plus monſtrueux que cette contradiction? Cependant, mes Freres, diſoit ſaint Bernard, tel eſt le caractère de mille Chrétiens, diſciples de la Croix de Jeſus-Chriſt, & tout enſemble ennemis de la croix de Jeſus-Chriſt. Ou bien, mon cher Auditeur, ſi vous vous piquez d'être de ces génies prétendus-ſages, qui agiſſent conſéquemment, il faut que ſaint André, ni par l'autorité de ſon exemple, ni par l'efficace de ſa parole, ne vous ait pas encore touché, puiſque vous êtes toujours ſenſuel & idolâtre de votre corps. Ainſi je pourrois vous appliquer au ſujet de la croix de S. André, ce que ſaint Paul, en gémiſſant, diſoit aux Galates, de celle du Sauveur : *Ergò evacuatum eſt ſcandalum crucis.* Malheur à vous, mon Frere, qui par votre infidélité vous êtes rendu inutile l'exemple de ce glorieux Apôtre, & pour qui le ſcandale, c'eſt-à-dire, le myſtère de la croix eſt anéanti; *Ergò evacuatum eſt ſcandalum* *Galat.* c. 5.

crucis. On vous a dit cent fois, & il eſt vrai, qu'au jugement de Dieu la croix de Jeſus-Chriſt paroîtra pour vous être confrontée; *Matth.* l'Evangile même nous l'apprend : *Et tunc* c. 24. *parebit ſignum Filii hominis.* Mais outre la Croix de Jeſus-Chriſt, on vous en confrontera une autre, c'eſt celle de ſaint André. Oui la Croix de cet homme Apoſtolique, après lui avoir ſervi de chaire pour nous inſtruire, lui ſervira de tribunal pour nous condamner. Voyez-vous ces Infidéles, nous dira-t-il? la vûe de ma Croix les a convertis; de Payens qu'ils étoient, j'en ai fait des Chrétiens & de parfaits Chrétiens. Voilà ce qui nous confondra, & ne vaut-il pas mieux dès aujourd'hui commencer à nous confondre nous-mêmes; & par cette confuſion ſalutaire & volontaire, prévenir une confuſion forcée, qui ne nous ſera pas ſeulement inutile, mais très-funeſte? Il faut, Chrétiens, qu'à l'exemple de ſaint André, nous ſoyons & les ſectateurs, & les prédicateurs mêmes de la Croix. Je dis les prédicateurs, & comment? en portant ſur nos corps la mortification de Je- *2. Cor.* ſus-Chriſt : *Semper mortificationem Jeſu-* c. 4. *Chriſti in corpore noſtro circumferentes.* Car en la portant ſur nos corps, nous en ferons connoître aux hommes le mérite & la ver- *Ibid.* tu : *Ut & vita Jeſu manifeſtetur in corpo-*

ribus

ribus noſtris. Ne concevez point ceci comme impoſſible, ni même comme difficile : je vous l'ai dit ; le ſaint uſage des afflictions & des croix de cette vie, l'acceptation humble & ſoumiſe de celles que Dieu nous envoie, la réſignation à celles que le monde nous ſuſcite, notre patience dans les calamités, ou publiques, ou particuliéres, dans les pertes de biens, dans les maladies, tout cela prêchera pour nous, & nous prêcherons par tout cela. C'eſt ainſi que ſaint André a trouvé ſur la croix l'accompliſſement de ſon Apoſtolat ; & voici encore comment il y a trouvé la conſommation de ſon ſacerdoce. Donnez, s'il vous plaît, une attention toute nouvelle à cette ſeconde partie.

II. PARTIE

POuvoir préſenter à Dieu le ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt, & avoir pour cela dans le Chriſtianiſme un caractère particulier, c'eſt en quoi conſiſte l'eſſence du ſacerdoce de la loi de grace. Joindre au ſacrifice adorable du Corps de Jeſus-Chriſt le ſacrifice de ſoi-même, & s'immoler ſoi-même à Dieu au même tems qu'on lui offre ce divin Agneau immolé pour le ſalut du monde, c'eſt dans la doctrine de ſaint Auguſtin, ce qui met le comble au ſacerdoce de la loi de grace, & ce qui lui donne ſa

derniére perfection. Sacerdoce de la loi de grace, dont je conviens que les Prêtres seuls sont les premiers & les principaux Ministres; mais auquel il est pourtant vrai que tous les Chrétiens, en qualité de Chrétiens, ont droit & même obligation de participer. Sacerdoce de la loi de grace, qui par cette raison nous impose à tous, de quelque condition que nous soyons, l'indispensable devoir de nous offrir nous-mêmes à Dieu, comme un supplément du Sacrifice de Jesus-Christ. Car voilà encore une fois ce qui fait devant Dieu la perfection du sacerdoce chrétien, dont l'Apôtre relevoit si haut l'excellence & la dignité. Voilà par où ce Sacerdoce lui paroissoit si auguste, quand il le comparoit au sacerdoce de l'ancienne loi; & voilà ce qui nous le doit rendre vénérable, cet engagement où nous sommes, & ce pouvoir que nous avons d'être, comme le Sauveur, des Hosties vivantes, présentées à Dieu, par l'union de notre sacrifice avec le sacrifice de l'homme-Dieu. Or je prétends que saint André a sçû pleinement s'acquitter de ce devoir: & où? sur la croix. D'où je conclus que c'est sur la croix, comme sur l'Autel mystérieux que Dieu lui avoit préparé, qu'il a heureusement trouvé la consommation de son sacerdoce. Ne perdez pas le fruit de

cette vérité, qui toute avantageuſe qu'elle eſt au Saint dont je vous fais l'éloge, ſera encore plus utile & plus édifiante pour vous.

Je l'ai dit mes chers Auditeurs, & je le répéte, il faut, pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le ſacrifice de nous-mêmes au ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt. C'eſt le devoir eſſentiel à quoi le Chriſtianiſme nous engage; & je ne crains point de paſſer pour téméraire, ni de rien avancer qui ne ſoit conforme à la plus exacte théologie, quand je ſoutiens que ſans cela notre ſacerdoce n'a pas ſelon Dieu toute la perfection qu'il doit avoir. Car il eſt de la foi, qu'encore que le ſacrifice de l'humanité de Jeſus-Chriſt ait eû par lui-même une vertu infinie, pour nous ſanctifier & pour nous réconcilier avec Dieu; Dieu néanmoins par une conduite particuliére de ſa providence, ne l'a accepté, pour nous accorder en effet la grace de cette réconciliation & de cette ſanctification, qu'autant qu'il a prévû que ce ſacrifice devoit être & ſeroit accompagné de notre coopération. Il eſt de la foi, qu'encore qu'il n'ait rien manqué au ſacrifice de notre rédemption de la part de Jeſus-Chriſt qui l'a offert pour nous comme notre médiateur & le ſouverain Prêtre, il

peut y manquer quelque chose de notre part ; ensorte que ce sacrifice, tout divin qu'il est, par le défaut de notre correspondance, nous devienne infructueux, & ne soit pour nous de nulle efficace. Or ce qui peut manquer de notre part au sacrifice de Jesus-Christ, c'est le sacrifice personnel que Dieu exige de nous, & que nous lui devons faire de nous-mêmes ; mais que souvent nous ne lui faisons pas. De là vient que saint Paul à qui ce mystère avoit été spécialement révélé, se faisoit une loi inviolable d'accomplir tous les jours dans sa chair, ce qui manquoit aux souffrances de Jesus-Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ.* Il restoit donc encore pour saint Paul, quelque chose à ajoûter au Sacrifice du Fils de Dieu. Prenez garde : quelque chose par rapport à saint Paul même ; quelque chose d'où dépendoit en un sens pour saint Paul même le mérite, ou plutôt l'application actuelle du Sacrifice du Fils de Dieu ; quelque chose par où saint Paul même se croyoit obligé de remplir la mesure des souffrances du Fils de Dieu. Or comment la remplissoit-il cette mesure ? par la ferveur de sa pénitence, par l'austérité de sa vie, par la mortification de sa chair. Car c'étoient là, remarque saint Chrysostôme, autant de

Coloss. c. 1.

ſacrifices de lui-même, qu'il uniſſoit à ce grand Sacrifice de la Croix, & en vertu deſquels il pouvoit dire : *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti in carne meâ.*

C'eſt de-là même auſſi que ſaint Auguſtin trouvoit des liaiſons ſi étroites entre ces deux ſacrifices, je dis entre le ſacrifice de Jeſus-Chriſt & le ſacrifice de nous-mêmes, qu'il ne vouloit pas qu'on ſéparât jamais l'un de l'autre. Tellement que comme Jeſus-Chriſt en qualité d'homme-Dieu a été notre victime, nous devons être la ſienne en qualité de Chrétiens. Ecoutez les paroles de ce ſaint Docteur, que je ne dois pas omettre dans une matiére ſi importante : *Cujus redemptoris ac Domini, & nos ſacrificium eſſe debemus per ipſummet offerendi, qui in homine quem ſuſcepit, ſacrificium ipſe pro nobis fieri dignatus eſt.* *Aug.*

D'où il s'enſuit que toutes les fois que nous aſſiſtons aux divins Myſtères, nous devons faire état, que ce n'eſt pas ſeulement pour y préſenter l'Agneau ſans tache qui eſt immolé ſur l'autel, mais pour y être nous-mêmes préſentés & immolés. Et cela, reprend ſaint Auguſtin, non-ſeulement par la raiſon de l'union intime qui eſt entre lui & nous, & qui fait qu'étant notre chef, & nous les membres de ſon corps, il ne peut ni ne doit jamais être ſa-

crifié, que nous ne le soyons avec lui ;
Ibid. *Quia cùm Ecclesia Christi sit corpus, & Christus Ecclesiæ caput, tam ipsa per ipsum, quàm ipse per ipsam debet offerri :* mais par la convenance même & le principe de nos plus justes & de nos plus indispensables obligations. Car quel désordre, Seigneur, que je parusse devant vos autels dans une moindre disposition d'humilité, que celle où vous y paroissez ; que vous y fussiez la victime de mon péché, & que l'expiation de ce péché ne me coûtât rien ? Il ne suffit donc pas, conclut saint Léon Pape, que nous offrions à Dieu le sacrifice du Corps de Jesus-Christ, si selon le précepte de l'Apôtre, nous ne nous offrons encore nous-mêmes ; comme il ne nous suffiroit pas de lui offrir nos corps & même nos ames, si nous n'avions à lui offrir le sacrifice du Corps de Jesus Christ. Notre sacrifice sans celui de Jesus-Christ, seroit un sacrifice indigne de Dieu ; & celui de Jesus-Christ sans le nôtre, seroit non pas insuffisant, mais inutile pour nous. L'un avec l'autre, c'est ce qui consomme le grand ouvrage de notre justification, & ce qui fait le vrai sacerdoce des Chrétiens.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous voyons dans le glorieux Apôtre, dont nous honorons aujourd'hui la mé-

moire. Qu'eſt-ce que ſaint André, & ſous quelle idée, nous attachant aux actes de ſon martyre, devons-nous le conſidérer ? ſous l'idée d'un Prêtre fervent, d'un Prêtre zélé, d'un Prêtre plein de religion, qui tous les jours de ſa vie ne manqua jamais d'immoler ſur l'autel l'Agneau de Dieu, & qui par ſa mort couronna ſon ſacerdoce en s'immolant lui-même ſur la Croix. Car ce ſont là les deux principales actions que ſon hiſtoire nous marque, & à quoi je réduits toute la ſainteté de ſon miniſtère. Ecoutez ceci. André eſt conduit devant le tribunal d'un juge payen ; & ce juge avant que de le condamner, entreprend de le pervertir, & le preſſe de racheter ſa vie en ſacrifiant aux idoles. Mais moi, lui répond l'homme de Dieu, ſacrifier aux idoles ! Ne ſçavez-vous pas qui je ſuis ? Ignorez-vous la profeſſion que je fais de ſervir le Dieu du ciel & de la terre, & l'honneur que j'ai de lui ſacrifier chaque jour, non pas le ſang des boucs ni des taureaux, mais l'Agneau qui efface les péchés du monde ? *Ego omnipotenti Deo immolo quotidiè, non taurorum carnes, ſed Agnum immaculatum.* Oui, pourſuit le généreux Apôtre, c'eſt entre mes mains que cet Agneau eſt tous les jours immolé : mais la merveille que vous ne connoiſſez pas & que j'ai à vous décou- *Act. mart. S. And.*

vrir, c'eſt qu'après l'immolation de cet Agneau, il eſt toujours vivant, & que ſa chair, quoique diſtribuée aux Fidéles, demeure encore toute entiére, parce qu'elle eſt déſormais incorruptible : *Cujus carnem poſtquam omnis plebs credentium manducaverit, Agnus qui ſanctificatus eſt, integer perſeverat, & vivus.* Témoignage invincible en faveur du ſacrifice de la meſſe, & qui pourroit ſeul réfuter toutes les erreurs des derniers héréſiarques touchant la divine Euchariſtie ; puiſqu'il nous apprend comment Dieu dès le premier âge de l'Egliſe, a pris ſoin d'établir la tradition de ce myſtère. Mais ſans m'arrêter à cette controverſe, & pour profiter en paſſant d'un exemple ſi authentique, permettez-moi, mes Freres, une courte digreſſion, qui toute bornée qu'elle eſt dans la morale qu'elle renferme, ne laiſſera pas d'avoir ſon utilité. Car ceci nous regarde, nous qui revêtus de la dignité du ſacerdoce, ſommes ſpécialement les Miniſtres de notre Dieu & de ſes autels. Qu'eſt-ce qu'un Prêtre de Jeſus-Chriſt ? le voici : un homme engagé par ſa vocation à entrer tous les jours dans le ſanctuaire : un homme diſpoſé, comme ſaint André, à offrir tous les jours à Dieu le ſacrifice non ſanglant du corps du Sauveur. Voilà à quoi nous ſommes ap-

Ibid.

pellés. Mais être Prêtre, & n'en faire que rarement la plus noble fonction ; être Prêtre, & même si vous voulez, Grand-Prêtre, & ne paroître à l'Autel qu'à certains jours de cérémonie, qu'en certaines occasions d'éclat, que lorsqu'on ne peut s'en dispenser, que quand on s'y trouve forcé par un respect humain & par un devoir de bienséance ; être Prêtre, & s'abstenir des choses saintes pour mener une vie toute profane, pour entretenir dans le monde de vains commerces, pour se dissiper dans les divertissemens du siécle, ou plutôt mener une vie dissipée, profane, mondaine, jusqu'à être malheureusement obligé de s'abstenir des choses saintes : être Prêtre, & se mettre par sa conduite hors d'état de célébrer les sacrés mystères, s'en rendre positivement indigne, & au lieu de se reprocher cette indignité volontaire, comme un crime & un sujet de confusion, s'autoriser par-là dans l'éloignement de Dieu où l'on vit, & s'en faire un faux prétexte de piété : être Prêtre de la sorte, ah ! mes Freres, s'écrioit saint Chrysostôme, est-il rien de plus opposé à la sainteté du sacerdoce, rien de plus injurieux à Jesus-Christ, rien de plus triste pour son épouse qui est l'Eglise ; & moi j'ajoûte, rien de plus contraire à l'exemple que Dieu nous

propose dans la personne de saint André ?

Mais André en demeure-t-il là ? non, Chrétiens : comme il est Prêtre de la Loi nouvelle, après avoir immolé la chair de Jesus-Christ, & satisfait à ce qu'il y a de plus essentiel dans son ministère, il y joint ce qui en doit être la perfection, en s'immolant soi-même ; & c'est ici que la croix lui servit de moyen pour parvenir à l'accomplissement de ses desirs, & à la gloire consommée de son sacerdoce. Je m'explique. Sur le refus qu'il fait de sacrifier aux idoles, on lui présente l'instrument de son supplice, & comment envisage-t-il cette croix ? comme un autre autel où il va présenter à Dieu le sacrifice de sa personne & de sa vie. Oui, Seigneur, dit-il, s'adressant à Jesus-Christ, c'est pour cela que je l'embrasse cette croix, parce que c'est sur elle que je vais remplir dans toute son étendue mon sacerdoce. Assez long-tems, ô mon Dieu, j'ai fait l'office de sacrificateur à vos dépens ; il faut que je le fasse aux dépens de moi-même. Je vous ai mille fois sacrifié pour moi : il faut que je me sacrifie une fois pour vous ; & que par cet effort de reconnoissance, vous rendant amour pour amour & sacrifice pour sacrifice, j'aie enfin la consolation d'être crucifié pour votre gloire, comme vous l'avez

été pour mon salut. Ainsi parla-t-il, & sans différer, il étend sur la croix son corps vénérable : il n'attend pas que les bourreaux l'y attachent, il prévient leur cruauté par sa ferveur ; ne voulant pas devoir à un autre l'honneur de son crucifiement, mais regardant encore comme un précieux avantage d'être tout ensemble & la victime & le prêtre de son sacrifice. Car c'est en cela, dit saint Augustin, qu'a particuliérement consisté l'excellence & le mérite du sacerdoce de Jesus-Christ. Dans l'ancienne Loi on n'avoit rien vû de semblable; les hommes les plus saints s'étoient contentés d'honorer Dieu par des victimes étrangères : & parce que ce culte étoit imparfait, le Fils de Dieu, comme Pontife, étoit venu faire à son Pere cette pleine oblation, où il voulut être tout à la fois le sacrificateur & l'hostie : *Idem sacerdos & victima.* Mais ce qui fut vrai de Jesus-Christ, l'est encore de saint André, avec toute la proportion néanmoins & tout le rapport qu'il peut y avoir entre un homme & un homme-Dieu. André mourant sur la croix put dire après le Sauveur du monde : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, de la chair & du sang des animaux ; mais vous m'avez formé un corps : les anciens holocaustes ont commencé à vous déplaire, ou *Aug.*

du moins ont cessé de vous plaire, & alors j'ai dit, me voici, je viens, je me présente ; recevez-moi comme votre victime :
Ps. 39. *Tunc dixi, Ecce venio.*

Voilà, mes chers Auditeurs, le modéle que Dieu vous met à tous devant les yeux, je dis à tous sans différence ni de condition ni de rang. En quelque état que vous soyez, vous êtes, comme Chrétiens, nécessairement associés au sacerdoce Royal de Jésus-Christ; & c'est à vous, quoique laïques, que parloit saint Pierre, quand il appelloit les Chrétiens, race choisie, prêtres-Rois, nation sainte, peuple conquis: *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta.* Il est de la foi, que sans autre caractère que celui de Chrétiens, par la seule onction du baptême, le Sauveur des hommes nous a fait Rois & Prêtres de Dieu son Pere: *Et fecisti nos Deo nostro regnum & sacerdotes.* Si je vous disois qu'en cette qualité il ne tient qu'à vous d'offrir tous les jours à Dieu le même Agneau qu'immoloit saint André, & qu'en effet vous l'offrez aussi-bien que lui, toutes les fois que vous assistez au sacrifice de votre religion, peut-être seriez-vous surpris de vous voir élevés par-là à une si haute dignité. Mais vous devez l'être encore bien plus, ou d'avoir ignoré jusques à présent ce que

1. Petr. c. 2.

Apoc. c. 5.

vous êtes ; ou de l'avoir ſçû, & d'avoir manqué de zéle pour vous acquitter dignement d'une ſi glorieuſe fonction. Car puiſque ce n'eſt pas en ſimples témoins, mais en miniſtres du Seigneur, que vous aſſiſtez à ce ſacrifice, & que l'oblation du Corps de Jeſus-Chriſt ne s'y fait pas ſeulement en votre préſence, mais en votre nom, quelle attention, quel reſpect, quelle ardeur de dévotion y devez-vous apporter ? C'eſt ce qui rend vos irrévérences ſi criminelles & même ſi abominables ; c'eſt ce qui en fait comme autant de ſacriléges. Ah ! Chrétiens, quelle indignité que vous préſentiez au Dieu immortel, avec un eſprit égaré, un cœur froid, ſans nul recueillement, ſans nul ſentiment, le même ſacrifice où notre ſaint Apôtre a épuiſé tout le feu de ſa charité ! Que dis-je ? quelle profanation que vous y veniez pour y voir le monde & pour y être vû, pour y étaler tout le faſte du monde & tout l'appareil de votre luxe, pour y contenter votre vanité, votre curioſité, & peut-être pour y entretenir vos plus honteuſes paſſions ! Scandale digne de toute la colére de Dieu & qui n'eſt devenu, par l'impiété de notre ſiécle, que trop commun.

Mais ce n'eſt pas à quoi je m'arrête. Ce que je prétends que vous remportiez de

ce discours, c'est une sincére & forte résolution d'offrir continuellement à Dieu, comme S. André, le sacrifice de vos corps, & de l'unir au sacrifice du corps de Jesus-Christ, puisque c'est par-là que vous devez participer à l'honneur & à la perfection du sacerdoce de la loi de grace, à quoi votre vocation vous engage indispensablement. Ce que je vous demande, c'est que vous vous appliquiez sans cesse ce que Saint Paul recommandoit si expressément aux Romains, quand il leur disoit : *Rom. c. 12.* *Obsecro vos per misericordiam Dei* ; je vous conjure, mes Freres, par la miséricorde de notre Dieu, & de quoi ? de lui offrir vos corps dans cet état de sainteté, dans cet état de pureté où ils puissent lui plaire & où vous puissiez lui rendre un culte raisonnable & spirituel ; ne vous conformant point au siécle présent, mais vous renouvellant chaque jour dans l'intérieur de l'esprit. Paroles qui comprennent en abrégé tout le fonds de la vie chrétienne, & qui devroient être le plus ordinaire sujet de vos considérations. Mais dites-moi, mes chers Auditeurs, vos corps ont-ils ces qualités nécessairement requises pour être la matiére de ce sacrifice, que saint Paul veut que vous présentiez à Dieu ? Sont-ce des corps purs, des corps exempts de la cor-

ruption du péché ; en un mot, des corps dignes d'être offerts avec le corps de Jesus-Christ, & de compoſer avec lui ce ſacrifice complet dont je viens de vous parler ? S'ils ne ſont pas tels, oſerez-vous les offrir à Dieu ; & ſi vous n'oſez les offrir à Dieu, comment pouvez-vous paroître vous-mêmes devant Dieu, & approcher de ſes Autels ? Ah ! Chrétiens : ſi l'on vous diſoit que vous devez abſolument & à la lettre, faire de vos corps le même ſacrifice que ſaint André, que vous devez être prêts comme lui à ſacrifier votre vie par un long & cruel ſupplice, que vous devez ſouffrir comme lui un rigoureux martyre, que vous devez comme lui vous réſoudre à mourir pour Dieu, & que ſans cela il n'y a point de ſalut pour vous ; ſi, dis-je, Dieu mettoit votre foi à une pareille épreuve, quoique vous fuſſiez obligés de vous y ſoumettre, du moins auriez vous droit de craindre & de vous défier de vous-mêmes. Mon zéle à vous animer, à vous encourager, à vous ſoutenir dans une ſi dangereuſe conjoncture, quelque ardent qu'il pût être, ne m'empêcheroit pas de compatir à votre foibleſſe & de trembler le premier pour vous. Mais quand je vous dis, que ce ſacrifice de vos corps, dont il eſt aujourd'hui queſtion, ſe réduit dans la pratique

à les maintenir dans une pureté convenable, à leur faire porter le joug d'une salutaire tempérance, d'une exacte sobriété, d'une prudente austérité, d'une solide mortification ; à leur retrancher les débauches qui les détruisent, la mollesse qui les corrompt, l'oisiveté qui les appesantit ; à réprimer leurs révoltes, à ne pas vivre selon leurs cupidités, à les rendre souples à la loi de Dieu, à les assujettir aux observances de la Religion, à les endurcir au travail, choses communes & pratiquables dans les états mêmes du monde les moins parfaits : qu'avez vous à répondre? Quand cette régularité de vie, quand cette sévérité de mœurs, quand cette exactitude seroit pour vous une espéce de croix, pourriez-vous justement vous en décharger, ou refuser de la prendre? Ne devriez-vous pas vous tenir heureux de la trouver dans des choses d'ailleurs si conformes à vos obligations, & rendre graces à Dieu de ce qu'enfin vous avez appris quel est ce sacrifice de vos corps par où il veut être glorifié ?

Cependant, Chrétiens, voici le désordre, & si je l'ose dire, la honte & l'opprobre du christianisme : des hommes associés par le baptême au sacerdoce de Jesus-Christ, & qui selon la régle de l'Apôtre, devroient offrir leurs corps comme des

hoſties pures devant Dieu, en font des victimes pour le démon, pour la ſenſualité, pour l'impureté, pour l'adultère. Saint Paul ne vouloit pas que parmi les Fidéles on prononçât même les noms de ces paſſions infâmes; mais le moyen de s'en taire dans le honteux débordement des vices qui infectent l'Egliſe de Dieu? Pouvons-nous, diſoit S. Cyprien, cacher nos plaies, quand elles ſont mortelles; & ne vaut-il pas mieux les découvrir, pour les guérir, que de les diſſimuler, pour nous perdre? O mon Dieu, où en ſommes-nous, & à quelle extrémité le péché nous a-t-il portés? Vous, Seigneur, qui dans l'ancienne Loi étiez ſi jaloux de la pureté des victimes qu'on vous préſentoit, & qui rejettiez celles où il paroiſſoit la moindre ſouillure, comment pouvez vous maintenant agréer les nôtres? Le ſacrifice d'un corps impur & eſclave du péché, bien loin de vous plaire ne doit-il pas plutôt vous offenſer & vous irriter? Mais enfin me dira-t-on, quelque corrompus qu'aient été juſqu'à préſent nos corps par le péché, ne peuvent-ils plus être offerts à Dieu? Oui, Chrétiens, ils le peuvent, ſinon par le ſacrifice de la continence, au moins par celui de la pénitence: & c'eſt en ce ſens que ſaint Paul nous avertit de les faire déſormais ſervir,

non plus au péché, mais à la juſtice. Dieu même tirera de vous alors une gloire particuliére ; & vous releverez d'autant plus le triomphe de ſa grace, qu'elle aura eû dans vous de plus forts & de plus dangereux ennemis à ſurmonter. La pénitence vous tiendra lieu de croix, & cette croix ſera l'autel où vous vous immolerez. Ah ! Seigneur, répandez ſur cet Auditoire chrétien l'eſprit de ſainteté dont fut rempli le grand Apôtre que nous honorons. Répandez ſur cette Egliſe qui porte ſon nom, l'abondance de votre grace. Donnez-nous cet amour de la croix : ſans quoi il eſt impoſſible que nous vous faſſions jamais le ſacrifice de nous-mêmes. Inſpirez-nous le même ſentiment qu'eut ſaint André à la vûe de la croix, lorſqu'il s'écria : O Croix, ſource de mon bonheur ! *O bona Crux !* Faites que nous le diſions comme lui, que nous le penſions comme lui, & que par la voie de la croix nous parvenions à la même gloire que lui, qui eſt la gloire éternelle où nous conduiſe, &c.

Act. mart. S. And.

SERMON
POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Ecce non est abbreviata manus Domini, ut salvare nequeat.

Voici un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, & qu'il peut encore sauver son peuple. En Isaïe, chap. 59.

MONSEIGNEUR, *Messire Franç. Faure, Evêque d'Amiens.*

QUEL est donc ce miracle dont nous avons été nous-mêmes témoins, & en quel sens peuvent convenir ces paroles du Prophéte à l'homme Apostolique dont nous solemnisons la fête? Est-ce l'éloge de François Xavier que j'entreprends, ou n'est-ce pas l'éloge de la Foi qu'il a prêchée: & si

le Seigneur dans ces derniers siécles a fait éclatter sa toute-puissante vertu par la conversion d'un nouveau monde, est-ce au Ministre de ce grand ouvrage qu'il en faut attribuer la gloire, ou n'est-ce pas plutôt au Maître qui l'avoit choisi, & qui l'a si heureusement conduit dans l'exercice de son ministère ? Parlons donc, Chrétiens, non pas pour exalter le mérite de l'Apôtre des Indes & du Japon, mais pour reconnoître la force de l'Evangile qu'il a porté à tant de nations barbares : & tirons des merveilleux succès de sa prédication, une preuve sensible & toute récente de l'incontestable vérité de la Foi, à laquelle il a soumis les plus fiéres puissances de l'Orient. *Ecce non est abbreviata manus Domini.* Voici un prodige que Dieu nous a mis devant les yeux, pour nous convaincre & pour confirmer notre foi peut-être chancelante, toujours au moins foible & languissante : c'est la propagation du Christianisme en de vastes pays d'où l'infidélité l'avoit banni, & où Xavier, sur les ruines de l'idolâtrie & malgré tous les efforts de l'enfer, a eu le bonheur de le rétablir. Je ne prétends point égaler par-là cet Ouvrier Evangélique aux premiers Apôtres. Je sçai quelles furent les prérogatives de ces douze Princes de l'Eglise, & quelle supériorité le

Ciel leur donna, soit par l'avantage de la vocation, soit par l'étendue du pouvoir, soit par la plénitude de la science. Mais après tout, comme saint Augustin a remarqué que ce n'étoit point déroger à la dignité de Jesus-Christ, de dire que saint Pierre a fait de plus grands miracles que lui : aussi ne crois-je rien diminuer de la prééminence des Apôtres, quand je dis que Dieu, pour l'amplification de son Eglise, a employé saint François Xavier à faire un miracle non moins surprenant ni moins divin que tout ce que nous admirons dans ces glorieux Fondateurs de la Religion chrétienne.

C'est, Monseigneur, ce que nous allons voir ; & je ne puis douter qu'entre les honneurs que reçoit de la part des hommes l'illustre Saint dont nous célébrons la mémoire, il n'agrée sur-tout le culte & le témoignage de piété que Votre Grandeur vient ici lui rendre. On sçait quel fut son respect & sa profonde vénération pour les Evêques, légitimes Pasteurs du Troupeau de Jesus-Christ, & les Dépositaires de l'autorité de Dieu. On sçait avec quelle soumission il voulut dépendre d'eux ; que c'étoit sa grande maxime ; que c'étoit, disoit-il lui-même, la bénédiction de toutes ses entreprises, & que c'est enfin une des plus belles vertus que l'histoire de sa vie nous ait mar-

quées. Mais, Monſeigneur, ſi Xavier eût vécu de nos jours, & qu'il eût eû à travailler ſous la conduite & ſous les ordres de Votre Grandeur, combien, outre ce caractère ſacré qui vous eſt commun avec pluſieurs, eût-il encore honoré dans vous d'autres graces qui vous ſont particulieres? Auſſi zélé qu'il étoit pour l'honneur de l'Evangile, combien eût-il révéré dans votre perſonne un des plus célébres Prédicateurs qu'ait formé notre France; un homme dont le mérite ſemble avoir eû du Ciel le même partage que celui de Moyſe, & à qui nous pouvons ſi bien appliquer ce qui eſt dit de ce fameux Légiſlateur: *Glorificavit illum in conſpectu regum, & juſſit illi coram populo ſuo:* Dieu l'a glorifié devant les Têtes couronnées par le miniſtère de ſa ſainte parole, & lui a donné enſuite l'honorable commiſſion de gouverner ſon peuple. Voilà, Monſeigneur, ce qui eût ſenſiblement touché le cœur de Xavier. Et Votre Grandeur n'ignore pas comment les nôtres ſur cela même ſont diſpoſés. Que n'ai-je pour traiter dignement le grand ſujet qui me fait aujourd'hui monter dans cette chaire, & paroître en votre préſence, ce don de la parole & cette éloquence vive & ſublime qui vous eſt ſi naturelle! Mais le ſecours du Saint-Eſprit ſuppléera à ma

Eccleſ. 6. 45.

foibleſſe, & je le demande par la médiation de Marie, *Ave*, *Maria.*

UNE des difficultés les plus ordinaires que formoient autrefois les Payens contre notre Religion, c'étoit, ſi nous en croyons le vénérable Béde, qu'on n'y voyoit plus ces miracles dont leur parloient les Chrétiens, & qu'ils produiſoient comme les preuves certaines de ſa divinité. Ce qui faiſoit conclure à ces ennemis du Chriſtianiſme, ou qu'il avoit dégénéré de ce qu'il étoit, ou qu'il n'avoit jamais été ce qu'on prétendoit. A cela les Peres répondoient diverſement. Il eſt vrai, diſoit ſaint Grégoire Pape, que ce don des miracles n'eſt plus aujourd'hui ſi commun qu'il l'a été dans la primitive Egliſe; mais auſſi n'eſt-il plus déſormais ſi néceſſaire qu'il l'étoit alors. Car la Foi naiſſante encore, n'étoit dans ces premiers tems qu'une jeune plante, qui pour croître & pour ſe fortifier, devoit être arroſée & nourrie de ces graces extraordinaires: mais maintenant qu'elle a jetté de profondes racines, & qu'elle eſt en état de ſe ſoutenir, elle n'a plus beſoin de ce ſecours. Cette réponſe eſt ſolide; mais celle de ſaint Auguſtin me paroît plus ſenſible & plus convaincante, lorſqu'il raiſonnoit de la ſorte en diſputant contre

les Infidéles : Ou vous croyez les miracles sur quoi nous appuyons la vérité de la Religion Chrétienne, ou vous ne les croyez pas. Si vous les croyez, c'eſt en vain que vous nous en demandez de nouveaux, puiſque Dieu s'eſt aſſez expliqué par ceux qu'il a opérés d'abord dans l'établiſſement du Chriſtianiſme. Si vous ne les croyez pas, du moins faut-il que vous en reconnoiſſiez un, bien authentique & plus fort que tous les autres, ſçavoir, que ſans miracles le monde ait été converti à la Foi de Jeſus-Chriſt: *Aug. Si Chriſti miraculis non creditis, ſaltem huic miraculo credendum eſt, mundum ſine miraculis fuiſſe converſum.* En effet, qu'y a-t-il de plus miraculeux qu'une telle converſion? Mais permettez-moi, mes chers Auditeurs, d'ajoûter ma penſée à celle de ces grands hommes : car je dis que les miracles de l'Egliſe naiſſante n'ont point ceſſé ; je prétends qu'ils ſubſiſtent encore, & que Dieu les a continués juſques dans ces derniers ſiécles ; & je puis toujours m'écrier avec le Prophéte, que le bras tout-puiſſant du Seigneur n'eſt point raccourci : *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.* Pour vous en faire convenir avec moi, je vous demande quel eſt de tous les miracles qui ſe ſont faits dans l'établiſſement de l'Egliſe le plus merveilleux & le plus grand ?

grand ? n'eſt-ce pas, comme dit ſaint Ambroiſe, l'établiſſement de l'Egliſe même? Rappellez dans votre eſprit de quelle maniére la Loi chrétienne s'eſt répandue dans le monde : la ſublimité de ſes myſtères incompréhenſibles, & même oppoſés en apparence à la raiſon humaine ; la ſévérité de ſa morale, contraire à toutes les inclinations de l'homme & à ſes ſens ; les violens aſſauts & les combats qu'elle a eû à eſſuyer; la foibleſſe des Apôtres dont Dieu s'eſt ſervi pour la prêcher, & toutefois les ſuccès étonnans de leur prédication dans les Royaumes, dans les Empires, dans tous les Etats. Il n'y a point d'eſprit droit & équitable, qui peſant bien tout cela, n'y découvre un miracle viſible & qui n'avoue avec Pic de la Mirande, que c'eſt une extrême folie de ne pas croire à l'Evangile : *Maximæ inſaniæ eſt Evangelio non credere.* Or je ſoutiens que ſaint François Xavier a renouvellé ce miracle, & je ſoutiens qu'il l'a renouvellé par les mêmes moyens que les Apôtres de Jeſus-Chriſt y ont employés. En deux mots, Xavier, pour la propagation de la foi, a fait des choſes infiniment au-deſſus de toutes les forces humaines : c'eſt la premiere partie. Xavier, comme les Apôtres, a fait ces prodiges de zéle par des moyens qui ne tiennent rien de la

Picus Mir.

prudence & de la sageſſe humaine : c'eſt la ſeconde partie. Un monde converti par François Xavier, voilà le ſuccès de l'Evangile. Xavier travaillant à convertir tout un monde par les abaiſſemens & les ſouffrances, voilà la conduite de l'Evangile. Le ſuccès & la conduite joints enſemble, c'eſt ce que j'appelle le miracle de l'Evangile, & voilà le partage de ce diſcours & le ſujet de votre attention.

I. PART. *Pſ.* 44. SAint Auguſtin expliquant ces paroles du Pſeaume quarante-quatriéme, *Pro patribus tuis nati ſunt tibi filii*, en fait une application bien juſte, lorſque s'adreſſant à l'Egliſe, il lui parle de cette ſorte : Sainte Epouſe du Sauveur, ne vous plaignez pas que le ciel vous ait abandonnée, parce que vous ne voyez plus Pierre & Paul, ces grands Apôtres dont vous avez pris naiſ-
Aug. ſance, & qui ont été vos Peres ; *Non ergò te putes eſſe deſertam, quia non vides Petrum, quia non vides Paulum, quia non vides eos per quos nata es.* Car vous avez formé des enfans héritiers de leur eſprit, & qui vous rendront auſſi glorieuſe & auſſi féconde que vous le fûtes jamais : *Ecce pro patribus tuis nati ſunt tibi filii.* Or entre ces enfans de l'Egliſe, ſucceſſeurs des Apôtres & comme les dépoſitaires de leur

zéle, il me ſemble, Chrétiens, que je puis mettre François Xavier dans le premier rang; & le miracle a qu'il plû à Dieu d'opérer par ſon miniſtère, en eſt la preuve évidente. *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Examinons-le ce miracle. Après l'avoir étudié avec ſoin, pour ne rien dire qui ne ſoit autoriſé, & par la voix publique, & par le témoignage même de l'Egliſe qui l'a reconnu, ſans rien exagérer dans une chaire conſacrée à la vérité, mais à ne prendre que la ſubſtance de la choſe, & à conſidérer le fait préciſément en lui-même, dénué de toutes les circonſtances qui le relévent, le voici tel que je le conçois & que vous le devez concevoir. Xavier par la ſeule vertu de la divine parole, a ſoumis un monde entier à l'empire du vrai Dieu; a répandu en plus de trois mille lieues de pays la lumiere de l'Evangile; a fondé un nombre preſqu'innombrable d'Egliſes dans l'orient; eſt entré en poſſeſſion de cinquante-deux Royaumes pour y faire régner Jeſus-Chriſt; a dompté par-tout l'infidélité du Paganiſme, l'obſtination de l'héréſie, le libertinage de l'impiété; à conféré de ſa main le baptême à plus d'un million d'idolâtres & les a préſentés à Dieu comme de fidéles adorateurs de ſon nom: voilà le

miracle de notre foi. Miracle au-dessus de tout ce que nous lisons de ces héros, ou vrais ou prétendus, que l'histoire prophane a tant vantés. Miracle où je puis dire, en me servant de la belle expression de saint Ambroise, que François Xavier a fait réellement ce que la philosophie humaine dans ses plus hautes & ses plus vaines idées n'a pû même imaginer : *Minus est quod illa finxit, quàm quod iste gessit.* Et miracle enfin qui seul suffiroit pour m'attacher inviolablement à la Religion que je professe, & pour me faire connoître que c'est l'œuvre du Seigneur : *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Ambr.

Vous sçavez, mes chers Auditeurs, par quelle occasion & quel dessein fut appellé l'homme Apostolique dont je parle, pour passer aux Indes. Car je laisse ce qu'il fit en Europe, & j'en viens d'abord à ce qu'il y a dans mon sujet d'essentiel & de capital. Certes ce furent deux entreprises bien différentes, que celle de Jean III. Roi de Portugal, & celle de Xavier; & il est bien à croire que selon la politique mondaine, l'une ne fut que l'accessoire de l'autre. En effet, si la piété du Prince lui fit souhaiter d'avoir un homme de Dieu, pour aller combattre la superstition; le soin de sa propre grandeur lui fit équiper une flotte en-

tiére pour étendre ſes conquêtes, & pour établir en de nouvelles & de vaſtes contrées ſa domination. Telles étoient les vûes de ce Monarque; telle étoit la fin que ſe propoſoient les Miniſtres de ſon Etat. Mais le ciel en avoit tout autrement diſpoſé. Le deſſein du Roi de Portugal ne fut qu'une occaſion ménagée par la providence, pour ouvrir le chemin à Xavier, & pour le faire entrer dans la moiſſon qu'il devoit recueillir. Il ne faut que lui pour cet important ouvrage: lui ſeul il fera plus que ce pompeux & terrible appareil d'armes & de vaiſſeaux, & il portera plus loin les bornes du Chriſtianiſme, que Jean les limites de ſon Empire.

Déja je l'entends, ce ſaint Apôtre, qui rallumant toute l'ardeur de ſa charité, & rappellant toutes les forces de ſon ame à la vûe de l'immenſe carriére qu'on lui donne à fournir, s'encourage lui-même, & s'excite à tout entreprendre pour la gloire du ſouverain Maître qui l'envoie. Allons, Xavier, dit-il en de fervens & de ſecrets colloques, puiſque ton Dieu eſt par-tout, il faut qu'il ſoit par-tout connu & adoré. Ce ſeroit un reproche pour toi, que l'auteur de ton être fût loüé dans tous les lieux du monde par les créatures inſenſibles; & qu'il y eût un endroit de l'univers,

où il ne le fût pas des créatures intelligentes & raisonnables. Et pourquoi mettrois-tu entre les hommes quelque différence, & voudrois-tu en faire le choix ; puisque le Créateur qui les a formés, les embrasse tous dans le sein de sa miséricorde ? Non, non, souviens-toi qu'en te confiant son Evangile, il t'en a rendu redevable à tous, & que c'est pour tous qu'il t'a communiqué sans restriction tout son pouvoir. Ce ne sont point là, Chrétiens, mes propres pensées ni mes expressions, mais celles de Xavier, qu'il nous a laissées dans ses Epîtres, fidéles interprétes de son cœur, & lettres sacrées que nous conservons comme de précieuses reliques & les monumens de son zéle.

C'est donc en de telles dispositions & avec de si nobles sentimens qu'il s'embarque à Lisbonne, qu'il traverse deux fois la Zone torride, qu'il échappe heureusement le fameux Cap de Bonne-Espérance, qu'il aborde dans l'Inde, qu'il passe dans l'isle de la Pêcherie. Je ferois infini, si j'entreprenois de faire le dénombrement de ces longues & fréquentes courses, qui n'ont pû lasser son courage, & qui peut-être lasseroient votre patience. Mais un peu de réflexion, s'il vous plaît : le voilà rendu au Cap de Comorin, & d'abord vingt mille

Idolâtres viennent le reconnoître pour l'Ambaſſadeur du vrai Dieu. D'où l'ont-ils appris, & qui le leur a dit? Ah! voici le miracle : Xavier ne ſçait ni la langue, ni les coutumes du pays; & cependant il perſuade tous les eſprits & gagne tous les cœurs. Chaque jour toute une bourgade eſt initiée au ſaint baptême. Les Prêtres des faux Dieux en conçoivent le plus violent dépit, & s'y oppoſent; les chefs du peuple, les Magiſtrats en ſont tranſportés juſqu'à la fureur : mais pour uſer des termes de ſaint Proſper ſur un ſujet à peu près ſemblable, c'eſt de ces ennemis mêmes, de ces emportés & de ces furieux, qu'il compoſe une nouvelle Egliſe : *Sed de his reſiſtentibus, ſævientibus, populum chriſtianum augebat.* A peine ces ſages Indiens l'ont-ils eux-mêmes entendu, qu'ils veulent devenir enfans pour ſe faire inſtruire des myſtères qu'il leur enſeigne. A la ſeule préſence de ce Prédicateur inſpiré d'en-haut, toute leur ſageſſe s'évanoüit; & par-là ils ſemblent vérifier la parole de l'Ecriture ſelon le ſens que lui donne ſaint Auguſtin : *Abſorpti ſunt junĉti petræ judices eorum*; leurs juges; c'eſt-à-dire, les ſçavans de leur loi & les maîtres du Paganiſme, mis auprès de Jeſus-Chriſt qui eſt la pierre angulaire, ou des Miniſtres de ſon Evangile, ont été en-

Proſ.

Pſalm. 140.

traînés, ont été comme engloutis & abſorbés : *Abſorpti ſunt.*

N'étoit-ce pas un ſpectacle digne de l'admiration des Anges & des hommes, de voir ce conquérant des ames former dans les plaines de Travancor des milliers de catéchuménes, faire autant de Chrétiens qu'il aſſembloit autour de lui d'auditeurs, s'épuiſer de forces dans cet exercice tout divin ; & comme autrefois Moyſe, ne pouvoir plus lever les bras par la défaillance où il tombe, & avoir beſoin qu'on les lui ſoutienne, non point pour exterminer les Amalécites, mais pour reſſuſciter des troupes d'infidéles à la vie de la grace ! Quel triomphe pour la foi qu'il venoit de leur annoncer, quand il marchoit à la tête de ces Néophytes, qu'il les conduiſoit dans les temples des idoles, qu'il les animoit à les briſer, à les fouler aux pieds, & comme parle ſaint Cyprien, à faire de la matiere du ſacrilége un ſacrifice au Dieu du Ciel !

Il n'en demeure pas là. Bientôt il paroît chez les Mores, fameux inſulaires, d'autant plus chers à Xavier qu'ils ſont plus connus par leur barbarie, & qu'il en attend de plus rigoureux & de plus cruels traitemens. Car voilà ce qui l'attire ; voilà ce qu'il cherche. Mais, providence de mon Dieu, que vos vûes ſont au-deſſus des nô-

tres, & que vous ſçavez conduire efficacement, quoique ſecrettement, vos impénétrables & adorables deſſeins ! Qui l'eût cru ? cette brebis au milieu des loups, ſans rien craindre de leur férocité, leur communique toute ſa douceur. Ces tremblemens de terre ſi communs parmi eux, lui donnent occaſion de les entretenir des grandeurs du Dieu qu'il leur prêche & de la ſévérité de ſes jugemens. Ces montagnes de feu qui ſortent du ſein des abîmes, lui ſervent d'images, mais d'images affreuſes, pour leur repréſenter les flammes éternelles, & pour leur en inſpirer une horreur ſalutaire. Il les cultive, il les rend traitables, il les transforme en d'autres hommes. Toute l'Inde eſt dans l'étonnement, & ne peut comprendre qu'en peu de jours il ait réduit ſous le joug de la loi Chrétienne juſqu'à trente villes. Vous diriez que comme les cœurs des Rois ſont dans la main de Dieu, tous les cœurs de ces peuples ſont dans celle de Xavier. Il entre dans Malaque, & d'une Babylone il en fait une Jéruſalem, c'eſt-à-dire, d'une ville abandonnée à tous les vices il en fait une ville ſainte. Le grand obſtacle au progrès de l'Evangile, c'eſt l'amour du plaiſir & la pluralité des femmes : honteux déréglement que la coutume avoit introduit & que la coutume au-

toriſoit. Il l'attaque & il l'abolit, mais comment ? avec un aſcendant ſur les eſprits & un empire ſi abſolu, que nul homme engagé dans ce libertinage, n'oſeroit paroître devant lui. Et parce qu'ils l'aiment tous comme leur pere, parce qu'ils veulent tous traiter avec le ſaint Apôtre, de-là vient qu'ils renoncent tous à ce déſordre. Plus de quatre cens mariages prétendus, caſſés par ſon ordre, les liens les plus forts & les plus étroits engagemens rompus, toutes les familles dans la regle ; qu'y eut-il jamais de plus merveilleux : & ſi ce ne ſont pas autant de miracles, qu'eſt-ce donc, & à quel autre qu'à Dieu-même attribuerons-nous un changement ſi difficile, ſi prompt, ſi univerſel ?

Cependant, Chrétiens, un nouveau champ ſe préſente à cet ouvrier infatigable ; & ſans nous arrêter, ſuivons-le partout où l'ardeur de ſon zéle porte ſes pas. Le Japon l'attend, & c'eſt-là, pour m'exprimer de la ſorte, que Dieu a placé le ſiége de ſon Apoſtolat. Dans l'Inde il a travaillé ſur un fonds où d'autres avant lui s'étoient exercés, il a marché ſur les traces des Apôtres ; mais ici il peut dire comme S. Paul :

Rom. 6. 15. *Sic autem prædicavi Evangelium hoc, non ubi nominatus eſt Chriſtus, ne ſuper alienum fundamentum ædificarem ; ſed ſicut ſcrip-*

tum eſt : quibus non eſt annunciatum de eo. Oui, mes Freres, j'ai prêché Jeſus-Chriſt, mais dans des lieux, où jamais ce nom vénérable n'avoit été prononcé; & Dieu m'a fait cet honneur, de vouloir que j'édifiaſſe, là où perſonne avant moi n'avoit bâti. Xavier en effet eſt le premier qui ait porté à cette nation le flambeau de l'Evangile; je dis à cette nation ſi fiére & ſi jalouſe de ſes anciennes pratiques & de la religion de ſes peres; à cette nation où le Prince des ténébres dominoit en paix depuis tant de ſiécles, & qu'une licence effrénée plongeoit dans tous les déſordres. Il s'agiſſoit de leur annoncer les vérités les plus dures, & d'ailleurs les moins compréhenſibles; une doctrine la plus humiliante pour l'eſprit, & la plus mortifiante pour les ſens; une foi aveugle, ſans raiſonnemens, ſans diſcours; une eſpérance des biens futurs & inviſibles, fondée ſur le renoncement actuel à tous les biens préſens; en un mot, une loi formellement oppoſée à tous les préjugés & à toutes les inclinations de l'homme. Voilà ce qu'il falloit leur faire embraſſer, à quoi il étoit queſtion de les amener, ſur quoi Xavier entreprend de les éclairer; quel projet, & quelle en ſera l'iſſue? Ne craignons point, mes chers Auditeurs; c'eſt au nom de Dieu qu'il

agit ; c'eſt Dieu qui le députe comme le Prophéte, & qui lui ordonne d'arracher & de planter, de diſſiper & d'amaſſer, de renverſer & d'élever. Il arrachera les erreurs les plus profondément enracinées, & juſques dans le ſein de l'idolâtrie, il plantera le ſigne du ſalut; il diſſipera les légions infernales conjurées contre lui, & malgré tous leurs efforts il raſſemblera les élûs du Seigneur ; il renverſera ce fort armé qui s'étoit introduit dans l'héritage du Dieu vivant, & de ſes dépouilles il érigera un trophée à la grace victorieuſe qui l'accompagne & qui ſe répandra avec abondance. Parlons ſans figure, & ne cherchons point de magnifiques & de pompeuſes expreſſions pour ſoutenir un ſujet, qui par lui-même eſt au-deſſus de toute expreſſion. François Xavier ſe préſente, il montre le crucifix, il proteſte que ce crucifié eſt ſon Dieu & le Dieu de tous les hommes : cela ſuffit ; ſur ſa parole il eſt cru comme un oracle. Les Rois l'écoutent & le reſpectent, celui de Bungo reçoit le baptême; de mille ſectes répandues dans le Japon, il n'y en a pas une qu'il ne confonde : les Bonzes les plus opiniâtres ſe font non-ſeulement ſes diſciples, mais ſes miniſtres & ſes coadjuteurs. Tous les jours nouvelles Egliſes, & quelles Egliſes ? Diſons-le, mes chers

Auditeurs, à la gloire de Dieu, auteur de tant de merveilles : des Egliſes dont les ferveurs ne cedent en rien à celles du chriſtianiſme naiſſant ; des Egliſes où l'on a vû toute la pureté des mœurs, toute l'auſtérité de vie, toute la perfection que demande la plus ſublime & la plus étroite morale de l'Evangile ; des Egliſes éprouvées par les plus cruelles perſécutions que la tyrannie ait jamais ſuſcitées contre Jeſus-Chriſt & ſon troupeau ; qui bien loin de ſe ſcandaliſer de la croix & d'en rougir, comme l'impoſture a voulu nous le perſuader, ſe ſont immolées pour la croix & par la croix, ſe ſont expoſée pour elle à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les ardeurs du feu, à toutes les horreurs de la mort : enfin des Egliſes où l'on a pû preſque compter autant de martyrs, qu'elles ont eû de fidéles. Tels ſont les fruits de la miſſion de Xavier. Qui les a fait naître, ces fruits de ſainteté? c'eſt Xavier coopérant avec Dieu; c'eſt Dieu agiſſant dans Xavier. Nous pouvons dire l'un & l'autre, comme nous le voudrons, pourvû que nous reconnoiſſions-là le miracle de notre foi, *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Cependant au milieu de ſes victoires, ce héros chrétien en voit tout à coup le cours interrompu. Inſatiable dans ſes déſirs, il

tourne ſon zéle vers le vaſte Empire de la Chine, & la Chine lui échappe. Quelle ſubite & triſte révolution ! Ainſi vous l'aviez ordonné, Seigneur : mais s'il m'eſt permis de pénétrer dans un de ces ſecrets que votre providence tient cachés à nos yeux, & qu'il n'appartient qu'à votre ſageſſe de bien connoître ; pourquoi, mon Dieu, arrêtez-vous un Apôtre uniquement occupé du ſoin de votre gloire, & pourquoi lui refuſez-vous l'entrée d'une terre, où il ne penſe qu'à faire célébrer vos grandeurs ? Vous ne permîtes pas à Moyſe d'entrer dans la terre de Chanaan, parce qu'il avoit manqué à vos ordres & qu'il n'avoit pas ſanctifié votre nom parmi le peuple : *Quia prævaricati eſtis contra me, & non ſanctificaſtis me inter filios Iſraël.* Mais voici un homme ſoumis à votre parole, un homme ſelon votre cœur ; & vous le retenez dans une iſle déſerte. Lorſqu'il médite une conquête ſi glorieuſe pour vous, & après laquelle il ſoupire depuis ſi long-tems, vous l'abandonnez à la mort qui fait échoüer toutes ſes eſpérances. Je me trompe, Chrétiens ; Xavier eſt entré dans la Chine ; au défaut de ſon corps ſon eſprit y a percé ; il y eſt encore vivant, & il y ſoutient tant de Prédicateurs de tous les états & de tous les Ordres de l'Egliſe. C'eſt lui

Deut. c. 32.

qui les dirige par ſes leçons, lui qui les anime par ſes exemples, lui qui les conſole dans leurs fatigues par le ſouvenir de ſes travaux; & lui enfin qui du haut de la gloire fait deſcendre ſur eux ces ſecours de graces dont ils tirent toutes leurs forces, & qui achéve ainſi dans le ciel ce qu'il n'a pû accomplir ſur la terre.

Or revenons, & ſans vous faire un détail plus exact de tant de nations qu'il a inſtruites, de tant de Provinces & de Royaumes qu'il a parcourus, de tant de mers qu'il a traverſées & où ſi ſouvent il s'eſt vû expoſé aux tempêtes & aux naufrages, tenons-nous-en à l'idée générale que je viens de vous tracer, & qui n'eſt encore qu'une ébauche très-légère des progrès de la foi par le miniſtère de cet homme vraîment Apoſtolique. Pour peu que nous raiſonnions & qu'examinant avec attention toutes les circonſtances de ce grand miracle dont Dieu même fut l'auteur, & dont Xavier n'a été que l'inſtrument, nous conſidérions le caractère des peuples avec qui il eut à traiter, l'obſtination de leurs eſprits & leur attachement à de fauſſes divinités, la corruption de leurs mœurs & leurs habitudes vicieuſes & profondément enracinées, leur férocité ou leur fierté naturelle; d'ailleurs la ſublimité de la loi

qu'il leur a prêchée, ſon obſcurité dans les myſtères, ſa ſévérité dans la morale; & avec cela ce conſentement univerſel, cette ſoumiſſion prompte & cette étonnante docilité avec laquelle ils l'ont reçûe, ne ſommes-nous pas obligés de nous écrier que le doigt du Seigneur étoit là : *Digitus Dei eſt hic ?* & quelles marques plus ſenſibles pourrions-nous avoir de la vertu divine qui l'accompagnoit ? *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Exod. c. 8.

Il eſt vrai : tandis ou preſque au même tems que François Xavier ſanctifioit l'Orient, des hommes ſuſcités de l'enfer, je veux dire un Luther & un Calvin, pervertiſſoient l'Occident & le Septentrion. Ils publioient que Dieu les avoit choiſis & inſpirés pour réformer l'Egliſe, qu'un eſprit particulier leur avoit dicté ce qu'il falloit croire, qu'ils étoient les dépoſitaires du ſens de l'Ecriture, & qu'on le devoit apprendre de leur bouche. Ainſi ces faux Prophétes s'érigeoient-ils de leur propre autorité en maîtres de la doctrine ; & par le plus déplorable aveuglement les peuples les écoutérent, les Grands les appuyérent, les Etats changérent de loix & de coutumes. Tel fut, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, le miracle de l'héréſie. Mais entre ce prétendu miracle & celui dont je parle,

quelle différence ! Je ne dis point que Xavier avoit reçû sa mission de l'Eglise, & que les autres s'étoient ingérés d'eux-mêmes. Je ne dis point que Xavier étoit irréprochable dans sa vie, & que ces héréſiarques furent constamment aussi corrompus dans toute leur conduite que dans leur foi. Je ne dis point que Xavier revêtu d'un pouvoir tout divin commandoit aux élémens, calmoit les flots de la mer, paroissoit à la fois en divers lieux, voyoit l'avenir, lisoit dans les cœurs, chassoit les démons, guérissoit les malades, ressuscitoit les morts ; & que jamais ces Docteurs de l'erreur ne firent rien voir qui marquât en eux une vocation spéciale & propre, & qui donnât à connoître que le Seigneur étoit avec eux. Je ne dis point tout cela ; mais voici à quoi je m'en tiens, & ce qui me suffit : c'est qu'ils prêchoient une religion favorable à la nature, commode aux sens, qui retranchoit tous les préceptes de l'Eglise, qui dégageoit de l'obligation des vœux, qui délivroit du joug de la confession, qui sous prétexte d'une impossibilité imaginaire dans la pratique des commandemens & d'un défaut de grace, conduisoit les hommes au libertinage. Or pour établir une telle Religion dans le monde, il ne faut point de miracle, puisque le monde

n'y eſt déja que trop diſpoſé de lui-même. Au lieu que le ſaint Apôtre des Indes & du Japon apportoit une loi contraire à tous les ſentimens naturels ; une loi qui déclaroit la guerre aux paſſions, qui condamnoit les plaiſirs, qui preſcrivoit des régles de continence capables de rebuter tous les eſprits; qui obligeoit à verſer ſon ſang, à donner ſa vie, à endurer les plus cruels ſupplices pour la défendre & la ſoutenir. Or d'avoir fait agréer cette loi à une multitude preſqu'infinie d'Idolâtres de tout ſexe, de tout âge, de tout caractère, de tout état, aux grands & aux petits, aux ſages & aux ſimples, à des voluptueux & à des ſenſuels, à des opiniâtres & à des préſomptueux, n'eſt-ce pas là le plus évident de tous les miracles, & quel autre que Dieu même l'a pû opérer ? Miracle par où Xavier réparoit les ruines de l'Egliſe, & les bréches qu'y faiſoit le ſchiſme de l'héréſie, puiſqu'il eſt certain que par ſes prédications Apoſtoliques, il a plus gagné de ſujets à la vraie Religion, que Luther & Calvin ne lui en ont dérobés & n'en ont portés à la rébellion. Tellement que nous pouvons lui appliquer le bel éloge que ſaint Baſile donnoit autrefois à ſaint Grégoire de Nazianze, & l'appeller le ſupplément de l'Egliſe, *Supplementum Eccleſiæ*,

Baſil.

parce qu'il a suppléé avantageusement par son zéle à toutes les pertes qu'elle avoit faites par la division des hérétiques.

Ah ! Chrétiens, que la charité est généreuse dans ses entreprises, qu'elle est ferme & constante dans ses poursuites, mais sur-tout qu'elle est heureuse dans ses succès ! Que ne peut point un homme possédé de l'esprit divin, libre de tous les intérêts de la terre, & uniquement passionné pour la gloire du Seigneur ? Ne faut-il pas que l'ambition humaine fasse ici l'aveu de sa foiblesse, & qu'elle céde au zéle d'un Apôtre qui ne cherche qu'à faire connoître & honorer Dieu ? Si Xavier eût embrassé la profession des armes, comme sa naissance sembloit l'y engager ; ou s'il eût borné ses vûes à se distinguer dans les Lettres, selon son inclination particuliére & le caractère de son esprit, qu'eût-il fait ? & quoi qu'il eût fait, son nom vivroit-il encore dans la mémoire des hommes, & ne seroit-il pas peut-être enseveli avec tant d'autres dans une profonde obscurité ? Mais maintenant on publie par-tout ses merveilles. Les siécles entiers n'en peuvent effacer le souvenir ; & jusques à la derniere consommation des tems, il sera parlé de Xavier dans toutes les parties du monde. Je dis plus : car pour me servir de la noble & admirable fi-

gure de saint Grégoire Pape, comment paroîtra-t-il dans cette assemblée générale de l'univers, où Dieu viendra couronner ses Saints, sur-tout ses Apôtres, & leur rendre gloire pour gloire? C'est-là, dit le saint Docteur, dont j'ai emprunté cette pensée, que les Apôtres traîneront après eux & comme en triomphe, toutes les nations qu'ils ont conquises à Jesus-Christ; là que Pierre se montrera à la tête de la Judée qu'il a convertie; là qu'André conduira l'Achaïe, Jean l'Asie, Thomas toute l'Inde: *Ibi Petrus cum Judæâ conversâ apparebit; ibi Andræas Achaiam, Joannes Asiam, Thomas Indiam in conspectu judicis, regi conversam ducet.* Et moi j'ajoûte: c'est-là que Xavier produira pour fruits de son Apostolat des troupes sans nombre de toutes nations, de tous peuples, de toutes tribus, de toutes langues, qu'il a réduites sous le joug de l'Evangile, & tout un monde dont il a été la lumiére: *Ex omnibus gentibus, & tribubus, & populis, & linguis.*

Greg. mag.

Apoc. c. 7.

Mais sur cela même, mes chers Auditeurs, quels reproches n'avez-vous pas à vous faire? c'est par le ministère d'un seul prédicateur, que Dieu jusques au milieu de l'idolâtrie, a opéré ces miracles de conversion; & dans le centre de la Foi tant de prédicateurs suffisent à peine pour conver-

tir un pécheur. Xavier prêchoit à des Infidéles, & il les touchoit ; nous prêchons à des Chrétiens, & ils demeurent insensibles. A quoi attribuerons-nous cette monstreuse opposition? Est-ce que Xavier étoit saint, & que nous, Ministres de la divine parole, ne le sommes pas? Mais notre foi ne seroit plus ce qu'elle est, si elle dépendoit ainsi des Ministres qui l'annoncent. Ils ne prêchent pas, & ils ne convertissent pas comme saints, mais comme Députés de Dieu, & comme Envoyés de Dieu. Or quelles que soient les qualités de la personne, cette députation & cette mission n'est pas moins légitime. Quand donc vous dites, si c'étoient des saints, je les écouterois, & ils me persuaderoient, vous commettez, selon saint Bernard, trois grandes injustices. L'une par rapport à la grace, dont vous bornez l'efficace & le pouvoir à la vertu, ou plutôt à la foiblesse d'un homme. L'autre par rapport au prochain, en imputant aux Ouvriers Evangéliques ce qui ne vient pas d'eux, sçavoir, votre impénitence, & votre obstination. La derniére par rapport à vous-mêmes, en cherchant de vaines excuses dans vos désordres, & des prétextes pour vous y autoriser. Quoi donc? Est-ce que Xavier avoit un autre Evangile à prêcher que nous? Est-ce qu'il faisoit connoî-

tre un autre Dieu ? Eſt-ce qu'il enſeignoit d'autres vérités ? Eſt-ce qu'il propoſoit d'autres peines & d'autres récompenſes ? Rien de tout cela : mais c'eſt qu'il inſtruiſoit des peuples, qui, quoique nés & quoiqu'élevés dans l'infidélité, ſuivoient les impreſſions de la grace ; & que vous dans le Chriſtianiſme vous la combattez, vous la rejettez, vous l'étouffez. De-là des milliers d'Athées ou d'Idolâtres étoient tout-à-coup changés en de vrais Chrétiens, & tous les jours des Chrétiens deviennent des impies & des Athées. Je dis des Athées, car il n'y en a que trop & de toutes les manieres ; Athées de créance, & Athées de volonté ; Athées qui ne reconnoiſſent point de Dieu, & Athées qui voudroient n'en point reconnoître, & qu'en effet il n'y en eût point ; Athées dans les Cours des Princes, Athées dans la profeſſion des armes, Athées dans les Académies des Sçavans, Athées dans tous les lieux & tous les états où régne la diſſolution du vice. Ah ! mes Freres, n'eſt-ce pas ainſi que s'accomplit la parole du Sauveur du monde, cette parole ſi terrible pour nous, que pluſieurs vien-
Matth. droient de l'Orient, *Multi ab Oriente venient* ;
c. 8. qu'ils prendroient place dans la gloire avec Abraham & tous les ſaints habitans de ce
Ibid. ſéjour bienheureux, *Et recumbent cum Abra-*

ham, Isaac, & Jacob : mais que pour les enfans & les héritiers du Royaume, ils seroient chassés & précipités dans les ténébres de l'enfer, *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores ?* Ne soyons pas du nombre de ces Chrétiens réprouvés, & pour cela réveillons notre foi, ranimons-la, rendons-la fervente & agissante. Je viens de vous en proposer un des plus grands motifs : c'est ce miracle de l'Evangile, renouvellé par François Xavier dans la conversion des peuples de l'Orient. Mais ce qui y met, ce semble, le comble, c'est que Xavier l'ait renouvellé par les mêmes moyens dont se sont servis les Apôtres dans la conversion du monde. Encore quelque attention, s'il vous plaît, pour cette seconde partie. *Ibid.*

II. PARTIE.

FAire de grandes choses, ce n'est point précisément & uniquement en quoi consiste la toute-puissance de Dieu : mais faire de grandes choses de rien, c'est le propre de la vertu divine, & le caractère particulier qui la distingue. Ainsi Dieu en a-t-il usé dans la Création & dans l'Incarnation, qui sont par excellence les deux chefs-d'œuvres de sa main. Dans la Création il a tiré tous les êtres du néant, c'est sur le néant qu'il a travaillé ; & parce qu'il agis-

ſoit en Dieu, il a donné à ce néant une fécondité infinie. Dans l'Incarnation il a réparé, renouvellé, réformé toute la nature, & pour cela il a eu beſoin d'un Homme-Dieu : mais il a fallu que cet Homme-Dieu s'anéantît, afin que Dieu pût s'en ſervir pour l'accompliſſement du grand Myſtère de la Rédemption du monde. Or voilà auſſi l'idée que Jeſus-Chriſt a ſuivie dans l'établiſſement de l'Evangile. Il vouloit convaincre l'univers que c'étoit l'œuvre de Dieu, & que Dieu ſeul en étoit l'Auteur. Qu'a-t-il fait ? Il a choiſi des ſujets vils & mépriſables ; des hommes ſans appui, ſans crédit, ſans talent ; des Diſciples qui furent la foibleſſe même ; des Apôtres qui n'eurent point d'autres armes que la patience, point d'autres tréſors que la pauvreté, point d'autre conſeil que la ſimplicité : *Non multi potentes, non multi nobiles, ſed quæ ſtulta ſunt mundi elegit Deus.* Hé quoi, Seigneur, eût pû lui dire un Sage du ſiécle, ſont-ce là ceux que vous deſtinez à une ſi haute entrepriſe ? Avec des hommes auſſi dépourvûs de tous les ſecours humains, que prétendez-vous & qu'attendez-vous ? Mais vous vous trompez, lui eût répondu ce Dieu Sauveur : vous raiſonnez en homme, & j'agis en Dieu. Ces ſimples & ces foibles ce ſont les Miniſtres

2. Cor. c. 1.

que

que je demande, parce que j'ai de quoi les conduire & les soutenir. S'ils avoient d'autres qualités, ils feroient paroître leur puissance, & non la mienne. Pour faire réussir mon dessein, il me faut des hommes qui ne soient rien selon le monde, ou qui ne soient que le rebut du monde; & la premiére condition requise dans un Apôtre & un Prédicateur de mon Evangile, c'est qu'il soit mort au monde & à lui-même.

Telle étoit, si je puis parler de la sorte, la politique de Jesus-Christ. Politique sur laquelle il a fondé tout l'édifice de sa Religion, & politique dont saint François Xavier a suivi exactement les maximes dans toute sa conduite. Comment cela, me direz-vous? Xavier n'avoit il pas tous les avantages du monde? n'étoit-il pas de la premiere noblesse de Navarre? ne s'étoit-il pas distingué dans l'université de Paris? ne possédoit-il pas des talens extraordinaires? & quelque profession qu'il eût embrassée, lui manquoit-il aucune des dispositions nécessaires pour s'y avancer, & même pour y exceller? tout cela est vrai; mais je prétends que rien de tout cela n'a contribué au miracle que Dieu a opéré par son ministère, pourquoi? parce qu'il a fallu que François Xavier quittât tout cela & qu'il s'en dépouillât, pour travailler avec

ſuccès à la propagation de l'Evangile. Oui, il a fallu qu'il renonçât à ce qu'il étoit, qu'il oubliât ce qu'il ſçavoit : qu'il devînt par ſon choix tout ce qu'avoient été les Apôtres par leur condition, afin de ſe diſpoſer comme eux aux fonctions Apoſtoliques, & de pouvoir s'employer efficacement & heureuſement à étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt.

Par quel moyen eſt-il donc venu à bout de ce grand ouvrage, dont il ſe trouvoit chargé ? Ah ! Chrétiens, que n'ai-je le loiſir de vous le faire bien comprendre ! Que n'ai-je des couleurs aſſez vives pour vous tracer ici le portrait de cet Apôtre ! Vous y verriez la parfaite image d'un ſaint Paul : c'eſt-à-dire un homme détaché de tout par le renoncement le plus univerſel à tous les biens de la vie, à tous les honneurs du ſiécle, à tous les plaiſirs des ſens ; un homme crucifié, & portant ſur ſon corps toute la mortification du Dieu pauvre & du Dieu ſouffrant qu'il annonçoit; un homme immolé comme une victime & ſacrifié au ſalut du prochain; un homme anathême pour ſes freres, ou voulant l'être, & toujours prêt à ſe livrer lui-même, pourvû qu'il pût les affranchir de l'eſclavage de l'enfer & les ſauver. Mais encore par quelle vertu a-t-il fait tant de merveilles

dans la converſion de l'orient? Eſt-il croyable que ce ſoit par tout ce que nous liſons dans ſon hiſtoire ? je veux dire par une abnégation totale & ſans réſerve, par une humilité ſans meſure, par un déſir ardent du mépris, par une patience à l'épreuve de tous les outrages, par la plus rigoureuſe pauvreté, par l'amour le plus paſſionné des croix & des ſouffrances, en un mot par un abandon général de tout ce qui s'appelle douceurs, commodités, intérêts propres ? Eſt-ce ainſi qu'il s'eſt inſinué dans les eſprits, & ſont-ce là les reſſorts par où il a remué les cœurs pour les tourner vers Dieu ? Je vous l'ai dit, Chrétiens, & je le répéte : c'eſt par-là même, & jamais il n'y employa d'autres moyens. En voulez-vous la preuve ? la voici en quelques points où je me renferme : car dans un ſujet ſi étendu, je dois me preſcrire des bornes, & me contenter de quelques faits plus marqués qui vous feront juger de tous les autres,

Il étoit d'une complexion délicate, & la vûe ſeule d'une plaie lui faiſoit horreur. Mais rien n'en doit faire à un Apôtre: il faut qu'il ſurmonte cette délicateſſe, & qu'il apprenne à triompher de ſes ſens, avant que d'aller combattre les ennemis de ſon Dieu. Sur cela que lui inſpire ſon zéle ? vous l'avez cent fois entendu; mais pou-

vez-vous assez l'entendre pour la gloire de Xavier & pour votre édification ? Retiré dans un hôpital, & employé auprès des malades, quel objet il apperçoit devant ses yeux, & n'est-ce pas là que tout son courage est mis à l'épreuve, & que pour vaincre les révoltes de la nature, il a besoin de toute sa ferveur & de toute sa force ? C'étoit un malade, disons mieux, c'étoit un cadavre vivant, dont l'infection & la pourriture auroit rebuté la plus héroïque vertu. Que fera Xavier ? au premier aspect son cœur malgré lui se souléve ; mais bientôt à ce soulévement imprévû succéde une sainte indignation contre lui-même : Hé quoi, dit-il, faut-il que mes yeux trahissent mon cœur, & qu'ils aient peine à voir ce que Dieu m'oblige à aimer ? Touché de ce reproche, il s'attache à cet homme couvert d'ulcères, il embrasse ce cadavre que la Foi lui fait envisager comme un des membres mystiques de Jesus-Christ, & mille fois il baise ses plaies avec le même respect & le même amour que Magdeleine pénitente baisa les pieds de son Sauveur. Il fait plus ; mais je ménage votre foiblesse, & je veux bien y avoir égard pour vous épargner un récit, où peut-être vous m'accusez de ne m'être déja que trop arrêté. Or qui pourroit dire combien cette victoire

qu'il remporta sur lui-même, lui valut pour la conquête des ames ? De là, & par ce seul effort, il devint insensible à tout le reste, pour n'être plus sensible qu'aux impressions de la charité. De-là les hôpitaux dont il avoit un éloignement naturel, devinrent pour lui une demeure ordinaire & agréable. De-là il apprit à vivre parmi les pauvres, à converser & à se familiariser avec les barbares, à les visiter dans leurs cabanes, à les assister dans leurs besoins, à les aider de ses conseils dans leurs affaires, & à s'attirer ainsi toute leur confiance. Car ces Sauvages, tout sauvages qu'ils étoient, se trouvoient forcés de l'aimer, voyant qu'il aimoit jusqu'à leurs misères ; & témoins des secours qu'ils en recevoient dans les infirmités de leurs corps & dans toutes leurs nécessités temporelles, ils lui abandonnoient au même tems le soin de leurs intérêts éternels & la conduite de leurs ames.

Ce n'est pas assez : il faut qu'un Apôtre soit pauvre lui-même, selon l'ordre que donna le Sauveur du monde à ces premiers Prédicateurs de l'Evangile, qu'il envoya dans toutes les contrées de la terre, sans biens, sans revenus, sans héritages ; & à qui même il marqua en termes exprès, s'ils avoient deux habits, de n'en garder

qu'un, & de n'être point en peine de leur entretien & de leur subsistance. Dans les entreprises humaines, pour peu qu'elles soient importantes, on a besoin de grandes ressources, & ce n'est souvent qu'à force de libéralités & de profusions, qu'on les fait réussir. Mais n'avoir rien, ne posséder rien, & dans cette extrême disette exécuter des desseins, à quoi d'immenses trésors & les plus amples largesses ne suffiroient pas, c'est là que paroît évidemment le pouvoir & la vertu de Dieu. Autre moyen qu'employa Xavier à la conversion des peuples. Il part de Rome pour se rendre à Lisbonne : c'est un Roi qui l'invite, c'est le souverain Pontife qui l'envoie; c'est de la dignité même de légat du saint Siége, aussi éminente que sacrée, qu'il est revêtu : mais quelle pompe l'accompagne, ce Ministre d'un grand Roi & ce Légat Apostolique? En deux mots, mes chers Auditeurs, vous l'allez apprendre: un habit usé & un Bréviaire, voilà tout l'appareil de sa marche, & toutes les richesses qu'il porte avec soi. Peut-être, lorsqu'il s'agira d'entrer dans le champ du Seigneur, & que de Lisbonne il faudra passer dans les Indes, pensera-t-il à se pourvoir? Que dis-je? il se croira toujours abondamment pourvu de toutes choses, tant qu'il mettra sa confiance en Dieu, &

qu'il s'abandonnera aux soins de sa providence. Tout autre secours il le refusera : se tenant plus riche de sa pauvreté, que de tous les biens du monde.

C'est avec le signe de cette sainte pauvreté qu'il arrive au Mozambique, qu'il se fait voir à Mélinde, à Socotora, à Goa ; qu'il va mouiller à la côte de la Pêcherie, qu'il parcourt le Royaume de Travancor ; qu'il visite les isles de Manar, d'Amboyne, de Ceylan, les Moluques : vivant de ce qu'il a soin de mendier, & du reste aussi peu attentif à sa nourriture, à sa demeure, à son vêtement, que s'il n'avoit point de corps à soutenir. Mais quoi ? n'étoit-ce pas avillir son caractère ? n'étoit-ce pas tenter Dieu ? Non, Chrétiens, ce n'étoit ni l'un ni l'autre. Car d'une part les dignités ecclésiastiques n'en deviendroient que plus vénérables, & ne seroient en effet que plus respectées & plus révérées, si la pauvreté de Jesus-Christ & la simplicité de l'Evangile en banniſſoient l'abondance, le luxe & le faste. Et d'ailleurs Xavier n'ignoroit pas que Dieu ne manque jamais à ses Ministres, dès qu'ils ne cherchent que lui-même & que sa gloire ; & qu'il fait même servir leur pauvreté au succès de leur ministère. Aussi combien fut efficace le désintéressement de notre Apôtre auprès de ces Infidéles, qui

en furent tout à la fois & les témoins & les admirateurs ? Pourquoi, disoient-ils, & comment un homme si réglé & si sage dans toute sa conduite, a-t-il quitté sa patrie, traversé tant de mers, essuyé tant de périls, pour venir ici mener une vie pauvre & misérable ? Est-ce la nature, est-ce l'amour de soi-même qui inspire un tel dessein ? Il faut donc qu'il y ait dans son entreprise quelque chose de particulier & au-dessus de nos connoissances. Il faut que ce soit un Dieu qui l'ait envoyé, & que la Loi qu'il nous annonce, ait une vertu supérieure & toute céleste, qui nous est cachée. Ce raisonnement étoit comme le préliminaire de leur conversion, & bientôt la grace achevoit parmi ces Indiens ce que la pauvreté volontaire de Xavier avoit commencé.

Et par quelle voie pénétra-t-il jusques dans la capitale du Japon ? O providence de mon Dieu, que vous êtes admirable & adorable, lorsque vous employez ainsi la foiblesse même, la bassesse même, l'humilité même, & l'humilité la plus profonde, à soumettre les forts, les puissants, les grands ! Oui, glorieux Apôtre, c'est sur le fondement de votre humilité, comme sur la pierre ferme, que Dieu établit cette Eglise du Japon, si célébre par ses

combats pour la foi de Jesus-Christ, & plus célébre encore par ses triomphes. Le Sauveur des hommes descendant sur la terre, s'humilia pour nous, dit saint Paul, & pour notre rédemption, jusqu'à prendre la forme d'esclave : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Permettez-moi, mes chers Auditeurs, d'en dire par proportion autant de François Xavier, lorsque pour entrer dans Meaco, le siége de ce grand Empire où Dieu l'appelloit & dont il voyoit les avenues fermées, il voulut bien par le plus prodigieux abaissement se réduire à la condition d'un vil serviteur ; que dans cette vûe il se donna à un cavalier, qu'il se chargea de son équipage, qu'il le suivit durant près d'une journée par des chemins raboteux & semés d'épines qui lui déchiroient les pieds ; & que malgré toutes ces difficultés qu'il eut à surmonter, malgré l'extrême défaillance où le firent tomber tant de fatigues, il parvint enfin au terme d'une course si humiliante & si pénible : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Le voilà donc selon ses vœux, mais du reste seul & sans autre escorte que deux compagnons qu'il s'est associés : le voilà, dis-je, au milieu d'une terre ennemie ; & que prétend-il ? la conquérir toute entiére, c'est-à-dire, *Philip. c. 2.*

la purger de ſes anciennes erreurs, l'inſtruire & la ſanctifier. Et de quelles armes veut-il pour cela ſe ſervir ? point d'autres armes que celles dont uſerent avant lui les Apôtres ; les armes des vertus. Mais encore de quelles vertus? non point tant de ces vertus éclatantes qui frappent les yeux, & qui brillent devant les hommes, que des vertus les plus obſcures, ce me ſemble, & les plus capables de le dégrader, de le rabaiſſer, de l'anéantir. D'un amour du mépris qui lui fait aimer & rechercher les opprobres & les ignominies; d'une patience inaltérable, qui lui fait ſupporter ſans ſe plaindre, les plus ſenſibles affronts & les injures les plus ſanglantes ; d'une conſtance inébranlable au milieu des plus cruelles perſécutions que l'enfer lui ſuſcite ; d'une condeſcendance infatigable qui le fait deſcendre à tout, prenant ſoin lui-même de l'inſtruction des enfans, parcourant les rues la clochette à la main pour les raſſembler, & ſe faiſant comme enfant avec eux pour en faire des enfans de Dieu.

Combien d'eſprits profanes & imbus des maximes du monde, le mépriſerent, & combien encore le mépriſeroient, en le voyant au milieu de ces enfans qui le ſuivoient en foule & qu'il recevoit avec une bonté de pere ! Mais choſe admirable, &

que nous devons regarder comme le plus visible témoignage de la présence & de l'opération miraculeuse de l'esprit divin, qui présidoit à ces saintes assemblées! c'est de ces enfans mêmes que Xavier formoit des troupes auxiliaires, plus terribles à l'enfer que toutes les puissances de la terre; c'est de ces enfans mêmes qu'il faisoit des Apôtres; c'est à ces enfans qu'il donnoit des missions, qu'il communiquoit le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, de prêcher la foi. *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli & terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, & revelasti ea parvulis.* Matth. c. 11. O mon Dieu, disoit ce saint homme, dans une de ses épîtres, j'adore votre providence éternelle, d'avoir attaché à de si foibles moyens un de vos plus grands ouvrages! Mais je ne m'en étonne point, Seigneur; car vous ne voulez pas que le prix de votre mort soit anéanti; or si l'éloquence des hommes pouvoit exécuter cette entreprise, l'humilité de la croix seroit inutile & sans effet: *Non in sapientiâ verbi, ut non evacuetur crux Christi.* 1. Cor. c. 1. Ensuite s'adressant à Ignace, à qui par une confiance filiale, il déclaroit tous les mouvemens de son cœur: plût à Dieu, poursuivoit-il, que tels & tels que nous avons connus dans l'Université de Paris, remplis de science & des

plus belles qualités de l'esprit, fussent ici pour admirer avec moi la force de la parole de Dieu, quand elle n'est point déguisée par l'artifice, ni corrompue par l'intention! Ils oublieroient tout ce qu'ils sçavent, pour ne sçavoir plus que Jesus-Christ crucifié ; & au lieu de ces discours qu'ils préparent avec tant d'étude, & qu'ils débitent avec si peu de fruit, ils se réduiroient à l'état des enfans, afin de devenir les peres des peuples. Ainsi parloit Xavier, & de-là cette belle leçon qu'il faisoit à un de ses plus illustres compagnons, Recteur du nouveau Collége de Goa : Barzée, lui disoit-il, que le soin du catéchisme soit le premier soin de votre charge. Ç'a été l'emploi des Apôtres, & c'est le plus important de notre compagnie. Ne croyez pas avoir rien fait, si vous le négligez ; & comptez sur tout le reste tandis que l'on s'acquittera avec fidélité d'un exercice si utile & si nécessaire. Or ce que Xavier conseilloit là-dessus aux autres, c'est ce qu'il pratiquoit lui-même avec d'autant plus de zéle qu'il y trouvoit tout ensemble, & de quoi s'humilier, & de quoi avancer plus sûrement & plus efficacement la gloire de Dieu.

Vous me direz qu'il s'est vû comblé d'honneurs dans les Cours des Rois, qu'ils l'ont reçu avec distinction dans leurs Pa-

lais, qu'ils l'ont invité à leurs tables, qu'ils l'ont admis dans leurs entretiens les plus familiers & les plus intimes. Je le sçai : mais c'est en cela même que nous découvrons la conduite de Dieu, qui éléve les petits, qui donne à leurs paroles un attrait dont les ames les plus hautaines & les plus indociles se sentent touchées ; & qui tout mépriſables qu'ils paroiſſent selon le monde, leur fait trouver grace auprès des Princes & des Monarques. Vous me direz qu'il faisoit des miracles, & que ces miracles si surprenans & si fréquens prévenoient les peuples en sa faveur, & le rendoient célébre dans l'Inde & dans le Japon. J'en conviens : mais pourquoi Dieu lui mit-il de la sorte son pouvoir dans les mains ? parce que c'étoit un homme qui sans se confier jamais en lui-même, ne se confioit qu'en Dieu ; un homme qui sans jamais s'attribuer rien à lui-même, référoit tout à Dieu ; un homme qui ennemi de sa propre gloire & de lui-même, ne cherchoit pour lui-même dans tous ses travaux que le travail, & ne pensoit qu'à faire adorer & aimer Dieu : enfin un homme qui dans le dénûment entier & le parfait dépouillement où il s'étoit réduit, donnoit à connoître que tout ce qu'il opéroit de plus merveilleux & de plus grand, n'étoit l'effet ni d

la prudence, ni de l'opulence, ni de la puiſſance humaine, mais uniquement & inconteſtablement l'ouvrage de Dieu.

N'en diſons pas davantage, mes chers Auditeurs; car je n'ai pas le tems de m'étendre ici plus au long, & il faut finir. Mais ſoit que nous conſidérions le ſuccès de François Xavier dans le cours de ſa miſſion, ſoit que nous ayons égard aux moyens qu'il y a fait ſervir, nous pouvons conclure, que depuis ſaint Paul, le Docteur des nations, jamais homme n'a pû dire avec plus de vérité, ni plus de ſujet que Xavier : *Exiſtimo nihil me minus feciſſe à magnis Apoſtolis*; je crois n'en avoir pas moins fait que les plus grands Apôtres. Quand ſaint Paul parloit de la ſorte, c'étoit ſans préjudice de ſon humilité, puiſque dans le fond il ſe regardoit comme le dernier des Apôtres : *Ego enim ſum minimus Apoſtolorum*. Et quand je mets ce glorieux témoignage dans la bouche de Xavier, ce n'eſt pas pour exprimer ce qu'il penſoit de lui-même, mais ce que nous en devons penſer. Une choſe lui a manqué, c'eſt de verſer ſon ſang comme les Apôtres, & de joindre à la gloire de l'Apoſtolat la couronne du martyre. Mais, mon Dieu, vous ſçavez quels furent ſur cela les ſentimens & les diſpoſitions de ſon cœur. Vous ſça-

2. Cor. c. 11.

1. Cor. c. 15.

vez quel sacrifice il eut à vous faire, & il vous fit, sur ce rivage où il plût à votre providence de l'arrêter & de terminer sa course. Si le désir peut devant vous suppléer à l'effet, ah! Seigneur, souhaita-t il rien plus ardemment, que de sacrifier pour vous sa vie? Et même ne la sacrifia-t-il pas; & une vie volontairement exposée pour l'honneur de votre nom, & pour la propagation de votre Eglise, à tant de fatigues sur la terre, à tant d'orages sur la mer, à tant de traverses de la part de vos ennemis, à tant de souffrances & de misères, ne fut ce pas une mort continuelle & un martyre?

Quoi qu'il en soit, mes Freres, voilà le modéle que cette sainte solemnité nous met aujourd'hui devant les yeux. Et quand je dis mes Freres, j'entends ceux que Dieu a choisis pour les mêmes emplois & le même ministère que François Xavier; ceux qu'il a destinés à la conduite des ames, à la prédication de l'Evangile, à toutes les fonctions du sacerdoce; tels qu'il s'en trouve ici plusieurs séculiers & religieux, de tous les états & de tous les ordres. C'est dis je, à vous, mes Freres, que je m'adresse présentement, à vous qui êtes les Prêtres de Jesus-Christ, qui êtes les coopérateurs du salut des hommes, qui êtes établi pour

la sanctification des peuples. Il ne m'appartient pas de vous apprendre vos devoirs: mais encore est-il bon que nous nous instruisions quelquefois les uns les autres; & puisque nous honorons en ce jour la sainteté d'un Prêtre, d'un Missionnaire, d'un Prédicateur, d'un Confesseur, d'un Directeur des consciences, & que nous participons à toutes ces qualités, n'est-il pas convenable que nous fassions quelque retour sur nous-mêmes, pour voir comment nous les soutenons? Dieu a fait des prodiges par le ministère de saint François Xavier, & souvent il ne fait rien ou presque rien par le nôtre. D'où vient cette différence? Il est bien juste que nous en recherchions la cause, & que nous examinions si notre zéle a les mêmes caractères que celui de Xavier, s'il est aussi pur, s'il est aussi désintéressé, s'il nous détache aussi parfaitement du monde & de nous-mêmes. Car vous le sçavez mieux que moi, mes Freres; toute sorte de zéle n'est pas le véritable zéle de la charité, & il n'y a rien qui demande plus de discernement que le vrai zéle, parce qu'il n'y a rien en général de plus sujet que le zéle, à l'illusion & à la passion. On a quelquefois trop de zéle, disoit le grand Evêque de Genève, S. François de Sales; & en même tems, ajoûtoit-il, l'on n'en

à pas assez. On en a trop d'apparent, & l'on n'en a pas assez de solide ; on en a trop pour les créatures, & l'on n'en a pas assez pour Dieu ; on en a trop pour les autres, & l'on n'en a pas assez pour soi-même ; on en a trop pour les riches & pour les grands, & l'on n'en a pas assez pour les pauvres & pour les petits. Or tout cela ce sont des phantômes de zéle.

Mais le point important, mes Freres, c'est ce que j'ai dit, & ce que Xavier nous a si bien appris, sçavoir, que nous ne serons jamais des instrumens dignes de Dieu, & propres à l'avancement de sa gloire, si nous n'entrons dans cet esprit d'anéantissement, qui fut l'esprit du Sauveur des hommes, & l'esprit de tous les Apôtres. Voilà de quoi nous devons être persuadés comme d'un principe de foi. Avec cela Dieu se servira de nous ; sans cela Dieu n'agréera jamais nos soins. Nous pourrons bien faire des actions éclatantes ; mais nous ne gagnerons point d'ames à Jesus-Christ ; le monde nous applaudira, mais le monde ne se convertira pas ; nous établirons notre réputation, mais Dieu n'en sera pas plus glorifié. Et pourquoi voudroit-on que les choses allassent autrement ? Sur quoi l'espéreroit-on ? Dieu a prétendu sauver le monde par

l'humilité; le sauverons-nous par la recherche d'une vaine estime & d'un faux honneur ? Le Fils de Dieu s'est anéanti lui-même pour opérer le salut des pécheurs : y coopérerons-nous en nous élevant & en nous faisant valoir ? Non, non, mes Freres, cela ne sera jamais ; Dieu n'a point pris cette voie, & il ne la prendra jamais. Les Apôtres ont converti le monde par l'opprobre de la croix, & c'est par-là que nous le devons convertir.

De-là vient que quand je vois les Ouvriers Evangéliques dans l'élévation & dans l'éclat, favorisés, honorés, approuvés du monde, je tremble, & je me défie de ces avantages trompeurs ; pourquoi ? parce que je dis : ce n'est point de la sorte que le monde a été sanctifié. Au contraire quand je les vois en butte à la censure & à la malignité du monde, dans l'abjection, dans la persécution, dans le mépris & dans la haine du monde, j'en augure bien : car je sçai que ce sont-là les moyens dont Jesus-Christ & les premiers Ministres de son Eglise se sont servis. Pardonnez-moi, mes Freres, si je vous explique ainsi mes sentimens ; je le fais plus pour ma propre instruction que pour la vôtre.

Pour vous, mes chers Auditeurs, qui n'êtes point appellés de Dieu à ces fonc-

tions apoſtoliques, tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt que vous ſoyez les Apôtres de vous-mêmes, & que vous ayez pour votre ame, chacun en particulier, le même zéle que François Xavier a eu pour celles des autres. Eſt-ce trop exiger de vous? Tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt que vous ſoyez les Apôtres de vos familles, & que vous faſſiez au moins ſervir Dieu dans vos maiſons, par vos domeſtiques, par vos proches, par vos enfans, comme François Xavier l'a fait ſervir dans des terres étrangères, & par des ſauvages & des barbares. Cela n'eſt-il pas raiſonnable? Ah! Chrétiens, ſi nous venons à nous perdre, & ſi nous négligeons le ſalut de quelques ames qui nous ſont confiées, qu'aurons-nous à répondre, quand Dieu nous mettra devant les yeux des Apôtres, qui non contens de ſe ſauver eux-mêmes, ont encore ſauvé avec eux des nations entiéres? Prévenons un ſi terrible reproche, & par une ferveur toute nouvelle mettons-nous en état de parvenir un jour à cette ſouveraine béatitude que la Foi nous propoſe comme le plus précieux de tous les biens, & que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE DE SAINT THOMAS, APÔTRE.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez pas incrédule, mais soyez fidèle. En saint Jean, chap. 20.

CE sont les deux points d'instruction que le Fils de Dieu nous propose dans l'Evangile de ce jour, & qui renferment en deux mots ce qu'il y a de plus important dans la vie chrétienne & dans la voie du salut éternel. Ne soyez point incrédule ; voilà l'écueil que nous avons à éviter. Soyez fidèle : voilà l'heureux terme où nous devons parvenir. En effet, si nous étions vraîment fidèles, nous serions justes, nous serions saints, nous serions parfaits ; & nous ne sommes communément vi-

cieux, impies, corrompus, que parce que nous sommes incrédules. La Foi telle que la veut saint Paul, nous inspireroit la ferveur, le zéle, la piété; & l'incrédulité ne produit dans nos esprits & dans nos cœurs que relâchement, qu'aveuglement, qu'endurcissement. Comme la Foi, selon le Concile de Trente, est le principe & la racine de notre justification, l'incrédulité est l'origine & la source de notre réprobation. Comme la Foi nous sauve, l'incrédulité nous perd. C'est donc un abrégé de toute la morale chrétienne, que ce que dit Jesus-Christ à saint Thomas : *Noli esse incredulus, sed fidelis.* C'est aussi ce que j'entreprends de vous montrer dans ce discours, où sans m'arrêter à faire le Panégyrique du glorieux Apôtre dont nous célébrons la Fête, je veux en vous appliquant son exemple, vous instruire premiérement, du désordre de l'incrédulité; & en second lieu, du mérite de la Foi : du désordre de l'incrédulité, pour vous en donner de l'horreur; du mérite de la Foi, pour vous engager à l'acquérir. Ainsi, mes chers Auditeurs, n'attendez point de moi d'autre moralité que celle qui regarde la pratique & l'usage de la Foi. Car c'est à cela que je m'attache uniquement. Dans tous les autres entretiens de cet Avent, je me suis servi des régles es-

ſentielles de la Foi, pour réformer vos mœurs : aujourd'hui je veux me ſervir des régles mêmes de vos mœurs, pour perfectionner votre foi. Demandons les lumieres du Saint-Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

C'Eſt une propriété de l'Etre de Dieu, que le Prophéte Royal a remarquée, & dont il a prétendu faire un ſujet d'éloge, quand il a dit, que les ténébres où Dieu ſe dérobe à nos yeux, & qui nous le cachent dans cette vie, ne ſont pas moins admirables que ſa lumiere même ; & que tout ce que nous découvrons d'éclatant & de lumineux dans ſes perfections adorables, n'eſt pas plus glorieux pour lui, ni plus vénérable pour nous, que ce qui nous y paroît enveloppé de nuages, & couvert du voile d'une myſtérieuſe obſcurité. Car c'eſt ainſi que ſaint Ambroiſe a expliqué ce paſ-
Pſal. 138. ſage du Pſeaume : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus ;* ſa lumiere eſt comme ſes ténébres, & ſes ténébres ont quelque choſe d'auſſi divin que ſa lumiere. Permettez-moi, Chrétiens, en gardant toutes les meſures néceſſaires, & ſans vouloir en aucune ſorte comparer la créature avec Dieu, d'appliquer ces paroles à l'Apôtre ſaint Thomas, dont la conduite & l'exemple nous

doit servir ici de leçon. L'Evangile nous le représente en deux états bien contraires : sçavoir, dans les ténébres de l'infidélité, & dans les lumieres d'une foi vive & ardente. Dans les ténébres de l'infidélité, lorsqu'il doute de la Résurrection de Jesus-Christ, & qu'il refuse de la croire. Dans les lumieres d'une foi vive & ardente, lorsque pleinement persuadé de cette Résurrection, il reconnoît Jesus-Christ pour son Seigneur & son Dieu. Or je prétends que dans ces deux états saint Thomas participe en quelque façon à cette merveilleuse propriété que David attribuoit à Dieu; & qu'on peut très-bien dire de lui, quoique dans un sens tout différent : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Comment cela ? parce que les lumieres de sa foi & les ténébres de son infidélité, sans les considérer par rapport à lui-même, ont été également utiles & salutaires pour nous. Les ténébres de son infidélité nous font connoître le désordre de la nôtre; & les lumieres de sa foi ont une vertu particuliere pour affermir & pour animer notre foi : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Aussi est-ce une question entre les Peres, si l'Eglise a moins profité de l'infidélité de S. Thomas, que de sa foi; ou si la foi de saint Thomas a été plus utile à l'Eglise que son infidélité : & tous con-

viennent que la foi de cet Apôtre, ſans ſon incrédulité, ne nous auroit pas ſuffi, que ſon incrédulité, ſans ſa foi, nous auroit été pernicieuſe; mais que ſon incrédulité ſuivie de ſa foi, ou plûtôt que ſa foi précédée de ſon incrédulité, a été pour nous une ſource de graces. Or mon deſſein eſt de vous les découvrir ces graces ; & pour y obſerver quelque ordre, j'avance deux propoſitions. Car je dis que l'incrédulité de ſaint Thomas, par une conduite de Dieu bien ſurprenante, ſert à la juſtification de notre foi ; voilà l'avantage que nous tirons de ſes ténébres, & ce ſera la premiere partie. J'ajoûte que la Foi de ſaint Thomas, par une vertu particuliere, eſt le reméde de notre infidélité ; voilà en quoi nous profitons de ſes lumieres, & ce ſera la ſeconde partie. *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Un Apôtre incrédule, qui par ſon incrédulité même nous apprend à être fidéles ; un Apôtre plein de foi, qui par la confeſſion de ſa foi nous empêche d'être incrédules : c'eſt tout le ſujet de votre attention.

I. PART. ENtreprendre de juſtifier la Foi par l'infidélité même, c'eſt ce qui ſemble d'abord un paradoxe ; mais dans le ſentiment de ſaint Auguſtin, c'eſt une des voies les plus courtes pour diſcerner la vérité de l'erreur.

J'appelle

J'appelle juſtifier la foi par l'infidélité même, oppoſer la conduite de l'infidélité à la conduite de la foi, les caractères de l'infidélité aux caractères de la foi; c'eſt-à-dire, oppoſer les égaremens de l'infidélité à la droiture de la foi, les déſordres de l'infidélité à la perfection de la foi, la témérité, la folie, & ſouffrez que j'uſe de ce terme, qui n'a paru ni trop fort ni trop dur à ſaint Auguſtin, l'extravagance de l'infidélité à la prudence de la foi; en un mot, comparer l'une avec l'autre, & examiner l'une par l'autre, puiſqu'il eſt vrai que cet examen ſeul & cette comparaiſon doit obliger tout homme raiſonnable à conclure en faveur de la foi, & le préſerver pour jamais du péché de l'infidélité. Arrêtons-nous donc à ce plan que je me propoſe, & conſidérons-le dans toute ſon étendue. Car je remarque dans l'incrédulité de ſaint Thomas quatre différens caractères qui nous expriment parfaitement la nature de ce péché aujourd'hui ſi contagieux & ſi répandu dans le monde. J'y remarque, dis-je, l'eſprit de ſingularité, la préoccupation du jugement, l'attache opiniâtre à ſa premiére réſolution, & la petiteſſe d'un génie borné qui veut meſurer par les ſens les choſes de Dieu, en ne croyant que ce qu'il voit. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui

fit le malheur de cet Apôtre, & ce que vous avez dû comme moi observer dans la suite de notre Evangile. La singularité paroît, en ce que saint Thomas se trouva séparé des autres disciples, quand le Sauveur du monde se fit voir à eux le huitiéme jour après sa résurrection : *Non erat cum eis, quando venit Jesus.* La préoccupation, en ce qu'avant que de s'éclaircir & de s'informer exactement des choses, il se détermina à ne pas croire que le Fils de Dieu fût ressuscité, & déclara qu'il ne le croiroit pas : *Non credam.* L'opiniâtreté, en ce qu'il persista & qu'il s'obstina à ne le pas croire en effet, malgré le témoignage de tous les autres qui assûroient avoir vû leur maître vivant : *Vidimus Dominum.* Enfin la petitesse d'un génie borné, en ce qu'il voulut que ses yeux fussent les seuls & uniques juges d'une vérité si solidement confirmée d'ailleurs, protestant que s'il ne voyoit pas lui-même Jesus-Christ, on ne le feroit jamais convenir de ce qu'on lui en rapportoit : *Nisi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus.* Caractères, dit saint Augustin, propres de tous les esprits incrédules, & pervertis dans la foi ; comme si Dieu avoit eu dessein de nous marquer dans cet exemple, tous les écueils auxquels il prévoyoit que notre Foi seroit un

Joan c. 20.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

jour exposée, & que nous aurions à éviter dans le monde, si nous voulions y conserver une Religion pure & sans tache. Caractères d'incrédulité, directement opposés aux caractères de la foi & de l'esprit chrétien. Car l'esprit chrétien qui agit par les mouvemens de la foi, est un esprit universel, un esprit droit, un esprit docile, un esprit élevé au-dessus des sens : un esprit universel, qui s'attache à l'Eglise, & qui s'y conforme ; un esprit droit, qui pour chercher la verité se dégage de toute prévention ; un esprit docile, qui revient aisément de ses erreurs ; un esprit élevé au dessus des sens, qui n'a pour régle que les grands principes de la toute-puissance & de la sagesse de Dieu, lorsqu'il s'agit des œuvres de Dieu. Encore une fois quand il n'y auroit que cette seule opposition entre la foi & l'incrédulité, ne faudroit-il pas avoüer que l'incrédulité, de la maniére qu'elle se forme dans la plûpart des hommes du siécle, est un pur déréglement de l'esprit humain ; au lieu que la foi est par excellence la vertu des ames raisonnables & sages. Faisons sur chacun de ces caractères autant de réflexions, & tâchez de bien entrer dans toutes ces pensées.

Thomas un des disciples du Sauveur, n'étoit pas avec les autres, quand le Sau-

veur reſſuſcité parut au milieu d'eux. *Thomas autem unus ex duodecim non erat cum eis, quando venit Jeſus.* Prenez-garde, s'il vous plaît, qu'il n'étoit pas avec les autres, dans un tems où il avoit toute ſorte d'intérêt & même d'obligation de s'y trouver, puiſque c'étoit dans un tems où le troupeau de Jeſus-Chriſt, auparavant diſperſé, venoit heureuſement de ſe réunir; dans un tems où les Apôtres, premiers Paſteurs de ce troupeau, ſe tenoient aſſem-
Ibid. blés en un même lieu : *Ubi erant diſcipuli congregati*; & par conſéquent, où il étoit très-dangereux d'être ſéparé de leur compagnie, parce que ſelon la remarque de ſaint Chryſoſtôme, l'aſſemblée des Apôtres & des diſciples en ce même lieu repréſentoit tout le corps de l'Egliſe naiſſante. Cependant ſaint Thomas en demeure éloigné; & dans cette conjoncture, où deux raiſons particuliéres les obligeoient tous à ſe tenir unis : l'une, pour ſe préparer
Ibid. à ſoutenir la perſécution des Juifs, *Ubi erant congregati propter metum Judæorum*; l'autre, pour attendre l'effet de la parole du Fils de Dieu, qui leur avoit expreſſément promis cette apparition, & qui par-là vouloit pleinement les convaincre de la vérité d'un myſtère qu'il ſçavoit devoir être un des plus ſolides fondemens de leur foi :

saint Thomas, dis-je, eſt le ſeul, qui dans une conjoncture auſſi eſſentielle que celle-là, ne communique point avec ſes freres, *Non erat cum eis, quando venit Jeſus.* Tel eſt l'eſprit de ſingularité; & je prétends, Chrétiens, que cet eſprit eſt le principe le plus ordinaire de l'incrédulité. Car voilà une des plus communes ſources d'où procédent mille déſordres, qui corrompent ou qui altèrent dans les eſprits des hommes la pureté de la foi. Qui fait dans le monde tant de libertins en matiére de créance? l'affectation d'une vaine & orgueilleuſe ſingularité, dont les libertins ſe piquent. Ils croient qu'il leur ſuffit d'être ſinguliers, pour avoir plus de lumiéres & plus de raiſon que les autres. Ne pas penſer comme les autres, & parler autrement que les autres; dire ce que perſonne n'a oſé dire, & rejetter ce que tout le monde dit, voilà en quoi conſiſte cette ſupériorité d'eſprit dont ils ſe flattent: voilà tout le ſecret de leur libertinage. Et ſurquoi s'appuient-ils & ſe fondent-ils pour ſecoüer le joug de la foi? ſur leur propre ſens, à l'excluſion de toute autre régle. Car bien loin de convenir avec ceux qui marchent dans la voie d'une humble ſoumiſſion à la foi, à peine conviennent-ils avec aucun de ceux qui mépriſent cette voie & qui ſont libertins

comme eux ; puiſqu'il eſt vrai que chaque libertin, ſelon ſon caprice ſe fait intérieurement une créance à ſa mode, & qui n'eſt que pour lui ſeul ; ſuivant en aveugle toutes ſes idées, raiſonnant tantôt d'une façon & tantôt de l'autre, ſe formant des ſyſtêmes chimériques de providence & de divinité, qu'il établit & qu'il renverſe, ſelon l'humeur préſente qui le domine ; ne ſe fixant à rien, & conteſtant ſur tout.

Ce que je dis, n'eſt-ce pas ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en tant de mondains, & ce qu'éprouvent peut-être pluſieurs de ceux qui m'entendent ? Qui de tout tems a produit les héréſies dans l'Egliſe de Dieu ? Permettez-moi de m'étendre ſur ce point, ſpécialement propre pour ceux d'entre nos freres que le malheur de leur naiſſance avoit autrefois ſéparés de notre Communion. Car je ſçai qu'il y en a dans cet auditoire, & je n'aurois pas le zéle que je dois avoir pour leur converſion parfaite & pour leur ſalut, ſi je manquois à leur donner une inſtruction qui leur peut être utile. Qui donc de tout tems a produit les héréſies dans l'Egliſe de Dieu ? l'amour de la ſingularité. Voulez-vous une notion générale des hérétiques ? la voici, telle que je la tire de l'Ecriture : ce ſont des hommes, dit l'Apôtre ſaint Jude, qui ſe

séparent eux-mêmes : *Hi sunt qui segregant semetipsos.* C'est-à-dire, des hommes qui par un schisme malheureux entretiennent au milieu du christianisme des sociétés particuliéres au préjudice de l'unité ; des hommes, qui se font des intérêts à part ; qui, comme parle saint Augustin, se glorifient d'un certain chef, dont la secte est aussi nouvelle que le nom, *Præsumentes de nescio quo duce suo qui cœpit heri ;* & qui par un aveuglement extrême aiment mieux abandonner la créance de l'Eglise, aiment mieux dire que l'Eglise s'est trompée, aiment mieux avoir toute l'autorité de l'Eglise à éluder ou à combattre, que de renoncer à ce prétendu chef. C'est pour cela que les partisans de ces sectes infortunées, dont le Royaume de Jesus-Christ a été troublé, ont toujours eu malgré eux des noms qui les ont distingués dans le monde ; Luthériens, Pélagiens, Nestoriens, Ariens : au lieu, disoit Vincent de Lérins, que nous qui sommes demeurés fidéles, & qui détestons leurs erreurs, nous avons conservé le nom de Catholiques & d'enfans de cette Eglise universelle, qui n'est ni de celui-ci, ni de celui-là, mais de Jesus-Christ. Nom vénérable qu'on ne nous a point disputé, & dont la possession paisible est un des titres que

Epist. Judæ.

Aug.

nous gardons plus chérement. Or je dis que cela seul est un préjugé, mais un préjugé infaillible en faveur de notre foi. Car si dans tout autre sujet la singularité doit être suspecte, combien plus lorsqu'il s'agit de la Foi, laquelle, selon l'Apôtre, est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un même Dieu & d'un même Seigneur : *Unus Dominus, una fides.* *Ephes.* 4. Si dans les affaires même temporelles s'écarter du sentiment commun, est une témérité insoutenable, que doit-on penser de celui qui s'en écarte dans une chose aussi essentielle que la Religion ; qui pour discerner le vrai & le faux dans les difficultés & les différends qui peuvent naître en matiére de créance, prétend, comme les sectateurs de Calvin, que ce n'est point par l'esprit de l'Eglise qu'il doit être dirigé, mais par un esprit intérieur qui est en lui ? Que faut-il attendre d'une semblable conduite ; & s'il est si difficile à l'homme livré à son propre sens, de trouver la vérité qui dépend des simples lumiéres de la nature, comment trouvera-t-il celle dont la connoissance est un don de la grace ? Car enfin à qui Jesus-Christ a-t-il promis ce don ? à qui a-t-il confié le dépôt de cette vérité ? à qui en a-t il révélé le secret & l'intelligence ? n'est-ce pas à l'Eglise son épouse ? De

là vient que saint Paul après avoir employé quatorze années de son Apostolat dans la prédication de l'Evangile, voulut, comme il le déclare lui-même, retourner à Jerusalem : pourquoi ? pour exposer aux fidéles & sur-tout à ceux qui tenoient dans l'Eglise les premiers rangs, la doctrine qu'il avoit prêchée aux Gentils ; afin, disoit-il, de ne pas perdre le fruit de ce qu'il avoit déja fait, & de ce qu'il devoit faire encore dans l'exercice de son ministère : *Ne fortè in vacuum currerem, aut cucurrissem.* Comment l'entendoit-il, demandent les Peres ? Puisque son Evangile, ainsi qu'il l'assûre, ne venoit point de la révélation des hommes, qu'avoit-il besoin d'en converser avec les hommes ? L'ayant reçû immédiatement de Jesus-Christ, ne devoit-il pas être tranquille, & devoit-il craindre, selon son expression, d'avoir couru envain, en prêchant ce qu'il avoit appris du Seigneur même ? Ah ! mes Freres, répond saint Chrysostôme, il est vrai que saint Paul se tenoit sûr devant Dieu de son Evangile & de sa doctrine : mais il vouloit nous montrer par-là combien il est dangereux d'être singulier en ce qui touche la religion, puisque son Evangile même, tout inspiré de Dieu qu'il étoit, devoit avoir ce caractère d'uniformité, pour être annoncé utile- *Galat. c. 2.*

ment. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui nous doit consoler & tout ensemble fortifier dans la profession que nous faisons de n'avoir point d'autres sentimens que ceux de toute l'Eglise : de pouvoir dire après saint Jérôme avec cette sincérité de cœur dont Dieu est le juge, je crois ce que croit l'Eglise ; je ne connois point Paulin, je ne sçai ce que c'est que Vital, je ne m'intéresse point pour Méléce ; mais je m'attache à cette Eglise qui a été bâtie sur la pierre ferme : je veux vivre & mourir dans cette foi, qui a été confirmée par tant de Conciles, autorisée par le consentement de tant de siécles, signée du sang de tant de martyrs. D'ajoûter avec S. Augustin : je suis Catholique, & ce nom de Catholique qui justifie ma créance, me la fait aimer & m'y affermit de plus en plus. Au contraire, voilà ce qui nous doit faire trembler, quand nous nous éloignons de ce principe, & qu'il nous arrive de contredire même intérieurement ce que l'Eglise a décidé. Car il ne s'agit pas alors d'une spéculation indifférente, où il soit permis de croire & de penser ce que personne n'a pensé ni cru ; & où l'égarement de la raison, sans avoir rien de commun avec le salut, soit en quelque façon du droit & de la liberté publique. Il s'agit de la foi, dont

la moindre altération eſt un crime ; & où les fauſſes démarches que l'on fait, aboutiſſent toutes à la perdition, & ſont autant de chûtes terribles, mais inévitables à un eſprit préſomptueux & ſingulier. Tandis que je m'en tiens à la foi de l'Egliſe, je ſuis en ſûreté de ce côté-là, & je joüis d'un profond repos. Je me trouve embarqué dans un vaiſſeau, (autre penſée de ſaint Jérôme, dont il étoit touché,) je me trouve embarqué dans un vaiſſeau, qui peut bien être agité des vents & des tempêtes, mais qui ne peut faire naufrage : ſi j'en ſors pour me laiſſer emporter aux mouvemens de mon eſprit, dès-là je cours tous les riſques de mes propres erreurs ; dès-là je ne puis me défendre de donner dans l'écueil de l'infidélité. Tel eſt néanmoins, mes chers Auditeurs, le penchant de l'homme libertin. Il ne compte pour rien de riſquer ſa foi, d'expoſer ſa religion, & même de la corrompre, pourvû qu'il abonde en ſon ſens. Damnable eſprit de ſingularité, queis maux n'as-tu pas cauſés, & ne cauſes tu pas encore tous les jours dans le monde chrétien ? Revenons à notre Evangile.

Non-ſeulement ſaint Thomas ſe ſépara des Apôtres, mais dans le doute où il étoit de la réſurrection de ſon maître, il ſe préoccupa & conclut d'abord qu'il ne

Joan. c. 20. croiroit pas : *Non credam.* Quelle raiſon eut-il de s'en déclarer de la ſorte ? point d'autre, dit ſaint Chryſoſtôme, qu'une prévention aveugle, qui lui fit prendre parti ſans ſçavoir pourquoi, & qui l'engagea à conteſter & à nier une vérité, avant que de s'en éclaircir & de s'en inſtruire. En effet, s'il eût agi prudemment, ſon premier ſoin devoit être d'approfondir la choſe : il ſe ſeroit appliqué à en bien peſer toutes les circonſtances ; il auroit écouté avec attention ce que lui diſoient les diſciples, & ſur un témoignage ſi exprès & ſi unanime, il eût au moins ſuſpendu ſon jugement. Mais de commencer par une déclaration auſſi formelle que celle-là, *Non credam ;* & ſans avoir rien examiné, dire abſolument, je ne croirai pas, ce ne peut-être le langage que d'un eſprit prévenu ; & c'eſt auſſi le ſecond déſordre que j'ai à combattre.

Combien y a-t-il de ces eſprits prétendus-forts dont tout le raiſonnement ſur certains articles de la Religion, ſe réduit à cette parole de ſaint Thomas, *Non credam ?* Ils n'ont jamais pénétré la difficulté de ces queſtions, & peut-être à peine la conçoivent-ils ? Bien loin d'en avoir fait une étude exacte, ils avouent ſouvent que ces matiéres ne ſont pas de leur reſſort ;

ils n'ont nulle évidence & nulle démonſtration du contraire, & toutefois ils n'en diſent pas moins hardiment, *Non credam.* En faut-il davantage pour les confondre? Ce qui les rend inexcuſables devant Dieu, c'eſt que ſur tout le reſte, ils auront, ſi vous voulez, de la docilité. Propoſez à un mondain de ce caractère les opinions les plus paradoxes d'une nouvelle philoſophie qui fait bruit & ſe répand, il vous écoutera ſans préoccupation : mais parlez-lui d'une vérité de foi, il ſemble qu'il ſoit en garde contre Dieu, & qu'il ait droit de tenir pour ſuſpect ſon témoignage. N'y a-t-il pas en cela un abandonnement viſible à ce que l'Ecriture appelle ſens réprouvé? Non pas, Chrétiens, prenez garde, s'il vous plaît, à cette remarque, non pas que l'intention de Dieu ſoit que nous donnions aveuglément & ſans choix en toute ſorte de créance, ni qu'il s'enſuive de-là, que nous ſoyons obligés de recevoir ſans diſcuſſion tout ce qu'on nous préſente comme révélé de Dieu. Si cela étoit, notre foi ne ſeroit plus une foi diſcrette, ni par conſéquent une foi divine. Bien loin que Dieu le prétende ainſi, il exige au contraire qu'en matiére même de foi, tant pour n'y être pas trompés que pour en pouvoir rendre compte, nous nous inſtruiſions des choſes; & quoiqu'il nous

défende de raisonner, quand nous sommes une fois convaincus que c'est lui qui nous parle ; il trouve bon que nous raisonnions, pour nous assûrer si c'est lui en effet qui a parlé. Non-seulement il le trouve bon, mais il le veut ; & selon la mesure de notre capacité, il nous l'ordonne : *Nolite omni spiritui credere ; probate spiritus an ex Deo sint.* Mais il veut aussi & avec justice que nous fassions cet examen sans prévention, & que ce soit au moins avec le même respect que nous examinerions la parole d'un Souverain de la terre, dont on nous signifieroit les ordres. Il veut, dit saint Augustin dans le livre admirable de l'utilité de la foi, que nous ayons pour ses divins oracles, qui sont les Ecritures saintes, l'esprit & le cœur favorablement préparés ; & que si dans ces sacrés volumes ou dans toute l'œconomie de notre Religion, il y avoit quelque chose qui nous troublât, ou même qui nous choquât, nous soyons plutôt disposés à confesser notre ignorance, qu'à rejetter des mystères que nous ne comprenons pas bien. Mais sur-tout il veut que nous corrigions un certain esprit de malignité, qui fait qu'en ce qui regarde la foi, nous ne souhaitons d'être éclairés que pour contredire, que pour critiquer, que pour philosopher, que pour disputer, &

Joan. Epist. 1. c. 4.

peut-être avec une intention secrette de ne nous laisser pas persuader. Il veut, dis-je, que si nous ne sommes pas encore parfaitement soumis à la foi, nous ne nous fassions pas de ce pernicieux esprit un obstacle à l'être ; que si nous ne connoissons pas encore le don de Dieu, nous ne nous rendions pas par-là incapables de le connoître. Enfin il veut que comme nous comptons pour une vertu, d'être dociles à l'égard des hommes ; nous comptions pour un devoir indispensable & inviolable de l'être envers Dieu, afin de vérifier dans nos personnes la prédiction du Sauveur : *Et erunt omnes docibiles Dei.* Voilà ce que Dieu exige de nous : pouvons-nous nous plaindre qu'il en use avec trop d'empire, & si nous n'avons pas pour lui cette docilité chrétienne, aura-t-il tort de nous punir dans toute la rigueur de sa justice ? Mais sçavez-vous, mes chers Auditeurs, ce qui augmente encore dans les mondains le désordre de cette préoccupation si contraire à l'esprit de la Religion ? Ecoutez-moi : c'est la vaine crainte qu'ils ont d'une autre préoccupation toute opposée à celle-ci. Je m'explique. Pleins d'une raison fiére qui les enfle, ils craignent d'être préoccupés en faveur de la foi, & ils ne craignent pas d'être préoccupés contre la foi. Ils appré- *Joan. c. 6.*

hendent d'avoir trop de facilité & de diſpoſition à croire, ils n'appréhendent jamais de n'en avoir pas aſſez : ils ſe défendent de la ſimplicité comme d'un foible, & ils ne penſent pas à ſe défendre de l'orgueil, qui eſt encore un plus grand foible. Cependant, mes Freres, dit ſaint Auguſtin, lequel des deux eſt le plus dangereux pour nous ; & lorſqu'il faudra ſubir le jugement de Dieu, duquel des deux aurons-nous plus ſujet de nous repentir, ou d'avoir été ſimples & humbles, ou d'avoir été ſuperbes & incrédules ? Quand cette ſimplicité de la foi qui eſt la marque la plus infaillible de la vraie piété, nous auroit fait innocemment tomber en quelque erreur, quel mal nous en peut-il arriver, comparable à celui que notre oppoſition à la foi nous attirera ? Je ſçai qu'il faut éviter l'un & l'autre excès ; mais eſt-il juſte de n'éviter l'un que pour s'abandonner à l'autre, & de ſe glorifier de celui-ci pendant qu'on auroit honte de celui-là ? Eſprit de prévention dont je défie le libertin de pouvoir devant Dieu ſe diſculper. Allons plus avant.

Outre que ſaint Thomas ſe préoccupa, il s'opiniâtra dans ſon incrédulité. Tout le portoit à croire que Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité : le rapport des femmes qui l'avoient vû, le témoignage de Magdeleine

qui lui avoit parlé, celui des deux Disciples qui avoient mangé avec lui dans la bourgade d'Emmaüs, la déclaration de tous les Apôtres assemblés, au milieu desquels il venoit de paroître, l'événement des choses, c'est-à dire, le tombeau trouvé vuide sous le sceau public, la Synagogue allarmée, les Gardes confus; tout cela sans doute devoit le convaincre de la Résurrection de son Maître. Mais malgré tout cela il persiste, & s'obstine à dire qu'il n'en croira rien : autre caractère de l'infidélité du siécle, qui par un endurcissement opiniâtre se rend impénétrable & inflexible à la vérité. Pourroit-on se le persuader, si l'expérience ne nous l'apprenoit pas, qu'il y eût dans le monde de ces Impies, qui pour se confirmer dans une monstrueuse & scandaleuse impiété, font gloire de rejetter toute autorité; osent s'inscrire en faux contre les témoignages les plus évidens, contre les miracles les plus avérés, contre les faits les plus incontestables, pensent en être quittes pour dire que ceux qui attestent ces faits, quelque vénération qu'on ait pour leurs personnes, pour leur capacité, pour leur sainteté, les Cypriens, les Ambroises & les Augustins, ont été ou trompés eux-mêmes, ou des trompeurs, ou des visionnaires, ou des imposteurs? C'est ainsi néan-

moins que parle le libertin. Le croiroit-on, que la corruption de l'esprit de l'homme allât jusqu'à se faire un point d'honneur de ne revenir jamais de son sentiment, de n'acquiescer jamais à la vérité, quand on s'est une fois déclaré contre elle; de pousser une erreur aux derniéres extrémités, parce qu'on s'est engagé à la soutenir, & d'aimer mieux en voir les suites funestes que de la reconnoître & d'en faire humblement l'aveu ? C'est cependant à quoi aboutit le faux zéle de l'Hérétique. Péché qui attaque directement le Saint-Esprit, en opposant à toutes ses lumiéres un cœur dur dont l'esprit de ténébres s'est emparé. Péché dont l'Eglise a reçû tant de plaies mortelles, puisque l'obstination d'un seul homme l'a si souvent jettée dans la confusion & la désolation. Péché qui dans la société civile cause tous les jours tant de désordres, au préjudice de la charité qui en est blessée, de la paix qui en est troublée, de la justice, & de l'innocence qui est opprimée. C'est là toutefois, mes chers Auditeurs, ce que le monde aveugle & passionné fait passer pour force d'esprit. Ah! Seigneur, ne permettez pas que je m'en forme jamais une semblable, & ne souffrez pas que jamais mon esprit se fortifie de la sorte aux dépens de ma foi. Non,

mon Dieu, il n'en ira pas ainſi. Parmi les foibleſſes extrêmes, à quoi je ſens que mon eſprit eſt ſujet, s'il me reſte encore quelque force, c'eſt pour vous, non pas contre vous que je prétends la conſerver. Car je veux pouvoir vous dire auſſi-bien que David : *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam ;* & je veux que ces paroles demeurent gravées dans mon cœur, pour être la premiére régle de ma conduite. Les libertins emploient la force de leur eſprit contre votre Religion, les Héréſiarques contre votre Egliſe, tous unanimement contre vous : mais moi, Seigneur, qui fais profeſſion d'être fidéle, je la garderai, & j'en uſerai pour vous ; *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Au lieu que ceux-là mettent leur force à ne rien croire, ou à ne croire que ce qu'il leur plaît, je mettrai la mienne à me ſoumettre & à me captiver. Ma force ſera ma ſoumiſſion ; & quand je vous ferai, ô mon Dieu, le ſacrifice de cette ſoumiſſion, qui eſt le plus grand effort de l'eſprit humain, je me conſolerai dans la penſée que je le fais pour vous, & non pour d'autres. Qu'on me traite d'eſprit foible, que le monde juge de moi ſelon ſes vûes : peu m'importera, pourvû que je m'attache à vous par une foi vive, & que rien ne ſoit capable de m'ébranler dans la réſolution

Pſal. 58.

où je suis de n'avoir ni esprit ni force que pour vous, & par rapport à vous : *Fortitudinem meam ad te custodiam.* Voilà, mes Freres, dit saint Augustin, comment un homme Chrétien doit parler à Dieu, & voilà ce qui fait sa gloire : car qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être vaincu, ou plûtôt que de vouloir bien être vaincu par la vérité : *Quid enim gloriosius quàm vinci à veritate ?* Mais qu'y a-t il de plus pitoyable que d'avoir honte de céder à la vérité, que de se révolter & de s'aigrir contre la vérité, que de s'en faire une ennemie irréconciliable, avec laquelle on ne veut jamais convenir ? Pouvez-vous, Seigneur, nous punir plus sévérement que de nous livrer à cet esprit d'obstination ?

Aug.

Enfin, S. Thomas protesta qu'il ne croiroit point la Résurrection de Jesus-Christ, s'il ne voyoit la marque des cloux dont ses mains avoient été percées, & s'il ne mettoit le doigt dans la plaie de son côté : *Nisi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus, non credam.* Et quoique la vûe des plaies du Sauveur fût de toutes les preuves la plus équivoque, puisqu'au contraire, dit Origène, si Jesus-Christ étoit ressuscité, son Corps comme glorieux & impassible n'eût dû naturellement avoir nul vestige de ce qu'il avoit

souffert ; par un raisonnement mal entendu, ce Disciple incrédule ne laisse pas d'insister sur cette unique preuve dont il fait dépendre sa foi : *Nisi videro, non credam.* Dernier aveuglement de l'infidélité, qui se contredisant elle même, après avoir quitté le parti d'une raison solide qui la soumettoit à la révélation de Dieu, veut réduire toutes choses aux connoissances des sens : comme si les sens avoient un tribunal supérieur à la révélation & à la raison, comme s'ils étoient juges compétens des Mystères que la Religion nous propose, comme si leur sphère pouvoit s'étendre jusqu'à l'être non-seulement spirituel, mais surnaturel & divin ; comme s'il suffisoit de dire, je ne l'ai pas vû, pour avoir droit de douter de tout ; comme si dans les affaires même du monde on ne se tenoit pas obligés de croire mille choses qu'on ne voit pas, & qu'il est impossible de voir. Non, mes Freres, conclut saint Bernard, traitant ce sujet dans un de ses sermons sur le Cantique des Cantiques, ce n'est point par-là qu'on parvient à la vérité. C'est parce qu'on a oüi, dit l'Apôtre, & non pas parce qu'on a vû, qu'on connoit Dieu dans cette vie : *Fides ex auditu.* La vûe des Mystères de Dieu est la récompense qu'on nous réserve dans le Ciel ; mais cette récompense

Rom. c. 10.

doit être méritée sur la terre par l'obéissance de la Foi. D'où vient que le Prophéte
Psal. 50. disoit à Dieu : *Auditui meo dabis gaudium & lætitiam :* parce que j'ai entendu avec respect votre parole, vous me donnerez, Seigneur, la consolation & la joie d'en voir un jour clairement & à découvert les secrets les plus cachés. Attachons-nous donc à cet ordre si sagement établi ; & bien loin de dire avec le Disciple de notre Evangile, si je ne vois, je ne croirai pas, remercions Dieu, & comptons pour une grace singuliére de ce que nous pouvons avoir le mérite de ne pas voir, & de croire, puisque Jesus-Christ nous déclare qu'en
Joan. c. 20. cela même nous sommes heureux : *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* Ne soyons pas aveugles jusqu'à ce point, de nous en affliger, ni de nous en plaindre, & ne nous faisons pas un malheur de la chose même dont il nous a fait une béatitude. Souhaitons que notre foi soit plus abondante, plus agissante, plus fervente ; mais ne souhaitons pas qu'elle soit plus évidente. Demandons à Dieu non pas qu'elle soit en elle-même plus éclairée, mais que nous soyons plus disposés à être éclairés par elle, touchés par elle, sanctifiés & convertis par elle. Et si au moment que je vous parle, on venoit à nous dire comme à saint

Louis, qu'il paroît actuellement un miracle visible dont il ne tient qu'à nous d'être témoins, soyons prêts de répondre, à l'exemple de ce saint Roi, que pour croire nous n'avons pas besoin d'un tel secours; que nous avons Moyse & les Prophétes, c'est-à-dire, les Ecritures saintes; que nous avons l'Evangile de Jesus-Christ dont la certitude surpasse tous les miracles. Ne tombons point sur-tout dans le désordre de ces hommes insensés dont parle l'Apôtre saint Jude, qui après avoir corrompu tout ce qu'ils sçavent, condamnent tout ce qu'ils ignorent, abusant de ce qu'ils voient & de ce qu'ils ne voyent pas. Nous en voyons assez, disoit Pic de la Mirande, pour ne pas douter qu'il y a un Dieu auquel nous devons obéir; & nous n'en voyons que trop pour attirer sur nous toutes ses vengeances, si nous ne lui obéissons pas. Cependant après avoir vû comment l'infidélité de saint Thomas est la justification de notre foi; voyons comment la foi de ce même Apôtre est le reméde de notre infidélité. C'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE.

POur donner plus de jour à ma seconde pensée, & pour vous faire voir comment la foi de saint Thomas est le reméde de notre infidélité, je distingue trois différens

états où la foi de cet Apôtre doit être considérée : le premier, où il la professe ; le second, où il la publie ; & le troisiéme, si j'ose m'exprimer ainsi, où il la consomme. Le premier, où il la professe par le témoignage admirable qu'il rend à Jesus-Christ, & qui est rapporté dans notre Evangile. Le second, où il la publie par ses prédications, dont le fruit s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre. Le troisiéme, où il la consomme par le glorieux martyre qu'il endure, & par le sacrifice de sa propre vie. Expliquons-nous. Saint Thomas pour réparation de son incrédulité, a donné au monde trois illustres preuves de sa foi ranimée & ressuscitée. Car il l'a confessée hautement, en reconnoissant Jesus-Christ pour son Seigneur & pour son Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* Il l'a prêchée apostoliquement, en convertissant les peuples, & malgré les efforts de l'Idolâtrie, leur persuadant que Jesus-Christ étoit le vrai Dieu. Et il l'a consommée saintement, en s'immolant soi-même, & souffrant une mort cruelle pour le nom de son Dieu. Or dans ces trois états, je dis que la foi de ce grand Saint sert à guérir notre infidélité ; comment ? parce que dans ces trois états la foi de saint Thomas est un argument qui nous convainc, & une leçon qui

Joan. c. 20.

qui nous inſtruit. Un argument qui nous convainc, enſorte que ſi nous ſçavons bien l'approfondir, il ne nous eſt plus poſſible de douter; & une leçon qui nous inſtruit, enſorte que ſi nous nous appliquons à la bien comprendre, nous ne pouvons plus rien ignorer. Doute & ignorance, reſtes déplorables du péché de notre origine, mais dont je ſoutiens encore un coup que la foi de ce bienheureux diſciple eſt le ſouverain préſervatif; puiſqu'elle diſſipe tous nos doutes, en nous réduiſant à la néceſſité de croire, & qu'elle corrige toutes nos erreurs, en nous apprenant ce qu'il faut croire, & comment nous le devons croire. Après cela n'ai-je pas droit de conclure, que Dieu nous la préſente aujourd'hui comme un reméde qui doit pour jamais nous garantir de l'infidélité? Voilà, Chrétiens, en peu de mots, le raiſonnement de ſaint Grégoire Pape, qui développé dans toute ſon étendue, auroit de quoi toucher les ames les plus dures & les moins ſenſibles aux impreſſions de la Foi, mais que j'abrége pour ne pas abuſer de votre attention.

Saint Thomas a cru; donc nous devons croire après lui. C'eſt la conſéquence infaillible que tous les Peres de l'Egliſe ont tirée de la confeſſion de ce ſaint Apôtre. Car enfin, diſoient-ils, & avec raiſon,

la foi de cet Apôtre ne peut être ſuſpecte, & le libertinage le plus défiant n'a rien à lui oppoſer. Il a cru : ce n'eſt point par foibleſſe, ce n'eſt point par légéreté, ce n'eſt point par une aveugle déférence au ſentiment & au rapport des autres ; nous l'avons vû bien éloigné de ces diſpoſitions : il s'enſuit donc qu'il a cru : ou par un miracle de la grace qui s'eſt fait en lui, ou par une évidence parfaite qu'il a eue de la réſurrection de ſon maître. S'il a cru par un changement miraculeux qui s'eſt fait en lui, il n'en faut pas davantage pour me convaincre. Car il n'y a que Dieu qui puiſſe avoir été l'auteur d'un pareil miracle : & quand le démon, ce qui n'eſt pas, auroit le pouvoir d'agir immédiatement ſur les eſprits des hommes, il n'auroit pas uſé de ce pouvoir pour faire croire à ſaint Thomas ce qui relevoit la gloire de Jeſus-Chriſt, puiſque le démon, capital ennemi de Jeſus-Chriſt, bien loin de travailler à ſa gloire, travaille de toutes ſes forces à la détruire. Il falloit donc que ce fût Dieu même, qui eût changé l'eſprit & le cœur de ſaint Thomas ; & qui dans un moment, d'opiniâtre & d'inflexible qu'il étoit, l'eût rendu ſouple & docile. Or cela ſeul ſeroit un miracle plus convaincant que

tout ce qu'il y a jamais eu de plus miraculeux. Mais non, Chrétiens, il n'y eut point proprement de miracle dans la conversion de saint Thomas. J'avoue qu'elle fut surnaturelle, puisqu'elle procéda d'une grace surnaturelle : mais supposé la faveur que Jesus-Christ fit à saint Thomas, de se manifester à lui, de lui découvrir ses plaies, de lui permettre de les toucher, de lui parler, de lui faire des reproches, de le consoler & de l'instruire : supposé, dis-je, tout cela, ce ne fut point une chose surprenante que saint Thomas crût ; & si nous avions été à sa place, quelque incrédules que nous soyons, nous aurions cru comme lui. Or cette évidence de la Résurrection de Jesus-Christ, qui dissipa en un instant tout ce que l'infidélité avoit formé de nuages dans l'esprit de ce disciple, qui le remplit des lumiéres de la foi les plus vives & les plus brillantes ; qui faisant naître cette vertu dans son cœur, la fit aussi-tôt éclater par sa bouche, ou plûtôt, pour parler avec saint Léon, qui d'une bouche infidéle tira cette excellente confession, *Dominus meus & Deus meus*, mon Seigneur & mon Dieu : voilà ce que j'appelle le reméde de notre incrédulité. Car qui ne croiroit pas à un témoignage, que la seule force de la vé-

rité connue arrrache à celui même qui la combattoit avec plus d'obſtination? Quand ſaint Paul après ſa converſion prêchoit le nom de Jeſus-Chriſt dans les ſynagogues, l'Ecriture dit qu'il confondoit les Juifs, *Confundebat Judæos*; pourquoi? parce qu'ayant été le perſécuteur déclaré du nom de Jeſus-Chriſt, les Juifs ne pouvoient, ni recuſer, ni rejetter le témoignage qu'il rendoit en faveur de cet homme-Dieu. Car vous le ſçavez, leur diſoit-il, mes Freres, de quelle maniére j'ai vécu dans le Judaïſme, & avec quel excès de fureur je faiſois la guerre à cette nouvelle Egliſe que je reconnois aujourd'hui pour l'Egliſe de Dieu. Il eſt vrai, j'étois alors infidéle comme vous, & plus rebelle aux lumiéres de la grace que vous: mais c'eſt pour cela que Dieu a jetté les yeux ſur moi, & que Jeſus-Chriſt a voulu exercer envers moi ſes miſéricordes, afin que je devinſſe un exemple qui vous obligeât à croire en lui. Oui, c'eſt lui-même qui m'a parlé, & qui par le plus étonnant de tous les prodiges, m'a mis dans la diſpoſition où vous me voyez; qui m'a abattu pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer; qui de blaſphémateur que j'étois, m'a fait ſon Apôtre, & qui pour réparation des outrages qu'il a reçûs de

moi, veut maintenant que je lui ſerve de témoin auprès de vous. Ces paroles, dis-je, dans la bouche de ſaint Paul, avoient une vertu toute divine; & ſaint Luc ajoûte que c'étoit aſſez qu'il aſſurât que Jeſus-Chriſt étoit le Chriſt, pour fermer la bouche à tous les ennemis du nom Chrétien : *Confundebat Judæos affirmans quoniam hic eſt Chriſtus.* Or je dis de même de ſaint Thomas. Pour confondre l'incrédulité ſur le ſujet de la Réſurrection & par conſéquent de la divinité de Jeſus-Chriſt, ſaint Thomas n'avoit qu'à ſe montrer, & qu'à dire hautement : c'eſt moi qui combattoit cette Réſurrection, moi qui ai fait voir tant d'oppoſition à la croire, mais qui ſuis aujourd'hui forcé de la reconnoître, & qui ne veux plus vivre que pour la publier. Il m'en coûtera la vie : mais trop heureux ſi par l'effuſion de mon ſang, je puis rendre à une ſi ſainte vérité le témoignage que je lui dois. Ce témoignage m'attirera la haine de toute ma nation ; mais je compterai pour rien d'être expoſé à toute la haine du peuple, pourvû que j'annonce la gloire de mon Dieu. Encore une fois qui pouvoit inſpirer à cet Apôtre des ſentimens ſi généreux ? Etoit-ce préoccupation, étoit-ce intérêt, étoit-ce renverſement d'eſprit ? ou plûtôt n'eſt-il pas Act. c. 9.

évident, que ce ne fut rien de tout cela; & puiſque la converſion de cet Apôtre ne peut être expliquée qu'en diſant que ç'a été l'effet, mais l'effet inconteſtable & palpable de la vérité qu'il avoit vûe, que nous reſte-t-il à ſouhaiter davantage pour l'affermiſſement de notre foi?

Non-ſeulement la foi de ſaint Thomas eſt un argument qui nous convainc, mais une leçon qui nous inſtruit; & qui après nous avoir réduits à la néceſſité de croire, nous apprend encore ce que nous devons croire. Car comme remarque Guillaume de Paris, par une ſeule parole ce grand ſaint eſt devenu le Théologien, le Docteur, le maître de toute l'Egliſe, a éclairci la Foi de tous les ſiécles, a diſſipé toutes les ténébres dont la malignité de l'héréſie devoit dans la ſuite des tems obſcurcir nos principaux myſtères. Et prenez garde en effet, mes chers Auditeurs: ce qui fait l'eſſentiel & le capital de notre foi, c'eſt de croire que Jeſus-Chriſt eſt Dieu; ſans cela point de Chriſtianiſme, ſans cela point de Religion, ſans cela point de grace ni de ſalut. Fuſſions-nous des Anges de lumiére, fuſſions-nous des hommes de miracles, ſi nous ne confeſſons la divinité de Jeſus-Chriſt, & ſi nous ne ſommes prêts à mourir pour la défendre, nous ſommes

des anathêmes & des réprouvés. Quiconque diviſe Jeſus-Chriſt, diſoit le bien-aimé diſciple, *Omnis ſpiritus qui ſolvit Jeſum;* c'eſt-à-dire, quiconque reconnoiſſant Jeſus-Chriſt pour homme, ne l'adore pas comme Dieu, devient dès-là & par-là un antechriſt; *Qui ſolvit Jeſum, & antichriſtus.* Voilà ce qui nous juſtifie devant Dieu; & pour uſer des termes de l'Ecriture, voilà ce qui nous rend victorieux du monde, la Foi de la divinité de Jeſus-Chriſt: *Quis eſt qui vincit mundum, niſi qui credit quoniam Jeſus eſt Filius Dei?* Or par qui nous eſt venue cette foi; ou plûtôt par qui cette foi nous a-t-elle été développée? par l'Apôtre ſaint Thomas, qui de tous les organes dont Dieu s'eſt ſervi, pour nous révéler cet auguſte myſtère de la divinité de ſon Fils, eſt ſans doute celui qui nous l'a déclaré plus nettement, plus poſitivement, plus abſolument. Les autres ſe ſont contentés d'attribuer à Jeſus-Chriſt des qualités divines. L'Evangéliſte ſaint Jean nous a enſeigné qu'il étoit le Verbe de Dieu; Jean-Baptiſte ſon précurſeur nous l'a fait connoître comme Agneau de Dieu; ſaint Pierre parlant au nom de tous, a proteſté qu'il étoit Fils de Dieu; ſaint Paul pour comble d'éloge, nous l'a repréſenté revêtu de la forme de Dieu: il

Joan. Epiſt. 1. c. 4.

Ibid.

Ibid. c. 5.

n'y a que saint Thomas qui par une expression d'autant plus vénérable & plus authentique, qu'elle est plus simple & plus naturelle, l'ait nommé son Seigneur & son Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* Cependant, Chrétiens, c'est sur la simplicité de ce témoignage que notre Foi est particuliérement établie. A tout le reste l'impiété Arienne opposoit des détours & des subterfuges ; & quelque évidents que fussent les sacrés oracles en faveur de la divinité du Messie, si les partisans de l'Arianisme ne pouvoient y résister, ils trouvoient moyen de les éluder. En vain saint Pierre avoit dit, *Tu es Christus Filius Dei vivi* ; ils prétendoient, quoique injustement, que sans être Dieu, il pouvoit dans le sens même de ce passage, être appellé Fils de Dieu ; & la foiblesse de leurs réponses sur un dogme aussi solidement fondé que celui-là, ne diminuoit rien de leur opiniâtreté. Mais quand on leur produisoit l'hommage que saint Thomas avoit rendu à Jesus-Christ ressuscité, quand on les pressoit par la force de ces termes, *Dominus meus & Deus meus ;* quand on leur faisoit entendre que dans le style des Ecritures, jamais autre que Dieu même, n'avoit été traité de mon Dieu, *Deus meus* : la vérité l'emportoit sur leurs artifices ; ces

paroles incapables d'interprétation, les déconcertoient ; pour peu qu'ils euſſent de bonne foi, ils déſeſpéroient de s'en pouvoir ſauver ; & touchés de l'exemple du ſaint Apôtre, ils ſe réduiſoient ſouvent à faire au Sauveur du monde la même réparation que lui : *Dominus meus & Deus meus ;* mon Seigneur & mon Dieu. Ce qui, ſelon la remarque de ſaint Hilaire, étoit l'abjuration la plus ſolemnelle de l'Arianiſme, & comme la formule de Foi qui diſtinguoit les Orthodoxes de ceux qui ne l'étoient pas.

Ce n'eſt pas tout : ſaint Thomas a publié & annoncé cette Foi dont il avoit fait une ſi ſainte profeſſion ; & par le ſuccès de ſes prédications Apoſtoliques, il nous a convaincus ſenſiblement de la vérité de ce qu'avoit prédit le Fils de Dieu, ſçavoir que ſon Evangile ſeroit prêché & reçû dans tout le monde. Car c'eſt en effet par le Miniſtère de ſaint Thomas, que l'on a vû cette prédiction accomplie, & c'eſt le premier d'entre les Apôtres dont on a pû dire à la lettre, *In omnem terram exivit ſonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum*, que ſa voix a retenti juſqu'aux extrémités de la terre, & que par lui la Foi s'eſt répandue juſques dans les pays les plus éloignés. Les autres, après avoir reçû le ſaint-Eſprit, *Pſalm.* 18.

ſe partagent dans les provinces voiſines de la Judée; l'Italie, l Egypte, l'Aſie mineure, ſont comme les bornes de leur Apoſtolat: mais Thomas animé d'un zéle plus vaſte & plus étendu, embraſſe un monde entier, ou plutôt pouſſe ſes deſſeins & ſes entrepriſes juſques dans un nouveau monde. Il ne lui ſuffit pas d'avoir converti les Parthes & les Médes; les Hyrcans & les Perſes ſanctifiés, ſont trop peu pour lui; il ne compte pour rien d'avoir porté le nom de Jeſus-Chriſt dans tous les lieux que le Héros de la Gréce a rendu célébres par ſes conquêtes. Honteux d'en demeurer là, & de finir ſa courſe où l'ambition de ce Monarque termina la ſienne, il pouſſe plus avant: il pénétre dans la région la plus intérieure de l'Inde; il prêche à des peuples, dont le nom étoit à peine connu, & là avec le ſecours du Dieu qui l'envoie, que fait-il? ô toute-puiſſante & divine foi, que ne pouvez-vous pas? Il établit le culte d'un Dieu crucifié, il inſpire à des hommes charnels l'amour de la croix, il confond la ſuperſtition, il renverſe les Idoles, il gagne à Jeſus Chriſt & à l'Evangile des millions d'infidéles. Ce que je dis n'eſt point fondé ſur une de ces traditions obſcures que l'infidélité conteſte, & qui ſervent de matiére à la critique des ſçavans.

Ce ſont de ces faits éclatans, dont rien n'a jamais effacé le luſtre. Le ſépulchre de ſaint Thomas, qui ſuivant le rapport de ſaint Chryſoſtôme, étoit dès les premiers ſiécles du Chriſtianiſme auſſi vénérable que celui de ſaint Pierre, eſt encore aujourd'hui ce qui entretient la piété & la ferveur de toutes les Egliſes d'Orient. C'eſt-là que cet homme de Dieu, ſaint François Xavier, paſſoit les jours & les nuits en de profondes méditations, qui le tranſportoient hors de lui-même; c'eſt-là qu'il ſe rempliſſoit de zéle; c'eſt de-là qu'embraſé d'une ſainte ardeur que les cendres de cet Apôtre excitoient, il partoit pour aller combattre les ennemis de ſon Dieu: réveillant toute ſa confiance & tout ſon courage par cette penſée, qu'il marchoit ſur les traces de ſaint Thomas, qu'il continuoit ſon ouvrage, & que lui ayant été deſtiné pour ſucceſſeur, il pouvoit tout attendre de ſa protection. Or ce ſuccès de l'Evangile, tel que je viens de le marquer, a depuis été conſidéré des Peres comme une des plus inconteſtables preuves de notre Foi; & ſi par là notre Apôtre nous a convaincus en nous faiſant voir l'accompliſſement de la parole & de la prédiction de Jeſus-Chriſt, c'eſt par-là même auſſi qu'il nous a inſtruits. Car qu'eſt-ce que cette Foi qu'il a répandue dans le

monde? une lumiére qui a éclairé le monde, & qui de ſiécle en ſiécle s'eſt perpétuée juſqu'à nous. Oui, mes chers Auditeurs, la même foi que ſaint Thomas à portée ſi loin au-delà des mers, nous ſert encore de flambeau pour guider nos pas & pour nous conduire. Les mêmes vérités dont il a établi la créance parmi les nations & en tant d'eſprits indociles, d'eſprits prévenus, d'eſprits ſuperbes & orgueilleux, c'eſt ce que nous profeſſons comme les articles de notre Religion, ce que nous ſuivons comme les régles de notre vie, ſur quoi nous nous appuyons comme ſur les fondemens de notre eſpérance. Heureux de l'avoir conſervé ce ſacré dépôt, ou plûtôt heureux que Dieu l'ait fait paſſer dans nos mains; mais ſouverainement malheureux ſi jamais nous venions à le diſſiper & à le perdre.

J'achéve, & voici ce qui couronne la foi de ſaint Thomas, & ce qui y met la derniére perfection. Cette foi qu'il a confeſſée hautement, qu'il a prêchée Apoſtoliquement, il l'a enfin ſaintement & glorieuſement conſommée: par où? par ſon martyre. Car ce qu'on a toujours regardé dans l'Egliſe de Dieu, & avec raiſon, comme le plus ſignalé témoignage d'une foi parfaite, ou ſi vous voulez, comme l'attachement

le plus parfait a la foi, c'eſt de mourir pour elle, de lui ſacrifier ſa vie & avec ſa vie tous les intérêts humains, de la ſoutenir malgré les menaces & les plus violentes perſécutions, & de ſigner enfin de ſon ſang la confeſſion qu'on en fait. Or voilà ce que nous devons encore admirer dans notre généreux Apôtre. Qui l'eût cru, Chrétiens, lorſqu'on le voyoit chancelant & incertain, opiniâtre & incrédule, doutant d'une des vérités fondamentales de la Foi & refuſant de s'y ſoumettre, qu'il en ſeroit un jour non-ſeulement le Prédicateur, mais la victime & le martyr? Ce ſont-là, mon Dieu, de ces changemens qu'opère la vertu toute-puiſſante de votre eſprit, & que nous ne pouvons attribuer à nul autre principe. Cependant j'ajoûte que dans cet état ſaint Thomas a plus que jamais de quoi nous convaincre & de quoi nous inſtruire. De quoi nous convaincre, parce que c'eſt dans cet état que ſon témoignage en faveur de la Foi eſt moins ſuſpect, & doit par conſéquent avoir plus de force. De quoi nous inſtruire, parce que c'eſt dans cet état que ſon exemple nous apprend ce que nous devons faire nous-mêmes pour la foi, & quel eſt à l'égard de la Foi un de nos devoirs les plus eſſentiels. Attention, s'il vous plaît, à l'un & l'autre.

Je ſçai, mes chers Auditeurs, qu'il y auroit toujours de la préſomption & de l'injuſtice à ſoupçonner la fidélité des miniſtres de l'Evangile : mais après tout quand un homme prêche la Foi ſans danger, ſans s'expoſer, ſans rien hazarder, quelque reſpectable que ſoit ſon miniſtère, il n'eſt pas évident que ſes vûes dans l'exercice de ſon miniſtère ſoient tout-à-fait épurées, ni que le ſeul zéle de la vérité le faſſe parler. Or moins nous ſommes certains de la droiture de ſes intentions & de la pureté de ſes vûes, moins eſt-il propre à nous convaincre & à nous toucher. Mais quand je vois un Apôtre percé de traits comme ſaint Thomas, tout enſanglanté & mourant pour confirmer la Foi qu'il annonce, je me dis à moi-même : Quel autre intérêt que celui de la vérité pouvoit l'engager à ſouffrir de la ſorte, & à s'immoler ? Il falloit qu'il fût bien perſuadé d'une religion qui lui coûtoit ſi cher à défendre. Il falloit qu'il en eût des preuves bien fortes : & à qui d'ailleurs puis-je plus ſûrement & plus ſagement m'en rapporter, qu'à celui même qui dut avoir été témoin oculaire de ce qu'il nous a appris & de ce qu'il a ſoutenu avec tant de conſtance ? Son témoignage, ſur-tout en de pareilles conjonctures, eſt donc une convic-

tion pour nous ; comme ſon exemple eſt encore une inſtruction, qui nous montre en quelles diſpoſitions nous devons être nous-mêmes à l'égard de la Foi.

Et en effet, Chrétiens, telle doit être la préparation de notre cœur, & tel l'attachement à notre foi, que rien ne ſoit capable de nous en ſéparer. Il eſt vrai que nous ne ſommes pas en ces tems, où toutes les puiſſances du monde liguées contre Jeſus Chriſt & ſon Evangile, employoient tout ce qu'elles avoient d'autorité & de forces à pourſuivre les Fidéles. Nous ne ſommes plus expoſés au banniſſement & à l'exil, aux fers & à la captivité, aux tourmens & à la mort : nous pouvons faire une profeſſion libre & publique de la ſainte Religion que nous avons embraſſée dans notre Baptême, & où nous avons été élevés. Mais auſſi la profeſſion que nous en faiſons maintenant ſans danger, & même avec honneur, pour avoir le dégré de mérite & de perfection qui lui eſt eſſentiel & abſolument néceſſaire, doit être accompagnée d'une ſi ferme réſolution, que nous ſoyons avec le ſecours de Dieu déterminés à courir tous les périls, à eſſuyer tous les opprobres, à endurer tout, & à perdre tout, plûtôt que de démentir jamais le ſaint caractère que nous portons. Or, mes Freres, y

a-t-il lieu de croire que vous soyez ainsi disposés ? & si vous prétendez l'être, par quel monstrueux assemblage voulez-vous accorder avec une foi de créance & de spéculation une infidélité de pratique & de mœurs ? Prenez bien garde à ce que je dis; je demande d'abord s'il y a un fondement solide, pour penser que vous soyez dans cette disposition, que votre foi exige indispensablement de vous; & mille preuves ne doivent-elles pas plûtôt me faire juger que vous êtes dans une disposition toute opposée ? Car comment me persuaderai-je que vous auriez la force de tenir contre les menaces des tyrans & contre les efforts des persécuteurs de l'Evangile, quand vous n'aurez pas seulement le courage de résister au respect humain; quand une parole & une vaine raillerie suffit pour vous arrêter, & pour vous déconcerter; quand la moindre violence qu'il faut vous faire, pour accomplir les devoirs du Christianisme, vous paroît insoutenable, & vous désespère; quand au lieu de vous élever contre l'audace de ces libertins, qui par leurs discours impies osent profaner en votre présence ce qu'il y a de plus vénérable & de plus divin dans la Religion, vous leur prêtez l'oreille, vous les écoutez avec attention, souvent avec plaisir; vous leur

applaudiſſez, ou du moins par un ſilence lâche & timide vous les autoriſez ; quand vous-mêmes vous aimez tant à raiſonner ſur les Myſtères de la Foi, à former des difficultés ſur certains articles, à cenſurer certaines dévotions que la pieuſe ſimplicité des Fidéles a établies, & qu'un long uſage dans l'Egliſe a confirmées ? Avec cela, dis-je, peut-on préſumer que vous ſeriez prêts à livrer les mêmes combats que les Martyrs, & à remporter les mêmes victoires ?

Mais vous l'êtes, j'y conſens, & je le veux ſuppoſer : quelle alliance d'ailleurs prétendez-vous faire d'une foi de ſpéculation avec une infidélité d'action ? Q'eſt ce qu'une foi ſtérile & ſans œuvres ? L'Apôtre S. Jacques ne nous l'a-t-il pas appris, que c'eſt une foi morte ? Et qu'eſt-ce donc encore à plus forte raiſon qu'une foi ſi ſainte en elle-même & ſi pure, avec une vie toute mondaine & toute corrompue ? C'eſt-à-dire, qu'eſt-ce qu'une foi qui dans ſes maximes combat tous les ſens, & une vie où vous ne cherchez qu'à contenter les ſens, & qu'à ſatisfaire leurs déſirs les plus déréglés ? Qu'eſt-ce qu'une foi dont tous les principes vont à mortifier les paſſions & à les détruire, & une vie qui n'eſt employée qu'à nourrir les paſſions les plus

honteuſes, qu'à entretenir les plus criminelles habitudes, qu'à s'abrutir dans les plus infâmes plaiſirs? Qu'eſt-ce qu'une foi qui ne nous enſeigne que le mépris du monde & de nous-mêmes, que le renoncement aux biens temporels, que l'humilité, que la charité, que la patience; & une vie où vous n'êtes attentifs qu'à vous aggrandir dans le monde, où vous ne penſez qu'à vous diſtinguer ſelon le monde, où vous ne travaillez qu'à vous enrichir des tréſors du monde; une vie qui ſe paſſe en intrigues, en cabales, en procès, en querelles & en diſſenſions? Je laiſſe un plus long détail que tant de fois j'ai déja fait en d'autres diſcours; & pour finir celui-ci, j'en reviens à cet avis important que donna Jeſus-Chriſt à ſaint Thomas, & que je vous donne à vous-mêmes: *Noli eſſe incredulus, ſed fidelis.* Préſervons-nous des déſordres de l'incrédulité, en nous ſoumettant à la Foi. Soyons fidéles, & ſoyons-le d'eſprit & de cœur. Soyons le d'eſprit, en nous rendant dociles aux vérités de la Foi, & ſoyons-le de cœur par un zéle ardent pour la Foi. Sur-tout conformons notre vie à notre foi, honorons notre foi par notre vie. Que la Foi ſoit la régle de toutes nos actions; que la Foi ſoit le remède de toutes nos paſſions; que la Foi ſoit

le principe de toutes nos délibérations. Heureux, ſi nous croyons ainſi : la Foi comme un guide infaillible, nous conduira dans la voie du ſalut, & nous fera parvenir à l'éternelle félicité, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE DE SAINT ETIENNE.

Stephanus plenus gratiâ & fortitudine, faciebat prodigia & signa magna in populo.

Etienne plein de grace & de force, faisoit des prodiges & de grands miracles parmi le peuple. Aux Actes, ch. 6.

IL ne faut pas s'étonner, dit saint Chrysostôme, s'il faisoit des miracles & des prodiges, puisqu'il étoit plein de grace & de force. Dans l'ordre des décrets & des dons divins, l'un s'ensuivoit naturellement de l'autre ; & Dieu ne l'avoit rempli de force & de grace, que parce qu'il en vouloit faire, pour la gloire de l'Evangile & de la Loi de Jesus-Christ, un homme de prodiges & de miracles. Voilà en deux mots le précis de tout ce que nous avons aujourd'hui à considérer, & autant qu'il

nous eſt poſſible, à imiter dans la perſonne du glorieux Martyr, dont nous célébrons la Fête. Arrêtons-nous donc là, Chrétiens, & n'entreprenons pas de rien ajoûter à cet éloge. C'eſt le Saint-Eſprit même qui en eſt l'Auteur; & il n'appartient qu'à lui de donner aux Saints les vraies loüanges qui leur ſont dûes, parce qu'il n'y a que lui, qui connoiſſe & qui diſcerne parfaitement leur ſainteté. Or voici l'idée qu'il nous donne de celle de ſaint Etienne. Il a été plein de grace, & en même tems plein de force. Plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtère, & plein de force dans la conſommation de ſon martyre. Cette double plénitude, que je regarde comme le caractère qui le diſtingue, & qui a fait tout ſon mérite devant Dieu & devant les hommes: cette plénitude de grace qui a ſanctifié ſa vie, & cette plénitude de force qui a couronné ſa mort; cette plénitude de grace qui a rendu ſa conduite ſi irrepréhenſible & ſi édifiante, & cette plénitude de force qui a rendu ſa patience & ſa charité ſi héroïque; cette plénitude de grace, en vertu de laquelle il a été un parfait Miniſtre de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt; & cette plénitude de force, en vertu de laquelle il a été non-ſeulement le premier Martyr,

mais un des plus fervens Martyrs de Jesus-Christ ; n'est-ce pas, mes chers Auditeurs, le partage le plus juste que je puis me proposer dans ce discours, puisqu'il est renfermé même & si clairement exprimé dans les paroles de mon texte. *Stephanus plenus gratiâ & fortitudine.* Vous me demandez quels miracles en particulier a fait saint Etienne ? L'Ecriture ne nous les dit pas, & elle se contente de nous assûrer qu'il en a fait d'éclatans, dont le peuple a été témoin : *Faciebat prodigia & signa magna in populo.* Mais je me trompe : elle nous dit en particulier les miracles qu'a fait ce grand Saint, & c'est à moi à vous les marquer. Elle ne nous dit pas les malades qu'il a guéris, ni les morts qu'il a ressuscités ; mais elle nous parle d'autres prodiges, qui pour être d'une espéce différente, ne méritent pas moins le nom de miracles : d'autres prodiges dont nous sommes encore plus sûrs, & qui sont plus capables de contribuer à notre édification. Car elle nous dit les excellentes vertus que saint Etienne a pratiquées, les grands exemples qu'il nous a donnés, les signalées victoires qu'il a remportées sur le monde ; & tout cela pesé dans la balance du Sanctuaire, est au-dessus des miracles mêmes. Elle ne nous dit pas ce

qu'il a fait d'extraordinaire dans l'ordre de la nature ; mais elle nous dit ce qu'il a fait de prodigieux dans l'ordre de la grace : elle nous dit les miracles de sa sainteté, les miracles de sa sagesse, les miracles de sa constance, les miracles de son invincible charité. Revenons donc au plan de son panégyrique, que le Saint-Esprit même nous a tracé. Saint Etienne a été plein de grace, & plein de force. Il a été plein de grace dans l'accomplissement de son ministère ; & je prétends que cela seul est un miracle de sainteté, dont Dieu s'est servi, comme vous le verrez, pour commencer à former les mœurs du Christianisme naissant, *Stephanus plenus gratiâ :* c'est la premiere partie. Il a été plein de force dans la consommation de son martyre ; & je soutiens que cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble, qui ont obscurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du Paganisme ; *Plenus fortitudine, faciebat prodigia :* c'est la seconde partie. Plein de grace, il a édifié l'Eglise ; & plein de force, il a ravi d'admiration non-seulement la terre, mais le Ciel. Plein de grace, il a condamné nos désordres ; & plein de force, il a confondu notre lâcheté. Voilà tout mon dessein. Divin Esprit, soutenez-moi, afin que je puisse

traiter dignement un si grand sujet; & donnez à mes Auditeurs les dispositions nécessaires pour profiter des importantes vérités que je vais leur annoncer. C'est la grace que je vous demande par l'intercession de votre sainte Epouse, à qui j'adresse la priere ordinaire. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. JE m'attache au Texte sacré; & suivant la remarque de saint Chrysostôme, je fais consister cette grace dont saint Etienne fut rempli, dans les deux qualités, ou dans les deux conditions que demanderent les Apôtres, quand il s'agit d'établir & d'ordonner ceux qui devoient faire dans l'Eglise la fonction de Diacres. Car voici comme ils en parlerent à tous les Disciples assemblés. Choisissez, mes Freres, leur dirent-ils, des hommes qui soient parmi vous d'une probité reconnue, & en même tems d'une sagesse consommée: *Considerate, Fratres, viros ex vobis boni testimonii, plenos Spiritu sancto & sapientiâ, quos constituamus super hoc opus.* Probité & sagesse, que saint Etienne posséda dans un éminent dégré; & qui lui donnerent non-seulement toute l'autorité, mais toute la grace dont il eut besoin, pour s'acquitter avec honneur du ministère qui lui avoit été confié.

Act. c. 6.

Il

Il ne suffisoit pas qu'il eût pour cela une probité véritable ; mais il lui falloit une probité reconnue, une probité éclatante, une probité éprouvée, & à laquelle toute l'Eglise rendît hautement témoignage. Car c'est ce qu'expriment ces paroles, *Viros boni testimonii*. Pourquoi ? parce qu'il étoit question d'un emploi aussi difficile & aussi délicat dans l'idée même des hommes, qu'il étoit saint devant Dieu. Je m'explique. Saint Etienne fut choisi Diacre, & même le premier des Diacres, *Primicerius Diaconorum* : ainsi l'appelle saint Augustin. Charge honorable, je l'avoue ; mais qui l'engageoit par une indispensable nécessité à deux choses : l'une, d'administrer les biens de l'Eglise, dont il étoit par office le dispensateur ; l'autre de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, se consacroient à Dieu dans l'état de la viduité. Charge où la sainteté même trouvoit des risques à courir ; mais où Dieu vouloit que saint Etienne servît d'exemple à tous les siécles futurs. Développons ceci, mes chers Auditeurs, & tirons-en une des plus solides morales. *Aug.*

Comme dispensateur des biens de l'Eglise, Etienne étoit responsable de sa conduite à Dieu & aux hommes : première

épreuve de sa vertu. Car les Fidéles alors par un esprit de pauvreté vendant leurs fonds, & en apportant le prix aux pieds des Apôtres; les Apôtres d'ailleurs, comme le témoigne saint Luc, s'en déchargeant sur les Diacres & leur en laissant la disposition; & saint Etienne, entre les Diacres ayant un titre de supériorité, par la prééminence de son rang, *perinde primus*, dit de lui saint Chrysostôme, *ut inter Apostolos Petrus*: il s'ensuit qu'il disposoit plus absolument que les autres des trésors de l'Eglise. Or cet emploi, quoique saint, devoit être pour plusieurs un fatal écueil, & pour les Saints mêmes une dangereuse tentation. Et en effet déja un Apôtre s'y étoit perdu, & Dieu prévoyoit qu'après lui bien d'autres s'y perdroient. Il prévoyoit qu'une des plaies les plus mortelles, dont seroit affligé le monde chrétien dans la suite des siécles, étoit l'énorme abus qu'on y feroit des revenus ecclésiastiques, qui sont proprement ces biens consacrés par la piété des fidéles pour être le patrimoine des pauvres. C'est-à-dire, il envisageoit ces tems malheureux, où les Ministres de l'Eglise dominés & corrompus par une aveugle cupidité, au lieu de distribuer aux pauvres ce patrimoine, le dissiperoient en se l'attribuant à eux-

Chrysost.

mêmes. Ces tems où l'avarice, l'ambition, le luxe ayant inondé jusqu'au sanctuaire, ce fonds destiné à la subsistance des membres de Jesus-Christ, seroit prophané, & si j'ose user de ce terme, prostitué à des usages mondains. Dieu, dis-je, prévoyoit ce scandale. Il étoit donc nécessaire, ajoûte saint Chrysostôme, qu'à ce scandale, dont un Apôtre réprouvé avoit été l'auteur, Dieu opposât un exemple, qui en fût le reméde & le correctif : je veux dire, un homme dont la fidélité irréprochable, dont le parfait désintéressement, dont l'exacte & inaltérable probité dans la dispensation des biens de l'Eglise, fût dès-lors pour ceux qui les posséderoient, une régle vivante & toujours préſente, & servît au moins à confondre ceux qui viendroient à se relâcher de leurs obligations dans une matiére aussi essentielle que celle-là. Or je l'ai dit, c'est dans cette vûe, que saint Etienne a été suscité de Dieu ; & c'est ce qui fait une des principales parties de sa sainteté & de son éloge. On lui confie le trésor de l'Eglise ; & il le ménage d'une maniére qui lui attire non-seulement l'approbation, mais la vénération de tout le peuple de Dieu. A peine est-il chargé de cet emploi, que les Grecs cessent de se plaindre, qu'on ne murmure plus contre

les Hébreux ; que sans distinction les pauvres, soit étrangers, soit domestiques, sont abondamment secourus. La charité de ce saint Diacre suffit à tout ; & avec une vigilance pleine d'équité, il fournit à tous les besoins d'une multitude, qui pour être par profession pauvre de cœur, n'étoit pas insensible à l'indigence, moins encore à la négligence de ceux qui y devoient pourvoir.

Ces biens de l'Eglise entre les mains de saint Etienne ne sont donc employés, ni à rassasier la cupidité, ni à entretenir la vanité ; ni à satisfaire la sensualité ; mais il les partage selon la mesure de la nécessité. Ils ne deviennent pas dans la personne d'Etienne l'héritage de la chair & du sang, mais l'héritage de l'orphelin & de l'indigent. Etienne n'en dispose pas comme maître, mais comme serviteur prudent & fidéle, qui se souvient qu'il en doit rendre compte lui-même au souverain maître. Ah ! mes Freres, s'écrioit saint Bernard, déplorant les désordres de son siécle, que ne puis-je voir l'Eglise de Dieu dans cet ancien lustre, & dans cette pureté de mœurs & de discipline, où elle étoit autrefois. *Quis mihi det ut videam Ecclesiam Dei, sicut erat in diebus antiquis* ! Et moi je dirois volontiers, touché du même zéle

Bern.

que ce grand saint : que ne puis-je voir des hommes du caractère de saint Etienne, pourvûs des bénéfices de l'Eglise ! des hommes, comme saint Etienne, pleins de Religion & de Justice : des hommes aussi persuadés que saint Etienne des obligations attachées aux bénéfices & aux dignités dont ils sont revêtus ; des hommes aussi convaincus, que ces dignités & ces bénéfices les engagent à être les peres des pauvres ; qu'à cette seule condition, il leur est permis d'y entrer ; que l'Eglise a bien eu le pouvoir de leur en conférer les titres, mais qu'elle n'a jamais pû ni prétendu leur en donner l'entier & absolu domaine ; qu'ils n'en sont les propriétaires que pour les autres, & qu'ils n'ont droit d'en recueillir les fruits que pour les répandre par-tout où il y a des misères à soulager. Que n'ai-je la consolation de voir des hommes pénétrés de ces vérités, & agissants selon ces principes ! C'est vous, Seigneur, qui les formez, ces dignes sujets : c'est vous & vous seul, qui pouvez faire revivre dans votre Eglise cet esprit de saint Etienne, que la corruption de l'esprit du monde semble y avoir éteint. Si ceux qui joüissent de ces sacrés revenus en comprenoient bien la nature, ils n'en craindroient jamais assez les conséquences : bien loin de s'ap-

plaudir d'en avoir la poſſeſſion, ils gémiroient ſous le fardeau d'une telle adminiſtration ; bien loin d'en déſirer la pluralité, ils en redouteroient même, pour m'exprimer de la ſorte, la ſingularité & l'unité. Pourquoi ces biens ſont-ils ſi funeſtes à pluſieurs, & pourquoi leur attirent-ils la malédiction de Dieu? parce qu'on ne penſe à rien moins qu'au ſaint uſage qu'il en faudroit faire ; parce qu'uniquement occupé des avantages temporels qu'on y recherche & qu'on y trouve, on s'en fait aux dépens des pauvres une matiére continuelle de ſacrilége & de larcin. Je dis de larcin, en s'appropriant par une criminelle uſurpation, des aumônes que la charité des fondateurs avoit deſtinées à l'entretien du troupeau de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt pour corriger cet abus, que je vous propoſe l'exemple de ſaint Etienne. Exemple contre lequel ni la coutume ni l'impunité, ni l'erreur ne preſcriront jamais, & qui ſeul ſuffira pour vous confondre au jugement de Dieu.

Non-ſeulement Etienne en vertu de la commiſſion qu'il avoit reçûe, étoit chargé du tréſor de l'Egliſe, mais de la conduite des veuves qui vivoient ſéparées du monde, & dévoüées au culte divin. C'étoit à lui de les inſtruire, de les diriger, de les conſoler, & par conſéquent de traiter

souvent avec elles, de les voir & de les écouter. Or c'eſt ici que Dieu mit encore à l'épreuve toute ſa probité ; c'eſt ici que parut avec éclat l'intégrité de ſes mœurs, & que le témoignage public lui fut également avantageux & néceſſaire. Car ne vous perſuadez pas que la charité, ni même que la ſainteté des premiers Chrétiens le dût garantir de la cenſure, s'il y eût donné quelque lieu. Au contraire, plus le Chriſtianiſme étoit ſaint, plus devoit-on être diſpoſé à condamner ſévérement juſqu'aux moindres apparences. Outre que la charité de ces premiers ſiécles n'étoit pas exempte de toute imperfection humaine (car déja la jalouſie s'étoit gliſſée dans les cœurs, déja l'eſprit de diſſenſion avoit formé des partis ;) quelque ſainte que fût l'Egliſe, elle étoit compoſée d'hommes ainſi qu'elle l'eſt aujourd'hui, & l'on y jugeoit à peu près des choſes comme nous en jugeons. L'hiſtoire de ſaint Etienne ne nous le prouve que trop. Il n'auroit donc pas évité les fâcheux & ſiniſtres jugemens que l'on eût fait de lui, s'il s'étoit démenti de l'inviolable régularité dont il faiſoit profeſſion. Mais c'eſt juſtement par cette régularité inviolable qu'il ſe ſoutient ; & voici, mes chers Auditeurs, ce que je vous prie de bien obſerver. Quoique l'engage-

ment où se trouve saint Etienne de converser avec un sexe si foible lui-même & si capable d'affoiblir les plus forts, soit une de ces fonctions qui dans tous les tems ont donné plus de prise à la médisance ; par un effet tout opposé, c'est ce qui augmente l'opinion & la haute estime qu'on a conçûe de sa personne. Sa réputation est si bien établie que la plus rigide censure est forcée sur ce point de la respecter. Etienne à la fleur de son âge, & dans l'exercice de son ministère, converse avec des femmes, dirai-je sans scandale ? c'est peu si vous le voulez : dirai-je sans reproche ? c'est beaucoup : dirai-je sans soupçon ? c'est encore plus ; mais ce n'est point assez : car il le fait avec honneur : il le fait avec fruit, il le fait avec une édification qui se communique à toute l'Eglise. Voilà ce qui approche du miracle. Voulez-vous voir, Chrétiens, de quelle distinction & de quel poids est cette loüange pour Etienne ? souvenez-vous de ce qu'ont eu à essuyer les plus grands Saints en de pareilles occasions. Souvenez vous de ce qu'il en coûta à saint Jérôme. C'étoit un homme vénérable & par sa doctrine & par son austérité, un homme crucifié & mort au monde, un homme dont la vie étoit une affreuse & perpétuelle pénitence. Toutefois quelles

persécutions, quoiqu'injustes, n'eut-il pas à soutenir ? quels bruits, quoique mal fondés, la critique ne répandit-elle pas contre sa conduite ? Malgré les sages précautions dont il usa, dans la direction de ces illustres Romaines qu'il avoit gagnées à Dieu, de quelles couleurs, quoique fausses, n'entreprit-on pas de le noircir ? de quelles apologies n'eut-il pas besoin pour justifier son zéle, quoique saint, & ses intentions, quoique pures ? Quelles plaintes n'en faisoit-il pas, & comment lui-même s'en est-il expliqué ? Chose étrange, ce sont ses propres paroles dans une de ses Epîtres ! Avant que je connusse Paule, tout l'univers se déclaroit en ma faveur. Il n'y avoit point d'éloge qu'on ne me donnât ; point de vertu qui ne fût en moi ; point de place où je n'eusse droit de prétendre, jusques là qu'on me jugeoit digne du souverain Pontificat : *Antequàm domum sanctæ Paulæ nossem, totius in me urbis consonabant studia ; dignus summo sacerdotio decernebar ; dicebar humilis, sanctus, discretus.* Mais depuis, ajoûtoit-il, que j'ai commencé à honorer cette servante de Dieu, & à prendre soin de son ame, dès-là par une bizarre révolution, tout s'est soulevé contre moi ; on ne m'a plus trouvé aucun mérite ; j'ai cessé d'être ce que j'étois, & toutes mes Hieron.

Ibid. vertus m'ont abondonné : *Sed postquam illam pro merito suæ castitatis colere cœpi, omnes me illico deseruere virtutes.*

Que veux-je conclure de là, Chrétiens ? vous le voyez : que comme il n'y a rien à quoi la censure s'attache plus malignement, qu'à ce qui regarde ces fréquens entretiens des Ministres de Jesus-Christ avec ses épouses ; rien où il soit plus difficile à un serviteur de Dieu d'avoir pour soi le suffrage du public, puisque les Saints mêmes les plus autorisés, tel qu'étoit entre les autres saint Jérôme, y sont à peine parvenus : aussi n'est-il rien, où ce qui s'appelle exactitude de devoir, sainteté de mœurs, irrépréhensibilité de vie, soit plus nécessaire, & tout ensemble plus glorieux. C'est donc là ce qui fait la gloire de saint Etienne. Car pourquoi est-il respecté, révéré, canonisé par la voie publique, dans un ministère où les autres sont si sujets à être calomniés & décriés ? Ah, mes Freres, répond saint Augustin, ne vous en étonnez pas. C'est qu'il étoit rempli de cette grace qui rend les hommes parfaits selon Dieu & selon le monde : *Stephanus autem plenus gratiâ.* C'est que pour correspondre à cette grace, il avoit toute la vigilance & tous les égards que demandoit l'honneur de sa profession. C'est qu'agissant par le mou-

vement de cette grace, il se comportoit envers le sexe dévot comme un homme au-dessus de l'humanité; avec la pureté d'un Ange, & la modestie d'une Vierge; grave sans affectation, prudent sans dissimulation, mortifié & austère sans dureté, charitable & doux sans foiblesse. C'est qu'étant sanctifié par l'onction de cette grace, on pouvoit à la lettre dire de lui qu'il étoit cet ouvrier dont parle l'Apôtre, qui marche la tête levée, & qui ne fait rien dont il puisse rougir : *Operarium inconfusibilem.* 2. Tim. c. 2. Pour cela, reprend saint Augustin, on lui donne la conduite des femmes, & par-là il reçoit authentiquement le témoignage qu'on lui doit, de la plus épurée, de la plus solide, & de la plus consommée vertu : *Virgo præponitur fœminis, & in hoc testimonium accipit integerrimæ castitatis.* Aug. Par-là il s'acquiert l'estime, non seulement des domestiques de la foi, mais des étrangers. Par-là il triomphe de ses ennemis, qui transportés de fureur, après avoir fait de vains efforts pour opprimer son innocence, grincent des dents contre lui, parce que toutes les accusations dont ils le chargent, se détruisent d'elles-mêmes, & ne peuvent rien contre cet honorable témoignage que lui rend malgré eux la vérité : *Dissecabantur cordibus suis, & stride-* Act. c. 7.

bant dentibus in eum. Par-là, dis-je, il triomphe de la calomnie, & c'étoit auſſi le grand moyen, le moyen unique d'en triompher. Car pour continuer à faire de cet éloge notre inſtruction particuliére, prétendre être à couvert de la médiſance ſous un autre voile que celui de l'innocence ; eſpérer que les hommes nous épargneront, tandis que nous ne marchons point dans les voies droites ; croire qu'on excuſera nos vices par la conſidération de nos perſonnes : c'eſt nous flatter, Chrétiens, & nous méconnoître. Fuſſions-nous les Dieux de la terre, on nous jugera ; & s'il y a du foible en nous, on nous condamnera. Il n'y a que la probité, & la probité reconnue, qui puiſſe être au-deſſus des diſcours & des jugemens du monde.

Venons au détail, & développons ce point de morale ſi naturellement enfermé dans mon ſujet. Ainſi mes chers Auditeurs, prétendre, ſur-tout dans le ſiécle où nous vivons, échapper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte & conſtante régularité. Pour une femme, par exemple, ſe perſuader qu'elle pourra ſe donner impunément toute ſorte de liberté, ſans que l'on penſe à elle, ni qu'on parle d'elle ; qu'il lui ſera permis d'entretenir tels commerces qu'il

lui plaira, ſans qu'on en tire des conſéquence au préjudice de ſon honneur ; qu'elle aura droit d'avoir dans le monde des liaiſons dangereuſes & ſuſpectes, ſans qu'on ait droit de s'en ſcandaliſer ; & quoi quelle faſſe, on ſera obligé à ne rien croire, à ne rien ſoupçonner, à ne rien voir ; ou plûtôt, qu'on ſera obligé à s'aveugler ſoi-même, pour la ſuppoſer réguliére & ſage, n'eſt-ce pas une prétention auſſi chimérique qu'injuſte ? Cependant c'eſt la prétention de tant de femmes mondaines. On veut avoir tout le crédit de la bonne vie, & toute la réputation de la vertu, ſans qu'il en coûte de ſe contraindre, ni de s'aſſujettir à aucune régle. Diſons-mieux : on veut avoir tout le crédit de la vertu & de la bonne vie avec toute l'indépendance du libertinage & du vice. Ainſi verrez-vous des femmes engagées dans des ſociétés que la charité même la plus indulgente ne peut excuſer, ni favorablement interpréter, ſe piquer néanmoins d'être exemptes de reproche, vouloir qu'on les eſtime telles, trouver mauvais qu'on n'en convienne pas, prendre à partie ceux qui en doutent, & qui ſe malédifient de leurs actions ; & cela ſous prétexte de l'obligation que Dieu nous impoſe de ne point juger. Obligation ſur laquelle elles ſont élo-

quentes, parce qu'elles y ſont intéreſſées ; ſans conſidérer que ſi ce principe avoit toute l'étendue qu'elles lui donnent, les plus honteux déſordres régneroient tranquillement dans le monde, puiſqu'il ne ſeroit plus permis d'en condamner les apparences, qui néanmoins en font tout le ſcandale, & que les apparences ainſi autoriſées en fomenteroient les plus pernicieux effets. Mais ce ſont, me direz-vous, des jugemens téméraires qu'on fait de moi ; & moi je prétends que ce ſont des jugemens raiſonnables, prudens, bien fondés. Ils peuvent être faux : mais dans la conduite peu circonſpecte que vous tenez, ils ne peuvent être téméraires. Car vous devez ſçavoir que tout jugement déſavantageux n'eſt pas jugement téméraire ; & que ſouvent dans la matiére dont je parle, moins de choſe que vous ne penſez, ſuffit pour nous mettre en droit de prononcer. Et en effet, du moment que vous ne gardez pas les bienſéances qui conviennent à votre état ou à votre ſexe, & que vous vous donnez certaines libertés qui choquent les loix de la modeſtie & de la prudence chrétienne, vous juſtifiez tous les jugemens que je fais de vous. Si je me trompe, en me ſcandaliſant, vous êtes reſponſable devant Dieu de mon ſcandale & de mon erreur.

Mais cet homme, ajoûtez-vous, dont on me reproche la fréquentation comme un crime, eſt l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoiſſance, & qui m'a le plus ſenſiblement obligée? Que concluez-vous de-là? En eſt-il moins homme? En eſt-il moins dangereux pour vous? En êtes-vous moins un objet de paſſion pour lui? N'eſt-ce pas pour cela même que vous devez le craindre, & que ce qui ſeroit peut-être indifférent à l'égard d'un autre, doit à ſon égard allarmer votre conſcience, & vous troubler? C'eſt en ceci, mes chers Auditeurs, plus qu'en tout le reſte, qu'il faut accomplir le précepte de l'Apôtre, lequel nous ordonne de faire le bien, non-ſeulement devant Dieu qui en eſt le Juge, mais devant les hommes qui en ſont les témoins. *Providentes bona, non tantùm coram Deo, ſed etiam coram omnibus hominibus.* Voilà en quoi ſaint Etienne s'eſt ſignalé, & ce qu'a opéré dans ſa perſonne la grace dont il étoit rempli: *Stephanus plenus gratiâ.* Rom. c. 12.

Mais allons plus avant. J'ai dit qu'en prêchant Jeſus-Chriſt, Etienne avoit fait paroître dans ſon miniſtère, une ſageſſe toute divine, & je n'en veux point d'autre preuve que cet incomparable diſcours qu'il fit dans la Synagogue, lorſque toutes les

sectes du Judaïsme s'étant élevées contre lui, il soutint seul la cause de Dieu, & l'honneur de l'Evangile. Vit-on jamais dans un discours tant de dignité avec tant de modestie, tant de véhémence avec tant de douceur, tant de force avec tant d'insinuation, tant de fermeté avec tant de charité; & ne fut-ce pas-là le plus évident témoignage de la haute & sublime sagesse qui l'éclairoit? Avec cela faut-il s'étonner s'il eut le don de persuader, ou du moins de confondre les Juifs les plus passionnés pour leur Loi? Vous êtes infidéles à Dieu, leur disoit-il, animé de zéle, & ne respirant que leur conversion, (car pour votre édification, Chrétiens, souffrez que je le rapporte ici en propres termes ce discours de saint Etienne, qui est sans contredit un des monumens les plus authentiques du Christianisme,) vous êtes infidéles à Dieu, mais je n'en suis point surpris. Vous ressemblez à vos Peres. Tel a été leur aveuglement & leur sort malheureux; ainsi ont-ils par leur conduite irrité Dieu dès les premiers tems. Voyez comme ils trahirent Joseph le plus innocent des hommes, & la figure du Messie, en le vendant à des étrangers. Voyez comme ils traiterent Moyse, leur Législateur & leur Chef, en murmurant contre ses ordres, en se révoltant malgré

ſes miracles, en adorant un veau d'or pour lui faire inſulte : c'étoit ce Moyſe qui leur promettoit un Dieu Sauveur, & ils ne l'ont pas cru. Voyez comme ils ont reçû les Prophétes : en eſt-il venu un ſeul, qu'ils n'aient pas perſécuté ? Dites-moi celui dont ils ont épargné le ſang : & néanmoins ces Prophétes étoient les Députés de Dieu, & leur annonçoient la venue du Chriſt. Il n'eſt donc pas ſurprenant, concluoit Etienne, que leur mauvais exemple vous ait ſéduits. Mais ce que je déplore, c'eſt que vous ne vouliez pas enfin ouvrir les yeux ; que vous ne profitiez pas de leur malheur, & qu'au lieu de vous rendre ſages par la vûe des châtimens que Dieu a exercés ſur eux, vous rempliſſiez la meſure de leurs crimes, & vous deveniez encore plus coupables qu'eux : car ils n'ont fait mourir que les Prophétes & les Précurſeurs du Meſſie ; & vous avez crucifié le Meſſie même, & le Dieu des Prophétes. C'eſt ainſi, dis-je, que ſaint Etienne preſſoit les Juifs, ſans qu'aucun d'eux pût réſiſter à la ſageſſe & à l'eſprit divin qui parloit en lui : *Et non poterant reſiſtere ſapientiæ & ſpiritui qui loquebatur.* S'il eût dit tout cela avec fierté, & d'une maniere impérieuſe, en les convainquant même par ſes raiſons, il les auroit aigris : mais parce qu'il étoit plein de ſageſſe, *Act. c. 6.*

il accompagnoit tout cela de tant de grace, de ménagement, de reſpect pour leurs perſonnes, qu'il montroit bien que c'étoit en effet la ſageſſe qui parloit par ſa bouche.

Ibid. c. 7. *Viri Fratres, & Patres, audite* : Mes Freres, ajoûtoit-il, écoutez-moi ; c'eſt pour votre ſalut que Dieu m'inſpire le zéle dont je ſuis touché. Je ne ſuis ni un inconnu, ni un étranger à votre égard. Je fais profeſſion de la même Foi que vous. Je ſuis comme vous de la race d'Abraham. Je vous honore tous comme mes Peres ; mais encore une fois ne mépriſez pas ma parole. Rendez-vous à mes remontrances, & ne rejettez pas la grace que Dieu vous offre, par mon miniſtère. Il parloit, Chrétiens, comme un Ange du Ciel, & ſes ennemis même appercevoient dans ſon viſage je

Ibid. ne ſçai quoi de céleſte : *Et intuebantur vultum ejus tanquam vultum Angeli ſtantis inter illos.* Mais enfin parce qu'il en voit quelques-uns, malgré de ſi ſalutaires avertiſſemens, perſiſter dans leur incrédulité, ſon zéle s'enflamme, & il en vient aux re-

Ibid. c. 7. proches & aux menaces. *Durâ cervice & incircumciſis cordibus, vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis.* Allez, ames indociles, eſprits durs, cœurs incirconcis, vous êtes parvenus au comble de l'obſtination, & il n'y a rien à attendre de vous qu'une éter-

nelle réſiſtance au Saint-Eſprit & à la vérité. Hé bien, confirmez vous dans votre malice, achevez ce que vos Peres ont commencé, ſoyez des réprouvés comme eux : *Sicut Patres veſtri, ita & vos.* Autant de foudres, mes chers Auditeurs, qui partoient de la bouche de ſaint Etienne, tandis que les Juifs confondus demeuroient dans le ſilence : pourquoi ? parce que c'étoit la ſageſſe, non pas de l'homme, mais de Dieu qui s'expliquoit par l'organe de ce fervent Prédicateur. *Ibid.*

Or à combien de pécheurs pourrois-je adreſſer ces reproches qu'Etienne faiſoit à une nation aveugle & rebelle ? Il y a ſi long-tems, Chrétiens, qu'on vous prêche dans cette Chaire les vérités du ſalut : Dieu vous a envoyé des Miniſtres de ſon Evangile, qui vous ont même perſuadés ; des Prédicateurs éloquens & touchans, que pluſieurs ont écouté avec fruit. Si donc il y avoit ici de ces cœurs indomptables & infléxibles de qui ſaint Etienne parloit, *Durâ cervice, & incircumciſis cordibus :* pourquoi, leur dirois-je, vous obſtinez-vous à ne pas ſortir de votre déſordre ; & pourquoi oppoſez-vous aux ſaintes maximes de la ſageſſe chrétienne dont on a ſoin de vous inſtruire, une fauſſe ſageſſe du monde qui eſt ennemie de Dieu ?

Car voilà, hommes du siécle, ce qui vous endurcit, & ce qui vous perd. Comme les Juifs vouloient être sage selon leur Loi, & non pas selon la loi de Jesus-Christ, vous voulez être sages selon le monde, prudens selon le monde, intelligens, prévoyans, habiles selon le monde : vous voulez accorder Jesus-Christ avec le monde, son Evangile avec les loix du monde, son esprit avec l'esprit du monde. Tout convaincus que vous êtes de vos devoirs envers Dieu, vous ne pouvez vous résoudre à aller contre le torrent du monde, vous craignez la censure du monde, vous vous faites une obligation & une nécessité de vous conformer aux usages du monde, & de vivre comme on vit dans le monde. Tel est le principe de cette dureté de cœur, qui comme un obstacle invincible arrête votre conversion. Or pensez-vous que ces Juifs soulevés contre Jesus-Christ, & dont saint Etienne avoit entrepris de combattre l'infidélité, fussent plus coupables que vous dans leur endurcissement & dans leur impénitence ? Je soutiens, moi, que votre endurcissement est sans comparaison plus criminel, & que par mille endroits, leur impénitence a dû paroître devant Dieu plus excusable & plus pardonnable que la vôtre.

Non, mes chers Auditeurs, ne nous flattons point : ces Juifs que saint Etienne a confondus, quelques idées que nous en ayons, étoient moins infidéles que nous. Ils péchoient par un faux zéle de religion, & nous péchons par un fonds de libertinage qui va souvent jusqu'à l'irréligion. Ils fermoient leurs oreilles & leurs cœurs à la parole de Dieu, & nous par un outrage encore plus grand, nous n'entendons cette parole que pour en être les Censeurs & les Prévaricateurs. Ils résistoient au Saint-Esprit, mais dans un tems où le Saint-Esprit étoit à peine connu : notre confusion est que ce divin Esprit ayant rempli tout l'univers de ses lumiéres, & sanctifié le monde par sa venue, il trouve en nous la même résistance ; & qu'après les merveilleux effets & les prodigieux changemens, dont son adorable mission a été suivie, on puisse encore nous dire : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* La source de ce déréglement, je le répéte, c'est cette malheureuse sagesse du monde dont nous sommes prévenus. Car avec cela il est impossible que Dieu se communique à nous, puisque cette sagesse du monde, selon saint Paul, est une sagesse charnelle, & que Dieu est un pur esprit. Tout ce que Dieu opére en nous, cette sagesse du monde le détruit,

Dieu nous éclaire, & cette sagesse du monde nous aveugle; Dieu nous anime, & nous excite, & cette sagesse du monde nous rend froids & lâches; Dieu nous donne des désirs de pénitence, & cette sagesse du monde les étouffe. Il faut donc, si je veux que l'esprit de Dieu agisse en moi, que je renonce à cette fausse sagesse, & que la premiére régle de ma conduite soit la sagesse évangélique. Non, je ne veux plus vivre selon les loix de cette sagesse mondaine que Dieu réprouve. Non-seulement je déteste les folies du monde, les extravagances du monde, mais la sagesse même du monde; car ce monde ennemi de Dieu est réprouvé jusques dans sa sagesse, & sa sagesse prétendue est son désordre capital. S'il affectoit moins d'être sage, tout monde qu'il est, il seroit moins corrompu, puisqu'il est évident que sa plus dangereuse corruption vient de l'orgueil que lui inspire la sagesse dont il se pique. Je veux donc en m'attachant pour j'amais à la maxime de l'Apôtre, devenir fou selon le monde, pour être sage selon Dieu; passer pour insensé aux yeux du monde, afin d'être fi-
2. Cor. c. 3. déle & chrétien aux yeux de Dieu. *Si quis videtur sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat, ut sit sapiens.* Revenons à l'éloge de saint Etienne. Vous l'avez vû plein de

grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtère ; voyez-le maintenant plein de force dans la conſommation de ſon martyre. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

C'Eſt un Payen qui l'a dit, & la ſeule raiſon humaine, indépendamment de la Foi, lui a ſuffi pour le comprendre : il n'y a point de ſpectacle plus digne de Dieu, qu'un homme aux priſes avec la mauvaiſe fortune, & qui triomphe par ſa conſtance de ſes diſgraces & de ſes malheurs : *En ſpectaculum ad quod reſpiciat intentus operi ſuo Deus, vir compoſitus cum malâ fortunâ.* Je puis, Chrétiens, pour la gloire de notre Religion, enchérir ſur la penſée de ce Philoſophe, & vous faire voir dans la perſonne de ſaint Etienne un ſpectacle encore plus divin ; je veux dire, un homme non pas ſimplement aux priſes avec la mauvaiſe fortune, mais livré à la cruauté & à la rage de tout un peuple, qui l'accable de coups, & dont il triomphe par ſon héroïque patience. Un homme vainqueur de ſoi-même, & qui ſupérieur à tous les ſentimens de la nature, triomphe de la haine de ſes ennemis par ſon héroïque charité. Deux miracles où notre Saint a fait éclater cette force dont il étoit rempli : *Plenus fortitudine, faciebat prodigia, & ſigna*

Senec.

magna in populo. Deux prodiges dignes de l'attention de Dieu : *Spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus.* Le prodige de la patience de saint Etienne dans toutes les circonstances de sa mort, & le prodige de sa charité envers les auteurs de sa mort. Or si ces deux prodiges ont servi de spectacle à Dieu, pouvez-vous, mes chers Auditeurs, être assez attentifs à les contempler, tandis que je vous les propose comme des modéles qui doivent vous instruire & vous édifier.

Saint Etienne est le premier qui ait souffert la mort pour Jesus-Christ ; c'est-à-dire, qu'il a été le premier témoin de la divinité de Jesus-Christ, le premier Confesseur de son nom, le premier Martyr de son Evangile, le premier combattant des Armées de Dieu, en un mot le premier Héros du Christianisme & de la Loi de grace. Ainsi l'Eglise le reconnoît-elle dans la solemnité de ce jour. Et afin que vous ne pensiez pas que cette primauté soit un vain titre, qui n'ajoûte rien au mérite du sujet ; souvenez-vous de ce qui arriva en figure au peuple Juif, lorsque poursuivi par Pharaon, il se trouva réduit à la nécessité inévitable de traverser la mer rouge, pour se délivrer de l'oppression & de la servitude des Egyptiens. C'est S. Chrysostôme qui fait

fait cette remarque. Moyſe par une vertu divine, ayant étendu ſa main ſur les eaux, les avoit déja diviſées, & montroit aux Iſraëlites dans la profondeur de cet abyſme qui venoit de s'ouvrir à leurs yeux, le chemin qu'ils devoient prendre, & qui les devoit ſauver. Toutes les Tribus étoient rangées en ordre de milice : mais quelque confiance qu'ils euſſent tous dans la protection de leur Dieu, chacun frémiſſoit à la vûe de ce paſſage ; les flots élevés & ſuſpendus de part & d'autre faiſoient trembler les plus hardis. Que fait Moyſe ? Pour les raſſûrer & les fortifier, il marche le premier, il entre dans ce gouffre affreux, le franchit, arrive heureuſement à l'autre bord, & détermine par ſon exemple & par ſon intrépidité tout le reſte du peuple à le ſuivre : figure, dont voici l'accompliſſement dans ſaint Etienne. Le Sauveur du monde qui fut ſouverainement & par excellence le Conducteur du peuple de Dieu, mourant ſur la Croix, avoit ouvert à ſes Elûs, pour arriver au terme du parfait bonheur, une voie auſſi difficile que nouvelle, ſçavoir, la voie du martyre, qui ſelon la penſée des Peres, devoit faire par l'effuſion du ſang, comme une eſpéce de mer rouge, dans l'Egliſe. Un nombre infini de Chrétiens étoit deſtiné à eſſuyer, ſi je puis par-

ler de la sorte, le passage de cette mer; mais parce qu'ils étoient foibles, il falloit les encourager, & les soutenir. Qu'a fait Dieu, ou plûtôt qu'a fait saint Etienne suscité de Dieu, pour être leur Chef après Jesus-Christ ? Comme un autre Moyse, il s'expose le premier, il marche à leur tête, il les attire par son exemple, en leur faisant voir que la mort endurée pour Dieu, que la voie du sang répandu pour le nom de Jesus-Christ, est un chemin sûr qui conduit à la gloire & à la vie : & voilà ce qui lui acquit la qualité de Prince des Martyrs. Après lui tous les autres sont devenus inébranlables, & les plus sanglantes persécutions ne les ont point étonnés : mais ils marchoient sur les pas de saint Etienne; c'étoit saint Etienne qui les animoit tous : & s'il m'est permis de le dire, ils participoient tous à la plénitude de sa force : *Plenus fortitudine.*

Ce n'est pas assez : outre qu'il souffre le premier, il souffre de tous les genres de martyre un des plus cruels. Car on le condamne à être lapidé : supplice prescrit pour punir le plus grand des crimes, qui fut le blasphême contre la Loi, dont on accusoit Etienne. Que dis-je ? Ce supplice eut quelque chose encore pour lui de singulier, & le voici: au lieu d'y procéder

dans l'ordre, & selon les formes de la justice, on le fait avec emportement & avec fureur : *Et impetum fecerunt unanimiter in eum.* On se jette sur ce saint Diacre, on l'outrage & on l'insulte, on l'entraîne hors de la Ville ; & là sans nul sentiment d'humanité, après avoir déchargé sur son sacré corps une grêle de pierres, on le laisse expirer dans les plus violentes douleurs. Que vit-on jamais de plus barbare ? Mais aussi vit-on jamais rien de plus surprenant que la patience de cet illustre Martyr ? Sous cette grêle de pierres il demeure ferme & immobile ; il conserve au milieu de son tourment toute la tranquillité & toute la paix de son ame ; il s'entretient avec Jesus-Christ, il lui recommande les besoins de l'Eglise, il pense à la conversion de Paul. Quel miracle de force ! Il est si grand, que le Fils de Dieu en veut être lui-même spectateur. Car c'est pour cela qu'il se léve de son Thrône, & que touché de ce prodige, il se tient debout, pour le considérer: *Video Cœlos apertos, & Filium hominis stantem à dextris Dei :* Il ne se léve pas, dit saint Ambroise, pour compatir à saint Etienne ; une si heureuse mort n'étoit pas un objet de compassion : mais il se léve pour voir combattre son serviteur, dont il regarde la patience comme son propre

Act. c. 7.

Ibid.

Ambr. triomphe : *Surgit exultans de victoriâ famuli sui, & illius patientiam suum ducens triumphum.* Il se léve pour être plus prêt à recevoir dans le sein de la gloire ce généreux Athlête de la Foi : *Surgit ut paratior sit ad coronandum Athletam.* Car c'est bien ici, Seigneur, que vous vérifiâtes à *Psal.* la lettre ces paroles du Pseaume : *Posuisti* *20.* *in capite ejus coronam de lapide pretioso.* Les Juifs accabloient Etienne de pierres, & vous vous serviez de ces pierres pour le couronner. Ils lui en faisoient un supplice, & vous lui en faisiez un diadême d'honneur. Leur cruauté sembloit être de concert avec votre magnificence ; vous vouliez mettre sur sa tête une couronne de pierres précieuses, & ils vous en fournissoient la matiére. En effet, quelles pierres furent jamais plus précieuses que celles qui produisirent à l'Eglise ce premier Martyr de notre Religion ?

Or pour nous appliquer ceci, Chrétiens, sçavez-vous ce qui m'afflige ? C'est la comparaison que je fais de notre lâcheté avec cette force héroïque de saint Etienne. Je dis de notre lâcheté, soit dans les maux de la vie que nous avons à supporter, soit dans les biens dont nous avons à user, puisque dans l'un & dans l'autre état nous la faisons également paroître,

Car voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous devons aujourd'hui nous reprocher devant Dieu. Saint Etienne avec un courage invincible a soutenu le plus rigoureux martyre, & nous dans les moindres épreuves nous témoignons des foiblesses honteuses : une légère disgrace, une contradiction, une humiliation nous fait perdre cœur ; & de-là viennent ces abattemens, ces chagrins, ces impatiences, & ces désespoirs où notre vie se passe. De-là ces troubles qui nous agitent, qui nous désolent, qui nous ôtent toute attention à nos devoirs les plus essentiels, qui nous causent de mortels dégoûts pour les plus saints exercices de la piété, qui nous mettent dans une espéce d'impuissance de nous élever à Dieu, qui ébranlent jusqu'aux fondemens de notre Foi, & qui nous font non-seulement croire que Dieu nous abandonne, mais souvent douter s'il y a un Dieu & une providence, ne considérant pas, aveugles & insensés que nous sommes, & ne voyant pas que c'est par-là même que nous devons être convaincus qu'il y a un Dieu qui nous gouverne, & une providence qui veille sur nous, puisqu'il est vrai qu'à notre égard, comme à l'égard de saint Etienne, les persécutions & les croix sont la précieuse matiére dont notre couronne doit

être formée ; que ſans cela le Royaume de Dieu ne ſeroit plus cette place de conquête qui ne peut être emportée que par violence ; que c'eſt pour cela que nous ſommes les enfans des Saints, & que nous n'avons pas encore réſiſté comme eux juſqu'à verſer du ſang.

Tel eſt, dis-je, le premier ſujet de ma douleur, & voici l'autre encore plus touchant. Saint Etienne plein de force a triomphé des tourmens & de la mort ; & nous tous les jours nous ſommes vaincus par la molleſſe, & par les douceurs de la vie. Ah, mes Freres, diſoit ſaint Cyprien, parlant au peuple de Carthage, il eſt bien étrange que la paix dont joüit préſentement l'Egliſe, n'ait ſervi qu'à nous corrompre & à nous pervertir. Tant que la perſécution a duré, nous étions vifs & ardens ; mais maintenant que le Chriſtianiſme reſpire, nous languiſſons. Nous n'avons plus à combattre que nous-mêmes, & nous ſuccombons ; nos vices ſont nos ſeuls perſécuteurs, & nous leur cédons. C'eſt l'oiſiveté qui nous affoiblit, c'eſt la proſpérité qui nous relâche, c'eſt le plaiſir qui nous enchante : *Et nunc frangunt otia, quos bella non vicerant.* Je vous dis de même, mes chers Auditeurs : notre confuſion eſt, que la Foi ayant été dans les

Cypr.

Martyrs victorieuſe de la barbarie & de l'inhumanité, elle ſoit aujourd'hui dans la plûpart des Chrétiens eſclave de la volupté & de la ſenſualité. Car il faut l'avoüer, & en rougir ; on ne ſçait plus de nos jours ce que c'eſt que la force chrétienne ; on ne penſe pas ſeulement à réſiſter au péché ; on ne ſe met pas même en défenſe contre l'iniquité du ſiécle. Des trois ennemis du ſalut que l'Apôtre nous marque, le Démon, la chair & le monde, le plus redoutable c'eſt la chair : mais bien loin de la traiter en ennemie, on la flatte, on l'épargne, on la nourrit, autant qu'il eſt poſſible, dans les délices, & l'on ſe trouve enſuite honteuſement aſſervi & livré à ſes déſirs impurs. Le plus artificieux c'eſt le Démon ; & bien loin d'être en garde contre lui, on eſt d'intelligence avec lui, on ſe plaît à en être tenté, ou plûtôt on ſe ſuſcite à ſoi-même des tentations plus dangereuſes que toutes celles qui viennent de lui. Le plus contagieux c'eſt le monde ; & bien loin de le fuir, on le recherche, on l'idolâtre, on en veut être approuvé & applaudi, on ſe fait un mérite de s'y attacher. Ces armes ſpirituelles dont le même ſaint Paul vouloit que nous fuſſions revêtus, pour repouſſer des ennemis ſi formidables ; c'eſt-à-dire, ce bouclier de la Foi, cette cui-

raſſe de la juſtice, ce glaive de la parole de Dieu, on ſe rend tout cela inutile, parce qu'on n'en fait aucun uſage. Ces moyens établis de Dieu pour ſe fortifier contre les attaques & les ruſes du tentateur, c'eſt-à-dire, la pénitence, la vigilance, la perſévérance dans la priére & dans les bonnes œuvres, ne nous ſervent à rien, parce qu'on refuſe de les prendre; on ſe rebute de tout, on s'effraie de tout; les moindres difficultés ſont des monſtres pour nous, & de ſpécieux prétextes, pour ne rien entreprendre, ou pour tout quitter. Ce n'eſt pas qu'on n'en ait des remords; ce n'eſt pas qu'on ne s'apperçoive bien que le relâchement où l'on vit, eſt directement oppoſé à l'eſprit de l'Evangile: mais on ſe contente d'en accuſer ſa foibleſſe, ſans l'imputer jamais à ſon infidélité ni à ſa malice. Votre foibleſſe, mon cher Auditeur? Et à qui eſt-ce de la vaincre qu'à vous-même? Or quelles violences vous faites-vous, quelles victoires remportez-vous? Vous êtes foible dans les moindres rencontres, mais que ſeroit-ce donc s'il falloit rendre à votre Dieu le témoignage que lui ont rendu les Martyrs? Auriez-vous le courage de ſouffrir comme eux? Et pour juger ſi vous l'auriez alors, l'avez-vous dès-à-préſent? Si vous ne l'avez pas, êtes-vous Chrétien? Si

vous l'avez, que ne le faites-vous voir dans les occasions que Dieu vous en fournit? C'est-là ce que saint Etienne vous prêche; & je vous annonce moi, que quand la voix de son sang ne le diroit pas, les pierres dont les Juifs le lapidérent, vous le feront entendre, malgré vous, dans le jugement de Dieu; *Dico vobis, quia lapides clamabunt.* Luc. c. 19.

Je dis plus: parce que saint Etienne étoit plein de force, j'ajoûte qu'il a triomphé d'un autre ennemi plus difficile encore à vaincre que la mort, qui est la passion de la vengeance, & voilà le prodige de sa charité. Si je vous disois qu'il s'est contenté de pardonner à ses ennemis, en ne leur voulant point de mal, peut-être vous flatteriez-vous d'accomplir aussi-bien que lui la loi de la charité parfaite. Car c'est, dans le style du monde, à quoi communément on la réduit. Cet homme m'a offensé, & je lui pardonne; mais qu'on ne me demande rien davantage. J'oublie l'injure qu'il m'a faite; mais qu'on ne me parle point de lui. Je ne lui ferai nul tort; mais qu'il n'attende de moi nulle grace. Phantôme de charité, dont on se laisse aveugler jusqu'à s'en faire une fausse conscience. Mais quand, pour vous détromper d'une erreur si pernicieuse, je vous dis que saint

Etienne a voulu du bien à ceux qui le lapidoient ; quand je vous dis qu'il les a aimés jusqu'à se faire leur Intercesseur auprès de Dieu, jusqu'à prier Dieu pour eux avec plus de zéle que pour lui-même, jusqu'à leur obtenir par son crédit des graces insignes, qu'avez-vous à répondre, & que pouvez-vous opposer à cet exemple ? Oui, mon cher Auditeur, c'est à cet exemple que j'en appelle de toutes les maximes que vous inspire le monde, pour vous justifier à vous même vos vengeances : Saint Etienne a aimé ses ennemis : il n'avoit garde de les haïr, dit saint Augustin ; car il sçavoit qu'il leur étoit redevable de toute sa gloire, & que c'étoit par eux que le Royaume du Ciel lui étoit ouvert : *Nesciebat iis irasci, per quos sibi videbat Regni cœlestis aulam aperiri.* Si vous agissiez dans les vûes de la Foi, ce seul motif suffiroit pour étouffer tous les ressentimens qui se forment dans votre cœur. En effet, cet homme que vous prétendez être votre ennemi, cet homme qui vous a piqué, qui vous a raillé, qui vous a décrié & calomnié ; cet homme qui vous a rendu, & qui vous rend sans cesse de mauvais offices, est celui que la providence a destiné pour être un des instrumens de votre salut, pour être un moyen de votre sanctifica-

Aug.

tion, pour servir à vous faire pratiquer ce qu'il y a de plus méritoire & de plus saint devant Dieu. Or en cette qualité, quoique d'ailleurs votre ennemi, n'est-il pas juste que vous l'aimiez, & même que vous le respectiez? Non-seulement saint Etienne a aimé ses persécuteurs ; mais il les a aimés, parce qu'ils étoient ses persécuteurs. Que sont les Juifs, en le lapidant? Ecoutez la pensée de saint Fulgence, qui vous paroîtra aussi solide qu'ingénieuse. Etienne, dit ce Pere, comme premier Martyr du Christianisme, est une des pierres vivantes, dont Jesus-Christ commence à bâtir son Eglise ; & les Juifs qui sont eux-mêmes des cœurs de pierres, frappant cette pierre mystérieuse, en font sortir les étincelles de la charité & de l'amour divin : *Dùm lapidei Judæi Stephanum percutiunt, ignem ex eo charitatis eliciunt.* Excellente idée d'une charité vraîment chrétienne. Aimer ceux qui vous font du bien, ceux qui sont dans vos intérêts, ceux qui vous servent, & qui vous plaisent, c'est la charité des Payens, & pour cela il ne faut point avoir recours à l'évangile ; mais aimer ceux qui vous haïssent, ceux qui vous persécutent, ceux qui vous oppriment ; & les aimer, lors même qu'ils travaillent avec plus d'ardeur, & qu'ils sont plus obstinés à vous *Fulg.*

opprimer, c'eſt la charité du Chrétien ; c'eſt l'eſprit de votre Religion, c'eſt ce qui doit vous diſcerner du Juif & de l'Infidéle. Sans cette charité parfaite, dont Jeſus-Chriſt a été le modéle & le Légiſlateur, en vain ſeriez-vous auſſi mortifié & auſſi auſtère que les plus fervens Religieux : pour un homme du monde comme vous, voilà en quoi conſiſte votre eſſentielle auſtérité & votre premiere mortification.

Ah ! Chrétiens, n'admirez-vous pas juſqu'où va la force de ce prodigieux amour d'Etienne pour ſes ennemis ? Pendant qu'ils le lapident, il intercéde pour eux, il demande grace pour eux, il plaide leur cauſe, & il la plaide ſi éloquemment, dit ſaint Auguſtin, qu'il paroît bien que c'eſt la charité même, & le Saint-Eſprit qui parle par ſa bouche. Seigneur, s'écrie-t-il, en s'adreſſant au Fils de Dieu, ne leur imputez pas ce péché : c'eſt vous-même qui ſur la Croix m'avez appris par votre exemple à tenir ce langage ; & je ne crains point que ma priere, en faveur de ces malheureux, ſoit téméraire & préſomptueuſe, puiſqu'elle eſt conforme à la vôtre, & fondée ſur la vôtre. Il eſt vrai que leur crime eſt grand ; mais ſouvenez-vous que vous avez prié votre Pere pour la rémiſſion d'un crime mille fois encore plus grand : car

vous étiez le maître, & je ne suis que le serviteur & le disciple. J'ai donc droit d'espérer que puisque vous avez vous-même jugé digne de pardon l'attentat & le déicide commis dans votre adorable personne, l'outrage qu'on me fait aujourd'hui ne sera point irrémissible; & qu'après que vous avez dit pour ceux qui vous crucifioient, *Pater, dimitte illis*, je puis dire pour les Auteurs de ma mort, *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* C'est ainsi que la charité de saint Etienne cherche à excuser & à disculper ses ennemis. Cela vous paroît héroïque; & moi je soutiens que cet héroïsme bien entendu, n'est point un simple conseil, mais un précepte, & que si nous ne priez sincérement & de bonne foi pour vos plus cruels ennemis, il n'y a point de salut pour vous. N'est-ce pas ce que vous enseigne l'Evangile, & n'y avez vous pas lû cent fois ces paroles si expresses: *Orate pro persequentibus vos, ut sitis filii Patris vestri*: priez pour ceux qui vous outragent, afin que vous soyez les enfans de votre Pere céleste? Pouvoit on vous déclarer ce point en des termes plus forts? n'est-ce pas la régle que saint Etienne a suivie? en avez-vous une autre que lui? l'entendez-vous mieux que lui? pensez-vous & prétendez-vous qu'il vous

Luc. c. 23. Act. c. 7.

Matth. c. 5.

en coûte moins qu'à lui ?

Qu'il eſt important, Chrétiens, de méditer ſouvent ces vérités ? Je vous ai dit que ſaint Etienne avoit prié pour ceux qui le lapidoient, avec plus de zéle que pour lui-même. C'eſt ce qui paroît encore dans la deſcription que ſaint Luc nous a fait de ſon martyre. Car pourquoi penſez-vous que ce ſaint Diacre, après s'être tenu debout en recommandant ſon ame à Dieu, fléchiſſe les genoux pour recommander le
Act. ſalut de ſes bourreaux : *Poſitis autem genic. 7.* *bus ?* c'eſt qu'il ſçait que dans cette poſture il ſera plus en état d'être exaucé, & d'obtenir pour eux miſéricorde. Il avoit donc pour ſes ennemis, conclut ſaint Bernard, une charité plus ardente que pour ſa pro-
Bern. pre perſonne : *Ampliorem ergò pro inimicis, quàm pro ſe ipſo, habebat ſollicitudinem.* Mais de plus, pourquoi hauſſe-t-il alors la voix, & pouſſe-t-il un grand cri vers le ciel, *Clamavit voce magnâ* ? pour empêcher, répond le Cardinal Pierre Damien, que les cris des Juifs n'aillent juſqu'à Dieu, & n'attirent ſur eux ſa vengeance. Les Juifs crioient par un emportement de fureur, & ſaint Etienne par un excès de cha-
Dam. rité : *Clamor lapidantium furoris erat, clamor Stephani pietatis.* Or il falloit, ajoûte ce Pere, que le cri de la charité l'emportât

ſur les cris de la fureur, & c'eſt ce qui arrive : la voix de ſaint Etienne eſt ſi forte, qu'elle ſe fait ſeule entendre; Dieu n'a d'oreilles que pour lui; & il eſt ſi touché de ſa priére, qu'il ne peut, ce ſemble, lui réſiſter, & qu'il répand ſur les plus indignes ſujets ſes graces les plus abondantes. C'eſt de-là que Saul, le plus violent perſécuteur de l'Egliſe, eſt changé dans un Apôtre & devient un vaiſſeau d'élection; comme ſi Dieu avoit entrepris de ſeconder par le plus éclatant miracle de ſa miſéricorde, les prodiges de la chariré d'Etienne. Car c'eſt à la charité d'Etienne qu'étoit attachée la prédeſtination, la vocation, la converſion de Paul : puiſqu'il eſt vrai, comme l'a remarqué ſaint Auguſtin, que ſi ſaint Etienne n'eût prié, l'Egliſe n'auroit pas eu ce Docteur des nations & cette grande lumiére : *Si Stephanus non oraſſet, Eccleſia Paulum non haberet.* Or tirez la conſéquenſe pour vous-mêmes, mes chers Auditeurs, & prenez pour un des ſignes les plus certains de votre prédeſtination bienheureuſe, cette charité envers vos ennemis. Vous êtes pécheurs, & peut-être au moment que je vous parle, votre conſcience eſt-elle dans un déſordre qui vous doit faire trembler : mais eſpérez-tout, ſi vous pouvez vous réſoudre à aimer chrétienne- *Aug.*

ment cet homme qui s'eſt tourné contre vous, & dont vous avez reçu une injure qui vous bleſſe. Car cette victoire que vous remportez ſur vous-même, ce ſacrifice que vous faites de votre reſſentiment, eſt une preuve convaincante que vous aimez Dieu ; & dès que vous aimez Dieu, vous êtes en grace avec Dieu.

Ce fut en achevant ſa priére, que ſaint Etienne s'endormit paiſiblement dans le Seigneur : *Cùm hæc dixiſſet, obdormivit in Domino.* Et il étoit juſte, reprend ſaint Auguſtin, qu'il mourût de la ſorte, & qu'il ne ſurvécût pas à une priére ſi ſainte. Qu'auroit-il pû dire, ou qu'auroit-il pû faire dans la ſuite d'une plus longue vie, qui approchât du mérite d'une telle charité ? C'eſt par-là même auſſi que je finis, Chrétiens, en vous conjurant d'imiter la charité de ce ſaint martyr, de l'exercer comme lui, cette charité ſi digne de la perfection & de l'excellence de votre foi ; cette charité que le Paganiſme n'a point connue, & que la nature ne peut inſpirer. Pardonnons, afin que Dieu nous pardonne : car il nous traitera avec la même indulgence que nous aurons eue pour les autres ; il nous rendra bien pour bien & grace pour grace. Autant que nous aurons remis d'offenſes, autant il nous en

Act. c. 7.

remettra. Disons mieux : pour une offense remise, il nous remettra toutes les nôtres, & nous couronnera dans son Royaume éternel, que je vous souhaite, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN L'EVANGELISTE.

Conversus Petrus vidit illum discipulum quem diligebat Jesus sequentem, qui & recubuit in cœna super pectus ejus.

Pierre se retournant, vit venir après lui le disciple que Jesus aimoit, & qui pendant la cêne s'étoit reposé sur son sein. En saint Jean, chap. 20.

TEL est, Chrétiens, en deux mots l'éloge du bienheureux Apôtre dont nous solemnisons la mémoire en ce saint jour. Voilà ce qui nous le doit rendre vénérable ; ce qui nous doit inspirer pour lui, & un profond respect, & une tendre dévotion. C'est le disciple que Jesus aimoit ; caractère qui le distingue, & qui lui donne entre tous les Saints de la loi de

grace un rang si élevé. Saint Jean fut appellé comme les autres, à l'Apostolat; il porta comme saint Jacques, le nom d'enfant du tonnerre; Ezéchiel nous le représente comme l'aigle entre les Evangélistes; son Apocalypse en a fait le premier & le plus éclairé de tous les Prophétes du nouveau Testament; il a souffert une cruelle persécution pour Jesus-Christ, & mérite d'être mis au nombre de ses plus zélés martyrs; il tient dans le culte que nous lui rendons, une place honorable parmi les vierges; les Eglises d'Asie l'ont reconnu pour leur Patriarche & leur Fondateur: mais tout cela ne nous donne point de sa personne l'idée singuliére qu'expriment ces paroles de mon texte, *Discipulus quem diligebat Jesus*, le disciple que Jesus-Christ aimoit. Attachons-nous donc à cette idée; & puisque la régle la plus sûre pour loüer les Saints, est de nous proposer leur sainteté comme le modéle de la nôtre; ne nous contentons pas de dire que saint Jean a été le bien aimé disciple de Jesus, & pour parler de la sorte, son disciple favori; mais examinons comment il est parvenu à cette faveur, de quelle maniére il en a usé, les effets qu'elle a produits en lui; & delà tirons de quoi nous édifier & nous instruire. Car quelque imparfaits, & quelque

éloignés que nous soyons des voies de Dieu, nous devons, mes chers Auditeurs, aspirer nous mêmes à la faveur de Jesus-Christ ; & de tous les Saints qui l'ont possédée, il n'y en a point dont l'exemple soit plus propre à nous y conduire, à nous y disposer, à nous y former, que celui du glorieux Apôtre dont j'entreprends le panégyrique. Ainsi je veux aujourd'hui vous enseigner l'important secret de mériter la faveur de Jesus Christ, de trouver grace devant ses yeux, d'être de ses disciples bien-aimés, & de lui plaire. Fasse le Ciel que ce discours ne soit, ni pour vous, ni pour moi, une vaine spéculation ; mais que les leçons que j'ai à vous tracer, entrent dans tout le réglement & tout l'ordre de notre vie. C'est ce que je demande par l'intercession de cette divine Mere, qui fut entre toutes les femmes, la plus chérie de Jesus Christ son Fils. *Ave, Maria.*

QUelque avantageuse que puisse être selon le monde la faveur des Grands & des Princes de la terre, il faut néanmoins convenir que par rapport au monde même, elle est sujette à trois défauts essentiels. Car premiérement, il n'arrive que trop qu'elle soit aveugle ; & qu'au lieu d'être

la récompense du mérite & de la vertu, elle s'attache sans discernement & sans choix, ou plûtôt par un choix bizarre, à d'indignes sujets. Secondement, elle devient souvent orgueilleuse & fiere; & par l'abus qu'en fait le favori, elle l'enfle en l'élevant & le corrompt. D'où il s'ensuit en troisiéme lieu, qu'à l'égard de ceux qui en sont exclus, & qui auroient droit d'y prétendre, la faveur est presque toujours odieuse; & qu'en faisant le bonheur d'un seul, elle est pour tous les autres un objet d'envie. Trois défauts auxquels par une fatalité presque inévitable, la faveur des hommes est communément exposée. Pour la rendre parfaite, que faudroit-il? trois choses. Qu'elle fût juste & raisonnable dans le choix du sujet; c'est la premiere: qu'elle fût modeste & bienfaisante dans la conduite de celui qui en est honoré; c'est la seconde: & qu'elle n'excitât, ni la jalousie, ni les murmures de ceux qui n'y parviennent pas; c'est la troisiéme. Qu'elle fût juste dans le choix du sujet; parce qu'autrement ce que les hommes appellent faveur, n'est plus l'ouvrage de la raison, mais un pur effet du caprice. Qu'elle fût modeste & bienfaisante dans la conduite de celui qui en est honoré; parce qu'autrement il en abuse, ne la faisant servir qu'à

ſon ambition & à ſon intérêt. Qu'elle n'excitât ni les murmures, ni la jalouſie de ceux qui n'y parviennent pas; parce qu'autrement la concorde & la paix en eſt troublée. Or c'eſt ſur ces principes, Chrétiens, que je fonde l'excellence de la faveur ſpéciale dont le Fils de Dieu a gratifié ſaint Jean : car voici les trois caractères & les trois qualités qui lui conviennent. Elle a été parfaitement juſte dans le choix que Jeſus-Chriſt a fait de cet Apôtre ; elle a été ſolidement humble dans la maniere dont cet Apôtre en a uſé ; & elle n'a rien eu d'odieux à l'égard des autres diſciples, auſquels cet Apôtre ſemble avoir été préféré. Concevez bien le partage de ce diſcours. Je dis que le Sauveur du monde a fait un choix plein de ſageſſe en prenant ſaint Jean pour ſon diſciple bien-aimé, parce qu'il a trouvé dans lui un mérite particulier que n'avoient pas les autres Apôtres; ce ſera la premiére partie. Je dis que ſaint Jean a uſé de la faveur de ſon maître de la maniere la plus ſainte, parce qu'outre qu'il ne s'en eſt point laiſſé éblouïr, il en a répandu les fruits, en communiquant à toute l'Egliſe, ce qu'il avoit puiſé dans la ſource des lumiéres & des graces, lorſqu'il repoſa ſur le ſein de Jeſus-Chriſt ; ce ſera la ſeconde partie. Enfin

je dis que la faveur de saint Jean n'a point été odieuse aux autres disciples, parce que tout favori qu'il étoit, il n'a point été plus ménagé que les autres, ni plus exempt de souffrir; ce sera la derniére partie. Trois points, mes chers Auditeurs, qui me donnent lieu de traiter les plus solides vérités du Christianisme, & qui demandent toute votre attention.

I. PART.

IL n'y a que Dieu, Chrétiens, qui puisse choisir & se faire des favoris, sans être obligé, pour y garder la loi de la justice, à discerner leurs mérites : & ce qui est encore bien plus remarquable, il n'y a que Dieu qui se faisant ainsi des favoris, sans nul discernement de leurs mérites, soit néanmoins incapable de se tromper dans le choix qu'il en fait : pourquoi ? les Théologiens, après saint Augustin, en apportent une excellente raison : parce qu'il n'y a que Dieu, disent-ils, dont le choix soit efficace, pour opérer tout ce qu'il lui plaît de vouloir ; c'est-à-dire, parce qu'il n'y a que Dieu, qui choisissant un favori, lui donne en vertu de ce choix, le mérite qu'il faut pour l'être. Il n'en est pas de même des Rois de la terre. Qu'un Roi honore de sa faveur un courtisan, il ne lui donne pas pour cela ce qui lui seroit nécessaire

pour en être digne. Il peut bien le faire plus riche, plus grand, plus puiſſant ; il peut le combler de plus d'honneurs : mais il ne peut le rendre plus parfait ; & quoi qu'il faſſe pour l'élever, par cet accroiſſement d'élévation & de fortune, il ne lui ôte pas un ſeul défaut, ni ne lui communique pas un ſeul dégré de vertu. Il n'y a donc encore une fois que la faveur de Dieu, qui porte avec ſoi le mérite. Comme Dieu, il a ſeul le pouvoir de perfectionner les hommes par ſon amour ; & quand il les admet au nombre de ſes favoris (c'eſt la belle réfléxion de ſaint Jérôme) il ne les y appelle pas parce qu'ils en ſont dignes ; mais il fait, en les y appellant, qu'ils en ſoient dignes : *Non idoneos vocat, ſed vocando facit idoneos.* Cette raiſon ſeule devroit ſuffire pour juſtifier le choix que le Sauveur du monde fit de ſaint Jean. Ce Dieu-homme le voulut ainſi ; c'eſt aſſez, puiſqu'en le voulant, il rendit ſon diſciple tel qu'il devoit être, pour devenir le favori d'un Dieu. Mais ſans prendre la choſe de ſi haut, & ſans remonter à la ſource de la prédeſtination éternelle, je prétends que le Fils de Dieu eut des raiſons particuliéres, qui l'engagerent à aimer ſaint Jean, d'un amour ſpécial ; & que la prédilection qu'il lui marqua, fut de la part même de

Hieron.

ce

ce glorieux Disciple très-solidement fondée. Sur quoi fondée ? sur le mérite de cet Apôtre, lequel entre tous les Apôtres a eu des qualités personnelles, qui l'ont distingué, & qui lui ont acquis la faveur de son Maître. L'Evangile & les Peres nous en proposent sur-tout deux, & les voici. Car il a été Vierge, dit saint Jérôme, & de plus il a été fidéle à Jesus-Christ dans la tentation. Il a été Vierge, & c'est pour cela qu'il eut l'honneur de reposer sur le sein de cet Homme-Dieu dans la derniere céne: *Qui & recubuit super pectus ejus.* Il a été fidéle à Jesus-Christ dans la tentation, lui seul l'ayant suivi jusqu'au Calvaire ; & voilà par où il mérita d'entendre cette consolante parole qui lui donna spécialement Marie pour Mere, & qui le donna spécialement lui-même à Marie pour Fils : *Ecce Mater tua, ecce Filius tuus.* Or ces deux avantages qu'eut saint Jean, de reposer sur le sein d'un Dieu, & d'être substitué au Fils de Dieu, pour devenir après lui le Fils de Marie, sont les deux plus illustres & plus authentiques preuves d'une faveur toute singuliere, & vous voyez qu'ils ont été l'un & l'autre les récompenses de sa vertu ; celui-là de sa virginité, celui ci de son attachement à son devoir & de sa fidélité. Il est donc vrai que le choix de

Joan. c. 21.

Ibid. c. 19.

Jesus-Christ fut un choix d'estime, & fondé sur le mérite de la personne. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, tandis que je vais développer ces deux pensées.

Ne nous étonnons pas, Chrétiens, que saint Jean ayant été de tous les Disciples du Sauveur le seul Vierge par état, comme nous l'apprenons de la Tradition, il ait eu sur eux la préférence & la qualité de Disciple bien-aimé. Dans l'ordre des dons divins, l'un sembloit devoir être la suite de l'autre : car de même que saint Bernard, parlant de l'auguste Mystère de l'Incarnation, ne craignoit point d'en tirer ces deux conséquences, ou d'avancer ces deux propositions ; sçavoir, que si un Dieu incarné & fait homme a dû naître d'une mere, il étoit de sa dignité que cette mere fût vierge ; & que si une vierge demeurant vierge, a dû concevoir un fils, il étoit comme naturel que ce fils fût Dieu : *Neque enim aut partus alius Virginem, aut Deum decuit partus alter :* aussi puis-je dire aujourd'hui que si un Dieu descendu du ciel devoit avoir un favori sur la terre, il étoit convenable que ce favori fût Vierge ; & que si le titre de Vierge devoit être nécessaire, pour posséder la faveur d'un Maître, ce Maître ne pouvoit être qu'un Dieu. En effet, qui méritoit mieux d'avoir part à la

Bern.

faveur de Jesus-Christ, que celui de tous qui par le caractère de distinction qu'il portoit, je veux dire par sa virginité, s'étoit rendu plus semblable à Jesus-Christ? Qui devoit plûtôt reposer sur ce sein vénérable où habitoit corporellement la plénitude de la divinité, que cet Apôtre dont la sainteté étoit en quelque sorte au-dessus de l'homme par la profession qu'il faisoit d'une inviolable pureté? Qui se trouvoit plus digne d'être le Dépositaire & le Confident des secrets du Verbe de Dieu, que ce Disciple, lequel ayant épuré son cœur de tous les désirs charnels, étoit, selon l'Evangile, par une béatitude anticipée, déja capable de voir Dieu, & par conséquent ce qu'il y avoit de plus intime & de plus caché dans Dieu? Quiconque, dit le Saint-Esprit, aime la pureté du cœur, aura le Roi pour ami : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Voilà, Chrétiens Auditeurs, l'accomplissement de cet Oracle. Les autres Apôtres engagés dans le mariage en avoient comme rompu les liens, pour s'attacher au Fils de Dieu; & c'est pour cela même que le Fils de Dieu, le Roi des Rois, ne dédaigna point de s'attacher à eux par le lien d'une étroite amitié : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.* Mais saint Jean n'avoit

Prov. c. 12.

Joan. c. 15.

point de liens à rompre ; & parce qu'il étoit Vierge, il eſt parvenu à un dégré bien plus haut : car il eſt entré non-ſeulement dans l'amitié, mais dans la familiarité, dans la privauté, dans la confidence de ce Roi de gloire : *Diſcipulus quem diligebat Jeſus.* Ceux-là ont été les amis, parce qu'ils ont aimé la pureté ; mais celui-ci a été le favori, parce qu'il a aimé la plus parfaite pureté, qui eſt la pureté virginale : *Qui amat cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Voyez-vous, mes Freres, nous fait remarquer là-deſſus ſaint Grégoire de Nyſſe, juſqu'à quel point notre divin Rédempteur a aimé cette vertu ? Entre toutes les femmes il en a choiſi une pour Mere, & entre tous les Diſciples qui le ſuivoient, il en a choiſi un pour ſon favori ; mais il a voulu que cette Mere & ce favori euſſent le don & le mérite de la virginité. Marie devoit être Vierge, pour porter dans ſes chaſtes flancs le corps de Jeſus-Chriſt ; & ſaint Jean le devoit être, pour devenir un homme ſelon le cœur de Jeſus Chriſt : *Diligebat eum Jeſus, quoniam ſpecialis prærogativa caſtitatis ampliori dilectione fecerat dignum.*

Joan. 13.

Greg. Nyſſ.

Vous me demandez pourquoi ce Sauveur adorable étant ſur la Croix, voulut encore par une autre grace donner à ſaint

Jean le gage le plus précieux de ſon amour, en lui réſignant, ſi je puis ainſi m'exprimer, ſa propre Mere : & ne vous ai-je pas dit d'abord que ce fut pour reconnoître la fidélité & la conſtance héroïque de ce généreux Apôtre qui le ſuivit dans ſa paſſion & juſqu'à ſa mort, lorſque tous les autres l'avoient lâchement & honteuſement abandonné ? Repréſentez-vous, Chrétiens ce qui ſe paſſoit au Calvaire : le Sauveur du monde étoit à ſa derniére heure, & ſur le point d'expirer ; il avoit un tréſor, dont il vouloit diſpoſer en mourant ; c'étoit Marie, la plus parfaite de toutes les créatures. A qui la donnera-t-il ? Ou plûtôt y eut-il lieu de délibérer ? Un dépôt ſi cher ne devoit être confié qu'au plus fidéle : or le plus fidéle ne fut-ce pas celui qui fit paroître un attachement plus ſolide à ſon devoir ? De tous les Diſciples de Jeſus-Chriſt Jean eſt le ſeul qui dans l'adverſité n'a point manqué à ſon Maître. Tout le reſte l'a trahi, ou renoncé, ou deshonoré par une fuite ſcandaleuſe. Il n'y a que Jean qui ſans crainte & ſans nulle conſidération humaine, l'ait accompagné juſqu'au pied de la Croix ; il n'y a que lui qui y demeure avec une fermeté inébranlable. Jeſus-Chriſt regardant de toutes parts, n'apperçoit que lui. C'eſt

donc à lui que ce Sauveur se trouve comme obligé de laisser Marie ; & puisqu'il veut partager avec un de ses Disciples la possession de ce trésor, c'est à Jean, préférablement à tout autre, qu'il doit faire cet honneur. Mais admirez, mes chers Auditeurs, la maniére dont il le fait. Tout attaché qu'il est à la Croix, tout réduit qu'il est dans une mortelle agonie, il jette les yeux sur son Disciple : *Cùm vidisset Discipulum stantem.* Dans un tems où il est appliqué au grand sacrifice de notre Rédemption, interrompant, si je l'ose dire, pour quelques momens l'affaire du salut du monde ; ou plûtôt, selon l'expression de saint Ambroise, différant de quelques momens à la consommer, *Paulisper publicam differens salutem :* il pense à saint Jean, il lui recommande sa Mere, il le substitue à sa place, il en fait un autre lui-même. Comme s'il lui eût dit : Cher & fidéle Disciple, recevez cette derniére marque de ma tendresse, comme je reçois ici la derniére preuve de votre zéle. Mes ennemis m'ont tout ôté, & je meurs pauvre, après avoir voulu naître & vivre pauvre : mais il me reste une Mere dont le prix est inestimable, & qui renferme dans sa personne des trésors infinis de grace. Je vous la donne, & je veux qu'elle soit à vous, mais en sorte

Joan. 19.

Ambr.

que vous soyez pareillement à elle. La voilà, *Ecce Mater tua :* Soyez son fils, comme je l'ai été moi-même ; & elle sera votre Mere, comme elle a été la mienne. Qui parle ainsi, Chrétiens ? C'est un Dieu ; & à qui parle-t-il ? A saint Jean. Ne falloit-il pas, dit le sçavant Abbé Rupert, que Jean fût un homme bien parfait, puisqu'on ne le jugeoit pas indigne de remplir la place de Jesus-Christ ? Marie, ajoûte ce Pere, perdoit un Fils, (voici une pensée qui vous surprendra, mais qui n'a rien néanmoins d'outré, puisque c'est le fonds même du Mystère que je vous prêche,) Marie perdoit un Fils, & elle en acquéroit un autre. Elle perdoit un Fils qui l'étoit par nature, & elle en acquéroit un qui le devenoit par adoption. Or l'adoption est une espéce de ressource pour consoler les peres & les meres de la perte de leurs enfans. Marie alloit perdre Jesus-Christ, & par l'ordre de Jesus-Christ même elle adoptoit saint Jean. Il falloit donc qu'elle trouvât dans saint Jean, non pas de quoi se dédommager, ni de quoi réparer la perte qu'elle faisoit de Jesus-Christ, mais au moins de quoi l'adoucir, & se la rendre plus supportable. Il falloit qu'entre saint Jean & Jesus-Christ il y eût des rapports de conformité ; tellement que Marie voyant saint Jean, *Joan.* c. 19.

eût toujours devant les yeux comme une image vivante du Fils qu'elle avoit perdu, & uniquement aimé, afin que la parole du Sauveur se vérifiât : *Ecce Filius tuus.* Peut-on rien concevoir de plus glorieux à ce saint Apôtre ? Non répond saint Augustin ; mais aussi fut-il jamais une plus grande fidélité que la sienne, & jamais vit-on un attachement plus inviolable & plus constant ?

Ibid.

Voilà, mes Freres, par où saint Jean mérita la faveur de son Maître, & voilà par où nous la mériterons nous-mêmes. Voulez-vous que Dieu vous aime, & voulez-vous être du nombre de ses Elûs ? Travaillez à purifier votre cœur : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Sans cela, mon cher Auditeur, qui que vous soyez, vous êtes indigne, & même incapable d'être aimé de votre Dieu : or du moment que vous êtes exclus de son amour, dès-là vous êtes anathême & un sujet de malédiction. Il est vrai que Dieu, comme souverain arbitre de la prédestination des hommes, n'a acception de personne ; qu'il n'a égard, ni aux qualités, ni aux conditions de ceux qu'il choisit : l'Ecriture nous l'apprend, & c'est un article de notre Foi ? *Non est personarum acceptor Deus.* Mais il n'est pas moins de la Foi,

Prover. c. 2.

Act. c. 10.

que le même Dieu, qui ne considère ni les conditions ni les qualités des hommes prises dans l'ordre naturel, sans déroger à cette régle, ne laisse pas dans l'ordre de la grace, d'avoir des égards particuliers pour les ames pures, jusqu'à les élever aux premiers rangs de ses prédestinés, jusqu'à les combler de ses dons les plus exquis, jusqu'à les honorer de ses plus intimes communications. C'est pour cela qu'il les traite d'épouses dans le Cantique. C'est pour cela que dans l'Apocalypse, les vierges seules nous sont représentées commes les compagnes de l'Agneau. C'est pour cela qu'elles environnent son thrône, & que plus elles sont pures, plus elles ont d'accès auprès de lui. C'est pour cela que rien de souillé n'entrera jamais dans le ciel, qui est sa demeure & le palais de sa gloire. Ah! mon cher Auditeur; si je vous disois qu'il dépend aujourd'hui de vous d'être en faveur auprès du plus grand Roi du monde; si je vous en marquois le moyen, & si je vous le garantissois comme un moyen infaillible, que feriez-vous? y a-t-il sacrifice qui vous étonnât? y a-t-il engagement & passion qui vous arrêtât? la condition que je vous proposerois pour cela, vous paroîtroit-elle onéreuse? y trouveriez-vous quelque difficulté? Or ce que je ne

puis vous promettre de la faveur d'un Roi de la terre, c'eſt ce que je vous promets & ce qui eſt inconteſtablement vrai de la faveur d'un plus grand que tous les Rois de l'univers. Car je dis que la faveur de Dieu vous eſt acquiſe, pourvû que vous vous préſerviez de la corruption de ce péché qui ſouille votre ame en déshonorant votre corps. S'il vous reſte une étincelle de foi, pouvez-vous être inſenſible à ce motif? Pour en venir au détail & vous mieux inſtruire, je dis que vous n'avez qu'à rompre ces amitiés ſenſuelles qui vous lient à la créature, ces funeſtes attaches qui vous portent à tant de déſordres, ces paſſions que le démon de la chair inſpire, ces commerces qui les entretiennent, ces libertés prétendues innocentes, mais évidemment criminelles dans les principes de votre religion. Dès que vous vous ferez violence là-deſſus, je vous réponds du cœur de Dieu.

Je vais plus avant, & je dis auſſi que ſans cette pureté vous êtes du nombre de ces réprouvés que l'Ecriture traite d'infâmes, & contre leſquels notre Apôtre a prononcé ce formidable arrêt : *Foris canes & impudici* ; hors de la maiſon de Dieu, voluptueux & impudiques. Je dis que dès le commencement du monde, Dieu s'en eſt

Apoc. c. 22.

lui-même déclaré par ces paroles de la Genèse : *Non permanebit Spiritus meus in æternum in homine, quia caro est :* non, mon esprit ne demeurera jamais dans l'homme tandis que l'homme sera esclave de la chair. Et en effet, mon Dieu, ne voyons-nous pas l'accomplissement de cet oracle ? n'éprouvons-nous pas tous les jours, qu'autant que nous nous laissons dominer par la chair, autant votre esprit se retire de nous ; qu'après avoir succombé à une tentation impure, confus & piqués des remords secrets de notre conscience, nous n'osons plus nous présenter devant vous ; que semblables à l'infortuné Caïn, nous fuyons de devant votre face, nous nous éloignons de vos autels, nous nous regardons comme bannis de votre sanctuaire, & absolument indignes du sacrement de votre amour ? au lieu que nous en approchons avec une humble & ferme confiance, quand nous croyons avoir ce cœur pur que vous béatifiez dès cette vie : *Beati mundo corde.* Sainte pureté qui nous ouvre le ciel ! c'est le premier titre pour obtenir la faveur de Dieu, & l'autre est la fidélité & une persévérance que rien n'ébranle. *Genes. c. 6.* *Matth. c. 5.*

Car selon la belle remarque d'un Pere de l'Eglise, il se trouve assez de Chrétiens qui suivent Jesus-Christ jusqu'à la céne,

comme les autres Apôtres ; mais il y en a peu qui le ſuivent, comme ſaint Jean, juſqu'au Calvaire. C'eſt-à-dire, il s'entrouve aſſez qui marquent de la ferveur & du zéle quand Dieu leur applanit toutes les voies du ſalut & de la ſainteté chrétienne ; mais peu qui ne ſe relâchent, dès qu'ils n'y ſentent plus les mêmes conſolations, & qu'il s'y préſente des obſtacles à vaincre. Or c'eſt néanmoins à cette conſtance que la faveur de Dieu eſt attachée. Oui, Seigneur, une victoire que nous remporterons ſur nous-mêmes, un effort que nous ferons, un dégoût, un ennui que nous ſoutiendrons, ſera devant vous d'un plus grand prix & contribuera plus à nous avancer, que de ſtériles ſentimens à certaines heures où vous répandez l'onction céleſte, & que les plus ſublimes élévations de l'ame. Car ce ſera dans cette victoire, dans cet effort, dans ce dégoût & cet ennui ſoutenu conſtamment, que nous vous donnerons les preuves les plus ſolides d'un dévouement ſincere & fidéle. Les hommes du ſiécle qui n'ont nul uſage des choſes de Dieu, ne comprennent pas ce myſtère : mais les Juſtes qui en ont l'expérience, & à qui Dieu ſe fait ſentir, le conçoivent bien. C'eſt ainſi que ſaint Jean eſt parvenu à la faveur de Jeſus-Chriſt : voyons de quelle

maniére il en a uſé. Je prétends que comme le choix de ce favori a été juſte & raiſonnable de la part du Fils de Dieu, la faveur du Fils de Dieu a été de la part de ce bien-aimé diſciple, également modeſte & bienfaiſante. Je vais vous le montrer dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

IL n'eſt rien de plus rare dans le monde qu'un homme humble & élevé, puiſſant & bienfaiſant, modeſte par rapport à lui-même & charitable à l'égard des autres. Ce tempéramment d'élévation & de modeſtie, a je ne ſçai quoi, qui tient de la nature des choſes céleſtes & de la perfection même de Dieu. Car Dieu, le plus parfait de tous les êtres, eſt auſſi le plus ſimple & le plus égal : les cieux dont la ſphère eſt ſupérieure à celle de la terre, ſont, dans leurs mouvemens rapides, les corps les plus réglés & les plus juſtes ; & c'eſt l'excellente idée que ſaint Jérôme nous donne d'une ſage modération dans les proſpérités humaines. Mais ce qu'il y a de plus admirable, ajoûte ce Pere, c'eſt avec cette modération, un naturel heureux, ouvert, libéral & obligeant. De ſorte qu'on mette ſa gloire à faire du bien ; qu'on ne renferme point en ſoi-même les graces dont on eſt comblé, qu'on ſe plaiſe à les répandre au

dehors, & qu'on ne les reçoive que pour les communiquer. Alors, Chrétiens, la faveur du particulier devient le bonheur public, & le favori n'eſt plus que le diſpenſateur des bienfaits du Souverain : ſemblable à ces fleuves, qui ne ramaſſent les eaux & ne ſe groſſiſſent que pour arroſer les campagnes ; ou comme ces aſtres, qui ne luiſent que pour rendre la terre par la bénignité de leurs influences, beaucoup plus féconde. Or voilà le ſecond caractère de la faveur de ſaint Jean. Elle a été modeſte & bienfaiſante : en pouvoit-il faire un uſage plus ſaint & plus propre à nous ſervir d'exemple ?

Je dis modeſte par rapport à lui. Voyez, dit ſaint Auguſtin, avec quelle humilité il parle de lui-même ; ou plutôt, voyez avec quelle humilité il n'en parle pas. Jamais (cette remarque eſt ſinguliére) jamais dans toute la ſuite de ſon Evangile s'eſt il une fois nommé ? jamais a-t-il marqué qu'il s'agit de lui, ni fait connoître qu'il eût part à ce qu'il écrivoit ? Pourquoi ce ſilence ? Les Peres conviennent que ce fut un ſilence de modeſtie ; & qu'il n'a voulu de la ſorte ſupprimer ſon nom, que parce qu'il n'avoit rien que d'avantageux & de grand à écrire de ſa perſonne. C'eſt ce diſciple, dit-il toujours,

Hic eſt diſcipulus ille : ce diſciple qui rend témoignage des choſes qu'il a vûes, ce diſciple dont nous ſçavons que le témoignage eſt vrai. Ne croiroit-on pas qu'il parle d'un autre que de lui-même, & qu'en effet ce qu'il raconte, ne le touche point ? il ne dit pas, c'eſt moi qui eus l'honneur d'être aimé de Jeſus, c'eſt moi qui fus ſon confident, c'eſt moi qui entrai dans ſes ſecrets les plus intimes. Il ſe contente de dire, c'eſt ce diſciple que Jeſus aimoit, *Diſcipulus quem diligebat Jeſus :* laiſſant aux Interprétes à examiner ſi c'eſt lui qu'il entend, & par la maniére dont il s'explique, leur donnant lieu d'en douter; diſant & publiant la vérité, parce que ſon devoir l'y engage, mais du reſte dans la vérité qu'il publie & qui lui eſt honorable, cherchant à n'être pas connu ; & juſques dans ſon propre éloge, pratiquant la plus héroïque humilité. Si même, ſans ſe nommer, il eût dit, c'eſt ce diſciple qui aimoit Jeſus, c'eût été une loüange pour lui & la plus délicate de toutes les loüanges, puiſqu'il n'y a point de mérite comparable à celui d'aimer Jeſus-Chriſt. Mais ce n'eſt point ainſi qu'il parle : il dit : C'eſt ce diſciple que Jeſus Chriſt aimoit ; parce qu'à être ſimplement aimé, il n'y a ni loüange ni mérite, & que c'eſt une pure

Joan. c. 21.

Ibid.

grace de celui qui aime. Voilà comment l'humilité de saint Jean est ingénieuse ; voilà comment elle sçait se retrancher contre les vaines complaisances, que peuvent faire naître dans un cœur les faveurs & les dons de Dieu. Que si néanmoins ce grand Saint est quelquefois obligé de se déclarer & de parler ouvertement de lui, comme nous le voyons sur tout dans son Apocalypse, ah ! mes chers Auditeurs, c'est en des termes bien capables de confondre notre orgueil ; en des termes que l'humilité même semble lui avoir dictés. Ecoutez-les, & dites-moi ce que vous y trouverez qui se ressente, non pas de la fierté ou de la hauteur, mais de la moindre présomption qu'il y auroit à craindre de la part d'un favori. *Ego Joannes frater vester.* Oui, dit-il, en s'adressant à nous, & à tous les fidéles qu'il instruisoit dans ce livre divin, c'est moi qui vous écris ; moi qui suis votre frere, moi qui me fais un honneur d'être votre compagnon & votre associé dans le service de Jesus-Christ, *Ego frater vester.* Un Apôtre, Chrétiens, un prophéte, un homme de miracles, le favori d'un Dieu se glorifier d'être notre frere, & mettre cette qualité à la tête de toutes les autres, est-ce là s'élever & se méconnoître ?

Apoc. 1. 9.

Faveur non-seulement modeſte dans les ſentimens que ſaint Jean eut de lui-même, mais utile & bienfaiſante pour nous ; & c'eſt ici que je vous prie de vous appliquer & de comprendre combien nous ſommes redevables à ce glorieux Apôtre. Car n'eſt-il pas étonnant qu'un homme ſi grand devant Dieu, ne ſoit entré dans la faveur de ſon maître que pour nous en faire part, & qu'il n'ait été, ſi je puis uſer de cette figure, un vaiſſeau d'élection, que pour contenir les lumiéres & les graces abondantes qui nous étoient réſervées, & que Dieu par ſon miniſtère vouloit nous communiquer? Or c'eſt de quoi nous avons l'évidente démonſtration, & la voici. Car ſi Jeſus-Chriſt confie ſes ſecrets à ſaint Jean, ſaint Jean ſans craindre de les violer & par le mouvement de la charité qui le preſſe, nous les révéle. Si Jeſus-Chriſt, comme Fils de Dieu, lui découvre les plus hauts myſtéres de ſa divinité, ſaint Jean ſe regarde comme inſpiré & ſuſcité pour en inſtruire toute l'Egliſe. Si Jeſus-Chriſt, comme Fils de l'homme, lui apparoît dans l'iſle de Patmos, & ſe manifeſte à lui par de céleſtes viſions, ſaint Jean animé d'un zéle ardent prend ſoin de les rendre publiques, & veut pour l'édification du peuple de Dieu qu'on ſçache ce qu'il a

vû & ce qu'il a entendu dans ces prodigieuſes extaſes. Au lieu que ſaint Paul, après avoir été ravi juſqu'au troiſiéme ciel, avoue ſeulement que Dieu lui avoit appris des choſes ſurprenantes, mais des choſes ineffables, & dont il n'étoit pas permis à un homme mortel de parler, *Arcana verba quæ non licet homini loqui* ; ſaint Jean plein de cet eſprit d'amour, dont il a reçû l'onction, tient un langage tout oppoſé. *Quod vidimus & audivimus, hoc annuntiamus vobis, ut & vos ſocietatem habebatis nobiſcum.* Je vous prêche, diſoit-il, mes chers enfans, ce que j'ai vû & ce que j'ai oüi, afin que vous ſoyez unis avec moi dans la même ſociété : car je ne veux rien avoir de caché pour vous, & tout mon déſir eſt de vous voir auſſi éclairés & auſſi intelligens que je le ſuis moi-même dans les voies de Dieu. Sans cela mon zéle ne ſeroit pas ſatisfait ; ſans cela les hautes lumiéres dont Dieu m'a rempli, ne ſeroient pas pour moi des graces entiéres & parfaites. C'eſt pour vous qu'elles m'ont été données, c'eſt pour vous que j'ai prétendu les recevoir ; & voilà pourquoi non-ſeulement je vous prêche, mais je vous écris tout ceci, afin que votre joie ſoit pleine & qu'il ne manque rien à votre bonheur : *Et hæc ſcribimus vobis ut gaudeatis, &*

2. Cor. c. 12.

1. Joan. c. 1.

Ibid.

gaudium veſtrum ſit plenum.

Auſſi eſt-ce à ſaint Jean que nous devons la connoiſſance des perſonnes divines. C'eſt lui qui nous a découvert ce profond abyſme de la Trinité, où notre foi ne trouvoit que des obſcurités & des ténébres. C'eſt de lui, ſelon la remarque de ſaint Hilaire, que l'Egliſe a emprunté toutes les armes dont elle s'eſt ſervi, pour combattre les ennemis de cet auguſte myſtère. Par où confondoit-on les Ariens? par l'Evangile de ſaint Jean. Par où les Sabelliens, les Macédoniens & tant d'autres hérétiques, étoient-ils convaincus d'erreur dans les anciens Conciles? par l'Evangile de ſaint Jean. C'eſt ſaint Jean qui nous a donné en trois courtes paroles tout le précis de la plus éminente Théologie & de la plus ſublime Religion, quand il nous a dit que le Verbe s'eſt fait chair : *Verbum caro factum eſt.* Marie, belle penſée de ſaint Auguſtin, ne la perdez pas, Marie nous a rendu ce Verbe ſenſible, & ſaint Jean nous l'a rendu intelligible. Marie l'a expoſé à nos yeux, lorſqu'elle l'a enfanté dans l'étable de Bethléem; & ſaint Jean l'a développé à nos eſprits, lorſqu'il nous a expliqué ce que le Verbe étoit en Dieu avant la création du monde; ce que Dieu faiſoit par lui au commencement du monde; & *Joan. c. 1.*

ce qu'il a commencé à être hors de Dieu, quand Dieu a voulu réparer & sauver le monde. Les autres Evangélistes se sont contentés de nous annoncer la génération temporelle de ce Verbe incarné; mais saint Jean nous a conduits jusques à la source de la génération éternelle du Verbe increé. D'où vient que le Saint-Esprit nous a représenté ceux-là sous des symboles d'animaux terrestres, & saint Jean sous la figure d'un aigle; mais d'un aigle, dit l'Abbé Rupert, lequel après avoir contemplé fixement le soleil, se plaît à former ses aiglons, à les élever de la terre, à leur faire prendre l'essor, & à les rendre capables de soutenir eux mêmes les rayons de ce grand astre. Or en nous faisant connoître le Verbe, saint Jean nous a révélé tous les trésors de la sagesse & de la science de Dieu, puisque la plénitude de ces trésors est dans le Verbe, comme dit saint Paul, ou plûtôt n'est rien autre chose que le Verbe de Dieu même. Et voilà l'essentielle obligation que nous avons, en qualité de Chrétiens, à ce disciple bien-aimé & favori.

Mais admirez avec quel ordre ces secrets de la divinité nous ont été communiqués. C'étoient des secrets inconnus aux hommes, parce qu'ils étoient cachés dans le sein du Pere. Qu'a fait Jesus-Christ?

lui qui repose, comme Fils unique, dans le sein du Pere, il les en a tirés : *Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* Mais ce n'est pas assez : car ces secrets ayant passé du sein du Pere dans le sein du Fils, il falloit quelqu'un qui les allât chercher dans le sein du Fils, & c'est ce qu'a fait saint Jean, lorsqu'il a reposé sur le sein de Jesus-Christ. Et parce que saint Jean étoit lui-même comme un sanctuaire fermé, lui-même par un saint zéle de notre perfection, nous a ouvert ce sanctuaire, en nous révélant ce qu'on lui avoit révélé, & en nous confiant ce qu'on lui avoit confié. Ainsi, conclut Hugues de saint Victor, saint Jean reposant sur le sein du Fils de Dieu, & le Fils de Dieu dans le sein de son Pere, *Unigenitus in sinu Patris, Joannes in sinu Unigeniti :* le Pere n'ayant point de secret pour son Fils unique, son Fils n'en ayant point voulu avoir pour son disciple bien-aimé, & le disciple bien-aimé s'étant fait une loi & un mérite de n'en point avoir pour nous, ces secrets d'où dépendoit notre bonheur & notre salut, sont venus par une transfusion divine, du Pere au Fils, du Fils au disciple, du disciple à nous ; ensorte que nous avons connu Dieu, & tout ce qui est en Dieu.

Ibid.

Hug. à S. Vict.

Excellente idée, mes chers Auditeurs,

de la maniére dont nous devons uſer des faveurs & des graces du ciel. Etre humble en les recevant, & en faire le ſujet de notre charité, après les avoir reçûes. Prenez garde, être humble en recevant les faveurs de Dieu: car ſi nous nous en prévalons, ſi nous nous en ſçavons gré; ſi par de vains retours ſur nous, elles nous inſpirent une ſecrette eſtime de nous-mémes, dès-là nous les corrompons, dès-là nous en perdons le fruit, dès-là nous nous les rendons non-ſeulement inutiles, mais pernicieuſes. Qu'avez-vous, diſoit l'Apôtre des Gentils, que vous n'ayez pas reçû; & ſi vous l'avez reçû, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme ſi vous le teniez de vous-mêmes? *Quid habes quod non accepiſti; ſi autem accepiſti, quid gloriaris quaſi non acceperis?* Or, ſuppoſé ce principe inconteſtable, quelque avantage que nous ayons reçû de Dieu, il doit être aiſé de conſerver l'humilité du cœur. Car outre que ces faveurs de Dieu, par la raiſon que ce ſont des faveurs, ne nous ſont pas dûes, & qu'elles ne viennent pas de notre fonds; outre que de nous-mêmes nous ne pouvons jamais les mériter, & par conſéquent que nous ne pouvons ſans crime nous les attribuer; outre que nous en ſommes, comme pécheurs, poſitivement indignes, la

1. Cor. c. 4.

ſeule penſée que nous en rendrons compte un jour à Dieu, ſuffit pour réprimer tous les ſentimens d'orgueil qu'elles pourroient exciter en nous. Et en effet, ſi nous faiſons ſouvent cette réflexion, que ces graces, ſoit intérieures, ſoit extérieures, ſoit naturelles, ſoit ſurnaturelles, dont Dieu nous favoriſe, en nous les donnant ou plus abondamment qu'aux autres, ou même à l'excluſion des autres; que ces graces, dis-je, ſont ces talens Evangéliques qui doivent ſervir à notre prédeſtination éternelle ou à notre réprobation; que plus nous en aurons reçû, plus Dieu nous jugera rigoureuſement; que ce ſera peu de n'en avoir pas fait un mauvais uſage, mais qu'on nous en demandera l'intérêt; & qu'un des chefs les plus terribles de l'examen que nous aurons à ſubir, ſera notre négligence à les faire profiter: ſi nous méditions bien ces vérités ſolides & importantes, il ſeroit difficile que la vanité trouvât jamais entrée dans nos eſprits. Le croirez-vous, Chrétiens? mais il ne dépend point de vous de le croire ou de ne le pas croire, puiſque c'eſt un fait certain & avéré: rien n'a rendu les Saints plus humbles, que les faveurs & les graces dont Dieu les a honorés. C'eſt ce qui les a fait trembler; c'eſt ce qui leur a cauſé

cette douleur vive & cette confusion salutaire de leurs relâchemens & de leurs tiédeurs. La vûe de leurs péchés les allarmoit; mais la vûe des graces qu'ils recevoient continuellement, & dont ils craignoient d'abuser, ne les étonnoit pas moins. Or il seroit bien étrange que ce qui a été le fondement de leur humilité, fût la matiére de notre présomption, & que nous vinssions à nous énorgueillir de ce qui les a saisis de frayeur & confondus. Fussions-nous, comme saint Jean, les favoris de Jesus-Christ, il faut être humble : autrement de favori de Jesus-Christ, on devient un réprouvé.

J'ajoûte qu'il faut être bienfaisant & charitable, en communiquant aux autres les faveurs qu'on a reçûes de Dieu. Voulez-vous, Chrétiens, vous appliquer utilement cette maxime ? en voici le moyen facile, & maintenant plus nécessaire que jamais. Il y en a dans cet auditoire, que Dieu a libéralement pourvûs des biens de la terre, & en cela il les a favorisés. Car les biens mêmes temporels par rapport à leur fin, qui est le salut, sont des faveurs & des graces. Mais du reste qu'a prétendu Dieu, en vous donnant ces biens temporels ? n'a-t-il point eu d'autre dessein que de vous distinguer, que de vous mettre

mettre à votre aise, que de vous faire vivre dans l'abondance, pendant que les autres souffrent? ah! mes chers Auditeurs, rien n'est plus éloigné de ses intentions, & ce seroit faire outrage à sa providence de penser qu'il eût borné là toutes ses vûes. En vous donnant les biens temporels, il prétend que vous en soyez les distributeurs; & qu'au lieu de les resserrer par une avarice criminelle, vous les répandiez avec largesse sur les pauvres & les misérables. Tel est l'ordre qu'il a établi; & cette largesse, surtout dans un tems de nécessité publique, comme celui-ci, n'est point un conseil ni une œuvre de surérogation, mais un précepte rigoureux & une loi indispensable. Car tandis que les pauvres gémissent, se persuader qu'on puisse faire; ou des épargnes, ou des dépenses dans une autre vûe que de pourvoir à leurs besoins; ne pas augmenter l'aumône à proportion que la misère croît; ne pas vouloir se priver de quelque chose, pour contribuer au soulagement des membres de Jesus Christ; ne pas rabattre quelque chose de son luxe, pour les faire subsister; être aussi magnifique dans ses habits, aussi prodigue dans le jeu, aussi adonné à la bonne chère & aux vains divertissemens du monde, c'est ce qui ne peut s'accorder avec les principes de notre

religion ; & il n'y auroit plus d'Evangile, ſi l'on pouvoit ainſi ſe ſauver. Souffrez cette remontrance que je vous fais : ce n'eſt pas ſeulement par le zéle que je dois avoir pour les pauvres, mais par celui qué Dieu m'inſpire pour vous-mêmes ; ce n'eſt pas ſeulement pour l'intérêt de la charité, mais pour celui de la juſtice. Voilà ce que ſaint Jean lui-même vous demande aujourd'hui, pour reconnoître ce que vous lui devez. Il veut que vous ſoyez ſes imitateurs ; que comme il vous a fait part des tréſors du ciel, vous faſſiez part à vos freres, des biens du ſiécle. Car il a droit de vous dire ici, ce que diſoit ſaint Paul aux premiers chrétiens : *Si nos vobis ſpiritualia ſeminavimus, magnum eſt ſi nos carnalia veſtra metamus ?* quel tort vous faiſons-nous, lorſqu'après avoir ſemé dans vos ames les biens ſpirituels, nous prétendons recueillir le fruit de vos biens temporels ? Si c'étoit pour nous-mêmes, vous pourriez vous en plaindre avec raiſon : mais que pouvez-vous donc alléguer, quand c'eſt pour d'autres, quand c'eſt pour les pauvres, quand c'eſt pour vos freres mêmes que nous vous ſollicitons ? *Magnum eſt ſi nos carnalia veſtra metamus.* Achevons, Chrétiens, & apprenez enfin comment la faveur où fut ſaint Jean auprès de Jeſus-

Ibid. c. 9.

Christ, n'a point été pour ceux qui n'eurent pas le même avantage, une faveur odieuse : c'est la troisiéme partie.

CE qui rend la faveur odieuse, c'est de voir un sujet, sous ombre & par la raison seule qu'il est favori, dispensé des loix les plus inviolables, exempt de tout ce qu'il y a d'onéreux; vivant sans peine, tandis que les autres gémissent, & tellement traité, qu'on peut dire de lui ce que disoit le Prophéte Royal, parlant de ceux que l'iniquité du siécle a élevés aux plus hauts rangs de la fortune humaine : Il semble qu'ils ne soient plus de la masse des hommes, parce qu'ils ne ressentent plus les misères communes des hommes, *In labore hominum non sunt, & cum hominibus non flagellabuntur.* Voilà ce qui excite non-seulement la jalousie, mais l'indignation & la haine. Car si le favori avoit part aux obligations pénibles & rigoureuses des autres sujets; s'il portoit comme eux le fardeau; si malgré son élévation, on ne l'épargnoit en rien, dès-là quelque chéri qu'il fût d'ailleurs, sa fureur ne seroit plus un objet d'envie, & nul n'auroit droit de la regarder d'un œil chagrin & d'en murmurer. Or tel est, Chrétiens, le troisiéme & dernier caractère de la faveur de S. Jean. Il a été le disciple bien aimé, j'en

III. PARTIE.

Psalm. 72.

conviens : mais cet avantage & ce titre de bien-aimé ne l'a point déchargé de ce qu'il y a de plus pesant & de plus sévère dans la loi de Jesus-Christ. Au contraire, plus il a eû de distinction entre les autres disciples, plus il a éprouvé les rigueurs de cette loi ; selon qu'il a été favorisé & considéré de son maître, il a été destiné à de plus grands travaux : desorte que cette prérogative dont le Fils de Dieu l'honore, bien loin d'être un privilége pour lui, ne fut qu'un engagement particulier aux croix & aux souffrances. Et c'est, mes chers Auditeurs, ce que J. C. voulut faire entendre, lorsque la mere de ce saint disciple s'approchant du Sauveur des hommes & l'adorant, elle le pria d'accorder à ses deux fils les deux premiéres places de son Royaume, & d'ordonner qu'ils fussent assis l'un à sa droite & l'autre à sa gauche. Ceci est bien remarquable. Que fit J. C. ? au lieu de contenter la mere, il se mit à instruire les enfans, & à les détromper de leur erreur. Allez, leur dit-il, vous ne sçavez ce que vous demandez, *Nescitis quid petatis*. Vous pensez que ma faveur est semblable à celle des hommes, qui ne se termine qu'à de vaines prospérités, & qu'on ne recherche que pour être plus heureux en ce monde : or rien n'est plus opposé à mes maximes,

Matth. c. 20.

Mais pouvez-vous, leur ajoûta le même Sauveur, pouvez-vous boire le calice que je boirai, & être baptisés du baptême dont je serai baptisé? *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* Ce calice plein d'amertume qui m'est préparé, ce calice de ma passion, pouvez-vous le partager avec moi? Car j'aime mes élûs, mais d'un amour solide & fort; & pour les aimer, je n'en suis pas moins disposé à les exercer. Mon calice donc & mon baptême, c'est-à-dire, mes souffrances & ma croix, voilà d'où ma faveur dépend: voyez si vous pouvez accepter & accomplir cette condition? *Potestis?* Et comme ils répondirent qu'ils le pouvoient, *possumus*; quoique J. C. n'eût rien, ce semble, à exiger de plus, & qu'en apparence il dût être content de leur résolution, il ne voulut pas néanmoins s'expliquer sur le point de leur demande, ni leur en assûrer l'effet. C'est la réflexion de S. Grégoire Pape. Il ne leur dit pas pour cela: Je vous reçois donc au nombre de mes favoris, vous serez donc placés dans mon Royaume, vous y tiendrez donc les premiers rangs; non, il ne leur dit rien de semblable; pourquoi? parce qu'un tel discours eût suscité contre eux tout le reste des disciples encore foibles & imparfaits, & par conséquent ambitieux & jaloux. Il leur dit seulement *Ibid.* *Ibid.*

qu'ils auront part à ſon calice, & qu'ils le boiront ; qu'ils ſeront perſécutés comme lui, calomniés comme lui, ſacrifiés & li-

Ibid. vrés à la mort comme lui : *Calicem quidem meum bibetis.* Parole bien capable de réprimer le murmure des uns, & la cupidité des autres. Je ſçai que les Apôtres ne laiſſerent pas de s'élever contre S. Jean &

Ibid. contre ſon frere ; *Et audientes decem indignati ſunt de duobus fratribus* : mais vous ſçavez auſſi la ſainte & ſage correction que leur fit le Sauveur, lorſque leur reprochant ſur cela même leur groſſiéreté & leur ignorance dans les choſes de Dieu, il leur remontra que c'étoit ainſi que raiſonnoient les partiſans du monde; qu'il n'en ſeroit pas de même parmi eux, & que l'avantage qu'auroient quelques-uns d'être en faveur auprès de lui, ne ſeroit point une grace odieuſe, comme la faveur des Grands de la terre, parce que celui qui parmi les ſiens voudroit être le premier, devoit s'attendre à devenir le ſerviteur & l'eſclave de tous ; à être le plus chargé de ſoins, le plus accablé de travaux, le plus expoſé à ſouffrir & le plus prêt à mourir. Divine leçon qui calma bien-tôt les Diſciples, & qui effaça pour jamais ces impreſſions & ces ſentimens d'envie qu'ils avoient conçus contre la perſonne de ſaint Jean.

Et en effet, Chrétiens, S. Jean qui fut le favori & le bien-aimé du Fils de Dieu, eſt, à le bien prendre, celui de tous les Apôtres qui paſſa par de plus rudes épreuves. On demande s'il a été martyr; & moi je ſoutiens qu'au lieu d'un martyre que les autres ont ſouffert, il en a enduré trois : le premier au Calvaire, que j'appelle le martyre de ſon cœur; le ſecond dans Rome, que nous pouvons regarder comme ſon martyre véritable & réel; & le troiſiéme dans l'exil où il mourut. Que ne ſouffroit-il pas, lorſqu'étant au pied de la croix, il vit expirer ſon maître, couvert de malédictions & d'opprobres, lui qui brûloit de zéle pour cet homme-Dieu, lui qui en connoiſſoit tout le mérite & toute la ſainteté ? Ah, dit excellement Origène, il n'étoit pas néceſſaire après cela, qu'il y eût pour ſaint Jean une autre eſpéce de martyre. Il ne falloit plus, pour éprouver ſa foi, ni épées, ni roues, ni feu; cela étoit bon pour les autres Apôtres, qui n'avoient pas été préſens au cruel ſpectacle du crucifiement de Jeſus-Chriſt. N'ayant pas ſenti comme ſaint Jean ce martyre intérieur, il leur en falloit un extérieur, parce que d'une ou d'autre maniére, ils devoient être, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, les témoins de Jeſus-Chriſt mourant. Mais ſaint Jean qui

l'avoit été au Calvaire, étoit dégagé de cette obligation : il y avoit satisfait par avance ; & bien loin qu'il eût été dispensé du martyre, il étoit devenu par-là le premier martyr de l'Eglise. Oui, Chrétiens, martyr de zéle & de charité; de cette charité qui est l'esprit du martyre même, & qui en fait tout le mérite. Car, comme raisonne S. Cyprien, ce que notre Dieu veut de nous, ce qu'il cherche en nous, ce n'est pas notre sang, mais notre foi : *Non quærit in nobis sanguinem, sed fidem.* S. Jean par l'excès de sa douleur en voyant J. C. crucifié, lui avoit déja rendu le témoignage de sa foi ; c'étoit assez : J. C. ne demandoit plus le témoignage de son sang.

Cypr.

Mais je me trompe : le martyre du sang n'a pas manqué à S. Jean, non plus que celui du cœur. L'Eglise autorisée de la tradition, nous l'apprend bien lorsqu'elle célébre le jour bienheureux, où ce zélé disciple combattant à Rome pour le nom de son Dieu, souffrit devant la porte Latine. Quel tourment, si nous en croyons Tertullien & le récit qu'il nous en a fait ! un corps vivant plongé peu à peu dans l'huile bouillante. Cette seule idée ne vous saisit-elle pas d'horreur ? J'avoue que S. Jean fortifié d'une grace extraordinaire, eût la vertu de résister à ce supplice; & que Dieu par le mi-

racle le plus authentique l'y conserva : mais suivant le Cardinal Pierre Damien, ce miracle fut un miracle de rigueur ; un miracle que Dieu opéra pour mettre S. Jean en état de souffrir, & plus long-tems & plus vivement ; un miracle pour lui faire boire à plus longs traits le calice qui lui avoit été présenté, & qu'il avoit accepté; un miracle plus affreux que la mort même. Car voilà, Chrétiens, si je puis ainsi m'exprimer, les miracles de la faveur de J. C. Miracles que S. Pierre ne comprenoit pas, quand J. C. lui disoit, parlant de Jean : Que vous importe, si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne ? *Si eum volo manere donec veniam, quid ad te ?* Joan. c. 21. La conséquence qu'en tira S. Pierre, fut que Jean, par un privilége particulier, ne mourroit point : mais ajoûte S. Jean lui-même, ce n'étoit pas ce qu'avoit dit le Sauveur. Il avoit seulement marqué que Jean ne mourroit pas comme les autres, d'un court & simple martyre mais qu'il leur devoit survivre, pour accomplir un troisiéme genre de martyre à quoi Dieu l'avoit réservé. Quel est-il ce dernier martyre ? c'est, Chrétiens, le rigoureux exil où notre Apôtre eut tant de persécutions à essuyer, tant de calamités & de misères : se trouvant relégué dans une isle déserte, sé-

paré de ſon Egliſe, arraché d'entre les bras de ſes diſciples, ſans conſolation de la part des hommes, ſans ſoutien, & deſtitué enfin de tout ſecours dans une extrême vieilleſſe & juſqu'au moment de ſa mort.

Voilà comment ſaint Jean fut traité, & voila quel fut ſon partage. C'eſt donc une erreur d'en prétendre un autre; & l'illuſion la plus groſſiére eſt de nous promettre, que plus nous aurons part aux bonnes graces de notre Dieu, plus nous ſerons exempts de ſouffrir. Dire, je ſuis aimé de Dieu, donc j'ai droit de lui demander une vie heureuſe & tranquille: ou dire au contraire, ma vie eſt pleine de ſouffrances, donc je ne ſuis pas aimé de Dieu : raiſonnement d'infidéle & de payen. Cela pourroit convenir au judaïſme, où l'on meſuroit les faveurs de Dieu par les bénédictions temporelles. Mais dans le chriſtianiſme les choſes ont changé de face, & Dieu s'en eſt hautement déclaré. Depuis l'établiſſement de la loi de grace, plus de priviléges pour les élûs du Seigneur à l'égard des biens de ce monde, plus d'exemptions pour eux ni de diſpenſes à l'égard des croix de cette vie. Pourquoi cela? ah! mes Freres, répond S. Auguſtin, y a-t-il rien de plus juſte? le bien-aimé du Pere ayant ſouffert, étoit-il de l'ordre que les bien-aimés du Fils ne ſouffriſſent pas? Jeſus-

Christ, le prédestiné par excellence, ayant été un homme de douleurs, étoit-il raisonnable qu'il y eût après lui des prédestinés d'un caractère différent ? Il est donc pour vous & pour moi d'une absolue nécessité que nous buvions le calice du Fils de Dieu. Mais le secret c'est que nous le buvions comme ses favoris, & c'est ce que nous n'entendons pas ; c'est ce que n'entendoit pas S. Jean lui-même, quand J. C. lui demandoit, *Potestis bibere Calicem ?* Mais qu'il le conçut bien dans la suite en souffrant les trois genres de martyre dont je viens de vous parler ! Tous les jours, Chrétiens, nous buvons malgré nous & sans y penser, le calice du Sauveur : tant de disgraces qui nous arrivent, tant d'injustices qu'on nous fait, tant de persécutions qu'on nous suscite, tant de chagrins que nous avons à dévorer, tant d'humiliations, de contradictions, de traverses, tant d'infirmités, de maladies, mille autres peines que nous ne pouvons éviter; c'est pour nous la portion de ce calice que Dieu nous a préparée. Nous avalons tout cela, permettez-moi d'user de cette expression, & de quelque maniére que ce soit, nous le digérons. Mais parce que nous ne le considérons pas comme une partie du calice de notre Dieu, de là vient que ce calice n'est point pour nous un calice du salut;

& c'eſt en quoi notre condition eſt déplorable : de ce que buvant tous les jours ce calice ſi amer, nous n'avons pas encore appris à le boire comme il faut ; c'eſt-à-dire à le boire, non-ſeulement ſans impatience & ſans murmure, non-ſeulement avec un eſprit de ſoumiſſion & de réſignation, mais avec joie & avec action de graces : de ce que nous ne ſçavons pas encore faire volontairement & utilement, ce que nous faiſons à toute heure par néceſſité & ſans fruit. S'il dépendoit de nous, ou d'accepter, ou de refuſer ce calice, & que la choſe fût à notre choix, peut-être faudroit-il des raiſons, & même des raiſons fortes, pour nous réſoudre à le prendre. Mais la loi eſt portée ; elle eſt générale, elle eſt indiſpenſable : enſorte que ſi nous ne buvons ce calice d'une façon, nous le boirons de l'autre ; ſi nous ne le buvons en favoris, nous le boirons en eſclaves; ſi, comme parle l'Ecriture, nous n'en buvons le vin, qui eſt pour les juſtes & pour les prédeſtinés, nous en boirons la lie qui eſt pour les pécheurs & les réprouvés. Ne ſommes-nous donc pas bien à plaindre de perdre tout l'avantage que nous pouvons retirer d'un calice ſi précieux ; & d'en goûter tout le fiel & toute l'amertume, ſans en éprouver la douceur ?

Voilà, Chrétiens, la grande leçon dont

nous avons si souvent besoin dans le monde. Voilà dans les souffrances de la vie quelle doit être notre plus solide consolation : de penser que ce sont des faveurs de Dieu, qu'elles ont de quoi nous rendre agréables à Dieu & les élûs de Dieu ; que la prédestination & le salut y sont attachés, & qu'on ne peut autrement parvenir à l'héritage des enfans de Dieu. Gravez profondément ces maximes dans vos esprits & dans vos cœurs. Elles vous formeront, non point précisément à souffrir (car où est l'homme sur la terre qui ne souffre pas) mais à souffrir chrétiennement & saintement. Le pouvez-vous ? c'est la question que vous fait ici le Sauveur du monde, après l'avoir faite à S. Jean : le pouvez-vous, & le voulez-vous ? *Potestis ?* Ah ! Seigneur, nous vous répondrons avec toute la confiance que votre grace nous inspire : oui, nous le pouvons, & nous nous y engageons ; *Possumus.* Nous ne le pouvons de nous-mêmes, mais nous le pouvons avec vous & par vous. Nous le pouvons, parce que vous l'avez pû avant nous ; & qu'en le faisant, vous nous en avez communiqué le pouvoir. Daignez encore nous en donner le courage, afin que nous en recevions un jour la récompense éternelle, où nous conduise, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE DE
STE. GENEVIE'VE.

Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.

Dieu a choisi ce qu'il y avoit de plus foible dans le monde, pour confondre les forts ; & il a pris ce qu'il y avoit de moins noble & de plus méprisable, même les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont. Dans la première Epitre aux Corinthiens, chapitre 1.

TEL est, Chrétiens, l'ordre de la divine providence ; & c'est ainsi que notre Dieu prend plaisir à faire éclater sa grandeur souveraine & sa toute-puissante vertu. Si pour opérer de grandes choses, il ne choisissoit que de grands sujets, on pourroit attribuer ses merveilleux ouvrages, ou à la sagesse, ou à l'opulence, ou au pouvoir & à la force des ministres qu'il y auroit em-

ployés. Mais, dit l'Apôtre des Gentils, afin que nul homme n'ait de quoi s'enfler d'une fausse gloire devant le Seigneur, ce ne sont communément, ni les sages selon la chair, ni les riches, ni les puissans, ni les nobles qu'il fait servir à l'exécution de ses desseins : il prend au contraire ce qu'il y a de plus petit pour confondre toutes les puissances humaines ; & suivant l'expression de l'Apôtre, il va chercher jusques dans le néant, ceux qu'il veut élever au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia : & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* Pensée bien humiliante pour les uns, & bien consolante pour les autres. Bien humiliante pour vous, Grands du siécle : tout cet éclat qui vous environne, cette autorité, cette élévation, cette pompe, qui vous distinguent à nos yeux, ce n'est point là ce qui attire sur vous les yeux de Dieu : que dis-je ? c'est même, selon les régles ordinaires de sa conduire, ce qu'il rejette, quand il veut opérer par le ministère des hommes ses plus étonnantes merveilles. Mais au même tems, pensée bien consolante pour vous, pauvres ; pour vous que votre condition a placés aux derniers rangs ; pour vous que l'obscurité de votre origine, que la foiblesse

de vos lumiéres rend, ce semble, incapables de tout. Prenez confiance : plus vous êtes mépriſables dans l'opinion du monde, plus Dieu aime à vous glorifier, & à ſe glorifier lui-même en vous : *Infirma mundi elegit Deus.* En voici, mes chers Auditeurs, un bel exemple : c'eſt celui de l'illuſtre & ſainte Patrone dont nous ſolemniſons la Fête, & dont j'ai à faire le panégyrique. Qu'étoit-ce, ſelon le monde, que Geneviéve ? une fille ſimple & dépourvûe de toutes les lumiéres de la ſcience; une fille foible & ſans pouvoir; une bergère réduite, ou par ſa naiſſance, ou par la chûte de ſa famille, au plus bas état. Mais en trois mots, qui comprennent trois grands miracles, & qui vont partager d'abord ce diſcours, je vous ferai voir la ſimplicité de Geneviéve plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, c'eſt la premiére partie; la foibleſſe de Geneviéve, plus puiſſante que toute la force du monde, c'eſt la ſeconde partie; & ſi je puis parler de la ſorte, la baſſeſſe de Geneviéve, plus honorée que toute la grandeur du monde, c'eſt la troiſiéme partie. Quel fonds, Chrétiens, de réflexions & de morale ! Ménageons tout le tems néceſſaire pour le creuſer, & pour en tirer d'utiles & de ſalutaires leçons, après que nous aurons demandé le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

DIEU seul, Chrétiens, est le Pere des lumiéres, & une créature ne peut être véritablement éclairée, qu'autant qu'elle s'approche de Dieu, & que Dieu se communique à elle. Tel fut aussi le grand principe de l'éminente sagesse qui parut dans la conduite de l'illustre & glorieuse Geneviéve. C'étoit une simple fille, il est vrai, mais par un merveilleux effet de la grace, cette simple fille trouva le moyen de s'unir à Dieu, dès l'instant qu'elle fut capable de le connoître; & Dieu réciproquement prit plaisir à répandre sur elle la plénitude de ses dons & de son esprit. Voilà ce qui a relevé sa simplicité, & ce qui lui a donné, dans l'opinion même des hommes, cet ascendant admirable au-dessus de toute la prudence du siécle. I. PARTIE.

Il falloit bien que Geneviéve, toute ignorante & toute grossiére qu'elle étoit d'ailleurs, eût de hautes idées de Dieu, puisque dès sa premiére jeunesse elle se dévoüa à lui de la maniére la plus parfaite. Ce fut peu pour elle de dépendre de Dieu comme sujette; elle voulut lui appartenir comme épouse. Comprenant que celui qu'elle servoit, étoit un pur esprit; pour contracter avec lui une sainte alliance, elle fit un divorce éternel avec la chair. Sçachant que par un amour spécial de la virginité, il s'é-

toit fait le Fils d'une Vierge; elle forma, pour le concevoir dans son cœur, le dessein de demeurer Vierge; & pour l'être avec plus de mérite, elle voulut l'être par engagement, par vœu, par une profession solemnelle. Car elle étoit dès-lors instruite & bien persuadée de cette Théologie de saint Paul, que quiconque se lie à Dieu, devient un même esprit avec lui; & elle n'ignoroit pas qu'une Vierge dans le Christianisme, je dis une Vierge par choix & par état, est autant élevée au-dessus du reste des Fidéles, qu'une épouse de Dieu l'est au-dessus des serviteurs, ou pour m'exprimer encore comme l'Apôtre, au-dessus des domestiques de Dieu. C'est dans ces sentimens que Geneviéve voue à Dieu sa virginité, & qu'elle lui fait tout à la fois le sacrifice de son corps & de son ame, ne voulant plus disposer de l'un ni de l'autre, même légitimement; renonçant avec joie à sa liberté, dans une chose où elle trouve un souverain bonheur à n'avoir plus de liberté; & ajoûtant aux obligations communes de son Baptême celle qui devoit lui tenir lieu d'un second Baptême, puisque selon saint Cyprien, l'obligation des Vierges est une espéce de sacrement qui met dans elles le comble & la perfection au sacrement de la Foi.

Mais admirons, mes chers Auditeurs,

l'ordre qu'elle observe en tout cela. Le Saint-Esprit dans les Proverbes dit que la simplicité des Justes est la régle sûre & infaillible dont Dieu les a pourvûs, pour les diriger dans leurs entreprises & dans leurs actions. Or c'est ici que vous allez voir l'accomplissement de ces paroles de l'Ecriture : *justorum simplicitas diriget illos.* Geneviéve formoit un dessein dont les suites étoient à craindre, non-seulement pour tout le cours de sa vie, mais pour son salut & sa prédestination. Que fait-elle? Parce qu'elle est humble, elle ne s'en fie pas à elle même; & parce qu'elle est docile, elle évite cet écueil dangereux du propre sens & de l'amour-propre, qui fait faire tous les jours aux sages du monde tant de fausses démarches, & qui détourne si souvent de la voie du Ciel ceux qui croient la bien connoître, & y marcher. Pour ne pas s'engager même à Dieu par un autre mouvement que celui de Dieu, Geneviéve consulte les Oracles par qui Dieu s'explique. Elle traite avec les Prélats de l'Eglise, qui sont les Interprétes de Dieu & de ses volontés. Deux grands Evêques qui vivoient alors, celui d'Auxerre, & celui de Troyes, passant par Nanterre, sa patrie & le lieu de sa demeure, elle va se jetter à leurs pieds, elle leur ouvre son cœur, elle écoute leurs avis; & parce qu'elle re- *Prov. c. 11.*

connoît que c'eſt Dieu qui l'appelle, elle s'oblige à ſuivre une ſi ſainte vocation. Non-ſeulement elle s'y oblige, mais elle accomplit fidélement ce qu'elle a promis; & quelques années d'épreuve écoulées, elle fait entre les mains de l'Evêque de Chartres, ce qu'elle avoit déja fait dans l'intérieur de ſon ame, je veux dire le ſacré vœu d'une perpétuelle virginité: n'agiſſant que par conſeil, que par eſprit d'obéiſſance, que par ce principe de ſoumiſſion qui faiſoit ſouhaiter à S. Bernard d'avoir cent Paſteurs pour veiller ſur lui, bien loin d'affecter, comme on l'affecte ſouvent dans le monde, de n'en avoir aucun. Belle leçon, Chrétiens, qui nous apprend à chercher & à diſcerner les voies de Dieu, ſur-tout quand il s'agit de vocation & d'état, où tous les égaremens ont des conſéquences ſi terribles, & en quelque maniére ſi irréparables pour le ſalut. Inſtruction néceſſaire pour notre ſiécle, où l'eſprit de direction abonde, quoiqu'en même tems il ſoit ſi rare: où tant de gens s'ingèrent d'en donner des régles, & où ſi peu de perſonnes les veulent recevoir; où chacun a le talent de gouverner & de conduire, & où l'on en voit ſi peu qui aient le talent de ſe ſoumettre, & d'obéir. Mais exemple plus important encore de cet attachement inviolable que nous devons avoir à la con-

duite de l'Eglise, hors de laquelle, comme disoit saint Jérôme, nos vertus même ne sont plus des vertus; la virginité n'est qu'un fantôme, le zéle qu'une illusion, & tout ce que nous faisons pour Dieu se trouve perdu & dissipé.

L'élément des Vierges, & des ames dévoüées à J. C. en qualité de ses épouses, c'est la retraite & la séparation du monde. Aussi est-ce le parti que Geneviéve choisit. Car d'aimer à voir le monde, & à en être vûe, & prétendre cependant pouvoir répondre à Dieu de soi-même: vouloir être de l'intrigue, entrer dans les divertissemens, avoir part aux belles conversations; & quelque idée de piété que l'on se propose, se réserver toujours le droit d'un certain commerce avec le monde; en user, dis-je, de la sorte, & croire alors pouvoir garder ce trésor que nous portons dans nos corps, comme dans des vases de terre, j'entends le trésor d'une pureté sans tache, c'est ce que la prudence du siécle a de tout temps présumé de faire, mais c'est ce que la simplicité de Geneviéve, plus clair-voyante & plus pénétrante, traita d'espérance chimérique, & ce qui ne lui parut pas possible. Dès le moment qu'elle fit son vœu, elle se couvrit du saint voile qui distinguoit ces prédestinées & ces élûes que S. Cyprien appelle

la plus noble portion du troupeau de J.C. Il ne lui fallut point de Prédicateurs pour renoncer à tous ces vains ornemens, qui corrompent l'innocence des filles du siécle, & qui servent d'amorce à la cupidité & à la passion. Sans étude & sans lecture, elle connut qu'elle devoit faire le sacrifice de toutes les vanités humaines. Une croix apportée du Ciel par le ministère d'un Ange, & qui lui fut présentée par saint Germain, lui tint lieu désormais de tout ce que l'envie de paroître lui eût fait ambitionner, si c'eût été une fille mondaine: & la maniére simple dont elle traitoit avec Dieu, sans disputer ses droits contre lui, & sans raisonner inutilement sur la rigueur du précepte, lui fit prendre des décisions plus exactes que celles de la Théologie la plus sévère. Or si nous agissions, Chrétiens, dans le même esprit, c'est ainsi que nous ferions voir en nous les fruits d'une sincère & véritable réformation de mœurs. Car si les Prédicateurs de l'Evangile gagnent si peu à vous remontrer ces vérités si importantes; si malgré tous leurs discours, vous demeurez encore aussi attachés à je ne sçai combien d'amusemens & de bagatelles du monde corrompu; si, par exemple, on peut dire à la honte de notre Religion, que les Dames chrétiennes sont maintenant plus payennes

que les Payennes mêmes, en ce qui regarde l'immodestie & le luxe de leurs habits; si la licence & le désordre sur mille autres points croissent tous les jours, ce n'est, mes chers Auditeurs, que parce que nous voulons nous persuader qu'il y a là-dessus un devoir du monde qui nous autorise; ce n'est que parce que nous nous flattons de sçavoir bien accorder des choses que tous les Saints ont jugées incompatibles, & sauver l'essentiel du Christianisme au milieu de tout ce qui le détruit; enfin ce n'est que parce que nous devenons ingénieux à nous aveugler nous-mêmes; & qu'au lieu de nous étudier à cette bienheureuse simplicité, qui fut toute la science de Geneviéve, nous opposons à l'esprit de Dieu les fausses maximes d'un esprit mondain qui nous perd.

Que fait de plus cette sainte fille? Apprenez le: pour conserver le mérite de sa virginité, elle s'engage par état & par profession de vie, aux emplois les plus bas de la charité & de l'humilité. Car d'être Vierge & d'être superbe, elle sçait que c'est un monstre aux yeux de Dieu; elle sçait, sans que saint Augustin le lui ait appris, qu'autant qu'une Vierge humble est préférable, selon l'Evangile, à une femme honnête dans le mariage, autant une femme humble dans le mariage mérite-t-elle la préférence sur une

Vierge orgueilleuſe. C'eſt pour cela qu'elle s'humilie ; & que par un rare exemple de ſageſſe, elle ſe réduit à la condition de ſervante ; c'eſt pour cela qu'elle s'attache à une maîtreſſe fâcheuſe dont elle ſupporte les mauvais traitemens, & à qui elle obéit avec une patience & une douceur digne de l'admiration des Anges ; & c'eſt par là même auſſi qu'elle évite le reproche que S. Auguſtin faiſoit à une Vierge chrétienne : *O tu, Virgo Dei, nubere noluiſti, quod licebat ; & extollis te, quod non licet.* O ame inſenſée, que faites-vous ? Vous n'avez pas voulu vous allier à un époux de la terre, ce que la Loi de Dieu vous permettoit ; & vous vous élevez par une fauſſe & vaine gloire, ce que la Loi ne vous permet pas.

Aug.

Mais pourquoi Geneviéve ajoûte-t-elle à ces exercices d'humilité une ſi grande auſtérité de vie ? Pourquoi ſe condamne-t-elle à des jeûnes ſi continuels, & fait elle de ſon corps une victime de pénitence ? C'étoit une Sainte, en qui le péché n'avoit jamais regné ; c'étoit une ame pure, en qui la grace du Baptême s'étoit maintenue ; pourquoi donc ſe traiter ſi rigoureuſement elle-même ? Ah ! Chrétiens, c'eſt un Myſtère que la prudence de la chair ignore, mais qu'il plût encore à Dieu de révéler à la ſimplicité de Geneviéve. Elle étoit Vierge ; mais elle

elle avoit à préſerver ſa virginité du plus contagieux de tous les maux, qui eſt la molleſſe des ſens. Elle étoit ſainte ; mais elle avoit un corps naturellement corps de péché, dont elle devoit faire, comme dit ſaint Paul, une hoſtie vivante. Elle étoit ſoumiſe à Dieu ; mais elle avoit une chair rebelle qu'il falloit dompter & aſſujettir à l'eſprit. Voilà ce qui lui fit oublier qu'elle étoit innocente, pour embraſſer la vie d'une pénitente. Le monde ne raiſonne pas ainſi ; mais je vous l'ai dit, la grande ſageſſe de Geneviéve eſt de raiſonner tout autrement que le monde. Le monde, quoique criminel, prétend avoir droit de vivre dans les délices ; & Geneviéve, quoique juſte, ſe fait une loi de vivre dans la pratique de la mortification. Excellente pratique, par où elle ſe diſpoſe aux communications les plus ſublimes qu'une créature ait peut-être jamais eues avec Dieu. Nous avons peine à le comprendre ; mais c'eſt la merveille de la grace. Une fille ſans inſtruction & ſans lettres, telle qu'étoit Geneviéve, parle néanmoins de Dieu comme un Ange du ciel. Elle ne ſçait rien ; & l'onction qu'elle a reçûe d'en-haut, lui enſeigne toutes choſes. Elle demeure ſur la terre & dans ce lieu d'exil ; mais toute ſa converſation eſt parmi les bienheureux & dans le ſéjour de

la gloire. Tandis que les doctes peuvent à peine s'occuper une heure dans l'oraiſon, elle y paſſe les jours & les nuits. La vûe de ſon troupeau, l'aſpect des campagnes, tout ce qui ſe préſente à elle, lui fait connoître Dieu, & l'éleve à Dieu. C'eſt une fleur champêtre, que la main des hommes a peu cultivée; mais qui expoſée aux rayons du Soleil de juſtice, en tire tout cet éclat dont brillent les juſtes, & toute cette bonne odeur de Jeſus-Chriſt dont parle ſaint Paul. Tant d'explications, de leçons, de diſcours, de livres, ne ſervent ſouvent qu'à nous confondre. Geneviéve ſans tous ces ſecours, découvre ce qu'il y a dans Dieu de plus profond & de plus caché, pourquoi? parce que notre Dieu, dit Salomon, ſe plaît à parler aux ſimples : *Et cum ſimplicibus ſermocinatio ejus.* De-là ces extaſes qui la raviſſent hors d'elle-même, & ces viſions céleſtes dont elle eſt éclairée. Ce ſont des myſtères impénétrables pour nous, & des ſecrets qu'il ne lui étoit pas plus permis qu'à l'Apotre de nous révéler : *Arcana verba quæ non licet homini loqui.* Graces ſinguliéres & faveurs divines d'autant moins ſuſpectes, que jamais elles ne produiſirent dans cette ame ſolidement humble, ni eſprit d'orgueil & de ſuffiſance, ni eſprit de cenſure & d'une réforme

Prov. c. 3.

1. *Cor.* c. 12.

outrée, ni esprit de singularité & de distinction, mais modestie & réserve, mais soumission & obéissance, mais charité & douceur, mais discrétion la plus parfaite & prudence la plus consommée. De-là ce don de discerner les esprits, de démêler l'illusion & la vérité, les voies détournées & les voies droites, les fausses inspirations de l'Ange de ténébres & la vraie lumiére de Dieu ; ensorte que de toutes parts on accourt à elle, qu'elle est consultée comme l'oracle, & que les maîtres mêmes les plus éclairés ne rougissent point d'être ses disciples, de recevoir ses conseils & de les suivre. De-là cette confiance avec laquelle on lui donne la conduite des vierges & le soin des veuves, pour les préserver des piéges du monde, pour leur inspirer l'amour de la retraite, pour les former aux exercices de la piété chrétienne, pour les instruire de tous leurs devoirs & pour les leur faire pratiquer. Sainte école où Dieu lui même préside, parce que c'est, si j'ose parler de la sorte, l'école de la simplicité Evangélique.

Mais, Chrétiens, qu'oppose le monde à cette simplicité tant recommandée dans l'Ecriture, & maintenant si peu connue dans le Christianisme ? une fausse sagesse que Dieu réprouve. On veut rafiner sur

tout, & jusques sur la dévotion. On se dégoûte de ces anciennes pratiques, autrefois si vénérables parmi nos Peres, & de nos jours regardées par des esprits présomptueux & remplis d'eux-mêmes, comme de frivoles amusemens. On veut de nouvelles routes pour aller à Dieu, de nouvelles méthodes pour s'entretenir avec Dieu, de nouvelles priéres pour célébrer les grandeurs de Dieu. On veut qu'une prétendue raison soit la régle de toute notre perfection ; & tout ce qui peut en quelque maniére se ressentir de cette candeur & de cette pieuse innocence, par où tant d'ames avant nous se sont élevées & distinguées, on le met au rang des superstitions populaires & on le rejette avec mépris. Toutefois, mes chers Auditeurs, comment le Sage nous apprend-il à chercher Dieu ? dans la simplicité de notre cœur : *In simplicitate cordis quærite illum.* De quoi Job est-il loüé par l'esprit même de Dieu ? de sa simplicité : *Et erat vir ille simplex & rectus.* Par quel moyen Daniel mérita-t-il la protection de Dieu ? par sa simplicité : *Daniel in simplicitate sua liberatus est.* Je sçai ce que le monde en pense, que c'est une vertu toute contraire à ses maximes, qu'il en fait le sujet ordinaire de ses railleries : mais malgré tout ce qu'en

Sap. c. 1.
Job. c. 1.
1. *Mac.* c. 2.

penſe le monde, malgré tout ce qu'il en dit & ce qu'il en dira, il me ſuffit, mon Dieu, de ſçavoir, comme votre Prophéte, que vous aimez cette bienheureuſe ſimplicité ; *Scio quòd ſimplicitatem diligas* : & c'eſt aſſez pour moi que vous en connoiſſiez le prix ; *Sciat Deus ſimplicitatem meam.* 1. Paral. c. 29. Job. c. 31.

Voilà, mes Freres, ce qui doit nous affermir dans le droit chemin de la juſtice chrétienne, & ce qui nous y doit faire marcher avec aſſurance. Le monde parlera, le monde rira ; de faux ſages viendront nous dire, ce que la femme de Job diſoit à ſon époux : *Adhuc permanes in ſimplicitate tua* ? Hé quoi, vous vous arrêtez à ces bagatelles ? vous vous laiſſez aller à ces ſcrupules ; & dans un ſiécle comme celui-ci, vous prenez garde à ſi peu de choſe ? quelle ſimplicité & quelle folie ! On nous le dira, mais nous répondrons : Oui, dans un ſiécle ſi dépravé je m'attacherai à mon devoir, j'irai tête levée, & je ferai gloire de ma ſimplicité. J'y vivrai & j'y mourrai dans cette ſimplicité de la foi, dans cette ſimplicité de l'eſpérance, dans cette ſimplicité de la charité de Dieu & de la charité du prochain, dans cette ſimplicité d'une conduite équitable, humble, modeſte, déſintéreſſée, ſans détours, ſans arti- Job. c. 2.

fices, sans intrigues. Par-là j'engagerai Dieu à me conduire lui-même; & avec un tel guide je ne craindrai point de m'é-
Prov. 4. 10. garer : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.*

Voulez-vous en effet, Chrétiens, que Dieu répande sur vous ses lumiéres, avec la même abondance qu'il les répandit sur Geneviéve ? voici pour cela quatre régles que je vous propose, & que me fournit l'exemple de cette sainte Vierge. Premiére régle : suivre le conseil de ceux que Dieu a établis dans son Eglise, pour être les pasteurs de vos ames & pour vous diriger dans les voies du salut. Ne rien entreprendre d'important, & où votre conscience se trouve en quelque péril, sans les consulter. Aller à eux comme à la source des graces, & les écouter comme Dieu même; leur ouvrir votre cœur, & leur exposer simplement & avec confiance vos sentimens, vos désirs, vos bonnes & vos mauvaises dispositions. Prendre là-dessus leurs avis; & quelques vûes contraires qui vous puissent survenir à l'esprit, les tenir pour suspectes & les déposer, si ce n'est que vous eussiez d'ailleurs une évidence absolue de l'erreur où l'on vous conduit & de l'égarement où l'on vous jette. Suivant une telle maxime & la suivant de

bonne foi, vous agirez sûrement : car Dieu est fidéle, dit l'Apôtre, & puisqu'il vous envoie à ses Ministres, il est alors engagé par sa providence à les éclairer eux-mêmes, à leur inspirer ce qui vous convient, & à leur mettre pour vous dans la bouche des paroles de vie. Je vais plus loin, & pour votre consolation, j'ose dire que si quelquefois ils se trompoient, ou Dieu feroit un miracle pour suppléer à leur défaut & pour vous redresser, ou que jamais il ne vous imputeroit une illusion dont vous n'avez pas été l'auteur, & dont vous n'avez pû moralement vous préserver.

Seconde régle : fuir le monde & ce que vous sçavez être dans le commerce du monde, ou pernicieux, ou seulement même dangereux. Je ne prétends pas que tous doivent se renfermer dans le cloître, & se cacher dans la solitude. Dieu dans le monde a ses serviteurs sur qui il fait reposer son esprit, à qui il fait entendre sa voix, & qu'il comble des trésors de sa miséricorde. Mais pour goûter ces divines communications, il faut qu'ils soient au milieu du monde sans être du monde : c'est-à dire, il faut qu'ils vivent séparés au-moins d'un certain monde, d'un monde corrompu où le libertinage regne, d'un

monde médisant où le prochain est attaqué; d'un monde volage où l'esprit se dissipe, où toute l'onction de la piété se dessèche, où l'on ne peut éviter mille scandales, légers, il est vrai, mais dont la conscience est toujours blessée. Il faut que se réduisant à la simplicité d'une vie retirée, s'éloignant du tumulte & du bruit, renonçant aux vanités & aux pompes humaines, uniquement attentifs à écouter Dieu, ils lui préparent ainsi & leurs esprits & leurs cœurs. Telle fut la prudence de Geneviéve, de cette fille si simple selon le monde; mais selon Dieu, si sage & si bien instruite des mystères de la grace & des dispositions qu'elle demande.

Troisiéme régle : s'adonner à la pratique des bonnes œuvres & sur-tout des œuvres de charité & d'humilité, en faire toute son étude, & y borner toute sa science. Et pendant que les esprits curieux s'arrêtent à raisonner sur les secrets de la prédestination divine; pendant qu'ils en disputent avec chaleur, & qu'ils entrent sans cesse là-dessus en de longues & d'éternelles contestations, s'en tenir simplement, mais solidement, à cette courte décision du
2. *Petr.* 1. Prince des Apôtres : *Quapropter, Fratres, magis satagite, ut per bona opera certam vestram electionem faciatis :* point tant de

discours, mes Freres, point tant de controverses & de subtilités; vous avez la loi, pratiquez-la; vous avez tous vos devoirs marqués, observez-les; vous avez parmi vous des pauvres & des malades, prenez soin de les assister: soyez charitables, soyez humbles, soyez soumis, soyez patiens, vigilans, fervens. C'est-là tout ce qu'il vous importe de sçavoir, & dès que vous le sçaurez bien, vous en sçaurez plus que ne peuvent vous en apprendre, dans leurs questions curieuses & souvent peu utiles, tous les Philosophes & les Théologiens: pourquoi? non-seulement parce que c'est en cela qu'est renfermée toute la science du salut; mais parce que Dieu qui se découvre aux ames fidéles & humbles, se fera lui-même sur tout le reste votre maître, & vous donnera des connoissances où la plus sublime Théologie ne peut atteindre.

Quatriéme & derniére régle: ajoûter à la pratique des bonnes œuvres, l'austérité de la pénitence; & comme votre vie, mes chers Auditeurs, est déja par elle-même une pénitence continuelle, puisqu'elle est remplie de souffrances, les prendre ces peines & ces afflictions de la vie, avec un esprit chrétien, avec un esprit soumis, en un mot avec un esprit pénitent. Voilà par où vous purifierez votre cœur, en vous

acquittant devant Dieu de toutes vos dettes ; & où Dieu fait-il plus volontiers ſa demeure, que dans les cœurs purs ? Ainſi quelque dépourvûs que vous puiſſiez être de toute autre lumiére, la lumiére de Dieu vous conduira, vous touchera, vous élévera. Il ne lui faudra point de diſpoſitions naturelles ; il ne ſera point néceſſaire que vous ſoyez de ces grands génies que le monde admire, & à qui le monde donne un ſi vain encens. Sans cette doctrine qui enfle ; ſans être capable par la ſupériorité de vos vûes ou la profondeur de vos raiſonnemens, de pénétrer les ſecrets de la nature les plus cachés, d'éclaircir les queſtions de l'école les plus épineuſes & les plus obſcures, de former de hautes entrepriſes & de gouverner les états, vous ſerez capables dans la ferveur de la priére de recevoir les dons de Dieu, & d'avoir avec lui le commerce le plus ſacré, le plus étroit, le plus ſenſible, le plus touchant. Vous l'avez vû dans l'exemple de votre illuſtre Patrone. Mais ſi la ſimplicité de Geneviéve a été plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, je puis dire encore que ſa foibleſſe a été plus forte que toute la puiſſance du monde : c'eſt la ſeconde partie.

JE l'ai dit d'abord, Chrétiens, & je dois ici le redire : c'eſt le propre de Dieu de ſe ſervir d'inſtrumens foibles, & ſouvent même des plus foibles, pour les plus grands ouvrages de ſa puiſſance ; & quand Caſſiodore veut faire l'éloge de cette vertu ſouveraine & ſans bornes que nous reconnoiſſons en Dieu, & qui eſt un de ſes premiers attributs, il ne croit pas en pouvoir donner une plus haute, que de s'écrier en s'adreſſant à Jeſus-Chriſt : O Seigneur, qui peut douter que vous ne ſoyez un Dieu, & un Dieu tout-puiſſant, puiſque dans votre ſainte humanité, & enſuite dans la perſonne de vos ſerviteurs, vous avez rendu les foibleſſes & les misères même toute-puiſſantes ! *O verè omnipotens, qui ipſas miſerias feciſti potentes* ! Auſſi eſt-ce pour cela que Dieu tant de fois a fait des coups extraordinaires, a opéré des miracles, a triomphé de ſes ennemis, non par ſa main, mais par la main d'une femme. Eſt-il queſtion de dompter l'orgueil d'un Holopherne ? il ſuſcite une Judith. Faut-il défaire des armées nombreuſes & les mettre en fuite ? Il y emploie une Débora. Veut-il ſauver tout ſon peuple, dont on a conjuré la ruine ? il ne lui faut qu'une Eſther. Mais voici, Chrétiens, quelque

II. PARTIE.

Caſſiod.

chose de plus surprenant & qui marque mieux la force de notre Dieu. Car après tout ces femmes dont nous parle l'Ecriture, & dont les faits héroïques ont été si hautement loüés par le saint Esprit, c'étoient des femmes distinguées, des Princesses même & des Reines, des Sujets recommandables selon le monde. Judith possédoit de grands biens, Débora jugeoit le peuple avec une autorité suprême, Esther se trouvoit assise sur le thrône. Or dans ces conditions éminentes, une femme, toute foible qu'elle est, ne laisse pas sans miracle de pouvoir beaucoup, & d'être capable d'entreprendre des choses importantes. Mais qu'une bergère telle qu'étoit Geneviéve, pauvre, dénuée de tout, sans nom, sans crédit, sans appui, demeurant dans son état vil & mépriſable, rempliſſe le monde du bruit de ses merveilles, exerce un empire absolu sur les corps & sur les esprits; dispose, pour ainsi dire, à son gré des puissances du ciel, commande aux puissances de la terre, fasse trembler les puissances de l'enfer, devienne la protectrice des Villes & des Royaumes, ah! Chrétiens, c'est un des mystères que saint Paul a voulu nous faire connoître, lorsqu'il a dit: *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* Et jamais cette parole de

l'Apôtre s'eſt elle accomplie ſi viſiblement & ſi authentiquement, que dans la perſonne de cette bienheureuſe fille dont nous honorons aujourd'hui la mémoire ?

Car qu'eſt-ce que la vie de Geneviéve, ſinon une ſuite de prodiges & d'opérations ſurnaturelles, que l'infidélité même eſt obligée de reconnoître ? Y a-t-il maladie ſi opiniâtre & ſi incurable, qui n'ait cédé à l'efficacité de ſa priére ; & ce don des guériſons que le Maître des Gentils aſsûre avoir été une des graces communes & ordinaires dans la primitive Egliſe, quand & en qui a-t il paru avec plus d'éclat ? Je ne parle pas de ces guériſons ſecrettes, particuliéres, faites à la vûe d'un petit nombre de témoins, & contre leſquels un eſprit incrédule croit toujours avoir droit de s'inſcrire en faux : mais je parle de ces guériſons publiques, connues, avérées, & que les ennemis même de la foi n'ont pû conteſter. Ce miracle des Ardens, dont l'Egliſe de Paris conſerve des monumens ſi certains ; cent autres auſſi inconteſtables que celui-là, qu'il me ſeroit aiſé de produire, mais dont je n'ai garde de remplir un diſcours qui doit ſervir à votre édification, ne nous marquent-ils pas de la maniére la plus ſenſible, quel pouvoir Geneviéve avoit reçû de Dieu pour tous ces

effets de grace & de bonté qui ſont au-deſſus de la nature ? Si ſon corps après ſa mort n'a pas prophétiſé comme celui d'Elie, ne ſemble-t-il pas qu'il ait encore fait plus ? n'en eſt-il pas ſorti mille fois une vertu ſemblable à celle qui ſortoit de Jeſus-Chriſt même, ainſi que nous l'apprend l'Evangile ? n'eſt il pas juſques dans le tombeau une ſource de vie pour tous ceux qui ont recours à cette précieuſe relique ; & les eſprits les moins diſpoſés à en convenir, convaincus par leur propre expérience ne lui ont-ils pas rendu des hommages ? témoin cette action de grace, en forme d'éloge, qu'Eraſme compoſa, & où il déclara ſi hautement que notre Sainte étoit après Dieu ſa libératrice, & qu'il ne vivoit que par le bienfait de ſon interceſſion.

Il n'y a que pour elle-même, Chrétiens, que Geneviéve n'uſa jamais de ce don des miracles, qui fut un de ſes plus beaux priviléges ; ayant paſſé toute ſa vie dans des infirmités continuelles, & voulant en cela ſe conformer au Sauveur des hommes, à qui l'on reprochoit d'avoir ſauvé les autres & de ne s'être pas ſauvé lui-même. Mais la patience invincible qu'elle fit paroître dans tous les maux dont elle fut accablée, la joie dont elle ſe

ſentoit comblée en ſouffrant, cette vigueur de l'eſprit qui dans un corps infirme la mettoit en état de tout entreprendre & de tout exécuter, n'étoit-ce pas à l'égard d'elle même un plus grand miracle, que tout ce qu'elle opéroit de plus merveilleux en faveur des autres? Et cette vertu de Dieu dont elle étoit revêtue, ne trouvoit-elle pas de quoi éclater, ou ſelon le terme de ſaint Paul, de quoi ſe perfectionner davantage dans une ſanté languiſſante, que dans un corps robuſte? *Nam virtus in infirmitate perficitur.* 2. Cor. c. 12.

A ce don de guérir les corps, ajoûtez un autre don mille fois plus excellent, c'eſt celui de guérir les ames. Ainſi l'avoit prédit le grand Evêque d'Auxerre ſaint Germain, en diſant de Geneviéve, qu'elle ſeroit un jour la cauſe du ſalut de pluſieurs. Prédiction vérifiée par l'événement. Combien de pécheurs a-t-elle retirés de leurs voies corrompues, & remis dans les voies de Dieu? Combien de payens & d'idolâtres a-t-elle éclairés dans un tems où les ténébres de l'infidélité étoient répandues ſur la terre; & quels fruits ne produiſit point ſon zéle dans ce Royaume maintenant très-Chrétien, mais où l'erreur dominoit alors, & étoit placée juſques ſur le thrône? Qui ſçait combien d'affligés elle

consoloit, combien de misérables elle soutenoit, combien d'ignorans elle instruisoit, dans ces saintes & fréquentes visites, où tour à tour elle parcouroit les prisons, les hôpitaux, les cabanes des pauvres, faisant par-tout sentir les salutaires effets de sa charité ? Et sans m'engager dans un détail infini, qui peut dire combien de cœurs depuis tant de siécles ont été touchés, pénétrés, gagnés à Dieu, & le sont tous les jours, par la puissante vertu de ses cendres que nous avons conservées & que nous conserverons comme un des plus riches dépôts ? Vous le sçavez, Seigneur, vous en avez été témoin, & vous l'êtes sans cesse. Vous le sçavez, dis-je, de quelle onction on est rempli à la vûe de ce tombeau, dont vous avez fait notre espérance & notre asyle : vous sçavez quelles lumiéres on y reçoit, & quels sentimens on en remporte. Daignez, ô mon Dieu, ne tarir jamais cette source féconde de toutes les bénédictions célestes.

Voilà donc, Chrétiens, le miracle que nous ne pouvons assez admirer, & que je vous ai d'abord proposé. Geneviéve assez forte dans sa foiblesse, pour fléchir les puissances même du ciel, pour humilier les plus fiéres puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer.

Prenez garde : je dis pour fléchir le puissances même du Ciel ; appaisant en faveur des hommes la colère de Dieu ; détournant ses fléaux, & l'engageant à suspendre ses foudres prêtes à tomber sur nos têtes ; nous obtenant après tant de désordres un pardon que nous n'eussions pas osé demander par nous-mêmes, & dont l'énormité de nos crimes nous rendoit indignes ; nous ouvrant tous les trésors de la divine miséricorde, & la forçant en quelque sorte à nous combler de ses richesses. Je dis pour humilier les plus fieres puissances de la terre : le fameux & barbare Attila en fut un exemple mémorable. Ce Prince accoutumé au sang & au carnage, marchoit à la tête de la plus nombreuse armée. Déja l'Allemagne avoit éprouvé les tristes effets de sa fureur ; déja notre France étoit inondée de ce torrent impétueux, qui répandoit par-tout devant soi la terreur, & portoit le ravage & la désolation. Que lui opposer, & par où conjurer cette affreuse tempête dont tant de Provinces étoient menacées ? Sera-ce par les supplications & les remontrances des plus grands hommes, qui tour à tour font sans cesse de nouvelles tentatives auprès de ce redoutable Conquérant, pour le gagner ? Mais enflé de ses succès, il n'en devient que plus auda-

cieux & plus intraitable. Sera-ce par ſes menaces & par les promeſſes ? Mais ſes forces juſques-là invincibles, le mettent en état de ne rien craindre ; & les plus belles promeſſes ne répondent point encore à ſon attente, & ne peuvent contenter ſon inſatiable ambition. Sera-ce par la multitude & la valeur des combattans ? Mais tout plie en ſa préſence, & ſur ſon paſſage il ne trouve nul obſtacle qui l'arrête. Ah ! Chrétiens, l'heure néanmoins approche où ce cruel Tyran doit être abattu, & toutes ſes forces détruites. Ce tiſon fumant, pour uſer de cette expreſſion d'Iſaïe, ſera éteint, & comment ? C'eſt aſſez pour cela de quelques larmes qui couleront des yeux de Geneviéve, & qu'elle verſera au pied de l'Autel. Oui, ces larmes ſuffiſent : l'ennemi ſe trouble, une ſubite frayeur le ſaiſit, cette formidable armée eſt en déroute, & l'orage, comme une fumée, ſe diſſipe. Enfin je dis pour confondre toutes les puiſſances de l'enfer. Avec quel empire a-t-elle commandé aux Démons mêmes ? Avec quel reſpect ces eſprits de ténébres ont-ils écouté ſa voix, & lui ont-ils obéi ? Avec quelle honte ont-ils vû leur domination renverſée, & ſont-ils ſortis des corps, au premier ordre qu'ils en ont reçû ? C'eſt de quoi nous avons les preuves certaines, & ce qui

me fait reprendre avec le Docteur des nations : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

C'eſt pour cela même auſſi, mes chers Auditeurs, vous le ſçavez, que la ſage piété de nos Peres n'a pas cru pouvoir mieux défendre & conſerver cette Ville capitale où nous vivons, qu'en la confiant aux ſoins, & la mettant ſous la protection de la toute-puiſſante & glorieuſe Geneviéve. Ceci vous regarde, & demande une réflexion particuliere. Dès le tems que la Monarchie Françoiſe prit naiſſance, Dieu lui déſigna cette Protectrice. Paris devint dans la ſuite des ſiécles une des plus nobles & des plus ſuperbes Villes du monde; & s'il s'eſt maintenu juſqu'à préſent dans cette ſplendeur; ſi malgré les viciſſitudes continuelles des choſes humaines, il a ſubſiſté & ſubſiſte encore; ſi mille fois il n'a pas péri, ou par le feu, ou par le fer, ou par la famine, ou par la contagion, ou par la ſéchereſſe, ou par l'inondation des eaux, ignorez vous que c'eſt à ſa bienheureuſe Patrone qu'il en eſt redevable. Après les ſecours qu'il en a reçûs dans les plus preſſantes néceſſités; après qu'elle l'a ſi ſouvent préſervé, & des fureurs de la guerre, & de l'ardeur des flammes, & des injures de l'air, & de la ſtérilité des campa-

gnes, & du débordement des fleuves, les Payens auroient érigé Geneviéve en divinité : mais vous, mes Freres, mieux instruits, vous vous contentez & devez en effet vous contenter de la reconnoître pour votre bienfaitrice ; de l'honorer & de l'invoquer comme votre avocate auprès d'un seul Dieu que vous adorez. Protection visible dont nous avons eû & dont nous avons tous les jours les plus éclatans témoignages. Protection invisible, & non moins efficace en mille rencontres sur la personne de nos Rois, & sur tout le corps de l'Etat. Protection, (le dirai-je, mes chers Auditeurs, mais n'est-il pas vrai ?) protection d'autant plus nécessaire, que l'iniquité du siécle est plus abondante, & doit plus irriter le Ciel contre nous.

Car qu'est-ce que cette Ville si nombreuse, & quel spectacle présenterois-je à vos yeux, si je vous en faisois voir toutes les abominations ? Qu'est ce, dis-je, que Paris ? Un monstrueux assemblage de tous les vices, qui croissent, qui se multiplient, qui infectent & les petits & les grands, & les pauvres & les riches, qui profanent même ce qu'il y a de plus sacré, & qui s'établissent jusques dans la maison de Dieu. Ne tirons point le voile qui couvre en partie ces horreurs : nous n'en connois-

ſons déja que trop. Or que ſeroit-ce donc, ſi nous n'avions pas une Médiatrice, pour prendre nos intérêts auprès de Dieu, & pour arrêter ſes coups? Mais après tout, mes Freres, Dieu ne ſe laſſera-t-il point? La meſure de nos crimes ne ſe remplira-t-elle point, & ne pourra-t-il point arriver que ce ſecours de Geneviéve ceſſe enfin pour nous? Quand les Iſraëlites eurent oublié le Seigneur, juſques à faire des ſacrifices à un Veau d'or, pendant que Moyſe étoit ſur la montagne, & prioit pour eux, l'Ecriture nous apprend que Dieu en fit un reproche à ce Légiſlateur. Va, Moyſe, lui dit-il, deſcends de la montagne, & tu verras le déſordre de ton peuple: car c'eſt ton peuple, & non plus le mien; *Vade, deſcende, peccavit populus tuus.* Ce n'eſt plus mon peuple, puiſqu'il a choiſi un autre Dieu que moi, & que dans l'état de corruption où il eſt réduit, je ne le connois plus. Mais c'eſt encore le tien, puiſque tout corrompu qu'il eſt, tu viens intercéder & me ſolliciter pour lui. Va donc, & tu ſeras toi-même témoin de ſes déréglemens & de ſes excès? Tu te promettois quelque choſe de ſa piété & de ſa religion; mais tu connoîtras en quelle idolâtrie il eſt tombé depuis qu'il t'a perdu de vûe. Après s'être abandonné à l'in- *Exod. c. 32.*

tempérance, aux jeux, aux festins, à la bonne chère; après s'être plongé dans les débauches les plus impures & les plus abominables, tu verras avec quelle insolence il s'est fait une idole qu'il adore comme le Dieu d'Israël, protestant qu'il n'y a point d'autre divinité que celle-là, qui l'ait pû tirer de la servitude. Voilà où en est ce peuple qui t'est si cher : *Vade, descende, peccavit populus tuus.* Mais laisse moi, Moyse, ajoûte le Seigneur ; car je vois bien que c'est un peuple indocile & endurci dans son péché : *Cerno quòd populus iste duræ cervicis sit.* Ne me parle donc plus en sa faveur, ne t'oppose plus au dessein que j'ai de l'exterminer, & de le perdre. Tes prieres me font violence : donne-moi tréve pour quelques momens, afin que
Ibid. ma colère éclate ; *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* Je sçai, Chrétiens, ce que fit Moyse ; qu'il ne désista pas pour cela de demander grace ; qu'il conjura Dieu de retenir encore son bras, lui remontrant qu'il y alloit de sa gloire, l'intéressant par la considération d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob ; consentant plûtôt à être effacé lui même du livre de vie, que de voir périr ce peuple ; & par des instances si fortes faisant enfin changer l'arrêt que la justice divine avoit prononcé.

Mais vous sçavez que ce ne fut pas sans des suites bien funestes & bien terribles ; puisqu'outre les vingt-trois mille hommes que Moyse, pour punir ce scandale, fit passer par le fil de l'épée, de tous les autres qui se trouverent coupables, il n'y en eut pas un qui entrât dans la terre de Chanaan.

Faut-il, mes chers Auditeurs, que je vous explique cette figure, ou pour mieux dire, cette vérité qui ne vous convient que trop ? N'en faites vous pas vous-mêmes l'application, & n'en découvrez-vous pas déja tout le mystère ? Tandis que Geneviéve vivoit sur la terre, & qu'elle animoit le peuple par sa présence & par son exemple, Paris étoit dans la ferveur, & l'on admiroit l'innocence & la sainteté de ce petit nombre de Chrétiens qui l'habitoient. Maintenant que la mort nous a ravi ce grand modéle, & que Geneviéve est sur la montagne où elle représente à Dieu nos besoins, nous nous licencions, nous nous faisons des idoles à qui nous présentons notre encens, des idoles d'or, des idoles de chair ; & comme les Israëlites, nous nous disons les uns aux autres : voilà les Dieux que nous devons servir ; *Hi sunt Dii tui.* Or sur cela, mes chers Auditeurs, le Seigneur si indignement traité, & si *Ibid.*

juſtement courroucé contre nous, n'a-t il pas droit de dire à la ſainte Patrone, dont vous implorez auprès de lui l'aſſiſtance, ce qu'il diſoit à Moyſe : *Vade, deſcende, peccavit populus tuus* Allez, & voyez quel eſt ce peuple pour qui vous employez avec tant de zéle votre crédit. Que ce ſoit votre peuple, j'y conſens, mais ce n'eſt plus le mien ; car c'eſt un peuple idolâtre : idolâtre du monde, qu'il adore comme ſon Dieu ; idolâtre des faux biens du monde, dont il ne cherche qu'à ſe remplir par tous les moyens que lui ſuggére ſon inſatiable convoitiſe ; idolâtre des grandeurs du monde, où ſes ambitieux déſirs le font ſans ceſſe aſpirer ; idolâtre des plaiſirs du monde & des plus infâmes voluptés, où il demeure honteuſement plongé. Pourquoi donc vous tenez-vous entre lui & moi ? Pourquoi entreprenez vous de toucher ma miſéricorde, & que ne laiſſez-vous agir ma juſtice, *Dimitte me, ut iraſcatur furor meus.* Qui doute encore une fois, Chrétiens, que Dieu ne parle, ou ne puiſſe parler de la ſorte à Geneviéve ? Et qui ſçait ſi Geneviéve elle-même, indignée que nous ſecondions ſi mal ſes ſoins, ne ſe retirera pas ? Si peut-être elle ne ſe tournera pas contre nous ? Car les Saints n'ont pas moins de zéle pour la gloire de Dieu, que

pour

pour notre salut. Qui sçait, dis-je, je le répéte, qui sçait si Geneviéve de sa part ne répondra point à Dieu : Seigneur, vous êtes juste, & tous vos jugemens sont équitables ; j'ai veillé sur ce peuple que vous aviez confié à ma garde ; je vous ai mille fois offert pour lui mes vœux, & vous les avez écoutés ; mais c'est toujours un peuple infidéle, un peuple endurci. J'en ai pris soin, & rien ne le touche, rien ne le guérit : je le remets entre vos mains, & je le livre à vos vengeances.

A Dieu ne plaise, mes chers Auditeurs, que nous attirions sur nous une telle malédiction. Il y a, j'en conviens, une providence de Dieu toute spéciale sur cette ville: mais aussi cette providence de faveur a ses bornes, qu'elle ne passe point, & hors desquelles elle ne nous suivra point. Geneviéve, il est vrai, fait des miracles ; mais ces miracles ne doivent point servir à fomenter vos désordres, & à vous autoriser dans votre impénitence. Dès que vous en profiterez pour vous convertir, tout ira bien, & jamais ils ne cesseront ; mais quand vous en abuserez pour pécher avec plus d'impunité, avec plus d'obstination & plus d'audace, ce seroient alors des miracles contre Dieu-même ; & qui peut croire que Dieu voulût communiquer à

ſes Saints ſa toute-puiſſance, ou qu'ils vouluſſent la recevoir, pour en uſer contre ſes propres intérêts ? Que faut-il donc faire ? imiter la foi de ſainte Geneviéve ; la ranimer dans nos cœurs, la réveiller cette foi divine. Avec cela, ſi nous ne faiſons pas les mêmes miracles que Geneviéve a faits, nous en ferons d'autres ; c'eſt-à-dire, nous nous convertirons & nous rentrerons en grace avec Dieu. Nous guérirons les maladies, non pas celles de nos corps, mais celles de nos ames, dont les ſuites ſont encore bien plus dangereuſes & plus funeſtes pour nous. Nous confondrons l'enfer, & nous le ſurmonterons, en nous dégageant de ſes piéges & de la honteuſe captivité où il nous tient aſſervis. Nous chaſſerons de notre cœur les démons qui nous poſſédent, le démon de l'avarice, le démon de l'ambition, le démon de l'impureté ; nous triompherons du monde & de tous ſes charmes. Car voilà les miracles que Dieu exige de nous, & pour leſquels Jeſus-Chriſt nous a promis ſa grace ; *Signa autem eos qui crediderint, hæc ſequentur : in nomine meo dæmonia ejicient ; ſuper ægros manus imponent, & bene habebunt.* Aux premiers tems de l'Egliſe, tout cela s'accompliſſoit à la lettre dans l'ordre de la nature : maintenant que l'E-

Matth. c. 5.

gliſe n'a plus beſoin de ces témoignages ſenſibles, tout cela peut s'accomplir en eſprit, & dès aujourd'hui s'accomplira ſi nous le voulons, dans l'ordre ſurnaturel. Sans ces miracles ne comptons point ſur la protection de Geneviéve; car elle n'eſt point la protectrice de nos vanités & de notre luxe, de notre molleſſe & de nos ſenſualités, de notre amour propre & de nos paſſions.

Ah! grande Sainte, reprenez en ce jour tout votre zéle pour notre ſanctification & notre ſalut; & dès ce même jour nous reprendrons les voies de notre Dieu, & nous embraſſerons une vie toute nouvelle. Comme Prédicateur de l'Evangile, je ne viens point ici vous demander pour mes Auditeurs des proſpérités temporelles: c'eſt ce qui les a perdus en mille rencontres, & ce qui acheveroit de les perdre. Je ne vous prie point de détourner de nous les fléaux ſalutaires qui peuvent nous rappeller de nos égaremens & nous convertir: l'effet de cette priére nous ſeroit trop préjudiciable & trop funeſte. Mais ce que je vous demande, & ce que doit vous demander tout chrétien éclairé des lumiéres de la foi, ce ſont les graces de Dieu: ces graces purement ſpirituelles, ces graces fortes & victorieuſes, ces gra-

ces propres à nous toucher, à nous avancer, à nous perfectionner. Si les afflictions & les adverſités humaines nous ſont pour cela néceſſaires, j'oſe en mon nom & au nom de toutes les ames vraiment fidéles, vous ſupplier de nous les obtenir. Agiſſez contre nous, afin de mieux agir pour nous. Vous connoiſſez dans Dieu nos véritables intérêts, & nos intérêts ſont bien mieux entre vos mains que dans les nôtres. Cependant, Chrétiens, il nous reſte à voir comment enfin la baſſeſſe de Geneviéve, pour uſer toujours de cette expreſſion, a été plus honorée que toute la grandeur du monde : c'eſt le ſujet de ma troiſiéme partie.

III. PARTIE. IL eſt de l'honneur de Dieu que ſes ſerviteurs ſoient honorés, & qu'après les avoir employés à procurer ſa gloire, il prenne ſoin lui-même de les glorifier. C'eſt ſur quoi le Prophéte Royal lui diſoit : Seigneur, vous ſçavez bien rendre à vos amis ce que vous en avez reçû ; & s'ils ont eû le bonheur de vous faire connoitre parmi les hommes, ils en ſont bien payés par le haut dégré d'élévation où vous les faites monter dans le ciel, & même par la profonde vénération où leurs noms ſont ſur la terre : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Or entre les

Pſal. 138.

Saints, il semble que Dieu s'attache spécialement à élever ceux, qui dans le monde se sont trouvés aux plus bas & aux derniers rangs. Les saints Rois, tout Rois qu'ils ont été, sont moins connus & moins révérés que mille autres Saints qui sont sortis des plus viles conditions, & qui ont vécu dans l'obscurité & dans l'oubli. Comme si Dieu jusques dans l'ordre de la sainteté, se plaisoit encore à humilier la grandeur du siécle, & à faire voir une prédilection particuliére pour les petits : *Et exaltavit humiles.* Ainsi pour ne me point éloigner de mon sujet, Geneviéve, quoique bergère, & rien de plus, a-t-elle été jusqu'à présent honorée, & l'est-elle de nos jours par tout ce qu'il y a de plus auguste & de plus grand : je veux dire, honorée par les Princes & les Rois, honorée par les Evêques & les Prélats de l'Eglise, honorée par les Saints, enfin honorée par tous les peuples. Je ne prétends pas m'engager dans un long récit de faits, que les Ecrivains ont recueillis. En voici quelques-uns plus marqués, & qui pourront me suffire. Ecoutez-les. *Luc. c. 1.*

Honorée par les Princes & les Rois. L'histoire nous apprend combien Chilperic, l'un des premiers Rois de notre France & encore payen, la respecta ; jusqu'a lui

donner un accès libre dans son palais & au milieu de sa cour ; jusqu'à l'entretenir, à la consulter & à suivre ses conseils ; jusqu'à révoquer un arrêt porté contre des criminels qu'il vouloit punir sans rémission, & dont il ne put néanmoins se défendre d'accorder la grace aux sollicitations de Geneviéve. Nous sçavons quel fut son crédit auprès de Clovis, combien elle contribua à la conversion de ce Prince infidéle & de tout son Royaume, quelles conférences elle eut sur cette importante affaire avec l'illustre Clotilde, quels moyens elle lui fournit pour l'accomplissement de ce grand dessein, & quel succès répondit à ses vœux, & consomma heureusement une si sainte entreprise. On a vû dans le cours de tous les âges suivans, nos Rois eux-mêmes venir à son tombeau, & là déposer toute la Majesté Royale pour fléchir les genoux en sa présence, pour lui présenter leurs hommages, pour lui adresser leurs priéres, pour reconnoître son pouvoir, & pour lui soumettre en quelque sorte leur couronne & leurs Etats. O triomphe de notre Religion ! les tombeaux des Rois sont foulés aux pieds, & le tombeau d'une bergère est révéré comme un sanctuaire : pourquoi ? parce que Dieu veut couronner son humilité : *Et exaltavit humiles.*

Honorée par les Evêques & les Prélats de l'Eglise. Quelle idée en conçût saint Germain Evêque d'Auxerre, & en quels termes s'en expliqua-t-il ? Poussé par l'esprit de Dieu, il passoit en Angleterre pour y combattre l'hérésie victorieuse & triomphante, & pour y établir la grace de Jesus-Christ contre les erreurs de Pélage : mais sur sa route combien s'estima-t-il heureux, d'avoir trouvé Geneviéve encore enfant ? Avec quelle admiration vit-t-il dans un âge si tendre une raison si avancée, des lumiéres si pures, des connoissances si justes, des inclinations si saintes, & une piété si solide & si chrétienne ? De quels éloges & de quelles bénédictions la combla-t-il ? Sans égard ni à l'obscurité de sa naissance, ni à la pauvreté de sa famille, de quoi félicita-t-il les parens, & qu'annonça-t-il de la fille pour l'avenir ? Il la considéra, & la recommanda comme un des plus précieux tréfors que possédât la France, & un des plus riches dons que le ciel eût fait à la terre. Quels témoignages lui rendit le généreux & glorieux Evêque de Troyes, saint Loup ? Quels sentimens en eut le vénérable & zélé Archevêque de Rheims, saint Remi ; & que ne puis-je parler de tant d'autres, qui tout Pasteurs des ames qu'ils étoient, ne

crurent point avilir leur miniſtère ni ſe dégrader, en lui communiquant leurs deſſeins, en recevant ſes avis, en écoutant ſes humbles & reſpectueuſes remontrances, en entrant dans ſes vûes, & profitant, ſi j'oſe dire, de ſes inſtructions.

Honorée des Saints. Je n'en veux qu'un exemple; il eſt mémorable, & c'eſt celui du fameux Siméon Stylite. Cet homme tout céleſte, cet homme le miracle de ſon ſiécle par l'auſtérité de ſa pénitence, du fond de l'Orient & du haut de cette colonne où il n'étoit occupé que des choſes divines, apperçût l'éclatante lumiére qui brilloit dans l'Occident, connut tout le mérite & toute la ſainteté de Geneviéve, porta vers elle ſes regards, la ſalua en eſprit & l'invoqua. Enfin, honorée de tous les peuples. Où ſon nom ne s'eſt-il pas répandu, & dans quel endroit du monde chrétien n'a-t-il pas été parlé d'elle? Elle n'étoit pas encore en poſſeſſion de cette gloire immortelle dont elle joüit dans le ſéjour bienheureux, que la voix publique la mit au rang des Saints, la béatifia & la canoniſa. Le jugement des fidéles prévint le jugement de l'Egliſe: & l'événement nous a bien appris que la voix du peuple étoit dès lors la voix de Dieu-même.

Ce n'eſt pas qu'elle n'ait eû des perſécu-

tions à soutenir : Dieu qui l'avoit prédestinée pour la couronner dans le Ciel, lui fit éprouver sur la terre le sort de ses élûs : & plus il voulut rehausser l'éclat de son triomphe, plus il exerça sa patience, & lui laissa essuyer de violens combats. Nous sçavons qu'il y eut un tems orageux, où ce Soleil parut obscurci; où cette ame si innocente & si nette se trouva chargée des plus atroces accusations & des plus noires calomnies; où tous les Ordres, Ecclésiastiques & Séculiers, se tournerent contre elle; où sa vertu fut traitée d'hypocrisie & d'illusion; où les merveilleux effets de son pouvoir auprès de Dieu furent attribués aux sortiléges & à la magie. Nous le sçavons : mais aussi n'ignorons-nous pas que le Soleil sortant du nuage qui le couvroit, n'en est que plus lumineux; & que toutes les suppositions de l'envie, toutes ses inventions contre Geneviéve, ne servirent qu'à la relever, qu'à la mettre dans un plus grand jour, & à lui donner une splendeur toute nouvelle. Les Evêques se firent ses Apologistes. Bien-tôt les esprits furent détrompés, le mensonge fut confondu, la vérité tirée des ténébres qui l'enveloppoient, l'innocence hautement confirmée, & l'incomparable vierge dont l'enfer avoit entrepris de flétrir la mémoire, remise

dans ſon premier luſtre & rétablie dans ſa premiére réputation. Depuis cette victoire que remporta Geneviéve, quels honneurs lui ont rendu le ciel & la terre? Le ciel, dis-je, qui nous l'a enlevée, mais afin qu'elle nous devînt, pour ainſi parler, encore plus préſente par une protection continuelle. La terre, où elle répand les ſaintes richeſſes qu'elle va puiſer dans le ſein de la Divinité, & qu'elle nous communique ſi abondamment.

C'eſt de cette terre d'exil que nous faiſons monter vers elle, & que nous lui offrons notre encens. Culte le plus ſolemnel: nous voyons pour cela toutes les ſociétés de l'Egliſe ſe réunir, les plus auguſtes compagnies s'aſſembler, tout le peuple, grands & petits, paroître en foule, & chacun ſe faire un devoir de contribuer par ſa préſence à la pompe de ces cérémonies & de ces fêtes, où comme l'Arche du Seigneur, ſont portées avec tant d'appareil les précieuſes reliques dont nous avons éprouvé mille fois & dont tous les jours nous éprouvons la vertu. Culte le plus univerſel: il y a des dévotions particuliéres, & propres de certaines ames, de certains états; celle-ci eſt la dévotion commune, de tout ſexe, de tout âge, de toute condition. Culte le plus ancien & le plus conſtant: tout s'al-

tère & tout se rallentit par le nombre des années. Des pieux exercices que nos Peres pratiquoient, combien se sont abolis, ou par la négligence de ceux qui leur ont succédé, ou par une prétendue force d'esprit dont on s'est piqué, ou par le dangereux penchant que nous avons à la nouveauté : mais depuis tant de siécles on a toujours conservé, sur-tout dans cette ville capitale, les mêmes sentimens à l'égard de Geneviéve : ceux qui nous ont précédés, nous les ont transmis ; nous les avons, & nous en ferons part à ceux qui viendront après nous, afin qu'ils les fassent eux-mêmes passer aux autres qui les suivront jusqu'à la derniere consommation des tems. La face des choses a changé bien des fois : mais dans les différentes situations des affaires & au milieu de toutes les révolutions, le culte dont je parle a toujours subsisté. La face des choses changera encore ; car dans la vie humaine, y a-t-il rien qui ne soit sujet aux vicissitudes & aux variations ? mais malgré les variations & les vicissitudes, jugeant de l'avenir par le passé, ce culte si solidement établi & si profondément gravé dans les cœurs, subsistera. L'héréſie l'a combattu, le libertinage en a raillé ; mais tous les efforts de l'héréſie, toutes les impiétés du libertinage, ne lui ont pû donner

la moindre atteinte. Il s'eſt maintenu contre toutes les attaques, & jamais les plus violentes attaques ne l'affoibliront. Culte le plus religieux : il y a certains tems de l'année, certaines fêtes & certains jours où la piété des peuples ſe réveille, & où ils donnent des marques plus ſenſibles de leur religion. Telle eſt la fête que nous célébrons aujourd'hui. Il ſemble qu'à ce grand jour tous les cœurs ſe raniment. On voit le tombeau de Geneviéve entouré & comme inveſti de troupes innombrables de ſupplians, qui ſe relévent ſans ceſſe & ſe ſuccédent. Le temple qui les reçoit, cet auguſte & vénérable monument de la pieuſe antiquité, les peut à peine contenir. A l'entrée de cette ſainte maiſon, il n'eſt point d'ames ſi indifférentes qui ne ſe trouvent, ou ſaiſies d'une crainte reſpectueuſe, ou remplies d'une confiance toute filiale. Que de ſacrifices offerts au Dieu vivant! que de vœux préſentés à Geneviéve ! que de cantiques récités en ſon honneur ! que de larmes répandues à ſes pieds ! Ah, Chrétiens, que ces ſentimens de religion ſi ardens & ſi vifs, ne ſont-ils d'ailleurs auſſi efficaces & auſſi parfaits qu'ils le devroient être ! mais nous en abuſons, & nous les corrompons. Nous allons à Geneviéve avec des cœurs tendres pour elle,

& durs pour Dieu. Nous demandons à Geneviéve qu'elle nous conduiſe au port du ſalut où Dieu nous appelle, & nous n'en voulons pas prendre la voie que Dieu nous a marquée. Nous apportons auprès des cendres de Geneviéve nos péchés pour en obtenir la rémiſſion; & nous ne voulons, ni les expier par la pénitence, ni même en interrompre le cours par la réformation de nos mœurs. Nous prétendons honorer Geneviéve, ſans ceſſer de deshonorer Dieu & de l'outrager. Comment l'entendons-nous? & par où avons-nous cru juſqu'à préſent pouvoir faire une ſi monſtrueuſe alliance?

Quoi qu'il en ſoit, vous voyez dans notre Sainte l'accompliſſement de cette parole du Saint-Eſprit, que la mémoire du juſte ſera éternelle; *In memoria æterna erit juſtus:* au lieu que celle des pécheurs périra, & périt en effet tous les jours; *Periit memoria eorum.* Tant de Grands, idolâtres de leur grandeur & enflés de leur fortune, étoient recherchés, reſpectés, redoutés ſur la terre, tandis que l'humble Geneviéve ne penſoit qu'à y ſervir Dieu. Ils n'étoient attentifs qu'à leur propre gloire, & elle n'étoit attentive qu'à la gloire de Dieu. Ils ne travailloient qu'à éterniſer leur nom dans le monde, & elle ne travailloit

Pſ. 111. 9. *Pſal.*

qu'à y rendre le nom de Dieu plus célébre. Qu'eſt-il arrivé ? Toute la grandeur des uns s'eſt évanoüie, leur fortune dans un moment a été détruite, ils ont diſparu, & la mort en les faiſant diſparoître aux yeux des hommes, les a effacés de notre ſouvenir. Où parle-t-on d'eux ; & ſi l'on parle de quelques-uns, eſt ce pour ſolemniſer leurs fêtes ? eſt-ce pour chanter publiquement leurs loüanges ? eſt-ce pour implorer auprès de Dieu leur ſecours ? eſt-ce pour ſe proſterner devant leurs tombeaux ? Je dis devant ces tombeaux abandonnés & déſerts ; ces tombeaux, d'où nous ne remportons qu'une triſte & lugubre idée de la fragilité humaine ; ces tombeaux, où ſouvent ſans nulle réflexion à celui qu'ils couvrent de leur ombre & qu'ils tiennent enſéveli dans les ténébres, nous allons ſeulement vanter les ornemens qui frappent notre vûe, & admirer les inventions de l'art dans la matiére qui les compoſe. Voilà, Grands du ſiécle, à quoi ſe termine cette fauſſe gloire, dont vous êtes ſi jaloux. Mais la gloire des Saints, & en particulier la gloire de Geneviéve, eſt une gloire ſolide & durable. Sans avoir jamais cherché à briller dans le monde, elle y eſt plus connue & plus révérée que tous les monarques & tous les

conquérans du monde. Ce n'eſt pas que par rapport au monde, Dieu n'ait laiſſé & ne laiſſe encore bien des Saints, après leur mort, dans l'état obſcur où ils ont voulu vivre. Mais que leur importe que leurs noms ſoient inconnus aux hommes, lorſqu'ils ſont marqués avec les caractères les plus glorieux dans le livre de vie ? Leur humilité n'eſt elle pas abondamment récompenſée par ce poids immenſe d'une gloire immortelle dont ils ſont comblés dans le ſéjour même de la gloire. C'eſt à cette gloire, Chrétiens, que nous devons aſpirer ſans ceſſe ; c'eſt à l'égard de cette gloire qu'il nous eſt permis de penſer à nous élever, à nous pouſſer, à nous avancer. Travaillons-y ſelon les exemples & ſous les auſpices de l'illuſtre Geneviéve : ſelon ſes exemples, puiſque Dieu nous la propoſe aujourd'hui comme notre modéle : ſous ſes auſpices, puiſque nous l'avons choiſie, & que Dieu lui-même nous l'a donnée pour notre avocate auprès de lui & notre Patrone. Imitons ſes vertus, pour nous rendre dignes de ſa protection ; & ſervons nous de ſa protection, pour nous mettre en état de bien imiter ſes vertus. C'eſt ainſi que nous aurons part à ſes faveurs en cette vie, & à ſon bonheur dans l'autre, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE
DE
SAINT FRANÇOIS DE SALES.

In fide & lenitate ipſius ſanctum fecit illum.

Dieu l'a fait ſaint par l'efficace de ſa foi & de ſa douceur. Dans l'Eccléſiaſtique, chap. 45.

C'Est la concluſion de l'éloge que l'Ecriture ſainte a fait de Moyſe : mais il ſemble qu'en faiſant cet éloge, elle ait eu au même tems en vûe le glorieux ſaint François de Sales, dont nous célébrons la fête ; & je n'aurois qu'à ſuivre dans le texte ſacré le paralléle de ces deux grands hommes, pour ſatisfaire pleinement à ce que vous attendez de moi, & pour vous donner une haute eſtime de celui que vous honorez en cette Egliſe. Car prenez garde, s'il vous plaît : le Saint-Eſprit entreprenant lui-même de canoniſer Moyſe,

dit que ce saint Législateur eut une grace spéciale, pour être chéri de Dieu & des hommes, *Dilectus Deo & hominibus :* que sa mémoire est en bénédiction, *Cujus memoria in benedictione est ;* que Dieu l'a égalé dans sa gloire aux plus grands Saints, *Similem illum fecit in gloria Sanctorum ;* que par la vertu de ses paroles, il a appaisé les monstres, *Et in verbis suis monstra placavit ;* que le Seigneur l'a glorifié en présence des Rois, *Glorificavit illum in conspectu Regum ;* qu'il lui a confié la conduite & le gouvernement de son peuple, *Et jussit illi coram populo suo ;* qu'il l'a établi pour enseigner à Israël & à Jacob une Loi dont la pratique doit être une source de vie, *Et dedit illi legem vitæ & disciplinæ :* mais surtout qu'il l'a fait Saint en considération de sa foi & de sa douceur, *In fide & lenitate ipsius sanctum fecit illum.* Je vous demande, Chrétiens, si vous ne reconnoissez pas à tous ces traits, le grand Evêque de Genève ; & si dans le dessein que j'ai de lui en faire l'application, vous ne m'avez pas déja prévenu ? Un Saint chéri de Dieu & des hommes, un Saint dont la mémoire est par-tout en bénédiction, un Saint qui a dompté les monstres de l'héréſie & du schisme, un Saint respecté & honoré des Monarques de la terre, un Saint qui n'est *Eccles.* c. 45.

entré dans le gouvernement de l'Egliſe que par l'ordre exprès de Dieu, un Saint qui a inſtruit tout le monde chrétien des devoirs de la véritable piété, un Saint Inſtituteur & Auteur de cette admirable régle qui a ſanctifié tant d'épouſes de Jeſus-Chriſt, mais particuliérement un Saint canoniſé pour l'excellent mérite de ſa douceur, *In lenitate ipſius ſanctum fecit illum :* encore une fois, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas l'incomparable François de Sales ? Arrêtons-nous là : c'eſt la plus juſte & la plus parfaite idée que nous puiſſions concevoir de cet homme de Dieu. Il a été l'Apôtre de la Savoye, l'Oracle & le Prédicateur de la France, le modéle des Prélats, le Protecteur des intérêts de Dieu dans les Cours des Princes, le fléau de l'héréſie, le Défenſeur de la vraie Religion, le Pere d'un Ordre floriſſant ; en un mot, l'ornement de notre ſiécle : mais nous comprendrons tout cela, en diſant que ce fut, comme Moyſe, un homme doux ; & par ſa douceur, capable auſſi bien que Moyſe, de faire des prodiges. Douceur évangélique, aimable caractère de notre Saint, qui fera le ſujet non-ſeulement de ſon Panégyrique, mais de votre inſtruction & de la mienne. Car à Dieu ne plaiſe que je ſépare l'un de l'autre, ni que je pré-

tende aujourd'hui loüer ce saint Evêque, uniquement pour le loüer, & pour l'élever. Son éloge doit être notre édification, & tout-ensemble notre confusion : l'édification de notre Foi, & la confusion de notre lâcheté. C'est ici un Saint de nos jours, & par-là même plus propre à faire impression sur nos cœurs : un Saint dont les exemples encore récens ont je ne sçai quoi de vif, qui nous anime & qui nous touche. Il ne s'agit donc pas de lui rendre un simple culte ; il s'agit de nous former sur lui, comme il s'est lui-même formé sur le Saint des Saints, qui est Jesus-Christ ; & voilà pourquoi nous avons besoin du secours du Ciel. Demandons-le par l'interceſſion de la Reine des Vierges. *Ave, Maria.*

QUand je parle de la douceur, & que je fonde toute la gloire du saint Evêque de Genève sur le mérite de cette vertu, ne croyez pas que je veuille parler d'une vertu commune qui se trouve en de médiocres sujets, & qui n'ait rien de grand & de relevé. La douceur, dit excellemment saint Ambroise, appellée dans l'homme humanité, est en Dieu l'un des plus spécifiques & des plus beaux attributs de la divinité. Car, ajoûte ce saint Docteur, de voir un

Dieu auſſi puiſſant & auſſi indépendant que le nôtre, ſouffrir néanmoins ce qu'il ſouffre des impies ; & malgré leur impiété, conſerver pour eux un cœur de Pere, faire luire ſur eux ſon Soleil, les prévenir de ſes bienfaits, & les combler de ſes graces, n'eſt-ce pas ce qu'il y a dans ce ſouverain Maître de plus admirable ? Tout le reſte, ſi je l'oſe dire, ne m'étonne point. Qu'étant Dieu, il ſoit éternel, c'eſt une conſéquence de ſon être, qui ne ſurprend point ma raiſon. Mais qu'étant Dieu, il ſoit patient juſqu'à l'excès, & comme inſenſible aux injures qu'il reçoit ; que même il en aime les auteurs, & qu'il les recherche, c'eſt ce que j'ai peine à comprendre. Demandez à ſaint Paul ce que c'eſt que l'Incarnation du Verbe, cet ineffable & auguſte Myſtère ? Rien autre choſe que la bénignité d'un Dieu Sauveur, qui a paru avec éclat, & qui s'eſt révélé au monde : *Cùm autem benignitas & humanitas apparuit Salvatoris noſtri Dei.* Auſſi que n'a pas fait le Fils de Dieu, pour exalter cette vertu dans le Chriſtianiſme, puiſqu'il l'a canoniſée ſi hautement, *Beati mites* ; puiſqu'il l'a propoſée comme l'abrégé de toute ſa doctrine, *Diſcite à me quia mitis ſum* ; puiſqu'il en a fait l'appanage de ſa Royauté, *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus* ;

Epiſt. ad Tit. c. 3.

Matth. c. 5.

Matth. c. 11.

Matth. c. 21.

puiſque ſon Précurſeur s'en eſt ſervi comme d'une preuve ſenſible que cet Agneau de Dieu étoit le Meſſie, *Ecce Agnus Dei ;* puiſque l'Apôtre exhortant les Fidéles, & voulant les engager par ce que Jeſus-Chriſt avoit eû de plus cher, à pratiquer leurs devoirs, les en conjuroit par la douceur de cet Homme-Dieu, *Obſecro vos per manſuetudinem Chriſti ;* puiſqu'au rapport du ſixiéme Concile, on ne repréſentoit Jeſus-Chriſt dans les premiers ſiécles de l'Egliſe que ſous la figure de Paſteur, ſi toutefois on peut appeller figure ce qui étoit une ſolide & inconteſtable vérité. En voilà trop, Chrétiens, pour ne pas connoître tout le prix & toute l'excellence de la douceur ; laquelle après tout, n'eſt pas tant une vertu particuliére, qu'un tempérament général de toutes les vertus. Car la grace a ſon tempérament auſſi-bien que la nature ; & la douceur chrétienne, au ſentiment même de l'illuſtre François de Sales, n'eſt qu'une certaine conſtitution de l'homme intérieur, qui le rend ſoumis à Dieu, tranquille en lui-même, & bienfaiſant à l'égard des autres. Or elle ne peut avoir ces trois effets, qu'elle ne ſe répande en quelque ſorte ſur toutes les vertus; réglant les entrepriſes de la Force, modérant l'extrême ſévérité de la Juſtice, inſpirant

Joan. c. 1.

2. Cor. c. 10.

du courage à l'humilité, corrigeant les excès du zéle, dépouillant la charité de toute aſſection propre, pour lui en donner d'univerſelles. Un homme avec de telles diſpoſitions eſt ſans doute un homme débonnaire & doux. Vertu ſublime, mais ſur-tout vertu la plus efficace & la plus puiſſante comme je vais vous le faire voir dans l'exemple de ſaint François de Sales.

Je trouve que ce ſaint Prélat a été choiſi de Dieu pour deux fins importantes, qui ont également partagé ſa vie, & ſes glorieux travaux : premierement, pour combattre & détruire l'héréſie ; ſecondement pour rétablir la piété chrétienne preſqu'entiérement ruinée. Il a fait pour l'un & pour l'autre tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme apoſtolique ; & il a eû des ſuccès que nous aurions peine à croire, ſi les témoignages encore vivans, avec le conſentement public, n'en étoient une double conviction. Mais je prétends que c'eſt à ſa douceur, que ces bénédictions du Ciel doivent être ſinguliérement attribuées. Voici donc le partage de ce diſcours. François par la force de ſa douceur a triomphé de l'héréſie ; c'eſt le premier point. François par l'onction de ſa douceur a rétabli la piété dans l'Égliſe ; c'eſt le ſecond point. Tous deux feront le ſujet de votre attention.

I PARTIE.

DE dire que la providence ait permis la propagation de l'héréſie dans le Diocèſe de Genève, pour donner à François de Sales une matiére de triomphe, c'eſt une penſée, Chrétiens, qui n'eſt pas hors de toute vrai-ſemblance, & qui peut abſolument s'accorder avec les ſecrets & adorables conſeils de la prédeſtination divine. J'aime mieux dire néanmoins, ce ſentiment eſt plus conforme à la conduite ordinaire du Ciel, que ſuppoſé le déſaſtre de ces peuples voiſins de la France, Dieu ſuſcita cet homme apoſtolique, pour être tout-enſemble & leur Prince & leur Paſteur : de même qu'autrefois il ſuſcita David en faveur des Iſraëlites ; *Et ſuſcitabo Paſtorem unum, ſervum meum David ; ipſe erit Princeps in medio eorum.* Ezech. c. 34. Vous ſçavez en quel état ſe trouvoit réduit ce pays infortuné, quand Dieu uſa envers lui de cette miſéricorde. Genève dont la Seigneurie avoit été conteſtée pendant pluſieurs ſiécles entre les Evêques & les Comtes de Genévois, étoit à la fin devenue ſujette de l'héréſie. Depuis ſoixante ans elle avoit ſecoué le joug des Puiſſances de la terre & du Ciel, pour ſe ſoumettre à celles de l'enfer. La religion nouvelle de Calvin s'y étoit retranchée comme dans ſon fort ; & la Fran-

ce avoit eû au moins le bonheur de pouſſer ce poiſon hors de ſon ſein, après l'y avoir malheureuſement conçû : Dieu ne voulant pas que ce Royaume très-Chrétien fût le ſiége & le rempart de l'erreur. C'étoit un triſte ſpectacle de voir tous les environs de Genève, c'eſt-à-dire, des Provinces entiéres, embraſées du même feu que cette Ville infidéle : plus de Loi, ni de Prophéte ; les pierres du Sanctuaire étoient diſperſées, les Temples détruits, ou profanés. Jéruſalem ne fut jamais plus digne de larmes : car elle n'avoit été violée que par ſes ennemis, *Manum ſuam miſit hoſtis ad omnia deſiderabilia ejus ;* au lieu que Genève, ſelon l'expreſſion d'Iſaïe, étoit infectée de ſes propres habitans ; *Terra infecta eſt ab habitatoribus ſuis.* Eux-mêmes avoient porté les mains ſur l'Autel du Seigneur, pour le renverſer ; eux-mêmes avoient aboli les ſacrifices, & rompu l'alliance que Dieu avoit faite avec leurs Peres : *Quia tranſgreſſi ſunt leges, diſſipaverunt fœdus ſempiternum.* Or qui réparera ces ruines ? ne faut-il pas la force d'un Conquérant, pour purger cette terre de tant de monſtres ? Non il ne faut que la douceur de François de Sales.

Jerem. Thren. c. 1.

Iſaï. c. 24.

Ibid.

Il me ſemble que j'entends les Anges tutélaires de Genève, qui en font à Dieu la demande

demande & le vœu public, en lui adreſſant ces belles paroles de l'Ecriture : *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ.* Seigneur, vous vous voyez ici déſormais comme dans une terre étrangère, depuis qu'elle n'eſt plus de votre obéiſſance : envoyez au plûtôt l'Agneau que vous avez choiſi, pour la ſoumettre & pour y rétablir votre empire. Dieu les exauce, mes chers Auditeurs ; François, quoique l'aîné d'une illuſtre maiſon dont il devoit être l'appui, éclairé des lumiéres du ciel, abandonne tous les avantages de ſa naiſſance, renonce même à ſon patrimoine, pour ſe conſacrer & pour donner ſes ſoins à l'Egliſe de Genève. Le Duc de Savoye forme un deſſein digne de ſa piété. Ce Prince entreprend la converſion de ce grand Diocèſe, & François le ſeconde dans cette entrepriſe. Il en reçoit la Miſſion de ſon Evêque, qui put bien lui dire en cette rencontre ce que le Sauveur diſoit à ſes diſciples : *Ecce ego mitto vos ſicut agnos inter lupos ;* je vous envoie comme un agneau au milieu des loups. Le ſaint Siége autoriſe ce choix ; & afin qu'il ſoit encore plus authentique, le nouvel Apôtre eſt nommé ſucceſſeur à l'Evêché de Genève. Dignité qu'il ne cherche point, & qu'il ne refuſe point : qu'il ne cherche

Iſaï. 16.

Luc. c. 10.

point, parce que c'eſt un titre d'honneur ; mais auſſi qu'il ne refuſe point, parce qu'il l'enviſage comme un moyen que la Providence lui fournit, pour travailler plus efficacement à la deſtruction de l'héréſie. Ainſi, Chrétiens, le voilà cet agneau choiſi de Dieu, pour exercer ſur ces peuples égarés une domination auſſi puiſſante que ſainte. Oui, Genève lui obéira. Il eſt ſon Prince, & elle reléve de lui ; il eſt ſon Paſteur, & elle eſt ſon troupeau ; les droits qu'il a ſur elle ne ſouffrent point de preſcription : tant qu'elle portera le caractère du baptême, elle n'effacera jamais les marques de ſa dépendance. Si les armes de la Savoye n'ont rien pû ſur elle, il faut qu'elle ſoit vaincue par la douceur de François de Sales.

Il entre, mes chers Auditeurs, dans cette vigne déſolée, qui refleurit à ſa vûe pour porter bientôt des fruits de grace. Il y marche, mais comme un géant. Autant de pas qu'il fait, autant de conquêtes. Par-tout il arbore l'étendart de la vraie Religion ; par-tout on ne voit que des Egliſes renaiſſantes ; par-tout les Saints, dégradés, pour ainſi dire, & privés du culte qui leur eſt dû, ſont rétablis dans leurs anciens titres & dans tous leurs honneurs. Chaque jour raméne de nouveaux ſujets à

Jesus-Christ, & chaque jour grossit la moisson que François prend soin de recueillir. Ah! Chrétiens, que ne peut point un homme possédé de l'esprit de Dieu, & libre des intérêts de la terre! Vous sçavez combien la conversion d'une ame engagée dans l'erreur, est un ouvrage difficile. Ce retour du mensonge à la vérité, sur-tout dans un esprit opiniâtre, est mis au nombre des miracles, tant il est rare. Rappeller un homme du péché à la grace, c'est beaucoup, disoit Pierre de Blois. De l'idolâtrie payenne le convertir à la connoissance d'un Dieu, c'est quelque chose de plus. Mais de l'héresie embrassée volontairement & défendue avec obstination, le faire revenir à la créance orthodoxe & catholique, c'est une espéce de prodige. Nous avons bien vû des peuples, dit un sçavant historien, quitter tout d'un coup la superstition pour se soumettre à la foi chrétienne. Un Xavier a de la sorte converti lui seul des millions d'ames. L'héresie a eû ses décadences, tantôt par la succession des tems comme la Pélagienne, tantôt par le changement des Etats comme l'Arienne, quelquefois par la force des armes comme plusieurs autres. Mais que des Provinces entiéres, sans autre secours que celui de la parole, aient été réduites

d'une créance hérétique à l'obéiſſance de la foi, c'eſt ce que nous ne liſons point dans l'hiſtoire de l'Egliſe Non, mes chers Auditeurs, on ne le liſoit point avant que l'homme de Dieu, François de Sales, eût opéré cette merveille ; elle étoit réſervée à nos jours, ou plûtôt à ſa vertu. Car il eſt vrai que jamais Apôtre ne travailla avec de plus prompts & de plus merveilleux ſuccès. A peine eut-il prêché dans Thonon, ville du Chablais, que plus de ſix cens perſonnes ouvrirent les yeux & renoncérent à l'erreur qui les aveugloit. Le démon de l'héréſie fuit de toutes parts, & le zélé Prédicateur de la vérité le pourſuit juſques dans Genève, où ce fort-armé regnoit en paix. L'enfer eſt confondu, ſes miniſtres mêmes ſont ébranlés ; François les gagne & en fait des miniſtres de l'Evangile.

Diſpenſez-moi, Chrétiens, de vous dire en détail tous les avantages qu'eut ce ſaint Prélat, & qu'il remporta ſur l'héréſie. Ce qui n'a pas épuiſé ſa charité, laſſeroit peut-être votre patience. Tout le Chablais fut étonné de ſe voir catholique, mais d'un étonnement bien plus heureux que celui dont le monde, ſelon les termes de ſaint Jérôme, fut autrefois ſurpris en ſe voyant Arien. Genève eſt forcée de

payer le juſte tribut d'un grand nombre de ſes citoyens, qui diſcernent enfin la voix de leur paſteur. De tous les endroits de la France l'héréſie vient lui faire hommage, & preſque tous ceux de ce Royaume qui penſent à leur converſion, vont chercher l'Evêque de Genève. Il y diſpoſe par ſes ſoins l'un des plus grands hommes de notre ſiécle, le Connétable de Leſdiguiéres; & pour vous faire voir que je ne dis rien qui ne ſoit établi ſur les preuves les plus certaines, je vous prie de remarquer que ce n'eſt point ici un ſujet dont la vérité puiſſe être altérée, ou par l'éloignement des lieux, ou par l'antiquité des faits. Je parle ſuivant la dépoſition publique & juridique des témoins les plus irréprochables: témoins oculaires, témoins illuſtres & pour leur doctrine & pour leur piété, qui nous apprennent que François de Sales, par l'ardeur de ſon zéle & ſes glorieux travaux, gagna à l'Egliſe & convertit plus de ſoixante & dix mille hérétiques.

Mais dites moi, Chrétiens, comment s'accomplit ce miracle, comment François trouva le ſecret de dompter ces eſprits rébelles: quelles armes il oppoſa à l'eſprit de ténébres, & de quel charme il uſa pour adoucir la fierté de l'héréſie & pour la rendre traitable. Ce fut un charme ſans doute,

mais un charme innocent que lui fournit la Sageſſe incréée : *Beati mites, quoniam ipſi poſſidebunt terram.* La douceur de ſon eſprit le mit en poſſeſſion de tant de cœurs ; & ſi vous m'en demandez la raiſon, je la donne en deux mots : c'eſt que pour exécuter ce grand ouvrage, il fallut ſouffrir beaucoup, & agir de même. Or ce fut la douceur chrétienne qui lui rendit tout ſupportable, & tout poſſible. Tout ſupportable ; car ce fut une douceur patiente. Tout poſſible ; car ce fut une douceur entreprenante & agiſſante. D'où je conclus que c'eſt par cette vertu qu'il a ſi glorieuſement triomphé de l'erreur.

Matth. 5. 5.

Douceur patiente & à l'épreuve de tout. Par combien de calomnies l'enfer s'efforce-t-il de décrier ſon miniſtère ? Autant que ſa réputation eſt entiére & ſaine en elle même, autant eſt-elle déchirée par les ennemis de Dieu ; mais ce ſont les partiſans du menſonge, diſoit-il ; permettons-leur cette vengeance. Il y a quelque eſpéce de juſtice pour eux, & beaucoup de gloire pour nous : aimons-les & gagnons-les à Dieu, ils ſeront les premiers à nous juſtifier. De-là ſes propres calomniateurs, en l'outrageant par intérêt, l'aimoient par inclination. Cette inclination, quoique forcée, préparoit la voie à François de Sales,

pour entrer dans ces cœurs endurcis ; & je puis dire que c'étoit auſſi comme la grace prévenante qui les diſpoſoit à ſe reconnoître, & à ſortir de leur égarement. Combien d'inſultes a-t-il reçûes, & combien ſa douceur en a-t-elle remporté de ſignalées victoires ſur ceux mêmes qui l'inſultoient ? Il veut rétablir l'Egliſe de Thonon ; toute la ville ſe ſoulève contre lui ; on court aux armes ; les nouveaux convertis les prennent pour ſa défenſe. Ah ! mes chers enfans, s'écrie-t-il, en s'adreſſant à ſes défenſeurs, vous ne ſçavez pas encore ſous quelle loi vous vivez, & de quel eſprit vous devez être animés. En penſant défendre le paſteur, vous allez diſſiper le troupeau. L'Egliſe eſt fondée ſur la croix, & nous ne pouvons la rebâtir ſur un autre fondement. Prions pour nos perſécuteurs ; c'eſt ainſi que nous devons les combattre, & nous garantir de leurs coups. Evénement merveilleux, Chrétiens ! ces paroles calment l'orage de la ſédition ; François fait avec ſolemnité l'ouverture de ſon Egliſe ; trois bourgades entiéres viennent par leur préſence & par leur ſoumiſſion la conſacrer, & ſa douceur opére ce qu'on n'eût pû eſpérer de la violence. Seigneur, diſoit David, vous m'avez donné un bouclier de ſalut. *Clypeum* 2. *Reg.* 6. 22.

salutis : c'étoit après avoir échappé à mille périls. Cet esprit débonnaire & doux que vous m'avez inspiré, ne m'a pas seulement préservé de mes ennemis ; il a même
Ibid. multiplié le nombre de mes sujets : *Mansuetudo multiplicavit me.* N'est-ce pas François de Sales qui parle, mes chers Auditeurs, ou ne pouvoit-il pas parler de la sorte, lorsqu'un parti lui ayant dressé des embûches sur le chemin des Alinges, il en dressa lui-même d'autres à ses assassins, mais bien différentes. Ils venoient pour lui ôter la vie, & ils la reçûrent de lui ; sa douceur les désarma, les entraîna, & sur l'heure même les arracha à l'hérésie & les éclaira. Je passe tant d'autres exemples, où la douceur de notre saint Evêque fut toujours victorieuse. Douceur non-seulement patiente & souffrante, mais entreprenante & agissante.

Il l'a bien fallu, Chrétiens, pour porter les affaires de la religion au point où il les a conduites. Un sage prophane s'étonnoit autrefois que nos anciens Prophétes se fussent trouvés si souvent dans les Cours des Princes, traitant & conversant avec eux. Pour des hommes du ciel, disoit-il, c'étoit avoir beaucoup de commerce avec la terre. Oui, répond saint Jérôme, mais ils n'en avoient que pour les affaires de

Dieu ; & s'ils les eussent abandonnées, qui en eût pris soin ? L'Evêque de Genève a paru dans les Palais des Grands, mais comment ? comme un Elie pour y soutenir les intérêts du Seigneur & de la vraie foi. Je puis même ajoûter qu'il y a plus fait par sa douceur, que ce Prophéte avec son esprit de feu. On n'eût jamais pensé que ce qu'il proposa au Conseil de Savoye pour l'extirpation de l'héresie, dût être agréé. La prudence humaine s'y opposoit, & le projet étoit trop conforme aux maximes de Dieu, pour s'accorder avec la politique des hommes. Mais laissez agir François de Sales. Tandis qu'on tient conseil en la présence du Duc, il en tient un autre avec Dieu même, & c'est assez. Le sentiment du saint Apôtre l'emportera; l'interdit de la nouvelle secte sera publié ; les ministres seront bannis, les catholiques maintenus ; ceux de Genève exclus de leurs demandes ; tous ces articles arrêtés, ratifiés, exécutés. N'en soyons point surpris. C'est que Dieu qui tenoit en sa main le cœur du Prince, l'a remis en celle de François ; & François par l'impression de sa douceur lui fait prendre tous les mouvemens de son zéle.

Mais, ô Providence, que faites-vous ! Pendant que la paix entre les couronnes

de France & de Savoye, favorise la guerre que cet Apôtre a faite à l'hérésie, vous laissez une autre guerre s'allumer entre ces deux Etats; & cette guerre portée jusques dans le sein de son Eglise, va donner la paix aux rébelles. Avez-vous donc entrepris de troubler vos propres desseins ? Non, Chrétiens; mais elle veut faire part à la France du bien que la Savoye possédoit : & parce que ce bienheureux Prélat est attaché aussi fortement à Genève, qu'une intelligence à l'astre qu'elle remue, il faut que les intérêts de ce Diocèse l'en séparent, afin qu'il puisse dire avec le Sauveur du monde en quittant son troupeau : Il est à propos pour vous que je vous quitte ; *Expedit vobis ut ego vadam.* Ce coup sans doute fut un des plus favorables pour la France. Notre invincible Héros, Henri le Grand, fit bien des conquêtes sur la Savoye : mais une des plus avantageuses fut d'attirer à sa Cour cet homme de Dieu. Il y est conduit par le même esprit, qui conduisit Jesus Christ au désert. L'opinion de sa sainteté, le bruit de ses merveilles préviennent les cœurs en sa faveur. Les peuples le comblent d'honneurs ; & Henri, c'est-à dire, le plus grand Roi qui portât alors la couronne, n'épargne rien pour lui donner toutes les marques

Joan. c. 10.

d'une singuliére estime. Cet Auguste Monarque, qui ne prisoit que le mérite, & dont le discernement étoit admirable pour le connoître, découvrit d'abord dans le saint Prélat d'éminentes qualités; & s'en expliquant un jour : Non, dit il, je ne connois point d'homme dans tout mon Royaume plus capable de soutenir les intérêts de la Religion & ceux de l'Etat. Comme la ressemblance forme les liaisons, ce Prince également belliqueux & débonnaire aima François, en qui il voyoit tant de courage à combattre les ennemis de l'Eglise, & au même tems une douceur si engageante. Il l'aima, dis je, jusqu'à l'honorer de sa plus intime familiarité, n'estimant pas qu'il y eût de la disproportion, quand la majesté se trouvoit d'une part & la sainteté de l'autre. Les belles espérances de fortune, dira peut-être ici quelque mondain! si ce Prélat eût sçû profiter de son crédit, il pouvoit parvenir aux plus hauts rangs. Ce n'étoient pas seulement des espérances, mes chers Auditeurs, c'étoient de la part d'Henri des preuves effectives d'une bienveillance & d'une magnificence toute Royale. Déja par son Ambassadeur auprès du souverain Pontife, il demandoit pour François le chapeau de Cardinal, déja il lui assûroit des Evêchés

de ſon Royaume le premier vaquant ; déja pour l'attacher de plus près à ſa perſonne, il lui offroit le ſiége de Paris, ſous le titre de Coadjuteur. La fortune ne lui a donc pas manqué ; mais cet homme Evangélique ſe crut obligé, pour l'intérêt de Dieu, de manquer à une ſi éclatante fortune ; & quelque jugement qu'en puiſſe faire la ſageſſe du ſiécle, ſi François de Sales eût uſé de ſa faveur ſuivant les vûes du monde, jamais il n'eût eu dans l'eſtime d'Henri la place qu'il y occupoit, & nous ne ferions pas aujourd'hui ſon éloge. C'eût été un grand Cardinal, & non un grand Saint: on eût parlé de lui, tandis qu'il vivoit encore ſur la terre ; mais maintenant ſon nom ſeroit dans l'oubli : au lieu que par un renoncement ſi généreux & ſi rare, il l'a rendu immortel.

Ce fut après tout un langage bien nouveau à la Cour, que celui de Francois de Sales. Que répondit-il à notre glorieux Monarque, & que lui repréſenta-t il ? Qu'il étoit à la ſuite de la Cour, non point pour ſes propres affaires, mais pour celles de ſon Diocèſe. Qu'il ſeroit bien condamnable, s'il négligeoit les unes pour avancer les autres. Que l'Egliſe de Genève étoit ſon épouſe ; & qu'il lui ſeroit d'autant plus fidéle, que c'étoit une épouſe affli-

gée, dont il devoit être la consolation & le soutien. Que Dieu l'avoit appellé à la conversion de sa patrie, & qu'il mourroit dans la poursuite de ce dessein. Que pour cela il avoit besoin de toutes les bontés de sa Majesté, & qu'il n'en attendoit nulle autre grace. Voilà, pour m'exprimer de la sorte, comment les Saints font leur cour. Voilà comment les Athanases l'ont faite auprès de Constantin, les Remis auprès de Clovis, les Thomas auprès de Henri Roi d'Angleterre, toujours pour la gloire de Dieu & la cause de l'Eglise. Grand Roi, ajoûta François, Dieu vous demande trois choses : le rétablissement de la Religion catholique dans le pays de Gex, main-levée de tous les bénéfices usurpés par l'hérésie, & sûreté pour les Eglises qu'il lui a plû édifier par mes soins. Tous ces chefs étoient importans, Chrétiens ; & je me suis trompé, quand j'ai dit que François de Sales n'avoit point usé de son crédit : il en eût moins fallu pour s'élever aux plus grandes dignités. Mais possédant le cœur de Henri, que ne pouvoit-il pas se promettre & obtenir ? On lui dépêcha toutes les expéditions nécessaires. De-là il se transporte à Dijon. Il y annonce la parole de Dieu ; & pour toute reconnoissance, il souhaite que ses lettres soient enre-

giſtrées au Parlement de Bourgogne. Elles le ſont, il retourne en Savoye, il les fait exécuter avec une vigueur toute Apoſtolique. L'héréſie eſt déconcertée de ſe voir enlever le patrimoine de l'Egliſe', & il triomphe de voir tout le pays de Gex reconquis à J. C. Or encore une fois qui fit tout cela ? la douceur agiſſante de notre Apôtre. Tel fut le moyen qu'il mit en œuvre pour ſe rendre maître de tant d'eſprits. Eſt-ce par ſa doctrine qu'il perſuadoit ? il eſt vrai, c'étoit un des plus ſçavans Prélats de ſon ſiécle ; ſa profonde capacité fut admirée par les premiers hommes du monde, j'entends les Cardinaux Baronius & Bellarmin ; le ſaint Siége le conſulta ſur les points les plus difficiles de notre religion ; il a donné cent fois le défi aux miniſtres de l'héréſie, & leur fuite n'étoit pas tant une marque de leur peu de capacité & d'érudition, puiſqu'ils paſſoient pour les plus habiles qui fuſſent dans leur ſecte, qu'une preuve de la haute ſuffiſance de François. Mais vous ſçavez la belle parole du grand Cardinal du Perron : J'ai, diſoit-il, aſſez de ſcience pour convaincre les hérétiques ; mais l'Evêque de Genève a la grace pour les convertir. Quoi donc ? Etoit-ce une grace de miracles, comme celle d'un ſaint Grégoire ? Il en a fait,

Chrétiens, & de tels que les plus sévères informations n'ont servi qu'à les autoriser. Quand il n'y en auroit point d'autre, celui-ci seroit le plus authentique de tous, d'avoir converti tant d'hérétiques sans miracles. Mais disons toujours, & reconnoissons que c'est la douceur qui le rendit si habile dans l'art tout divin de gagner les ames. C'est elle qui lui concilia les esprits les plus indociles & les plus farouches, pour les ramener à Dieu. C'est par elle que les hérétiques mêmes, comme Théodore de Bèze, ont été si fortement combattus, que sans les intérêts humains qui les dominoient, elle les eût soumis. C'est elle qui tant de fois a engagé les plus obstinés hérétiques à le choisir pour arbitre de leurs différends. En sorte qu'on peut dire de lui, ce que l'Ecriture a dit de Moyse, que ce fut le plus affable, le plus prévenant, le plus condescendant de tous les hommes qui vivoient sur la terre : *Vir mitissimus super omnes homines qui morabantur in terrâ.* A quoi nous pouvons ajoûter que ce fut par-là même le plus efficace & le plus heureux dans ses saintes entreprises : qu'il a dompté Pharaon, ou plûtôt qu'il a dompté l'hérésie, plus intraitable encore que Pharaon ; & qu'il a délivré le peuple de Dieu de la servitude, en le réduisant sous *Num.* c. 12.

l'obéiſſance de ſon légitime Paſteur.

De-là, mes chers Auditeurs, double inſtruction pour nous. L'une par rapport à la vraie foi que François a prêchée & rétablie ; & l'autre par rapport à la maniére dont il l'a prêchée, & au moyen dont il s'eſt ſervi pour la défendre & la rétablir. Car apprenons d'abord à eſtimer notre foi, pour laquelle ce digne miniſtre du Dieu vivant a ſi glorieuſement combattu. Cultivons là dans nous-mêmes, comme il l'a cultivée dans les autres. Gardons ſurtout cette importante maxime, qu'il recommandoit ſi ſouvent, de faire paroître notre foi dans les moindres obſervances de notre religion, & particuliérement en celles dont l'héréſie a témoigné plus de mépris & plus d'horreur. Car ces pratiques, diſoit-il, ſuppoſé les principes de notre créance, ſont ſaintes & vénérables : il faut donc autant qu'il nous eſt poſſible, les maintenir, & d'autant plus les reſpecter en les obſervant, que l'erreur s'eſt plus attachée à les décrier en les rejettant. Plus elles ſont petites, plus elles ſervent d'exercice à notre ſoumiſſion & à notre foi. C'eſt bien mal travailler à la converſion des hérétiques, que d'entrer dans leurs ſentimens ſous prétexte de ne retenir que les choſes eſſentielles. Enfin, ajoûtoit-il,

je n'ai jamais vû perſonne reſpecter & obſerver les points les plus légers de la diſcipline de l'Egliſe, qui ne demeurât ferme dans la Foi : mais j'en ai bien vû de ceux qui les négligeoient, ſe démentir peu à peu, & tomber malheureuſement dans l'incrédulité. Voilà pourquoi il faiſoit état de ces Confrairies ſaintement inſtituées dans l'Egliſe, en ayant lui-même établi une ſous le titre de la Croix. Plus les Novateurs s'efforçoient de décréditer la pratique des vœux, plus il s'appliquoit à la relever ; s'étant lui-même engagé par vœu à réciter le Chapelet tous les jours de ſa vie. Plus ils railloient des jeûnes & des auſtérités corporelles, plus il en exaltoit l'uſage. Plus ils ſe déchaînoient avec fureur contre les Ordres Religieux, plus il portoit leurs intérêts & s'en déclaroit le Protecteur.

Mais d'ailleurs quelle autre leçon que cette douceur dont il aſſaiſonnoit toutes ſes paroles, tous ſes diſcours, & dont il ne ſe départit jamais dans toutes les occaſions où il eut à traiter avec le prochain. En cela imitant Dieu même, qui ſelon le beau mot du Sage, nous gouverne d'autant plus efficacement, qu'il nous conduit doucement : *Attingit à fine uſque ad finem fortiter, & diſponit omnia ſuaviter.* Car Sap. c. 8.

pour développer ce fonds de morale ſi étendu & ſi néceſſaire dans tous les états, prenez garde, s'il vous plaît : ce n'eſt point par la ſouveraineté de ſon empire que notre Dieu gagne nos cœurs. Il nous fait par-là dépendre de lui ; mais par-là il ne nous attire pas à lui. Ce n'eſt point par la ſageſſe de ſon entendement divin ; il peut bien nous éclairer par-là, mais non pas nous toucher. Si donc il s'inſinue dans nos ames, & s'il s'en rend le Maître, c'eſt par la douceur de ſon eſprit & de ſa grace. Ainſi, Chrétiens, ce n'eſt point par la hauteur & par la domination, beaucoup moins par la fierté & l'arrogance que nous nous concilierons les cœurs de ceux avec qui nous avons à vivre, ou dont la providence nous a chargés. Ce n'eſt point par nos belles qualités, ni par tous les avantages de notre eſprit, mais par la douceur de notre charité. Nous avons des monſtres à combattre, auſſi-bien que François de Sales, *Placavit monſtra* : les uns dans nous-mêmes, & les autres dans le prochain. Dans nous-mêmes ce ſont nos vices qui nous corrompent, nos paſſions qui nous dominent, l'eſprit du monde, l'amour du plaiſir, le libertinage, l'impiété, l'avarice, l'orgueil, l'ambition. Or ces monſtres domeſtiques, j'en conviens, c'eſt par la ſévérité que nous

Eccleſ. c. 45.

devons les exterminer de notre cœur, & les détruire. Soyons sévères alors, & ne nous épargnons point, ne nous flattons point; notre douceur nous seroit pernicieuse, & bien loin d'étouffer nos passions, elle ne serviroit qu'à les nourrir, & à les fortifier. Mais il y a d'autres monstres que nous devons attaquer dans le prochain, sur-tout dans ceux avec qui nous avons certains rapports de supériorité, de proximité, d'amitié: & ces monstres, par exemple, ce sont la colère de l'un, ses emportemens & ses violences, la haine de l'autre, ses animosités & ses ressentimens; l'humeur de celui-là, ses bisarreries & ses caprices; les désordres de celui-ci, ses habitudes criminelles & ses débauches. Voilà souvent la matiére de nos combats. Or je prétends que dans ces combats vous ne pouvez espérer de vaincre que par la douceur. Vous aurez beau chercher d'autres voies; il en faudra toujours revenir à celle que l'Evangile nous a enseignée: *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Heureux ceux qui sont doux & pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre: c'est-à-dire, parce qu'ils se rendront Maîtres des cœurs, & qu'ils les tourneront où il leur plaira. Non, tout autre moyen ne nous réussira pas; autorité, rigueur du droit, *Matth. c. 5.*

raiſon, adreſſe de l'eſprit. Car les autres ne défereront pas à nos belles penſées, & ils croiront juger des choſes auſſi ſainement que nous. Nous dirons bien des raiſons; mais on ne prendra pas toujours pour régle notre raiſon. Nous ferons valoir notre autorité; mais ce ne ſera ſouvent que pour cauſer de plus grandes révoltes. D'y procéder par la rigueur du droit, c'eſt s'engager dans des conteſtations éternelles, dans des examens infinis, & ſuſciter des guerres qui ne s'éteindront jamais. Il ne reſte donc que la douceur, qui gagne peu à peu, qui perſuade ſans diſpute, & qui entraîne ſans effort. Apprenez de moi, diſoit le Sauveur du monde, que je ſuis doux & humble de cœur: ſoyez-le comme moi, & vous entretiendrez le bon ordre & la paix; *Diſcite à me quia mitis ſum & humilis corde, & invenietis requiem animabus veſtris.* Je ſçai que pour cela il faudra prendre ſur ſoi, compatir, excuſer, diſſimuler, céder, condeſcendre, ſe ſoumettre, & s'humilier; & de plus, je ſçai que tout cela eſt difficile. Mais voilà pourquoi je vous diſois, il y a quelque tems, que la grande ſévérité du Chriſtianiſme conſiſtoit dans la pratique de la charité, & que c'étoit une illuſion de la vouloir chercher hors de-là, ou de prétendre la trouver ſans cela. Saint

Matth. c. 11.

François de Sales s'eſt adonné à un continuel exercice de la douceur pour l'intérêt de la Foi, & nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité. Car la charité ne nous doit pas être moins précieuſe que la Foi, & nous ne devons pas moins faire pour l'une que pour l'autre. C'eſt par la force de ſa douceur que François a triomphé de l'héréſie ; & c'eſt par l'onction de ſa douceur qu'il a rétabli la piété dans l'Egliſe. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention pour cette ſeconde partie.

II. PARTIE.

LEs Evêques, dit ſaint Denis, ſont les Princes de la Hiérarchie Eccléſiaſtique : il leur appartient donc de perfectionner les Fidéles, comme les Anges dans la Hiérarchie Céleſte perfectionnent ceux qui leur ſont inférieurs. De-là vient, ajoûte ſaint Thomas, l'obligation indiſpenſable qu'ont les Evêques d'être parfaits, puiſqu'il n'eſt pas poſſible, au moins dans l'ordre naturel des choſes, qu'ils communiquent aux autres par leur action ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Cette vérité dont les exemples particuliers ne nous convainquent pas toujours, ſe trouve pleinement juſtifiée dans notre illuſtre Prélat. Il a été choiſi de Dieu, pour répandre l'eſprit de piété

dans tout le corps de l'Eglise, & il l'a fait par trois excellens moyens : par la douceur de sa doctrine, par la douceur de sa conduite, par la douceur de ses exemples. C'est ce qui l'a élevé à un si haut rang, & placé comme l'Agneau de Dieu, sur la sainte Montagne : *Et vidi, & ecce Agnus stabat supra montem Sion.* *Apoc.* c. 14.

La piété tire un merveilleux secours de la doctrine, mais toute doctrine n'est pas propre à la piété. Sans parler de la fausse doctrine qui séduit, de la mauvaise doctrine qui corrompt, de la doctrine profane qui enfle, il y en a d'autres qui, toutes bonnes & toutes saintes qu'elles sont, ou surpassent l'esprit par leur élévation, ou l'épuisent par leur subtilité, ou l'accablent par leur rigueur. Les unes l'éclairent, sans l'émouvoir; d'autres la touchent, sans l'instruire; celles-ci sont trop mystérieuses, & l'embarrassent; celles-là trop austères, & le rebutent. Pourquoi de tant d'éloquentes prédications & de tant de livres remplis de piété, y en a-t-il si peu qui nous l'inspirent? C'est que la doctrine des hommes partant & d'un esprit défectueux, & d'un sens particulier, elle tient toujours des qualités de son principe; & par conséquent ne peut être ni parfaite ni universelle. Si elle entre dans un cœur, elle en trouve un autre fer-

mé; pour un qui la reçoit, cent l'écoutent avec indifférence : au lieu que celle qui vient de Dieu, se fait comprendre à tous, & goûter de tous : *Et erunt omnes docibiles Dei.* Joan. c. 6. Or telle est la merveille que je découvre dans le grand & incomparable François de Sales. Sa doctrine est une viande, non de la terre, mais du Ciel, qui de la même substance nourrit aussi-bien que la manne, toutes sortes de personnes. Et je puis dire, sans blesser le respect que je dois à tous les autres Ecrivains, qu'après les saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les Fidéles, que ceux de ce saint Evêque. Oui, Chrétiens, les Peres ont écrit pour la défense de notre Religion, les Théologiens pour l'explication de nos mystères, les Historiens pour conserver la Tradition de l'Eglise; ils ont tous excellé dans leur genre, & nous leur sommes à tous redevables : mais pour former les mœurs des Fidéles, & pour établir dans les ames une solide piété, nul n'a eû le même don que l'Evêque de Genève. Son Introduction seule à la Vie dévote, combien a-t-elle converti de pécheurs? Combien a-t-elle formé de Religieux? combien d'hommes & de femmes a-t-elle sanctifiés dans le mariage? Combien dans tous les états a-t-elle fait de

changemens admirables ? Je vous le demande, Chrétiens. Car pourquoi citer ici les souverains Pontifes, les Cardinaux, les Princes & les Rois qui lui ont donné tant d'éloges ; & pourquoi rapporter un nombre presque infini de miracles que la lecture de ce Livre a produits ? Vous l'avez entre les mains ; & une des marques les plus évidentes de son excellence & de son prix, c'est que dans le Christianisme il soit devenu si commun. L'avez-vous jamais ouvert, sans vous sentir excités à la pratique de la vertu, sans concevoir de saints désirs d'être à Dieu, sans que l'esprit de grace vous ait parlé intérieurement, sans que la conscience vous ait fait quelque reproche ? Or ce que vous avez éprouvé, mes chers Auditeurs, est une expérience générale, & la meilleure preuve de la proposition que j'ai avancée, sçavoir, que François par sa doctrine a répandu dans les cœurs l'esprit de la vraie piété.

Mais qu'y a-t-il donc dans cette doctrine qui la rende si universelle & si efficace ? Qui fait que ni les sçavans n'y trouvent rien au-dessous d'eux, ni les foibles rien de trop relevé ; qu'elle convient à toutes sortes de conditions ; qu'il n'y a point de tempérament qui n'en ressente l'impression ? C'est, mes Freres, cette douceur ineſtimable

eſtimable, qui faiſoit diſtiller de la plume de notre ſaint Evêque, comme des lévres de l'Epouſe, le lait & le miel : *Favus diſtillans labia tua, mel & lac ſub lingua tua.* Cant. c. 4. Voilà ce qui a donné tant de goût pour ſes ouvrages aux ames les plus mondaines & les moins ſenſibles à la piété. Prenez garde au reſte : je ne dis pas que la doctrine de François de Sales ſoit douce dans ſes maximes. Il n'y a rien de ſi difficile dans la loi chrétienne, qu'elle n'embraſſe ; mais en cela même elle eſt plus conforme à celle de Jeſus-Chriſt. Le Sauveur, remarque ſaint Auguſtin, dit que ſon joug eſt doux ; *Jugum meum ſuave eſt :* pourquoi ? parce qu'il nous impoſe une charge plus légère ? Matt. c. 11. non ſans doute : trois additions à la loi écrite qu'il exprime en ces termes, *Ego autem dico vobis*, ſont d'une obſervance Matt. c. 5. plus rigoureuſe, que tous les anciens préceptes. Le joug du Seigneur eſt doux, ajoûte ce Pere, non point à raiſon de ſa matiére, car c'eſt un joug ; mais par la grace de l'Evangile, qui nous aide à le porter. Ainſi la morale que François a enſeignée, eſt en elle-même une morale ſublime & de la plus haute perfection. Mais ſuivant le deſſein de ſon maître, il a par l'onction de ſes écrits adouci l'amertume de la croix, que Jeſus-Chriſt avoit rendue ſi déſirable

& ſi précieuſe en la détrempant dans ſon ſang. Ah ! Chrétiens, ſi la morale de ce ſaint Prédicateur, ſeulement tracée ſur le papier, eſt encore ſi puiſſante, que ne pouvoit-elle point, quand elle étoit vivante & animée ? & lorſqu'elle partoit immédiatement de ce cœur embraſé du zéle le plus pur & le plus ardent, quel feu ne devoit-elle pas répandre par tout ? De vous dire que François de Sales a été l'oracle de ſon tems, que Paris l'a admiré, que les Parlemens de France par des députations honorables l'ont recherché pour entendre ſa doctrine, qu'il fut l'Apôtre de la Cour, ce ſeroit peu ; & ſi vous ſçavez peſer les choſes au poids du ſanctuaire, vous l'eſtimerez plus ſortant de ce grand monde d'admirateurs qui le ſuivoient en foule & ſe retirant dans le déſert, c'eſt-à-dire, quittant la Cour & Paris, pour conſacrer les carêmes entiers aux moindres villes de ſon Diocèſe, & aimant mieux, comme Jeſus-Chriſt, prêcher dans les bourgades que dans Jéruſalem. De-là même auſſi ces bénédictions abondantes que Dieu donnoit à ſon miniſtère. De-là ces ſoupirs que pouſſoient vers le ciel ſes auditeurs ; & ces larmes qui couloient de leurs yeux. De-là ces fruits de pénitence qu'il recueilloit après ſes prédications Evangéliques, comme le ſeul

tribut qu'il prétendoit tirer de cet emploi : recevant les pécheurs, écoutant leurs confessions, les encourageant & les consolant, leur prescrivant des régles de vie conformes à leur état, & tout cela avec cette sage douceur qui les convainquoit & qui les attachoit inviolablement à leurs devoirs. Un des souhaits de saint Fulgence étoit de voir saint Paul prêchant l'Evangile; & ne vous sentez-vous pas, Chrétiens, touchés du même désir à l'égard de François de Sales? Or il est aisé de vous satisfaire : l'Evêque de Genève vit encore dans ses écrits, parce qu'il y a laissé tout son esprit : choisissez-le pour votre Prédicateur; en tous tems & en tous lieux vous pouvez l'entendre. Je n'aurai pas peu fait pour votre salut, si je puis vous engager à cette sainte pratique; & cet homme de Dieu aura la gloire de continuer après sa mort ce qu'il a si heureusement commencé pendant sa vie, lorsqu'il a établi la piété & le culte de Dieu par la douceur de sa doctrine.

Ce sujet est trop vaste, mes chers Auditeurs, pour le renfermer dans un seul discours. A cette douceur de la doctrine François joignit la douceur de la conduite dans le gouvernement des ames, & quel nouveau champ s'ouvre devant moi? Que dirai-je des effets merveilleux que produisit dans

l'Egliſe une telle direction ? Je n'en veux qu'un exemple : il eſt mémorable. Je parle de ce ſaint Ordre qu'il a inſtitué ſous le titre de la Viſitation de Marie. Oui, Chrétiens, c'eſt à la conduite de ſon Inſtituteur, à cette conduite également religieuſe & douce qu'il doit ſa naiſſance ; c'eſt ſur cette conduite qu'il eſt fondé, c'eſt par cette conduite qu'il ſubſiſte. Vous le ſçavez : Dieu choiſit l'illuſtre & vénérable Dame de Chantal pour l'exécution de ce grand ouvrage, & l'adreſſa à François de Sales, auquel il avoit inſpiré le même deſſein. Dès qu'elle a vû ce ſaint Prélat, qu'elle l'a entendu, la voilà d'abord gagnée par l'attrait de ſa douceur. Cette femme forte que nous avons enfin trouvée dans notre France, *Mulierem fortem quis inveniet ?* connoît bientôt que ſon ſaint directeur agit de concert avec Dieu dans cette affaire : *Guſtavit & vidit quia bona eſt negotiatio ejus.* Cela ſuffit, & ſans une plus longue délibération elle ſe réſout à tout entreprendre pour ſeconder ſon zéle : *Manum ſuam miſit ad fortia.* Elle rompt les liens qui la tiennent attachée au monde, elle quitte ſa patrie & va dans une autre terre planter une nouvelle vigne, qui devoit fructifier au centuple & ſe répandre de toutes parts : *De fructu manuum ſuarum plan-*

Prov. 31.

tavit vineam. A peine a-t-elle mis la main à l'œuvre du Seigneur, qu'un nombre de saintes vierges se joignent à elle pour prendre part au travail, & pour s'enrichir de graces & de vertus : *Multæ filiæ congregaverunt divitias.* Tel fut l'origine de cet Ordre si florissant. Vous me demandez quelle est sa loi fondamentale ? la voici dans les paroles du Sage au même endroit : *Et lex clementiæ in lingua ejus* ; une autre version porte, *lex mansuetudinis* ; c'est la loi de douceur, cette loi extraite du cœur de François, pour être gravée dans celui de ses filles en Jesus-Christ. Car il ne falloit pas qu'une si belle vertu mourût dans sa personne ; & si le double esprit du Prophéte dût être transmis à un autre, il étoit encore plus important que l'esprit simple & doux de ce glorieux fondateur fût multiplié : *Mansuetudo multiplicavit me.* Il semble en effet, que dans ces excellentes lettres par où il forma ce cher troupeau dont il étoit le conducteur, il ne leur recommande rien autre chose que la douceur de l'esprit. Cette douceur d'esprit est le sujet ordinaire de ces admirables entretiens que nous lisons, & qu'il avoit avec ces ames prédestinées. A cette douceur d'esprit il rapporte toutes les constitutions de son Ordre. Pourquoi de toutes les Con-

grégations religieuſes, celle-ci eſt-elle ſpécialement favoriſée du ciel ? Pourquoi par un avantage aſſez rare, lorſque le tems altère tout, croît-elle ſans ceſſe dans la perfection de ſon inſtitut, au lieu d'en dégénérer ? Pourquoi ſe remplit-elle tous les jours de tant de ſujets diſtingués, & par la ſplendeur de leur naiſſance, & par le mérite de leurs perſonnes ? c'eſt que l'eſprit de François y regne, c'eſt qu'elle eſt gouvernée par ſa douceur. Je ne dis pas ceci, mes très-chères Sœurs, pour vous donner la préférence au deſſus de tous les Ordres de l'Egliſe : vous les devez honorer, & ce ſera toujours beaucoup pour vous d'être les plus humbles dans la maiſon de Dieu. Mais je vous le dis pour vous faire encore plus aimer cette douceur, qui vous doit être ſi précieuſe, puiſque c'eſt l'héritage de votre Pere, & que vous ne la pratiquerez jamais ſelon ſes régles, ſans triompher de toutes les paſſions, ſans acquérir toutes les vertus, & ſans vous élever comme lui juſqu'au ſommet de la montagne ou de la ſainteté Evangélique :

Apoc. 6. 4. *Et vidi, & ecce Agnus ſtabat ſupra montem Sion; & cum eo centum quadraginta quatuor millia.*

Quand le grand Evêque de Genève par la douceur de ſa conduite & pour l'avan-

cement de la piété, n'auroit rien fait davantage que d'établir dans le Christianisme un ordre où Dieu est si parfaitement & si constamment servi, ne seroit-ce pas assez, & ne trouverois-je pas en cela même l'ample matiére d'un des plus solides & des plus magnifiques éloges ? Mais non, Chrétiens ; Dieu a prétendu de lui, & attend aujourd'hui de moi quelque chose de plus. Dieu, dis-je, a prétendu de lui que par la douceur de ses exemples il fît renaître en vous l'esprit de la piété chrétienne ; & Dieu attend encore de moi qu'en vous les proposant, je contribue à une fin si importante. Oubliez, s'il est possible, tout ce que j'ai dit, & regardez seulement la vie de François de Sales : c'est un des plus excellens modèles que vous puissiez imiter. Hélas ! mes chers Auditeurs, où la piété en est-elle maintenant réduite ? François de Sales lui avoit donné du crédit ; elle régnoit de son tems jusques dans la Cour, où il l'avoit introduite avec honneur : & présentement n'est-elle pas en quelque sorte bannie de la société des hommes ? Les libertins méprisent insolemment ses maximes, & elle passe parmi ces prétendus esprits forts pour simplicité & pour foiblesse, parce qu'elle nous fait dépendre de Dieu, & qu'elle nous assujettit à la loi

de Dieu. Les Grands dont elle devoit être autorisée, l'abandonnent, parce qu'elle ne peut compatir avec l'ambition & l'intérêt qui les dominent. Tout le reste à peine la connoît-il, tant il est aveugle & grossier. On se contente de vivre, sans penser à vivre chrétiennement. Ce désordre n'est-il pas tel que je le dis; & si nous avons encore quelque sentiment de religion, n'en devons-nous pas être touchés? Mais quoi, mes Freres, ne le corrigerons-nous point ce désordre si déplorable? & faisant profession de garder si exactement tous les devoirs où la vie civile nous engage, n'aurons-nous nul soin de cette belle vie qui fait toute la perfection d'un chrétien? Ah! du moins considerez ici le modéle que je vous présente: il vous fera voir ce que c'est que la piété; il vous la fera non seulement estimer, mais aimer. La Providence qui vouloit nous donner François pour exemple, l'a attaché à une vie commune, afin qu'elle n'eût rien que d'imitable. Il n'a point passé les mers, pour aller dans un nouveau monde chercher de l'exercice pour son zéle. Il est demeuré dans sa patrie; mais il y a été Prophéte & plus que Prophéte, puisqu'il en a été le salut. Voilà ce que vous pouvez faire par proportion dans vos familles, & n'y

êtes-vous pas indiſpenſablement obligés ?

François n'a point refuſé les bénéfices de l'Egliſe : il étoit plus néceſſaire qu'il nous enſeignât à les bien recevoir. Voyez s'il y eſt entré par des conſidérations humaines, & déplorez les abus & les ſcandales de notre ſiécle, où ce ſont des vûes intéreſſées, des vûes ambitieuſes qui nous ſervent de vocation pour tous les états, meme les plus ſaints. De cet exemple vous tirerez deux régles de conduite ; l'une particuliére, l'autre générale. Car d'abord vous apprendrez en particulier, avec quel eſprit vous devez approcher de l'Autel du Seigneur, & paroître dans ſon Sanctuaire ; que c'eſt le Seigneur même qui doit vous appeller à ce ſacré miniſtère, & non point vous qui ayez droit de vous y porter. Et par une conſéquence plus générale, vous conclurez enſuite, que Dieu étant le maître de toutes les conditions, c'eſt à lui de les partager, à lui de vous les marquer, à lui de vous choiſir, ſans qu'il vous ſoit permis de prévenir ou d'interpréter ſon choix à votre gré. Si ces régles étoient fidélement obſervées, nous ne verrions pas dans les bénéfices & les dignités Eccléſiaſtiques tant de ſujets qui ne s'y ſont ingérés que par la faveur, que par l'intrigue, que par les voies les plus ſordides & les plus baſſes ;

& nous n'aurions pas encore la douleur de voir dans le monde tant d'hommes ſans mérite, ſans talent, ſans nulle diſpoſition, occuper les places les plus honorables & ſe charger des fonctions les plus importantes.

François en acceptant la dignité Epiſcopale, ne nous a pas donné le même exemple de renoncement, que pluſieurs autres qui ont pris la fuite & ſe ſont cachés dans les déſerts, pour éviter ou un fardeau, ou un honneur qu'ils craignoient. Mais j'oſe dire néanmoins, qu'en cela même il a fait quelque choſe de plus rare & de plus inſtructif pour nous. Car ſe trouvant engagé à une Egliſe pauvre & déſolée dont Dieu lui avoit confié le ſoin, jamais rien ne l'en put ſéparer. C'étoit ſon épouſe; & toute défigurée qu'elle paroiſſoit à ſes yeux, il lui fut toujours fidéle : en ſorte qu'il la préféra à tout ce qu'on put lui offrir de plus ſpécieux & de plus brillant. Un tel exemple n'a-t-il pas je ne ſçai quoi qui gagne le cœur ? Vous me demandez, Chrétiens, quelle application vous en pouvez faire à vos mœurs ? rien de plus juſte & de plus néceſſaire à une ſolide piété. C'eſt d'aimer la condition où Dieu vous a appellés, quelle qu'elle ſoit ; de vous y tenir, & de ne chercher rien au de-

là : persuadés que si vous y suivez les vûes de la Providence, si vous y demeurez par l'ordre de Dieu, il n'y a point de condition où vous n'ayez tous les moyens de vous sanctifier. C'est de réprimer ces insatiables désirs, qui inspirent aux ames mondaines, ou l'envie d'avoir, ou l'envie de paroître ; formant toute votre vie sur les grandes maximes du véritable honneur, de la raison, de la foi, & n'écoutant point ces faux principes qu'on se fait dans le siécle & même dans l'Eglise, pour viser sans cesse plus haut, & pour ne mettre jamais de bornes à ses prétentions. Dès que vous sçaurez ainsi vous fixer, vous ne serez plus si entêtés de votre fortune, si distraits & si dissipés : vous vous préserverez de mille écueils, où l'innocence échoue ; & plus attentifs sur vous-mêmes, vous serez plus en état de goûter Dieu, & de marcher tranquillement & avec assûrance dans ses voies.

François revêtu de l'Episcopat a fait consister sa perfection dans la pratique des devoirs propres de son ministère, visitant son Eglise, tenant des synodes, conférant les Ordres sacrés, instruisant les Prêtres, dirigeant les consciences, prêchant la parole de Dieu, administrant les Sacremens. En tout cela rien d'extraordinaire, sinon

qu'il le faiſoit d'une maniére non ordinaire, parce qu'il le faiſoit en ſaint : c'eſt-à-dire, parce qu'il le faiſoit avec fidélité, deſcendant à tout, juſques à converſer avec les pauvres, & à enſeigner lui-même la doctrine chrétienne aux enfans : parce qu'il le faiſoit avec aſſiduité, ayant ſes heures, ſes jours, tous ſes tems marqués, & donnant à chacun ce qui lui étoit deſtiné : parce qu'il le faiſoit avec perſévérance & ſans relâche, s'élevant au-deſſus de tous les dégoûts, de tous les ennuis, de toutes les humeurs, principes de ces viciſſitudes & de ces changemens perpétuels, qui ſelon les différentes conjonctures, nous rendent ſi différens de nous mêmes ; parce qu'il le faiſoit toujours avec une ferveur vive & animée, ne ſe déchargeant point ſur les autres de ce qu'il pouvoit lui-même porter ; le premier au travail, & le dernier à le quitter ; ne comptant pour rien les fatigues paſſées, & ne penſant qu'à en prendre de nouvelles & qu'à recommencer : enfin, parce qu'il le faiſoit avec une droiture & une pureté d'intention, qui relevoit devant Dieu le prix de toutes choſes, même des plus légéres en apparence, & leur imprimoit un caractére de ſainteté ; n'ayant en vûe que Dieu, que le bon plaiſir de Dieu, que l'honneur de

Dieu. Ah ! Chrétiens, on se fait tant de fausses idées de la piété ; on la croit fort éloignée, lorsqu'elle est auprès de nous ; on se persuade qu'il faut sortir de son état, & abandonner tout pour la trouver, & voilà ce qui rallentit toute notre ardeur & ce qui nous désespère. Mais étudiez bien François de Sales, c'est assez pour vous détromper. Vous apprenez de lui que toute votre piété est renfermée dans votre condition & dans vos devoirs. Je dis dans vos devoirs fidélement observés : ne manquez à rien de tout ce que demandent votre emploi, votre charge, les diverses relations que vous avez plus directement, ou avec Dieu en qualité de ministres des autels, ou avec le public en qualité de juges, ou avec des domestiques en qualité de maîtres, ou avec des enfans en qualité de peres & de meres, avec qui que ce puisse être, & dans quelque situation que ce puisse être ; embrassez tout cela, accomplissez tout cela, ne négligez pas un point de tout cela. Je dis dans vos devoirs assidûment pratiqués : ayez dans l'ordre de votre vie certaines régles qui distribuent vos momens, qui partagent vos soins, qui arrangent vos exercices, selon la nature & l'étendue de vos obligations ; tracez-les vous-mêmes ces régles, ou pour agir plus sûre-

ment & plus chrétiennement, engagez un ſage Directeur à vous les preſcrire, & faites-vous une loi inviolable de vous y ſoumettre. Je dis dans vos devoirs conſtamment remplis : avancez toujours dans la même route, ſans vous détourner d'un pas; & malgré l'ennui que peut cauſer une longue & fatigante continuité, n'ayez pour mobiles que la raiſon & la foi, qui chaque jour ſont les mêmes, & qui chaque jour, autant qu'il vous convient, vous appliqueront aux mêmes œuvres. Je dis dans vos devoirs gardés avec une ſainte ardeur; non pas toujours avec une ardeur ſenſible, mais avec une ardeur de l'eſprit, indépendante des ſentimens, & au-deſſus de tous les obſtacles. Enfin je dis dans vos devoirs ſanctifiés par la droiture de votre intention, tellement que dégagés de tout autre intérêt & de tout autre déſir, vous ne ſoyez en peine que de plaire à Dieu, & ne vous propoſiez que de faire la volonté de Dieu. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que vous enſeignera le ſaint Directeur, dont vous venez d'entendre l'éloge, & dont je voudrois que les leçons fuſſent gravées dans votre ſouvenir avec des caractères ineffaçables. Voilà dans ſes exemples le précis & l'abrégé de ſa morale; de cette morale également ennemie de tout excès,

soit de relâchement, soit de rigueur; de cette morale qui ne ménage & ne flate personne, mais aussi qui ne décourage & ne rebute personne; de cette morale qui joint si bien ensemble, & toute la douceur, & toute la perfection de la loi Evangelique.

Vous me direz qu'on ne voit point là, ni de rigoureuses pénitences à pratiquer, ni de grands efforts à soutenir. J'en conviens; mais j'ajoûte & je réponds, que c'est cela même qui en fait l'excellence & qui nous en doit donner la plus haute estime. Car, c'est-là que sans qu'il paroisse beaucoup de mortifications, on a sans cesse à se mortifier; que sans croix en apparence, on trouve sans cesse à se crucifier; que sans nulle violence au dehors, il faut sans cesse se vaincre & se renoncer. Et je vous le demande en effet, Chrétiens: pour s'assujettir comme François de Sales, à une observation exacte & fidéle, à une observation pleine & entiére, à une observation constante & assidue, à une observation sainte & fervente des devoirs de chaque état, quelle attention est nécessaire? quelle vigilance & quels retours sur soi-même? Et pour se maintenir dans cette attention & cette vigilance continuelle, de quelle fermeté a-t-on besoin, & en combien de ren-

contres faut-il surmonter la nature, captiver les sens, gêner l'esprit ? D'ailleurs combien de devoirs difficiles en eux-mêmes & très-onéreux ? combien qui nous exposent à mille contradictions & à mille combats ? Combien dont on ne peut s'acquitter sans se faire la victime du public, la victime du bon droit, la victime de l'innocence ? combien qui demandent le plus parfait désintéressement, le sacrifice le plus généreux de toutes les inclinations, de toutes les liaisons du sang & de la chair ? Et comme tout cela se fait selon les obligations ordinaires de la condition, & n'a pas un certain faste, ni un certain brillant, que la singularité donne à d'autres œuvres; quelle doit être la force & la pureté de nos sentimens, lorsque sans nul soutien extérieur, sans nul éclat & sans nulle vûe de paroître, la seule religion nous anime, la seule équité nous sert d'appui, le seul devoir nous tient lieu de tout. Ah, mes chers Auditeurs, entrons dans cette voie, & ne craignons point qu'elle nous égare. C'est la voie la plus droite & la plus courte. Elle est ouverte à tout le monde, & François a eû la consolation d'y attirer après lui une multitude innombrable de fidéles. Si par une dangereuse illusion, elle ne nous semble pas encore assez étroi-

te, c'eſt que nous n'y avons jamais bien marché, & que nous ne la connoiſſons pas. Faiſons-en l'épreuve, & quand après une épreuve ſolide nous la trouverons trop large, alors il nous ſera permis de chercher une autre route, & d'aſpirer à une plus ſublime perfection.

Vous cependant ſur qui Dieu répandit ſa lumiére avec tant d'abondance, & qui nous l'avez communiquée avec tant de charité, fidéle & zélé Paſteur des ames, grand Saint, recevez les honneurs ſolemnels que vous rend aujourd'hui tout le peuple chrétien. Recevez les hommages que toute la France vous offre, comme autant de gages de ſa reconnoiſſance. Elle ſçait ce qu'elle doit à vos ſoins, & elle tâche dans cette cérémonie à s'acquitter en quelque ſorte auprès de vous. C'eſt elle qui la premiere vous avoit déja canoniſé par la voix publique, & c'eſt elle qui vient enfin de conſommer l'ouvrage de votre canoniſation par la voix de l'Egliſe. C'eſt à la requête de ſon Roi, à l'inſtance de ſes Prélats, à la ſollicitation de tout ſon Clergé, que vous avez été proclamé Saint. Il étoit juſte qu'elle vous rendît, autant qu'elle le pouvoit, devant les hommes, ce que vous lui avez donné devant Dieu. Pendant votre vie vous avez travaillé à la

Le Pere Bourdaloue fit ce Sermon pour la cérémonie de la Canoniſation de S. François de Sales.

ſanctifier : il étoit juſte qu'après votre mort elle travaillât à faire déclarer authentiquement & hautement votre ſainteté. Recevez en particulier les hommages que je vous préſente, comme membre d'une Compagnie, à qui l'éducation de votre jeuneſſe fut confiée ; dans les mains de qui vous remîtes le plus précieux dépôt de votre conſcience ; & qui eut enfin la conſolation de recueillir vos derniers ſoupirs, & de conduire votre bienheureuſe ame dans le ſein de Dieu. Du reſte, mes chers Auditeurs, entrons tous dans l'eſprit de cette ſolemnité. Qu'eſt-ce que la Canoniſation d'un Saint ? Un engagement à acquérir nous-mêmes, avec la grace & le ſecours de Dieu, toute la ſainteté qui nous convient. Car célébrer la Canoniſation d'un Saint, c'eſt profeſſer que la véritable gloire conſiſte dans la ſainteté ; qu'il n'y a rien de grand & de ſolide dans le monde que la ſainteté ; que toute la félicité & tout le bonheur de l'homme eſt attaché à la ſainteté. Or je ne puis profeſſer tout cela, ſans me ſentir excité fortement, & ſollicité à la pourſuite de la ſainteté ; & je me condamne moi-même par ma propre confeſſion, ſi reconnoiſſant tout cela, je n'en ai pas plus de zéle pour ma ſanctification. Il n'eſt pas néceſſaire que nous ſoyons canoniſés

dans l'Egliſe, comme François de Sales; mais il eſt d'une néceſſité abſolue que nous ſoyons ſaints par proportion comme lui. Nous trouverons dans ſa doctrine de quoi nous éclairer, dans ſes exemples de quoi nous animer, & dans la gloire où il eſt parvenu, de quoi éternellement & pleinement nous récompenſer. C'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Ego minimus in domo Patris mei.
Je suis le plus petit dans la maison de mon Pere. Au Livre des Juges, chap. 6.

CEs paroles que j'applique au glorieux Patriarche dont nous célébrons ici la Fête, furent autrefois prononcées par Gédéon, l'un des plus grands hommes de l'ancienne Loi. Dieu l'avoit choisi pour combattre les Madianites enflés de leur victoire, pour délivrer les Hébreux ses compatriotes de l'oppression, & pour être enfin le Chef, le Conducteur, & le Souverain de son peuple. Mais qui suis-je, dit ce saint Capitaine, surpris du choix que Dieu faisoit de lui pour une si haute entreprise ; & comment est-ce, Seigneur,

que vous avez jetté les yeux ſur moi ? Je ſuis de la derniere des douze Tribus, qui eſt celle de Manaſſé. Dans la Tribu de Manaſſé ma famille eſt la moindre de toutes ; & moi je ſuis le plus petit de la maiſon de mon Pere : par où donc pourrai-je ſauver Iſraël ? *In quo liberabo Iſraël ? Ecce familia mea infirma eſt in Manaſſe, & ego minimus in domo Patris mei.* Va, lui répondit le Seigneur, ne ſois point en peine : je me joindrai à toi, je t'éléverai, & te ferai grand. Cette promeſſe s'accomplit, & vous ſçavez à quel point de grandeur Gédéon parvint, & combien ſon nom fut redouté des ennemis du peuple de Dieu, & fameux dans toute la terre. N'eſt-ce pas-là, Chrétiens, l'image la plus naturelle & la plus parfaite de l'incomparable François de Paule; & ne ſemble-t-il pas que le Saint-Eſprit ſous ces traits ait prétendu nous le marquer par avance, & nous le faire connoître ? Dieu le deſtinoit à des commiſſions importantes : à fonder dans l'Egliſe un nouvel Ordre ; à combattre le monde, le démon, & la chair, ces dangereux ennemis de notre ſalut : & ſur cela quel étoit le ſentiment de ce ſaint Inſtituteur ? Le même que celui de Gédéon. Hé quoi, mon Dieu, s'écrioit-il, vous me connoiſſez ; je ſuis le plus petit des hommes, & le

Judæ c. 6.

moyen que dans mon extrême foiblesse, je sois en état de seconder vos vûes sur moi, & de les remplir ? *Ego minimus in domo Patris mei.* Je le sçai, répond le Seigneur; mais c'est pour cela même que je t'exalterai, & que je te comblerai de gloire. Arrêtons-nous-là, mes chers Auditeurs, puisque c'est la plus juste idée de l'éloge que j'entreprends. Faire le panégyrique de François de Paule, c'est faire le panégyrique de l'humilité ; ou faire le panégyrique de l'humilité, c'est faire celui de François de Paule. Toutes ses vertus se sont comme abysmées dans celle-là : sa foi merveilleuse, sa charité ardente & zélée, son austérité de vie, & sa mortification. Mais avant que de vous expliquer mon dessein, implorons le secours du Ciel, & demandons-le par l'interceſſion de la plus humble des Vierges. *Ave, Maria.*

QUoique l'humilité soit de toutes les vertus la plus pacifique, la plus soumise & la plus modeste, souvent néanmoins, si je puis ainsi m'exprimer, elle voudroit aussi-bien que l'orgueil, résister à Dieu, & combattre contre Dieu. L'Ecriture sainte, au livre de la Genèse, nous représente un combat qui se passa dès le commencement du monde entre Dieu & les hommes, & dont

l'orgueil des hommes fut le seul principe. Des hommes entreprirent de s'élever malgré Dieu même ; & Dieu malgré eux, entreprit de les humilier. L'orgueil des Géants s'arma d'insolence & de présomption contre la toute-puissance de Dieu ; & la toute-puissance de Dieu s'arma de foudre contre l'orgueil des Géants. Mais, Chrétiens, j'ai à vous proposer aujourd'hui un combat bien différent, & non moins saint que l'autre étoit criminel. Car quoique ce soit un combat entre Dieu & l'homme, il a cela de propre & de merveilleux, que bien loin de séparer l'homme de Dieu, il l'unit étroitement à Dieu, & l'entretient dans une paix éternelle avec Dieu. Ce combat, mes chers Auditeurs, c'est celui de l'humilité de François de Paule, contre la liberalité & la magnificence divine. Dieu veut exalter François ; & François, autant qu'il lui est permis, s'oppose à son exaltation. François veut s'abaisser & s'anéantir ; & Dieu, pour le relever, le tire de l'obscurité où il veut vivre, & s'oppose à son anéantissement. Voilà tout mon sujet ; concevez-le bien, parce que ce sera tout le fonds & tout le partage de ce discours. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité, pour se faire petit dans le monde, c'est la premiere

partie. Et Dieu a employé tous les trésors de sa magnificence pour le faire grand, c'est la seconde. Le Sauveur des hommes avoit dit dans son Evangile, que celui qui s'humilieroit, seroit exalté, *Qui se humiliaverit, exaltabitur ;* & il falloit que cet Oracle se vérifiât : or je prétends qu'il n'a jamais été plus authentiquement vérifié, ni dans un exemple plus illustre que dans la personne du saint Fondateur que nous honorons en ce jour ; & pour vous en convaincre, je vous ferai voir d'une part François de Paule qui s'humilie, & Dieu de l'autre qui glorifie François de Paule. Appliquez-vous, Chrétiens : il y aura là également & de quoi satisfaire à votre dévotion, & de quoi servir à votre instruction.

Matt. c. 23.

I. PARTIE. N'Etre rien, & ne s'estimer rien ; être peu de chose, & s'estimer peu de chose ; être mépriſable, & se mépriſer en effet soi-même, c'est l'indispensable devoir de l'humilité. Mais être grand, & s'étudier à devenir petit ; être distingué aux yeux de Dieu, & n'être à ses propres yeux qu'un vil sujet ; être tout ce que l'on peut être de plus relevé dans l'opinion des hommes, & dans la sienne propre se rabaisser au-dessous de tous les hommes, c'est

la

la grace, c'eſt la perfection de l'humilité, & ce que ſaint Bernard admiroit plus que toutes les autres vertus : *Mirabilem te apparere, & contemptibilem reputare, hoc ego virtutibus ipſis mirabilius judico.* Or voilà, Chrétiens, le caractère de l'humilité de ſaint François de Paule. Figurez-vous un homme comblé d'honneur & de gloire, un homme puiſſant en œuvres & en paroles, un homme vénérable aux ſouverains de la terre, chéri des Papes, recherché des Rois, honoré des peuples ; un homme de miracles, & dont tout le ſoin néanmoins eſt de ſe cacher & de s'obſcurcir ; qui ne travaille que pour cela, & qui n'a de penſée que pour cela ; qui met en uſage tout ce que l'eſprit de Dieu peut ſuggérer, & tout ce que l'eſprit humain peut imaginer pour cela : voilà en racourci tout le portrait de ce grand Saint. Bern.

François reuſſit d'abord dans cette entrepriſe. Dès qu'il s'apperçut que Dieu commençoit à opérer en lui des choſes extraordinaires ; que dès les premiéres années de ſa vie le Ciel le prévenoit des plus rares bénédictions, que déja ſon enfance étoit devenue illuſtre par divers prodiges, & que le bruit de ces prodiges ſe répandant au dehors, ſon humilité en pourroit recevoir quelque atteinte, que fait-il ? il forme

un deſſein que la ſeule grace du Chriſtianiſme lui put inſpirer. S'il eût conſulté la prudence de la chair, elle eût traité de folie une ſi ſage réſolution ; mais c'eſt l'eſprit du Seigneur qui le conduit, & il ne veut point d'autre conſeil. Sous un tel guide, il ſe dérobe de la maiſon paternelle. Il entre dès l'âge de treize ans dans un déſert, qui ſembloit plûtôt être la retraite des bêtes ſauvages que des hommes. Il y trouve une ſolitude, que Dieu même lui avoit préparée dans une étroite caverne. Il regarde cette grotte comme ſon tombeau ; il s'y enſevelit tout vivant, & il eſt réſolu d'y demeurer & d'y mourir.

Ce fut là, Chrétiens, comme le premier pas de ſon humilité. De vous dire ce que fit ce ſaint ſolitaire, ſéparé de tout commerce, & n'ayant à traiter qu'avec Dieu : de vous dire quelles faveurs céleſtes il reçut, de quelles lumiéres il fut éclairé, de quels ſentimens il fut pénétré, à quelles auſtérités il ſe condamna, combien de vertus héroïques il pratiqua, ce ſont des ſecrets qui paſſent toutes nos connoiſſances, & qu'il ne nous appartient pas de découvrir. Je ne ſçai qu'une ſeule choſe, mais cette ſeule choſe eſt plus que tout ce que nous en pourrions d'ailleurs ſçavoir, & que tout ce que je vous en pourrois ap-

prendre : & quoi ? c'eſt que François de Paule voulut vivre dans cette ſolitude inconnu aux hommes, ignoré des hommes, abandonné généralement & oublié des hommes : *Oblivioni datus ſum tanquam mortuus à corde.* C'eſt-là, dis-je, tout ce que je ſçai, & ce qui vaut les plus pompeux & les plus magnifiques éloges. Si je vous diſois que dans ſon déſert il mena une vie toute Evangélique ; qu'il y eut avec Dieu les communications les plus intimes, & ſi j'oſe ainſi m'exprimer, les entretiens les plus familiers ; qu'il y fut gratifié de tous les dons de l'oraiſon la plus ſublime & de la plus haute contemplation ; ſi je vous diſois qu'il conſacra ce ſaint lieu par des ferveurs & même des excès de pénitence, qui l'égalérent aux Élies & aux Jean-Baptiſtes ; que le jeûne y fut ſa nourriture, le cilice ſon vêtement, la terre ſon lit ; qu'il y fit de ſa chair une victime de mortification : tout cela vous paroîtroit grand, admirable, divin. Mais encore une fois, j'ai quelque choſe de plus grand à vous dire que tout cela ; & c'eſt qu'en tout cela François voulut être caché, qu'en tout cela il ſuivit la belle maxime de ſaint Bernard, qui eſt le précis de l'humilité Evangélique, *Ama neſciri* ; qu'il dit à Dieu en tout cela comme Jéré- *Pſ.* 30. *Bernar.*

Jerem. mie, *Diem hominis non desideravi, tu scis*
v. 37. Seigneur, vous le sçavez, je n'ai point recherché la vûe des hommes; au contraire je m'en suis éloigné, & je n'ai voulu avoir que vous pour témoin de mes actions & de ma vie.

Si donc il fut saint dans le desert, ce fut d'une sainteté cachée; s'il y fut sévère à lui-même, ce fut d'une sévérité cachée; mais sur tout s'il y fut humble, ce fut d'une humilité cachée, & par-là même de l'humilité la plus parfaite. Il y a dans le monde & dans le monde chrétien, une humilité d'une autre espéce, une humilité qui éclate, une humilité qui se produit avec un extérieur plein de piété, une humilité qui attire le respect, qui se donne du crédit, qui reçoit tous les honneurs qu'elle semble fuir. Est-ce une vraie humilité? Je n'en juge point, car c'est à Dieu d'en faire le discernement. Du reste, quand je vois une humilité de ce caractère, je l'honore, mais je crains pour elle. Je l'honore, parce qu'elle a le corps & la surface de l'humilité chrétienne, & qu'il ne m'appartient pas d'en sonder le fond. Mais je crains pour elle, parce qu'il est très-dangereux qu'avec toute l'apparence de l'humilité, elle n'en ait pas l'esprit. Je m'en défie, parce que je me souviens de l'excellente instruction de

saint Grégoire Pape, sçavoir que l'humilité est de la nature de ces senteurs précieuses, qui ne se conservent jamais mieux que dans un vase bien fermé, & qui s'évaporent dès qu'elles sont exposées au grand air. Voilà pourquoi François de Paule solidement humble, cacha dans les ténébres jusqu'à son humilité même, persuadé qu'on se laisse bientôt enlever ce tréſor Evangélique, dès qu'on le découvre, & qu'on le fait paroître au grand jour.

Que dis-je après tout, Chrétiens? Est-ce que l'humilité doit toûjours demeurer sous le boisseau, & ne se montrer jamais? Elle le voudroit ainsi; mais il y a des conjonctures où elle est en quelque sorte forcée de se faire voir; & quand par une longue & solide épreuve elle s'est bien affermie, elle peut enfin sortir de son obscurité pour suivre la voix de Dieu, & pour se conformer aux vûes de la Providence. François de Paule vivoit depuis six années entiéres dans la plus sombre retraite. Ce n'étoit point assez selon les desirs de son cœur; mais c'étoit trop pour l'Eglise à qui Dieu le réservoit, & trop pour les ames qui devoient être éclairées de ses lumiéres. Quelques charmes qu'ait donc pour lui sa solitude, il faut qu'il la quitte. Je me trompe, mes chers Auditeurs, il ne la quitta

point, mais son histoire nous dit un beau mot, & qui est plein d'un grand sens : que cet homme de Dieu sans quitter sa solitude, qui fut le centre de son humilité, porta dans le monde, en y entrant, tout l'esprit de sa solitude & de son humilité; ou plûtôt que le monde vint le chercher dans sa solitude, pour y être sanctifié par la vertu & par les exemples de son humilité. C'est ainsi que s'explique l'historien de sa vie. Et en effet, dès que le solitaire de la Calabre commença malgré lui à être connu, dès que son nom fut divulgué dans les provinces voisines, on vit les peuples de toutes parts aborder à sa cellulle, & y recourir comme à la source de la piété.

Quel prodige! c'étoit un jeune homme : il n'avoit pas encore atteint sa vingtiéme année, il n'avoit nulle teinture des Lettres, il sembloit n'avoir nulle expérience ; & voici néanmoins un nombre presque infini de disciples qui le viennent trouver, qui renoncent à toutes choses pour se donner à lui, qui le choisissent pour leur maître, qui le reconnoissent pour leur législateur, qui l'écoutent comme un oracle, qui lui obéissent comme à leur pere, qui se soumettent à sa discipline & à ses instructions. Et que leur enseigne-t-il ? un seul point sur quoi Dieu l'a rendu sça-

vant, & qu'il a lui-même pris ſoin d'apprendre à l'école du Saint-Eſprit : *Diſcite a me quia mitis ſum & humilis corde.* Mes Freres, leur dit-il, je ne ſçais pas ce que vous prétendez en me cherchant dans ce déſert, & me demandant des leçons & des régles de conduite. Mais je vous déclare que toute ma doctrine ſe réduit à un ſeul article. N'attendez point que je vous découvre de grands ſecrets, que je vous communique des penſées ſublimes, que je vous rende capables de pénétrer dans les myſtères de Dieu : je n'ai qu'une ſcience qui eſt Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt anéanti par l'humilité. Etre débonnaire & doux comme lui, être humble de cœur comme lui, c'eſt l'unique choſe que je veux ſçavoir; & dès que vous la ſçaurez, vous ſçaurez tout. Il ne leur prêche que cela ; & avec cela il les perſuade, il les convertit, il les détache du monde, il en fait des hommes tout ſpirituels, il les engage dans les voies de la croix les plus étroites ; & ce qui tient du miracle, dès l'âge de dix-neuf ans, il devient fondateur d'un Ordre approuvé par le ſaint Siége. *Matth. c. 11.*

Mais de quel Ordre ? ah ! Chretiens, voilà ce que nous ne pouvons aſſez admirer : d'un Ordre qu'il établit ſur le ſeul fondement de l'humilité, d'un Ordre qu'il

gouverne par le ſeul eſprit de l'humilité ; d'un Ordre qu'il diſtingue par le ſeul caractère de l'humilité. Tous les Ordres ont leur caractère propre, & c'eſt ce qui fait cette variété myſtérieuſe du corps de l'E-
Pſ. 44. gliſe dont parloit David, *Circumdata varietate*. L'un a l'auſtérité pour partage, l'autre la pauvreté ; celui ci la contemplation, celui là le zéle des ames. Que fait ſaint François de Paule ? Il embraſſe tout, l'auſtérité des uns, la pauvreté des autres, la contemplation de ceux-ci, le zéle de ceux-là ; mais à tous ces caractères il en ajoute un qu'il veut être particulier à ſes enfans, c'eſt l'humilité. De là, il demande au ſouverain Pontife, & il en obtient comme un privilége & une grace qu'ils ſoient appellés Minimes, c'eſt à-dire les plus petits dans la maiſon de Dieu. Il ne veut pas qu'ils portent ſon nom, parce qu'il ne veut pas que ſon nom vive dans la mémoire des hommes. Il ne veut pas qu'ils portent un nom qui les faſſent connoître, ou comme pénitens, quoiqu'ils aient toutes les rigueurs de la pénitence ; ou comme pauvres ſelon l'Evangile, quoiqu'ils aient toute la pauvreté Evangélique : ou comme d'habiles maîtres de la vie ſpirituelle & contemplative, quoiqu'ils en poſſédent tous les tréſors ; ou comme des miniſtres zélés

pour la gloire de Dieu & pour l'avancement des ames, quoiqu'ils travaillent avec édification & avec fruit à l'un & à l'autre. Mais il veut que leur nom, si j'ose parler ainsi, les rabaisse au dessous de tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre Il va plus loin, & pour les maintenir toujours dans cette humilité qu'il leur propose comme leur essentielle perfection, il établit parmi eux une forme de gouvernement où regne l'humilité, dont l'humilité est la base & le soutien, qui ordonne & qui régle tout par l'humilité. Dès-là que c'est une assemblée d'hommes, il faut pour entretenir la subordination, qu'il y ait un Supérieur; mais qu'est-ce dans l'idée de François de Paule, que ce Supérieur? un homme au fond plus dépendant que les autres, & en qui s'accomplit à la lettre cette parole du Sauveur à ses Apôtres; que celui qui est entre vous le plus grand, se fasse le serviteur de tous; *Qui major est in vobis, fiat sicut minor.* Luc. c. 22. Mais l'autorité par-là n'est-elle point affoiblie? Ah! mes chers enfans, leur répondoit là-dessus leur glorieux Pere, il y aura toûjours assez d'autorité parmi vous, s'il y a de l'humilité; & dès qu'il n'y aura point d'humilité, l'autorité seroit onéreuse & insupportable. Dans le monde l'autorité supplée au défaut de l'humilité; mais dans

une ſociété religieuſe & entre des diſciples de Jeſus-Chriſt, l'humilité doit être le ſupplément de l'autorité. C'eſt pour cela qu'étant Général de ſon Ordre, François étoit toûjours occupé dans les offices les plus abjects & dans les plus vils miniſtères, ſervant les autres & ne pouvant ſouffrir qu'on le ſervît lui-même. C'eſt pour cela qu'il fut un grand nombre d'années ſans faire aucunes régles. Et en effet, s'il n'y avoit dans la vie que des humbles, il ne ſeroit plus beſoin de régles ni de loix.

Mais il eſt temps, Chrétiens, de faire paroître l'humilité de François de Paule ſur le théâtre que la providence lui avoit préparé, je veux dire dans la Cour, & dans la premiére Cour du monde, qui eſt celle de nos Rois. Car il y fut appellé, il y vécut; & nous pouvons dire en ce ſens, que ça été un homme de la Cour. Il eſt vrai, mais il eſt encore plus vrai, que la Cour qui eſt le ſiége de l'orgeuil du monde, devint comme le ſiége de ſon humilité. C'étoit ſans doute un pas bien gliſſant pour un ſolitaire & un religieux, que d'entrer dans la Cour d'un Prince: car qui ne ſçait pas quels ſont les dangers de la Cour, que c'eſt l'écueil de la ſainteté, & que les plus fortes vertus ſont ſujettes à y faire naufrage? Mais ne craignons rien pour

François de Paule ; il eſt humble, & cela ſuffit : s'il entre à la Cour, ce ne ſera que par la porte de l'humilité ; s'il y demeure, ce ne ſera que pour y exercer l'humilité ; & s'il en ſort, il remportera avec lui toute ſon humilité.

Oui, Meſſieurs, ce fut par la porte de l'humilité, qu'il entra dans la Cour de Louis XI. Vous le ſçavez. Il fallut un commandement abſolu du ſouverain Pontife pour l'y obliger. Le Roi preſſoit, il faiſoit inſtance, il écrivoit à François des lettres pleines d'honneur, il lui députoit des Ambaſſadeurs ; & François s'humilioit, François ſe confondoit, François proteſtoit qu'il n'étoit point celui que cherchoit le Prince, ou que ce Prince ne le connoiſſoit pas. Un autre ſéduit par un faux zéle, eût volé à la premiére invitation de ce Monarque. Il l'eût regardée comme une heureuſe ouverture à l'avancement de la gloire de Dieu & au progrès de ſon Ordre. Mais non, diſoit François, ce n'eſt pas ainſi que mon Ordre s'établira. Puiſque nous ſommes petits, & que nous faiſons même profeſſion d'être les plus petits de tous, c'eſt par l'humilité des petits, & non point par la puiſſance & la faveur des grands, que nous nous multiplierons. Cependant le Vicaire de Jeſus-

Christ parle, & en vertu de son autorité suprême, il ordonne. Ah! Chrétiens, François obéira; mais en obéissant, il aura cet avantage de n'être introduit à la Cour que par la voie de la dépendance & de la soumission. Aussi est-ce l'unique voie de s'y introduire chrétiennement, selon les loix de la conscience & avec sûreté pour le salut. Quiconque y entre par une autre route, y périra: pourquoi? parce qu'il n'y a que l'obéissance & l'humilité du christianisme, qui puisse servir de préservatifs contre la corruption & les désordres de la Cour. Y entrer par un intérêt humain, c'est y chercher un précipice, c'est se mettre au péril certain d'une ruine prochaine & presque inévitable. Je sçai que la sagesse du monde a des maximes toutes contraires, & qu'elle en juge tout autrement: mais je sçai d'ailleurs combien la sagesse du monde est aveugle; & sur-tout je sçai que c'est une sagesse réprouvée de Dieu.

Quoi qu'il en soit, François paroît à la Cour; mais y prend-il les sentimens de la Cour? y méne-t-il la vie de la Cour? comment y demeure-t-il, & qu'y fait-il? Ce qu'il y fait, mes chers Auditeurs? ce qu'il a fait dans son désert, & ce qu'il a fait dans le cloître. Il prie avec la même

assiduité, il jeûne avec la même rigueur, il converse avec la même simplicité, il s'adonne aux mêmes exercices : si bien que par-là il fait regner l'humilité religieuse, dans un lieu où elle étoit auparavant regardée comme étrangère, & traitée avec mépris. Le beau spectacle de voir la cellule de cet anachorète placée au milieu de la maison Royale, comme un sanctuaire où Dieu habitoit, comme l'arche d'alliance au milieu des tribus d'Israël, comme le propitiatoire où saint François de Paule offroit continuellement à Dieu pour la personne de son Prince le sacrifice de son humilité. C'étoit une pauvre cabane, dont il avoit lui même tracé le dessein, & où sans cesse il faisoit sa cour au Roi du ciel, tandis que les autres la faisoient à un Roi de la terre. Mais à qui tenoit-il qu'à François, d'avoir un appartement plus magnifique ? Louis vouloit qu'il fût logé comme les grands de son palais; & l'humble solitaire ne voulut point être autrement logé, que les pauvres de Jesus-Christ. Louis prétendoit que l'humilité de François ne devoit point faire la loi à sa magnificence; & François soutenoit que la magnificence de Louis ne devoit point faire de violence à son humilité. Qui l'emportera ? l'humilité. François établit juf-

que dans la Cour la pauvreté de son institut. Il y vécut pauvre au milieu de l'abondance & du luxe, humble au milieu des pompes humaines & des grandeurs, mortifié au milieu des divertissemens & des plaisirs du monde.

Ainsi, tel qu'il étoit entré à la Cour, tel il en sortit. Il y étoit venu avec la seule qualité de religieux, & c'est le seul titre avec lequel il en sort & avec lequel il en veut sortir. Prenez garde, Chrétiens : je dis avec lequel il en veut sortir. Car il n'y en a que trop, qui en sortent comme saint François de Paule, aussi dépourvûs qu'ils étoient en y entrant. Mais c'est de quoi ils se plaignent, sur quoi ils murmurent & s'épanchent en des regrets si amers. Au lieu que François s'estime heureux de ne remporter de la Cour que ce qu'il y a apporté, je veux dire le double trésor de sa pauvreté & de son humilité. Voilà toutes ses richesses & toutes ses dignités ; & voilà, disoit saint Bernard sur un sujet à peu près semblable, voilà ce qu'on ne peut assez hautement vanter, & ce qui est au-dessus de toute dignité. D'être Evêque, écrivoit ce Pere à un saint Prélat, c'est ce que vous avez de commun avec plusieurs autres, & par conséquent c'est peu par rapport à vous : mais d'être Evêque & de vivre

pauvre comme vous vivez, c'eſt ce que vous avez de ſingulier, & ce qui n'eſt pas ſeulement grand, mais très-grand : *Non Bern. magni fuit Epiſcopum te fieri ; ſed Epiſcopum pauperem vivere, id vero planè magnificum.* Diſons le même de François de Paule : ç'eût été une petite louange pour lui qu'un Roi de France l'eût fait Evêque ; mais qu'en quittant la Cour d'un Roi de France, il n'ait rien recherché, rien demandé, rien voulu recevoir, c'eſt ce qui l'éleve au-deſſus des Prélats & des Rois. Il eût pû être tout ce qu'il eût voulu ; mais il ne voulut être que ce qu'il étoit, & c'eſt ce qui le diſtingue plus que tout ce qu'il eût été.

Ce fut par ce même eſprit de l'humilité chrétienne & religieuſe, que non content de renoncer à l'Epiſcopat, il renonça même au ſacerdoce ; parce que le ſacerdoce joint aux autres graces que Dieu lui avoit faites & lui faiſoit tous les jours, lui eut donné plus d'autorité : & qu'il n'en vouloit point avoir. Ce fut par ce même eſprit, que quoiqu'il eût une éloquence toute divine, qui ſembloit lui être comme naturelle ; un don particulier & extraordinaire de parler de Dieu & de toucher les cœurs, il ne voulut jamais exercer le miniſtère de la prédication ; parce qu'il

craignoit que cette fonction éclatante ne lui acquît trop de crédit dans le monde, & qu'il ne cherchoit qu'à y tenir toute sa vie le dernier rang. Ce fut enfin par ce même esprit, qu'il ne voulut jamais s'adonner à l'étude des sciences : mais on peut bien dire de lui, ce que saint Bernard disoit de Gérard son frere ; *Non cognovit litteraturam, sed habuit litteram Jesum.* On ne l'a point vû dans les écoles receuillir de la bouche des maîtres & des sçavants une doctrine humaine ; mais il a eu pour maître Jesus-Christ même ; ou plûtôt toute sa science, ç'a été Jesus-Christ, & Jesus-Christ humilié, Jesus Christ crucifié. Or cette science renferme toutes les autres ; & sçavoir Jesus-Christ comme l'Apôtre, c'est tout sçavoir. Ainsi François de Paule se réduisit-il dans une espéce d'anéantissement & dans l'abnégation la plus parfaite, par son renoncement total & absolu aux richesses du siécle, aux plaisirs du siécle, aux honneurs du siécle & à ceux même de l'Eglise, aux talens de la nature, aux connoissances de l'esprit, au plus saint de tous les caractères : humble par tout, dans la solitude, dans le cloître, à la Cour, afin de pouvoir dire par tout, *Ego minimus in domo Patris mei.*

Heureux, Chrétiens, si vous vous for-

mez ſur ce modèle, & ſi vous imitez ce grand Saint dans la pratique d'une des plus eſſentielles vertus du chriſtianiſme, qui eſt l'humilité. C'eſt l'unique & importante leçon que vous fait ici ſon exemple; & qu'eſt-il néceſſaire que vous appreniez autre choſe de lui, puiſqu'il n'y a point de déſordre que l'humilité ne puiſſe corriger, ni de vertu qu'elle ne vous faſſe acquerir? En effet, ſoyez humbles, & vous ne ſerez plus vindicatifs, parce que vous ne ſerez plus ſi délicats ſur le point d'honneur, & ſi ſenſibles aux injures que vous prétendez avoir reçûes. Soyez humbles, & vous ne ſerez plus colères & emportés, parce que votre cœur moins vif & moins ardent ſur ce qui le bleſſe, ne s'aigrira plus ſi aiſement & ne s'élevera plus avec tant de hauteur. Soyez humbles & vous ne ſerez plus opiniâtres & entêtés, parce que vous ne croirez plus que tout doit vous céder, & que vous céderez vous-même volontiers aux autres. L'humilité corrigera vos jugemens déſavantageux & téméraires, vos railleries & vos médiſances, vos vaines complaiſances & vos fiertés, vos vûes mondaines & ambitieuſes, votre libertinage & votre irreligion, bien d'autres déſordres qui n'ont pour principe que votre orgueil. C'eſt par l'orgueil que le péché eſt entré

dans le monde, & c'eſt par l'humilité qu'il en ſera banni. Car l'humilité eſt la ſource, & comme la mere de toutes les vertus. Dès que vous ſerez humbles, vous aurez la crainte de Dieu, vous paroîtrez avec reſpect devant Dieu, vous mettrez toute votre confiance en Dieu, vous ſerez ſoumis à toutes les volontés de Dieu, parce que vous reconnoîtrez toute votre dépendance & tout votre néant en la préſence de Dieu. Dès que vous ſerez humbles, vous ſerez charitables envers le prochain, vous l'excuſerez, vous le ſupporterez, vous lui pardonnerez, vous le ſoulagerez, vous le préviendrez en tout, parce que ne vous préférant jamais à lui, & le mettant même toujours au deſſus de vous dans votre eſtime, vous vous trouverez toujours bien diſpoſés en ſa faveur. Dès que vous ſerez humbles, vous ſerez mortifiés, déſintéreſſés, détachés de vous-mêmes, vigilans & attentifs ſur vous mêmes, parce que vous vous défierez de vous-mêmes, que vous vous mépriſerez-vous-mêmes, que dans le ſens & ſelon l'eſprit de l'Evangile, vous vous haïrez vous-mêmes.

C'eſt ſur ce fondement de l'humilité, comme ſur la pierre ferme, que François de Paule établit tout l'édifice de ſon ſalut & de ſa ſanctification. Il connut tout le

prix de cette perle Evangélique ; & pour l'acheter, il se dépouilla de tout. Je ne vous dis pas de quitter comme lui vos biens, de vous démettre de vos emplois, d'abandonner vos justes prétentions, de renoncer à tous les honneurs attachés aux places que vous occupez, & aux rangs que vous tenez dans le monde : mais je vous dis que dans ces places mêmes & dans ces rangs, que dans ces charges, & dans ces emplois, qu'au milieu de ces biens & de ces honneurs, vous ne devez rien perdre de l'humilité d'un Chrétien. Cela est difficile, je l'avoue ; & si vous voulez, je conviendrai avec vous, qu'il seroit en quelque sorte plus aisé de se confiner, comme saint François de Paule, dans un désert, ou de se cacher dans le Cloître, puisque ce pas une fois fait, l'occasion ne seroit plus si fréquente ni si présente : & qu'on n'auroit plus tant de combats à soutenir. Mais il ne s'agit point ici, mes chers Auditeurs, de ce qui est plus aisé, ni de ce qui est plus difficile. Il s'agit de ce que Dieu veut, & de ce qu'il demande indispensablement de vous. Or il veut que vous soyez petits & humbles comme François de Paule, quoique vous ne soyez ni solitaires comme lui, ni religieux. La difficulté est d'allier cette humilité avec vos états ; mais c'est à quoi

vous devez travailler, ou plûtôt c'eſt à quoi la grace doit travailler en vous & avec vous. Car ſans cela, j'oſe vous dire que vos vertus même les plus éclatantes aux yeux des hommes, ſeront réprouvées de Dieu, & par conſéquent qu'il n'y a point ſans cela pour vous de ſalut. Ah! Chrétiens, nous eſtimons tant l'humilité dans les autres, & elle nous y paroî ſi aimable : ayons-la dans nous. Contemplons ſouvent le grand modèle de l'humilité, qui eſt Jeſus-Chriſt ; & ſi cet exemple eſt trop relevé, contemplons un des plus parfaits Imitateurs de l'humilité de Jeſus-Chriſt, qui eſt François de Paule. Il a employé tous ſes ſoins & tous ſes efforts pour ſe faire petit dans le monde, & pour s'abaiſſer ; mais par un merveilleux retour, Dieu de ſa part a employé ſa toute puiſſante vertu & tous les tréſors de ſa magnificence, pour le faire grand, & pour l'élever : c'eſt ce que vous allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. LE Prophéte nous l'apprend, & il eſt vrai que Dieu ſe plaît à glorifier tous les Saints, qui ſont ſes amis : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Mais entre les Saints il faut convenir qu'il n'en eſt point que Dieu prenne plus ſoin de faire con-

Pſalm. 138.

noître, que ceux qui ont été plus parfaits dans l'humilité ; & qu'autant qu'ils ont voulu vivre obscurs & sans nom, autant il s'attache à rendre leur nom célébre, & à les mettre dans le plus grand jour. Pourquoi cela, demande saint Augustin ? C'est répond ce saint Docteur, qu'avec les humbles sa grace ne court aucun risque ; c'est que sa gloire, dont il est souverainement jaloux, n'est exposée de leur part à aucun péril ; & que s'il les exalte, ce n'est point tant eux qu'il exalte, que ses dons qu'il exalte en eux, qu'il couronne en eux, qu'il magnifie, & qu'il canonise en eux : *Nec tam illos coronat donis suis, quàm in illis coronat dona sua.* Et pouvons-nous produire une preuve plus autentique & un exemple plus éclatant, que saint François de Paule ? Son humilité l'a réduit aux plus profonds abaissemens, & Dieu pour cela même l'a comblé d'honneur. Il l'a glorifié en toutes les maniéres, & par soi-même, & par le ministère des créatures. Par soi-même, en lui communiquant les caractères les plus essentiels de la divinité. Par le ministère des créatures, en le rendant vénérable aux Peuples & aux Potentats de la terre, & lui attirant leurs respects & leurs hommages. Ecoutez-moi, Chrétiens : voici dans l'éloge de ce glo- *Augustin.*

rieux Patriarche ce qu'il y a de plus magnifique & de plus grand.

Dieu, dit ſaint Thomas, a ſur-tout deux attributs de grandeur, qui marquent la ſupériorité & l'infinité de ſon être, ſçavoir la ſcience & la toute-puiſſance. La ſcience, par où il connoît juſques aux choſes mêmes futures, juſques aux ſecrets des cœurs : la toute puiſſance, par où il ordonne tout, & il fait tout. Or je trouve qu'il a communiqué l'un & l'autre à François de Paule, mais dans toute la plénitude dont un homme eſt capable. Sa ſcience, par l'eſprit de prophétie, dont il le remplit ; ſa toute-puiſſance, par le don des miracles qu'il lui conféra. En ſorte que François parut dans le monde comme un homme plus qu'homme, c'eſt-à-dire, comme un homme éclairé de la ſageſſe de Dieu, & revêtu de la force de Dieu. Je ne dis rien dont nous n'ayons les témoignages les plus inconteſtables, & qui n'ait été univerſellement reconnu.

Oui, Chrétiens, c'eſt à François de Paule que l'eſprit des Prophétes fut donné ſans réſerve & ſans meſure. Dieu demandoit autrefois à Iſaïe : Sur qui repoſera mon eſprit, cet eſprit de ſageſſe & de lumiére ? Et le Prophéte lui répondit que ce ſeroit ſur l'humble de cœur. Parole qui

s'eſt bien vérifiée dans le ſaint Fondateur dont je fais le panégyrique. D'autres ont eû l'eſprit de prophétie en quelques rencontres, par une inſpiration paſſagère & pour quelques momens : mais François de Paule l'a poſſédé habituellement : & l'on peut dire à la lettre que ce céleſte & divin eſprit a repoſé ſur lui. Ne ſembloit-il pas qu'il eût la clef de tous les cœurs, pour y pénétrer ; & pour en découvrir les penſées & les ſentimens les plus cachés ? Ne ſembloit-il pas qu'il fût tout à la fois dans tous les lieux, pour être témoin de ce qui ſe paſſoit au-delà des mers, & dans les régions les plus éloignées ? Ne ſembloit-il pas que tous les tems lui fuſſent préſens, & qu'il n'y eût point pour lui d'avenir ? Diſons mieux, ne voyoit-il pas l'avenir comme le préſent ? & quand il l'annonçoit, étoit-ce avec des circonſtances douteuſes ? Etoit-ce dans le ſecret d'une confidence particuliére ? Etoit-ce à des perſonnes inconnues & ſans autorité ? Que dis-je ? N'étoit-ce pas ſi hautement & avec tant d'éclat, que l'Europe en retentiſſoit ?

Ainſi prédit il aux Grecs la ruine de leur Empire & la priſe de Conſtantinople, s'ils s'obſtinoient dans le ſchiſme ſcandaleux qui les ſéparoit de l'Egliſe Romaine. Ils furent ſourds à la voix de Dieu, qui

leur parloit par la bouche de son Ministre. Ils n'écouterent ni le Seigneur, ni son Prophéte, & vous sçavez ce qu'il leur en coûta. La prédiction s'accomplit : la Gréce se vit innondée d'un déluge d'Infidéles, qui y porterent la désolation & l'effroi ; Constantinople fut assiégée, pillée, réduite enfin sous l'obéissance & le joug des ennemis de la Foi. Ainsi prédit-il au Roi de Naples une signalée victoire sur les Turcs, en lui ordonnant de la part de Dieu de les attaquer, & de les chasser de la Calabre qu'ils infectoient. L'effet repondit à sa parole : le Prince l'écouta, & malgré l'inégalité des forces, il combattit, & fut victorieux. Ainsi prédit-il à Ferdinand, Roi d'Espagne, qu'il chasseroit les Mores de ses Etats ; & que s'il agissoit contre eux avec confiance, il recouvreroit le Royaume de Grenade qu'ils lui avoient enlevé. Le succès fut aussi heureux que François l'avoit promis : les Mores furent défaits, Ferdinand rentra en possession des terres qu'il avoit perdues, & l'Espagne se délivra de la plus dure & de la plus tyrannique domination qu'elle eut à craindre. Or jugez quel bruit de pareils évenemens firent dans le monde, ce qu'on dut penser du saint Prophéte, ce qu'on en dut dire. On le regarda, si j'ose m'exprimer de la

forte, comme le plus intime confident de Dieu même & comme l'oracle de l'Eglise.

Ajoûtez à ce don de prophétie, le don des miracles, qui lui a soumis, ce semble, toute la nature. Mais sur les miracles dont je parle, il y a un point important à remarquer, & où paroît également la providence de Dieu, soit pour rehausser la gloire de son serviteur, soit pour confondre l'incrédulité des libertins. Car prenez garde, s'il vous plaît : les miracles de saint François de Paule n'ont point été des miracles douteux & incertains. On nous raconte divers miracles, & il est de notre piété d'y donner une créance raisonnable & sage. Mais après tout, ce ne sont pas toujours des miracles tellement inconteſtables, qu'ils portent avec eux-mêmes leurs preuves & une pleine conviction. Ce sont des miracles faits en présence d'un petit nombre de témoins, dont l'autorité ne suffit pas pour entraîner les esprits & pour répondre à toutes les difficultés qui peuvent naître. Au lieu qu'il s'agit ici de miracles publics, & tellement avérés, que l'infidélité même la plus opiniâtre est forcée d'y souscrire & de se rendre à la vérité reconnue. En effet, si la mer obéit à François aussi-bien qu'à saint Pierre, & s'il passe le détroit de Sicile sans autre se-

cours que celui de ſon manteau étendu ſur les eaux, c'eſt à la vûe de tout un peuple, qui l'attend ſur le rivage & qui le reçoit en triomphe. Si le feu perd en ſes mains toute ſa vertu, & ſi pour confirmer ſa régle il prend des charbons ardens, ſans en reſſentir la moindre atteinte, c'eſt aux yeux des députés du ſouverain Pontife & dans une nombreuſe aſſemblée de ſes freres qu'il convainc par ce prodige. S'il tranſporte les rochers d'un lieu à un autre, pour aider à la conſtruction de la premiére Egliſe qu'il voulut bâtir, c'eſt devant toute la ville de Paule qui lui applaudit & le comble de bénédictions. S'il rétablit l'air dans ſa pureté, & s'il fait ceſſer une contagion mortelle qui ravageoit tout un pays, c'eſt à la priére de tous les habitans qui ont recours à lui, & qui le regardent comme leur libérateur. Il faudroit faire le récit de toute ſa vie, pour faire le récit de ſes miracles. Tous les élémens ont entendu ſa voix, ont éxécuté ſes ordres, ont pris tel mouvement & telle diſpoſition qu'il a voulu, comme s'il en eût été le maître, & que Dieu l'eût établi l'arbitre abſolu du monde.

Après cela faut-il s'étonner que toutes les Puiſſances de la terre l'aient honoré? que les Rois ſe ſoient humiliés devant

lui, que les Papes lui aient donné tant d'éloges, qu'il ait été recherché des peuples avec tant d'empreſſement ? Non, Chrétiens, je n'en ſuis point ſurpris, & vous ne devez point l'être : l'humilité, quand elle eſt ſincère, mérite tout cela, & autant de fois que Dieu entreprendra de glorifier en cette vie un homme humble, c'eſt ainſi qu'il ſera glorifié : *Sic honorabitur, quemcumque voluerit Rex honorari.* Le Pape Paul ſecond l'envoya ſaluer par un des officiers de ſa chambre, qui ſe proſterna à ſes pieds & les voulut baiſer par reſpect. Il fit informer des actions miraculeuſes de ce ſaint homme, même avant ſa mort, comme s'il eût eu deſſein de le canoniſer tout vivant. Quoi qu'il en ſoit, la voix publique le canoniſoit déja par avance. Sixte quatriéme le reçut à Rome comme un Ange du ciel, le conſulta ſur les plus importantes affaires de la Religion, & par honneur le fit aſſeoir auprès de ſa perſonne. Mais c'eſt ſur-tout à notre France qu'il étoit réſervé de faire connoître cet homme incomparable, & de l'exalter. C'eſt de la Cour de nos Rois, que toute l'Europe devoit apprendre ce que valoit François de Paule, & ce qui lui étoit dû. Je ne puis lire dans notre hiſtoire, ſans une conſolation ſenſible, la magnifique réception *Eſth. c. 6.*

qui fut faite par Louis XI. & par tous les Seigneurs du Royaume à cet humble Religieux. Vous étiez alors, ô mon Dieu, connu dans le monde, & les Cours des Princes n'étoient pas des lieux inacceſſibles à votre grace, ni à la piété chrétienne, puiſque vos ſerviteurs y étoient ſi honorablement traités. A peine Louis a-t il ſçû la marche de François, qu'il envoie au-devant de lui ſon héritier préſomptif & ſon Dauphin, pour le recevoir. Qu'eût-il fait davantage pour une Tête couronnée ? Mais auſſi, permettez-moi de le dire, quelle tête couronnée étoit plus reſpectable, qu'un Saint à qui Dieu deſtinoit la couronne de gloire, & qu'il avoit revêtu de tout ſon pouvoir ? Jamais la France n'avoit vû de Prince plus jaloux de ſa grandeur, ni plus impérieux que Louis onziéme. Mais à la vûe de François de Paule, ce Monarque oublie toute ſa grandeur & dépoſe tout ſon orgueil. Tout le monde trembloit en la préſence de Louis, & Louis s'humilie en la préſence de François. Louis faiſoit la loi à ſes ſujets, & il la reçoit de François. O merveilleux effet de la toute-puiſſance du Seigneur, qui tient dans ſes mains les cœurs des Rois, & qui les tourne comme il lui plaît ! O ſpectacle digne de l'admiration du ciel &

de la terre ! un Roi, la terreur de tant de peuples, un Roi également redouté & des étrangers & des siens, un Roi si fier, devient respectueux & soumis devant un homme nourri dans la solitude, & sorti de l'obscurité du cloître.

Vous me direz que cette soumission & ce respect de Louis XI. étoient intéressés ; qu'il demandoit sa guérison, & qu'il vouloit l'obtenir ; que François hors de-là ne lui étoit rien, & qu'il l'eût toute autrement regardé sans cette espérance. Mais d'abord je vous réponds, & je dis : voilà comment Dieu sçait relever ses Saints, & voilà comment en particulier il a voulu relever l'humilité de saint François de Paule. Il a fait dépendre de lui les Rois mêmes, il a réduit un des plus grands Monarques dans la nécessité de recourir à lui. Tous les secours humains long-tems & inutilement employés manquoient à Louis, & il ne lui est resté pour derniére & unique ressource que l'humble serviteur de Dieu. Je vais plus loin, & j'ajoûte : ce qui fit appeller François à la Cour, ce fut, il est vrai, l'intérêt d'une santé ruinée, que Louis XI. cherchoit par tous les moyens à rétablir. Mais ce qui le maintint ensuite à la Cour, ce qui le mit dans un si grand crédit à la Cour, ce fut l'éclat

de ſes vertus, ce fut l'eſtime & la confiance du Prince. La preuve en eſt évidente, puiſque dès le jour même que cet homme de miracles parût pour la premiére fois à la Cour, & dès la premiére audience qu'il eut de Louis, il lui prononça l'arrêt de ſa mort. Il lui parla en prophéte, & lui dit comme un autre Iſaïe : *Diſpone domui tuæ, quia morieris tu & non vives.* Sire, mettez ordre à votre Etat & à ce que vous avez de plus précieux dans votre Etat, qui eſt votre conſcience : car il n'y a point de miracle pour vous ; votre heure eſt venue, & il faut mourir. C'étoit une parole bien dure pour tout homme, encore plus pour un Roi, mais ſur-tout pour un Roi auſſi attaché à la vie. Quel autre eût oſé lui annoncer une ſi triſte nouvelle, & n'étoit-ce pas s'expoſer à toute ſon indignation ? Mais par le changement le plus ſubit, & qui ne put venir que de la droite du très-Haut, Louis écouta François avec reſpect. Il l'eſtima, & ſe confia en lui plus que jamais. Il lui mit ſon ame entre les mains, il le pria de le diſpoſer à la mort, il voulut expirer dans ſon ſein, & en mourant il lui recommanda la France & ſon Fils, ne croyant pas pouvoir laiſſer l'un & l'autre ſous une plus puiſſante protection. Voilà ſur quoi furent fondés les honneurs dont

Iſa. c. 38.

saint François de Paule fut comblé à la Cour de Louis XI. Il fit dans la personne de ce Monarque un miracle bien plus difficile & plus grand, que s'il lui eût rendu la santé du corps, puisqu'il lui rendit la santé de l'ame, puisqu'il le détacha de la vie que ce Prince aimoit jusqu'à l'excès, puisqu'il l'accoutuma à entendre parler de la mort, qu'il le prépara à ce dernier passage, & qu'il l'aida à le sanctifier.

Cependant Louis mort, comment Charles VIII. son successeur en usa-t-il à l'égard de l'homme de Dieu? Vous le sçavez, Chrétiens. Il hérita de la piété de son pere, c'est-à-dire, de sa vénération pour François de Paule. Que dis-je, il la surpassa. François fut son conseil, fut son confident, fut sa consolation. S'agissoit-il d'un choix honorable à faire? C'est sur François de Paule qu'il tomboit; témoin l'honneur qu'il eut d'être choisi pour nommer le Dauphin de France dans la cérémonie solemnelle de son baptême. Y avoit-il une affaire importante à traiter? c'est à François de Paule qu'on s'adressoit & sur lui qu'on s'en reposoit; témoin celle où il fut employé pour le mariage de Charles avec Anne héritiére de Bretagne, & où il réussit avec tant de succès & tant d'avantage pour l'un & pour l'autre. Car

je puis le dire, c'eſt à ce grand Saint que la France doit en partie l'avantage qu'elle eut alors & dont elle joüit encore aujourd'hui d'être unie avec la Bretagne. C'eſt à lui que nos Rois ſont en partie redevables de cette illuſtre province, qu'ils regardent comme une des plus belles & des plus nobles portions de leur héritage; & c'eſt pareillement à François de Paule que la Bretagne doit le bonheur & la gloire d'appartenir aux premiers Rois de la chrétienté.

Mais ſi Dieu dans cette vie mortelle, qui eſt le tems du travail, veut bien de la ſorte glorifier ſes Saints, que leur prépare-t-il après la mort, qui eſt pour eux le tems de la récompenſe? Que préparoit-il à François? La mort eſt l'humiliation des Grands du monde. Qu'ils aient rempli toute la terre de leur nom, qu'ils aient ébloüi tout l'univers de la ſplendeur de leur gloire; dans les ombres du tombeau, toute cette gloire s'obſcurcit, & ces noms ſi fameux s'effacent bientôt de la mémoire des hommes, dès que ceux qui les portoient ont diſparu à nos yeux. Mais c'eſt dans le ſein même de la mort & dans les plus profondes ténébres du tombeau, que Dieu donne un nouvel éclat à ſes amis; & le tombeau de François de Paule n'a-

t-il pas été, selon l'expreſſion du Prophéte, après le ſépulchre de Jeſus-Chriſt, un des plus glorieux, *Et erit ſepulchrum ejus glorioſum?* Son corps ſans voix & ſans vie, a prophétiſé auſſi-bien que celui d'Eliſée; ſes oſſemens, précieuſes & ſaintes reliques, tout inſenſibles & tout inanimés qu'ils étoient, ont conſervé la même vertu & le même don de miracles, ont chaſſé les démons, ont guéri les malades, ont éclairé les aveugles, ont fait entendre les ſourds, ont fait parler les muets, ont fait marcher les paralytiques. Dans quelle partie de l'Europe n'en a-t-on pas reſſenti les ſalutaires effets; & de quelle partie de l'Europe n'y a-t-on pas eû recours, comme à l'aſyle commun de tous les affligés? L'héréſie déclarée contre le culte des Saints n'a pû voir ſans en frémir, cette confiance des peuples. Elle s'eſt armée contre ce ſaint Corps, que la France conſervoit, que le monde révéroit, autour duquel tant de vœux de toutes les nations étoient ſuſpendus. Elle l'a inſulté, elle l'a outragé, elle l'a livré à la fureur des flammes. Mais tous les efforts de l'héréſie n'ont pas arraché & n'arracheront jamais du cœur des Fidéles les ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance, de zéle, dont ils ſont prévenus pour un de leurs plus puiſſans *Iſa. c. 11.*

protecteurs auprès de Dieu. Ses cendres nous ſont reſtées, & c'eſt aſſez : ces cendres purifiées par le feu, ou pour mieux dire conſacrées par une eſpéce de martyre, n'en ont que plus de pouvoir ; nous les honorons, & nous y trouvons toujours les mêmes ſecours. Quoi qu'il en ſoit, ſa mémoire eſt toujours vivante ; & tant qu'il y aura des hommes ſur la terre, elle y vivra. Ses fêtes y ſeront célébrées, ſon nom y ſera invoqué, ſes vertus y ſeront publiées.

Mais qu'eſt-ce après tout pour les Saints que cette gloire de la terre, toute juſte & toute éclatante qu'elle peut être, en comparaiſon de cette couronne immortelle, qu'ils reçoivent dans le ciel ? Que leur importe d'être grands devant les hommes, pourvû qu'ils ſoient grands devant Dieu ; & que leur importe que leurs noms ſoient ici gravés dans le ſouvenir des hommes, pourvû qu'ils ſoient écrits & connus dans le Royaume de Dieu ? Ah ! Chrétiens, tous ces honneurs dont je viens de vous parler, & que tant de nations ont déférés à ſaint François de Paule, ne lui étoient point néceſſaires ; & s'il a plû à Dieu de l'exalter parmi nous, ce n'eſt que pour nous apprendre à eſtimer l'humilité. Du reſte François pouvoit être ſans cela éternellement heureux, & ſouverainement

glorieux. Car il pouvoit ſans cela parvenir à toute la gloire dont il joüit dans la béatitude céleſte. C'eſt-là que les humbles ſont bien dédommagés de leurs abaiſſemens volontaires, & c'eſt à cette unique & véritable grandeur que nous devons aſpirer comme eux? Mais par le plus étrange aveuglement, de quelle grandeur ſommes-nous jaloux? d'une grandeur toute mondaine. Briller dans le monde comme François de Paule, être comme lui recherché des Grands, & adoré des petits, voilà de quoi nous ſommes touchés, & ce qui combleroit, à ce qu'il nous ſemble, tous nos vœux. Mais voilà, de la maniére que nous l'enviſageons, ce que j'appelle une fauſſe grandeur. Prenez garde, je vous prie: c'étoit pour notre Saint une grandeur véritable & réelle, & ce n'eſt pour nous qu'une grandeur chimérique & fauſſe. Grandeur réelle & véritable pour François, comment cela? parce que c'étoit une récompenſe anticipée de ſon humilité; parce que c'étoit une grandeur fondée ſur le mépris même qu'il faiſoit de toute grandeur humaine; parce que c'étoit une grandeur qu'il fuyoit, dont il ſe défioit, qui par un amour & un déſir ſincère des humiliations lui devenoit onéreuſe, bien loin qu'il cherchât à en gouter les vaines douceurs;

parce qu'au milieu de cette grandeur visible, il ne se rendoit attentif qu'aux grandeurs invisibles de l'éternité. Mais ce qui étoit réel & solide pour François de Paule n'est pour nous qu'erreur, n'est que mensonge & illusion : pourquoi ? parce que nous ne cherchons cette prétendue grandeur du monde, que pour nourrir notre orgueil & contenter notre ambition ; parce que nous ne nous y proposons qu'un certain éclat, qui nous éblouit & qui nous aveugle ; parce que nous nous en laissons entêter & infatuer, jusqu'à nous oublier nous-mêmes au moindre avantage que nous avons, & au moindre dégré d'élévation où nous parvenons ; parce que nous en abusons pour entretenir nos complaisances, pour autoriser nos hauteurs, pour prendre sur les autres l'ascendant, pour les regarder avec dédain & les traiter avec empire ; parce qu'uniquement occupés d'une grandeur mortelle, nous perdons absolument le souvenir de cette glorieuse immortalité, qui seule devroit emporter toutes nos réflexions & tous nos soins. Or en ce sens & sous cet aspect, tout ce qui y a de plus grand dans la vie, n'est rien ; & s'y attacher de la sorte, s'y laisser ainsi surprendre, c'est un des plus sensibles sujets de notre confusion, puisque c'est une

des marques les plus évidentes de notre foïbleſſe.

Et ſouvent encore qu'arrive t-il ? c'eſt que Dieu par une ſage conduite de ſa providence, nous refuſe ce que nous déſirons avec tant d'ardeur, & le donne aux humbles, qui travaillent à s'en préſerver & à l'éviter. Que de mondains dans la Cour de Louis XI. s'empreſſoient autour du Prince, pour s'inſinuer auprès de lui, pour gagner ſa faveur, pour avoir part à ſes graces, & ne pouvoient y réuſſir ? Au lieu que François de Paule, dégagé de toute eſpérance, ſans vûes, ſans prétentions, ſans intrigues, ne penſant qu'à ſe retirer & à diſparoître, parlant au premier Monarque de l'Europe avec toute la liberté de l'Evangile, ne faiſant rien pour ce Prince de tout ce qu'il attendoit, au contraire lui préſentant un objet auſſi triſte pour lui que la mort, & le lui montrant de près, en devint le favori le plus intime & le directeur. Je ne veux pas après tout vous faire entendre que les Saints aient toujours ces ſortes de diſtinctions ſur la terre. Il y en a & un grand nombre que Dieu laiſſe dans l'obſcurité & dans l'oubli parmi les hommes. Il y en a qui ne ſont pas ſeulement humbles, mais en effet humiliés & très-humiliés. Se plaignent-ils de leur état ?

ils ſont bien éloignés de s'en plaindre : puiſqu'ils l'ont choiſi, puiſqu'ils l'aiment, & qu'ils s'en font, ſelon l'Evangile, un bonheur. Car ils ſçavent quel eſt le prix de l'humiliation où ils vivent, quand elle eſt ſanctifiée par l'humilité. Ils ſçavent ce que c'eſt que toute la grandeur du ſiécle; que ce n'eſt qu'une grandeur imaginaire, & ſurtout que ce n'eſt qu'une grandeur paſſagère. D'où ils concluent qu'ils doivent porter toutes leurs eſpérances & tous leurs déſirs vers une autre grandeur qui leur eſt promiſe dans le ciel. A quoi tient-il, mes chers Auditeurs, que nous ne tirions la même conſéquence, puiſque nous ſommes auſſi inſtruits qu'eux du même principe? Nous connoiſſons malgré nous la vanité des pompes du monde ; & plus même nous ſommes engagés dans le monde, plus en voyons-nous le néant. Nous nous en expliquons ſi bien dans les rencontres, & nous en faiſons de ſi beaux diſcours. Pourquoi donc ne mépriſons-nous pas ce qui nous paroît ſi mépriſable, ou pourquoi ne nous détachons-nous pas de ce que nous mépriſons? Allons à la gloire, & cherchons-la. Mais comme il n'y a point d'autre véritable gloire à déſirer pour nous ſelon l'Evangile, que cette gloire future où Dieu nous appelle, c'eſt-là qu'il nous

ordonne de tourner tous nos regards, & c'eſt-là auſſi la ſeule gloire que je vous ſouhaite, au nom du Pere, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE
DE
S. JEAN-BAPTISTE.

Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelloit Jean. Ce fut lui qui vint pour rendre témoignage à la lumiére. En faint Jean, ch. 1.

MONSEIGNEUR,

Meſſire Henri Feydeau de Brou Evêque d'Amiens.

C'EST le vrai caractère du glorieux précurseur S. Jean dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Un homme ſuſcité de Dieu pour ſervir de témoin à celui qui, comme Fils de Dieu, & Verbe de Dieu, étoit la lumiére incréée. Un homme prédeſtiné pour annoncer, & pour faire connoître au monde le Dieu incarné. Un homme miraculeuſement conçû par une

mere ſtérile. Un homme dont on peut dire, dès ſon berceau, que l'eſprit de Dieu étoit en lui, & que la main du Seigneur étoit avec lui. Un homme dont la miſſion fut autoriſée par la plus éclatante preuve de la vérité, qui eſt ſon éminente ſainteté : & tout cela pour rendre témoignage à Jeſus-Chriſt. Voilà à quoi ſe réduiſent les hautes idées que l'Evangile nous en donne. Il n'étoit pas la lumiére, *Non erat ille lux :* mais il étoit le témoin de celui qui fut la lumiére même ; de cet Homme-Dieu, à qui ſeul il appartenoit de pouvoir dire abſolument & ſans condition, *Ego ſum lux mundi*, Je ſuis la lumiére du monde. Car c'eſt pour atteſter la vérité de cette parole du Sauveur, que Jean-Baptiſte eſt venu ; & voilà encore une fois l'abrégé de ſon éloge : *Hic venit in teſtimonium, ut teſtimonium perhiberet de lumine.* Eloge, mes chers Auditeurs, que vous ne devez pas conſidérer comme un ſimple panégyrique du Saint, que l'Egliſe honore en ce jour ; mais comme un diſcours fondamental ſur un des points capitaux de notre Religion ; comme une inſtruction eſſentielle dans le Chriſtianiſme ; comme une expoſition du grand Myſtère de notre Foi, qui eſt l'Incarnation divine. Car entre Jeſus-Chriſt & Jean-Baptiſte il y a eu des liaiſons ſi

Joan. c. 1.

Joan. c. 1.

étroites, qu'on ne peut bien connoître l'un, sans connoître l'autre : & si la vie éternelle consiste à connoître Jesus-Christ, *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum;* aussi une partie de notre salut consiste-t-elle à connoître saint Jean. Or il suffit pour le connoître parfaitement, de bien comprendre qu'il a été le témoin de Jesus-Christ, & qu'il est venu pour cela : *Hic venit in testimonium.* Dès le moment de sa naissance il délia par un miracle visible la langue de son pere Zacharie, pour lui faire publier les loüanges de Dieu. Opérez ici, grand Saint, un pareil miracle; & déliez ma langue, afin que je puisse dignement & utilement annoncer vos illustres priviléges & vos vertus à cet Auditoire chrétien. J'ai besoin, pour y réussir, d'un puissant secours; & pour l'implorer plus efficacement, je m'adresse à la Reine des Vierges. *Ave, Maria.*

Joan. c. 17.

IL en faut convenir, Chrétiens : c'est quelque chose de bien singulier dans la destinée de Jean-Baptiste, qu'il ait été choisi de Dieu, pour servir de témoin au Sauveur du monde. Mais c'est encore quelque chose de plus surprenant, que le Sauveur du monde, tout Dieu qu'il étoit, ait

eu besoin du témoignage de saint Jean ; & que dans l'ordre, ou du moins dans l'exécution des divins décrets, le témoignage de ce glorieux Précurseur ait été nécessaire pour l'établissement de notre Foi. Or l'un & l'autre est néanmoins vrai, & l'Evangile qui est notre regle, ne nous permet pas d'en douter. Oui le Sauveur, tout Dieu qu'il étoit, a eû besoin du témoignage de Jean-Baptiste. Ainsi cet Homme-Dieu le reconnoissoit-il lui même, lorsqu'il disoit aux Juifs : *Si testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum non est verum : alius est qui testimonium perhibet de me.* Si je rendois seul témoignage de moi-même, vous diriez, quoiqu'injustement, que mon témoignage n'est pas recevable : mais en voici un autre qui rend témoignage de moi. Car selon la pensée de saint Chrysostôme, expliquant à la lettre ce passage, cet autre dont parloit Jesus-Christ, étoit saint Jean son Précurseur. De plus, dans l'ordre des divins décrets le témoignage de saint Jean étoit nécessaire pour l'établissement de notre Foi. Car le même Evangéliste qui nous apprend que Jean est venu pour rendre témoignage à la lumiére, *Ut testimonium perhiberet de lumine*, en rapporte aussi-tôt la raison ; *Ut omnes crederent per illum*, afin que tous

Joan. c. 5.

Joan. c. 1.

cruſſent par lui. D'où il s'enſuit que notre Foi, je dis notre Foi en Jeſus-Chriſt, eſt donc originairement fondée ſur le témoignage de ce grand Saint, puiſqu'en effet c'eſt par lui que nous avons cru, par lui que la voie du ſalut nous a été premiérement révélée, en un mot par lui que nous ſommes Chrétiens. Ceci ſans doute lui eſt bien avantageux : mais ce n'eſt pas là néanmoins que je borne ſon éloge ; & ce que j'ajoûte, en va faire le complément & la perfection. Car de même que Jean-Baptiſte a ſervi de témoin au Sauveur du monde, le Sauveur du monde par une eſpéce de reconnoiſſance, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, a voulu ſervir de témoin à Jean-Baptiſte. De même que par rapport à nous, le Sauveur, tout Dieu qu'il eſt, a eû beſoin du témoignage de ſaint Jean, ſaint Jean par rapport à lui-même, a plus eû beſoin encore du témoignage du Sauveur. Et autant que la Foi chrétienne eſt fondée ſur le témoignage que Jeſus-Chriſt a reçû de ſon Précurſeur, autant la gloire du Précurſeur eſt-elle fondée ſur le témoignage qu'il a reçû de Jeſus-Chriſt. Voilà tout mon deſſein, que je renferme en ces deux points. Jean-Baptiſte rendant témoignage au Fils de Dieu, c'eſt le premier ; & le Fils de Dieu rendant témoignage à

Jean-Baptiſte, c'eſt le ſecond. De-là deux conſéquences pour votre édification : l'une, que nous devons tous, à l'exemple de ſaint Jean, & en qualité de Chrétiens, être autant de témoins de Jeſus-Chriſt : l'autre, que comme Jeſus Chriſt a rendu témoignage à ſaint Jean, il faut qu'il nous le rende un jour, & que nous méritions de le recevoir, ſi nous voulons être du nombre de ſes Elûs. Imiter ſaint Jean, en faiſant de nos actions & de notre vie un témoignage ſenſible & continuel, dont Jeſus-Chriſt ſoit honoré ; mériter comme ſaint Jean, que Jeſus-Chriſt au moins dans ſon dernier jugement nous honore devant Dieu de ſon témoignage : deux concluſions morales, dont la pratique bien entendue eſt le précis de toute la ſainteté chrétienne, & pour leſquelles je vous demande une favorable attention.

CInq choſes, Chrétiens, ſont néceſſaires à quiconque eſt choiſi pour témoin, & en doit faire l'office : la fidélité & le déſintéreſſement dans le témoignage qu'il porte ; l'exacte connoiſſance du ſujet dont il porte témoignage ; l'évidence des preuves ſur quoi il appuie ſon témoignage ; le zéle pour la vérité, en faveur de laquelle il rend témoignage ; enfin la conſtance & la fer- I. PARTIE.

meté pour soutenir son témoignage. Or je trouve que saint Jean a eû dans le dégré le plus éminent ces cinq qualités. Car il a été pour le Sauveur du monde un témoin fidéle & désintéressé, un témoin instruit & pleinement éclairé, un témoin sûr & irréprochable, un témoin zélé & ardent, un témoin constant & ferme. D'où je conclus qu'il a donc parfaitement répondu au dessein de Dieu sur lui, & que rien ne lui a manqué, pour vérifier dans toute leur étendue ces paroles de mon Texte, *Hic venit in testimonium.* Ecoutez-moi; je ne dirai rien qui ne soit tiré de l'Evangile même.

Je prétends d'abord que Jean-Baptiste a fait à l'égard de Jesus-Christ l'office d'un témoin fidéle & désintéressé. La preuve en est inconteſtable. Car voici selon l'Evangéliste, le témoignage que rendit cet homme de Dieu, lorsque les Juifs lui députerent des Prêtres & des Lévites, pour lui demander qui il étoit; *Et hoc est testimonium Joannis.* Que fit il? Il ne délibéra point, il confessa de bonne foi, & il protesta non-seulement sans peine, mais avec joie, qu'il n'étoit point le Christ: *Et confessus est, & non negavit, & confessus est, quia non sum ego Christus.* Ils le presserent: quoi donc? Etes-vous Elie? Et il dit, je ne

Joan. c. 1.

Ibid.

le ſuis point : *Non ſum.* Etes-vous Prophéte ? Il répondit, non : *Et reſpondit, non.* *Ibid.* Mais qui êtes-vous, répliquerent-ils, afin que nous puiſſions en rendre compte à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? Et c'eſt alors qu'il leur fit cette humble, mais héroïque déclaration, *Ego vox clamantis ;* Je ne ſuis qu'une ſim- *Ibid.* ple voix, qui crie, & qui annonce au monde la venue du Seigneur. Ah ! Chrétiens, quelle fidélité ! En vit-on jamais un plus bel exemple ? Prenez garde, s'il vous plaît. Les Juifs étoient diſpoſés, ſi ſaint Jean l'eût voulu, à le reconnoître pour leur Meſſie, c'eſt-à-dire, pour leur Libérateur & pour leur Roi ; & Jean avec une droiture d'ame qui les étonne, renonce à cette dignité pour la conſerver à Jeſus-Chriſt. Il n'avoit qu'à dire une parole, il n'avoit qu'à donner ſon conſentement, & toute la Synagogue ſeroit venue en foule lui rendre hommage. Mais il ſçait trop bien ce qu'il eſt, & à qui il eſt : Non, leur dit-il, mes Freres, je ne ſuis point ce Meſſie que vous attendez. Vous lui faites tort, & vous vous faites tort à vous même de le confondre avec moi. Ce n'eſt point moi. C'eſt un autre plus grand, plus fort, plus puiſſant que moi. Un autre à qui je ne ſuis pas digne de rendre les plus vils ſervices.

C'eſt celui-là, mes Freres, qui eſt votre Chriſt & votre Roi. Ne le cherchez point dans ce déſert; il eſt au milieu de vous, & vous ne le connoiſſez pas. Je n'en ai ni le mérite, ni la ſainteté; je ſuis un homme pécheur: & l'erreur la plus pernicieuſe & la plus groſſiére où vous puiſſiez tomber, eſt de m'attribuer cette qualité de Meſſie, qui eſt infiniment au-deſſus de moi, & de tous les dons de grace que je puis poſſéder. Encore une fois, y eut-il jamais un témoignage plus déſintéreſſé & plus fidéle?

Concevez-le encore mieux par la réflexion que fait ici ſaint Chryſoſtôme, & dont ſans doute vous ſerez touchés: la voici. Saint Jean par une heureuſe conformité de caractères, ſe trouvoit ſi ſemblable à Jeſus-Chriſt, qu'on le prenoit ſouvent pour Jeſus-Chriſt; & Jeſus-Chriſt par la même raiſon, quoique Fils unique de Dieu, étoit ſi ſemblable à ſaint Jean, qu'au rapport de l'Evangile, on le prenoit auſſi ſouvent pour ſaint Jean. Car de-là vient qu'Hérodes apprenant les miracles que cet Homme-Dieu faiſoit dans la Judée, diſoit que c'étoit Jean-Baptiſte, qui étoit reſſuſcité: & de-là vient que les Phariſiens, voyant la vie toute céleſte que Jean menoit dans le déſert, ne doutoient point

point qu'il ne fût le Christ, jusqu'à lui envoyer un ambassade pour le saluer comme Christ. Peut-on rien dire de plus glorieux à l'avantage de ce grand Saint? oui, Chrétiens, & quoi? c'est que Jean-Baptiste, étant pris pour le Christ & passant pour l'être, déclara hautement qu'il ne l'étoit pas, & refusa, sans balancer, l'honneur qu'on lui vouloit faire, pour avoir celui d'être fidéle à son Dieu. Car la fidélité de ce témoignage valut mieux pour lui, que toute la gloire & tous les honneurs qu'il eût pû recevoir de la synagogue. Mais admirez, Chrétiens, les autres marques de cette fidélité : c'est pour cela, disent les Peres, que saint Jean jusqu'à l'âge de trente ans se tint caché dans le désert, sans vouloir converser avec les hommes, de peur que les hommes déja trop prévenus en sa faveur, ne s'attachassent à lui, au préjudice du souverain attachement qu'ils devoient avoir, & qu'il vouloit leur inspirer pour Jesus-Christ. C'est pour cela, qu'encore que la main du Seigneur fût avec lui par une disposition particuliere de la Providence, il ne fit jamais de miracles, de peur d'autoriser l'erreur où étoient les Juifs qui le regardoient comme le Messie promis de Dieu : car s'ils étoient prêts, sans lui avoir vû faire aucun miracle, à

le reconnoître pour le Messie, qu'auroient-ils fait s'ils l'avoient vû ressusciter les morts, & commander aux vents & à la mer? C'est pour cela qu'il ne parloit jamais de Jesus-Christ, que dans les termes les plus magnifiques & les plus sublimes; & de soi-même au contraire, avec les sentimens de la plus profonde & de la plus parfaite humilité : prennant plaisir à s'abaisser, pour exalter Jesus-Christ; disant de Jesus-Christ, il faut qu'il croisse, & de soi-même, il faut que je diminue; témoignant que le comble de sa joie & l'accomplissement de ses desirs, étoit de voir Jesus-Christ connu & adoré dans le monde. Ceux de mes Auditeurs qui m'écoutent avec un esprit & un cœur chrétien, comprennent & goûtent ce que je dis. Mais enfin si saint Jean fidéle à son Dieu, refusa, comme il étoit juste, les honneurs dûs au seul Messie, que n'acceptoit-il ceux au moins qui lui convenoient, & que les Juifs sans le flatter ni se tromper, lui déféroient? que n'avoüoit-il qu'il étoit Prophéte, puisqu'il l'étoit en effet? que ne confessoit-il qu'il étoit Elie, puisqu'il en avoit l'esprit, & que c'étoit personnellement de lui que le Sauveur disoit, *Elias venit*, Elie est venu, c'est-à-dire, Jean-Baptiste, en qui Dieu fait revivre l'esprit d'Elie? Non

Marc. c. 9.

Chrétiens, il ne consent à rien de tout cela; il ne veut être ni Elie, ni prophète, ni docteur, ni maître. Il se contente d'être la voix de celui qui crie, préparez les voies du Seigneur, *Ego vox*: pourquoi? parce qu'il veut être tout au Seigneur, & rien à lui même; parce que comme la voix n'a point d'autre usage que d'exprimer la pensée & de la rendre sensible, aussi Jean-Baptiste n'a-t-il point d'autre vûe ni d'autre fin, que de faire connoître le Verbe de Dieu en rendant témoignage à l'homme-Dieu: *Hic venit ut testimonium perhiberet de lumine.*

J'ai dit de plus que ce saint Précurseur avoit été à l'égard du Sauveur du monde un témoin pleinement instruit: car tout tout ce que nous sçavons de Jesus-Christ & tout ce que nous en devons sçavoir, tout ce que la foi nous en révéle d'important & de nécessaire au salut, c'est Jean-Baptiste qui nous l'a enseigné le premier, par les différens témoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur. Et en effet, c'est lui qui nous a fait connoître Jesus-Christ en qualité de Dieu-homme, en qualité de rédempteur, en qualité de sanctificateur des ames, en qualité d'auteur de la grace & des sacremens à quoi la grace est attachée; en qualité de juste juge, qui récompense &

qui punit ; en un mot, dans toutes les qualités qui en ont fait un médiateur accompli. L'induction en sera sensible, & n'aura rien pour vous de fatiguant. Il nous a fait connoître Jesus-Christ comme Dieu-homme, quand il disoit de lui : *Post me venit vir qui ante me factus est, quia prior me erat*; celui qui est venu après moi, étoit avant moi. Car pour raisonner avec saint Augustin, si Jesus-Christ étoit avant saint Jean, ce ne pouvoit être qu'en vertu de sa divinité ; il étoit donc Dieu. S'il étoit après saint Jean, ce ne pouvoit être qu'en vertu de son humanité ; il étoit donc homme. S'il étoit tout ensemble avant & après saint Jean, ce ne pouvoit être que selon les deux natures qui subsistoient en lui ; il étoit donc en même tems Dieu & homme. C'est ainsi que concluoient les Peres contre les Ariens, les Nestoriens & les Eutychiens : ce témoignage seul de Jean-Baptiste, *Post me venit vir qui ante me factus est*, ayant dès les premiers siécles de l'Eglise confondu tous les Hérétiques qui combattoient le mystère de l'Incarnation. Il nous l'a fait connoître comme Rédempteur, quand il le montroit à ses disciples, en leur disant : *Ecce Agnus Dei;* voilà l'Agneau de Dieu qui doit être immolé comme une victime pour le salut des

Joan. c. 1.

Ibid.

hommes : *Ecce qui tollit peccatum mundi ;* celui qui efface les péchés du monde : ce qu'il ajoutoit, remarque saint Augustin, pour désabuser les Juifs de la fausse idée où ils étoient que ce Sauveur si long-tems attendu & si ardemment désiré, devoit seulement venir pour les délivrer de leurs misères temporelles, & pour les affranchir de la domination des Romains; au lieu qu'il venoit pour les dégager de la tyrannie du démon & de la servitude du péché, & qu'il n'étoit Sauveur que pour cela. Il nous l'a fait connoître comme Sanctificateur des ames, quand il alloit prêchant par-tout, que c'est de la plénitude de Jesus-Christ que nous avons tous reçû les dons célestes : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus.* Il nous l'a fait connoître comme auteur de la Grace & des Sacremens à quoi la grace est attachée, quand il apprenoit aux Juifs que Jesus-Christ avoit établi un Baptême bien plus salutaire & plus efficace que le sien. Un Baptême qui ne consistoit pas simplement dans la cérémonie de l'eau ; mais qui par le feu de la charité & par l'opération du Saint-Esprit, purifioit tout l'homme, pour en faire un sujet digne de Dieu : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto & igni.* Il nous l'a fait connoître comme juste juge, comme Souverain

Joan. c. 1.

Ibid.

Luc. c. 3.

rémunérateur, quand il aſsûroit que Jeſus-Chriſt viendra à la fin des ſiécles avec le van à la main pour ſéparer le bon grain
Ibid. d'avec la paille, *Cujus ventilabrum in manu ejus;* c'eſt-à-dire, pour ſéparer les Elûs des réprouvés, & pour rendre à chacun ſelon ſes œuvres. Voilà en ſubſtance toute la théologie, qui ſe propoſe pour objet la perſonne ſacrée de Jeſus-Chriſt, & cette théologie, comme vous le voyez, eſt contenue dans les témoignages de ſaint Jean. Ah! grand Saint, de quoi ne vous ſommes-nous pas redevables, après que vous nous avez révélé de ſi hauts myſtères; & que ne vous doit pas l'Egliſe, puiſque c'eſt par vous qu'elle eſt entrée dans les tréſors de la grace ſuréminente & de la gloire de ſon divin Epoux?

Mais le témoignage que ſaint Jean rendit au Fils de Dieu, fut-il auſſi convaincant & auſſi irréprochable, qu'il étoit vrai? Oui, Chrétiens, il étoit convaincant & irreprochable, & jamais les Juifs opiniâtres qui ſont demeurés dans leur incrédulité, n'auront de légitime excuſe, ni même de prétexte pour s'en défendre. Car que pouvoient-ils répondre au reproche que leur faiſoit le Sauveur du monde? Jean-Baptiſte eſt venu, leur diſoit-il: vous avez eû de la vénération pour lui, vous

l'avez reſpecté comme un prophéte, comme un homme envoyé de Dieu ; & cependant lorſqu'il a rendu témoignage de moi, vous ne l'avez pas écouté. S'il s'étoit lui-même déclaré votre Roi & votre Meſſie, vous l'auriez cru ; car vous étiez déterminés à le reconnoître pour tel : & maintenant parce qu'il vous a dit, que c'eſt moi qui ſuis ce Meſſie promis dans la loi, vous ne le croyez pas. Un homme eſt-il moins digne de créance, quand il parle en faveur d'un autre, que quand il parle pour ſoi même ? Vous l'auriez cru dans ſa propre cauſe, & vous ne le croyez pas dans la mienne ; comment pouvez-vous ſoutenir une telle contradiction ? Ce reproche, dis-je, fermoit la bouche aux ennemis du Sauveur. Et quand il ajoutoit dans une juſte indignation : Au reſte ſçachez que les femmes proſtituées & les publicains ont été en ceci plus ſages que vous. Car malgré la corruption de leurs mœurs, ils ſe ſont ſoumis à la parole de Jean-Baptiſte ; & vous qui cherchez tant à vous parer d'une fauſſe juſtice, vous vous obſtinez à ne pas recevoir ſon témoignage. Or c'eſt pour cela que ces pécheurs & ces pécheresſes vous devanceront dans le Royaume de Dieu. Quand il parloit ainſi aux Phariſiens, il les confondoit ;

pourquoi ? parce qu'il leur opposoit un témoignage, qui les condamnoit par eux-mêmes, sçavoir le témoignage de saint Jean. En effet, ceux des Juifs qui furent fidéles à la grace & qui crurent en Jesus-Christ, n'y crurent d'abord que sur le témoignage de son incomparable précurseur. Ce témoignage faisoit tant d'impression sur leurs esprits, qu'ils ne pouvoient y résister. Il est vrai, saint Jean leur disoit de Jesus-Christ, des choses prodigieuses & inoüies : il leur disoit, que celui qui passoit parmi eux pour le fils d'un artisan, étoit Fils de Dieu, & égal à Dieu ; qu'étant Dieu il s'étoit fait chair, & que sans cesser d'être Dieu, il étoit devenu homme sujet à la mort. Tout cela devoit naturellement révolter leurs esprits : mais parce que saint Jean s'en faisoit le garant, ils croyoient tout sur sa parole ; & ils aimoient mieux, dit saint Chrysostôme, captiver leur entendement, jusqu'à reconnoître qu'un Dieu s'étoit humilié, s'étoit fait esclave, s'étoit anéanti, que de penser en aucune sorte que Jean-Baptiste se fût trompé ; estimant l'un plus impossible que l'autre, c'est-à-dire, se tenant plus sûrs que Jean-Baptiste ne se trompoit pas dans le témoignage qu'il rendoit, qu'il ne leur sembloit incroyable qu'un Dieu en fût

venu jusqu'à cet excès d'humiliation & d'abaissement. Y eut-il jamais sur la terre un tel don de persuader & de convaincre?

Je vais encore plus loin, Chrétiens. Il faut qu'un témoin ait de l'ardeur & du zéle pour la vérité dont il rend témoignage. Ce zéle a-t-il manqué à saint Jean? vous le sçavez, & en vain m'étendrois-je sur ce point, puisqu'il est évident que tout le soin du divin précurseur a été de faire connoître Jesus-Christ, de le faire adorer, de le faire aimer, de lui procurer dans le monde l'honneur & le culte qui lui est dû, & d'apprendre aux hommes à le recevoir d'une maniére convenable à sa dignité, mais sur tout à sa sainteté. Or pour cela il ne se contentoit pas de montrer aux Juifs cet Agneau de Dieu, comme l'espérance & le salut d'Israël : mais il faisoit retentir sa voix dans tout le désert, pour le prêcher hautement ; mais par un succès merveilleux que Dieu donnoit à sa parole, il attiroit les bourgades, les villes entiéres, & les convertissoit à Jesus-Christ ; mais quand il trouvoit des esprits rebelles & indociles, ne pouvant contenir son zéle, & animé d'un saint courroux, il s'élevoit contre eux, il les traitoit de serpens & de races de vipéres, il les menaçoit de la colére

Luc. c. 3. du Ciel : *Genimina viperarum.* Quel étoit donc le grand exercice & l'unique occupation de Jean-Baptiſte? de diſpoſer les peuples à la venue de Jeſus-Chriſt; de les exhorter à la pénitence, parce que la pénitence eſt la voie qui doit nous conduire à Jeſus-Chriſt; de leur recommander ſurtout l'humilité, parce que c'eſt l'humilité qui nous rend capables de participer à la *Ibid.* rédemption de Jeſus Chriſt. *Parate viam Domini.* Mes Freres leur répétoit-il ſans ceſſe, préparez les voies du Seigneur. Voici votre Dieu qui vient à vous dans l'état d'une humilité profonde : ne paroiſſez pas devant lui comme des collines & des montagnes, c'eſt-à-dire, comme des hommes ſuperbes & orgueilleux. Pour rendre ces voies du Seigneur droites & unies, ſoyez petits à vos yeux, ſoyez humbles, & défaites-vous de cette propre eſtime & de cet amour-propre qui vous enflent. Ainſi leur parloit-il : faiſant l'office de témoin, mais le faiſant en Apôtre. Voilà pourquoi ce grand Saint n'eut point de déſir plus ardent, que de gagner des diſciples à Jeſus-Chriſt. Voilà pourquoi non content de lui en former de nouveaux, il lui donnoit même les ſiens. Allez, leur diſoit-il, mes chers enfans, je ne ſuis plus votre maître. Le grand Maître eſt venu; c'eſt le vôtre,

& c'eſt le mien ; ne penſez plus déſormais à moi. C'eſt à celui-là qu'il faut vous attacher : il a les paroles de la vie éternelle. Allez le trouver, demandez-lui s'il n'eſt pas ce déſiré de toutes les nations, que nous attendons depuis ſi long-tems, & vous verrez comme il vous répondra par ſes miracles. Quel zéle, Chrétiens, pour la gloire de Jeſus-Chriſt! Voulez-vous un abregé de toute la vie de ſaint Jean ? en deux mots le voici : il eſt venu dit ſaint Luc, comme un ſecond Elie ; & avec une ardeur infatigable, il a travaillé à la converſion des cœurs ; il a réuni les peres avec les enfans ; il a rappellé les déſobéiſſans & les incrédules à la prudence des juſtes : & pourquoi tout cela ? pour préparer à Jeſus-Chriſt un peuple parfait : *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà ce que j'appelle un témoin zélé. *Luc. c. 1.*

Enfin ce fut un témoin conſtant, puiſque depuis ſa conception juſqu'à ſa mort, il n'a point ceſſé de remplir ſon miniſtère. Car ne penſez pas qu'il ait attendu juſqu'au tems de ſa prédication, pour rendre témoignage au Sauveur du monde. Dès le ſein de ſa mere il avoit déja commencé. Ce treſſaillement que reſſentit Eliſabeth trois mois avant la naiſſance de ce fils ſi cher & donné de Dieu ; cette joie dont-il

fut saisi & qu'il fit sensiblement paroître, ce furent les premiers témoignages qu'il
Chrisо. rendit à son Dieu. *Fervens nuncius*, s'écrie saint Pierre Chrisologue, *qui antè cœpit nuntiare Christum, quàm vivere!* O le fervent témoin, dit ce Pere, qui eut l'avantage d'annoncer Jesus-Christ avant que de vivre! Mais ce témoignage précoce, pour ainsi dire, n'étoit qu'un essai de tous les autres témoignages que saint Jean-Baptiste devoit porter en faveur du Fils de Dieu. Ce qu'il avoit commencé miraculeusement avant sa naissance, il le continua pendant tout le cours de sa vie; & comme il avoit vécu en témoin de Jesus-Christ, il voulut mourir de même. Car mourir pour la justice & pour la vérité, mourir en reprochant aux Grands du monde leur iniquité, mourir en instruisant Hérodes de ses devoirs, mourir en faisant respecter jusques dans la Cour la sainte liberté d'un prophéte, qui parle pour la cause de Dieu, n'est-ce pas mourir en témoin de Jesus-Christ? Ainsi Jean-Baptiste a-t-il été constant dans son témoignage, puisqu'il l'a rendu dès son entrée au monde, puisqu'il l'a rendu jusqu'au dernier moment de sa vie, puisqu'il l'a rendu par ses paroles, puisqu'il l'a rendu par ses actions, puisqu'il l'a rendu par ses souffrances, puisqu'il l'a

rendu par ſon martyre & par ſa mort, & que par-tout il a vérifié ce qui étoit écrit de lui ; *Hic venit in teſtimonium, ut teſtimonium perhiberet de lumine.*

Excellent modéle que Dieu nous préſente aujourd'hui, & qui doit faire le ſujet de nos plus ſérieuſes réflexions. Je m'explique. Nous tous qui faiſons profeſſion du chriſtianiſme, nous devons ſervir de témoins à Jeſus-Chriſt. Voilà à quoi nous engage notre religion. Qu'eſt-ce qu'un Chrétien ? un homme député de Dieu, un homme autoriſé de Dieu, un homme qui a reçu de Dieu un caractère particulier, pour être le témoin de Jeſus-Chriſt : *Et eritis mihi teſtes.* De ſorte que ſi nous ne participons à cette glorieuſe qualité du précurſeur ſaint Jean, nous pouvons dire avec confuſion & avec douleur, qu'il n'y a point en nous de chriſtianiſme, ni par conſéquent de ſalut pour nous. En effet, dit ſaint Auguſtin, depuis que Jeſus-Chriſt eſt venu au monde, & qu'il a racheté le monde, Dieu dans le conſeil éternel de ſa ſageſſe a tellement diſpoſé les choſes, qu'il n'y aura jamais d'homme ſauvé, que celui qui ſelon la meſure de la grace attachée à ſon état, aura rendu témoignage à ſon divin Sauveur. Tous les Saints qui ſont dans le

Act. c. 1.

ciel n'y ſont qu'en vertu de ce titre. Les Apôtres n'y ſont aſſis ſur des thrônes de gloire, que parce qu'ils ont rendu au Fils de Dieu le témoignage de la parole en prêchant ſon nom. Les Martyrs n'y ſont couronnés, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur ſang, en ſouffrant & en mourant pour lui : & les Confeſſeurs n'y portent comme Confeſſeurs des palmes en leurs mains, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur ſainte vie, en pratiquant ſon Evangile. Or c'eſt à nous, mes chers Auditeurs, de nous former ſur leur exemple. Il y en a peu parmi vous qui ſoient deſtinés au miniſtère Apoſtolique. Nous ne ſommes plus au tems des perſécutions, où la grace du martyre étoit une grace commune : mais il faut qu'avec l'eſprit de la foi nous confeſſions tous Jeſus-Chriſt par l'innocence de nos mœurs, par l'édification de notre vie, par la ferveur de nos bonnes œuvres. Car voilà pourquoi il nous a choiſis. Il a apporté du ciel une loi ſainte & toute divine, & il veut que nous en convainquions le monde. Or le monde ne recevra jamais notre témoignage ſur la ſainteté de cette loi, tandis qu'il nous verra dans le déſordre & dans la corruption du vice. Pour être de légitimes témoins de la Loi de Jeſus-Chriſt, il faut

que nous nous conformions à elle, & que nous pratiquions fidélement ce que nous confeſſons de bouche : ſans cela notre témoignage eſt vain. Que devons nous donc faire? Ah! Chretiens, l'importante inſtruction pour vous & pour moi! ce que nous devons faire, c'eſt de rentrer ſouvent dans nous-mêmes, & de nous examiner de bonne foi devant Dieu, en nous demandant à nous mêmes : Hé bien, la vie que je méne, eſt-elle un témoignage recevable en faveur de Jeſus-Chriſt & de ſa loi? Si l'on en jugeoit par mes actions & par ma conduite, quelle idée le monde auroit-il du chriſtianiſme que je profeſſe? Ce pernicieux attachement aux biens de la terre, ce déſir inſatiable d'en avoir, cette crainte exceſſive d'en manquer, qui endurcit mon cœur, quel témoignage pour un Dieu qui a béatifié la pauvreté, & qui l'a conſacrée dans ſa perſonne? Cette molleſſe de vie dont je me fais une habitude & même une fauſſe conſcience, ce ſoin extrême de ma ſanté, cette recherche continuelle de tout ce qui flatte mes ſens, quel témoignage pour un Dieu mort ſur la croix? Cette ambition à laquelle je me livre, ces mouvemens que je me donne pour me pouſſer, pour m'élever, pour ne travailler qu'à l'accroiſſement de ma for-

tune, quel témoignage pour un Dieu qui s'eſt anéanti? Ah! Seigneur, doit dire un mondain dans l'amertume de ſon ame, pour peu qu'il ait encore de foi, je le reconnois: ce ſont-là comme autant de faux témoignages que j'ai portés contre vous. Car il n'y a point de témoignage plus faux, que celui qu'on rend à un Dieu ſouffrant par une vie toute ſenſuelle, que celui qu'on rend à un Dieu pauvre par une vie employée à ſatisfaire l'avarice & la cupidité. Et voilà ce qui me fait trembler. Si c'eſt un crime de porter faux témoignage contre un homme, que ſera ce, ô divin Sauveur, de l'avoir porté mille fois contre vous qui êtes mon Dieu?

Telle eſt, dis-je, Chretiens, la premiére leçon que nous devons nous faire à nous-mêmes. Il faut que nous ſervions de témoins à Jeſus-Chriſt: mais il faut encore qu'à l'exemple de ſaint Jean, nous ſoyons pour Jeſus-Chriſt des témoins fidéles, des témoins zélés, des témoins irreprochables, des témoins conſtans: ne perdez rien de toute cette morale. Des témoins fidéles, qui ne nous cherchions pas nous-mêmes; qui ſous ombre de l'honorer, ne nous attirions pas l'honneur; qui ne tendions pas, en le glorifiant, aux fins ſecrétes de notre amour-propre; qui par un rafinement de

piété, je dis de piété mercenaire, n'affections pas en le ſervant, la gloire même de le ſervir; au contraire qui nous faſſions un devoir de nous renoncer, de nous ſacrifier, de nous immoler pour lui. Car ſi le monde, tout perverti qu'il eſt, produit bien des hommes de ce caractère, c'eſt-à-dire, s'il ſe trouve des Miniſtres qui ſe diſtinguent par-là; qui ſont tout à leurs Maîtres, & rien à eux mêmes; ſi nous en voyons des exemples, quel ſentiment la foi ne doit-elle pas là-deſſus nous inſpirer? eſt-ce trop pour le Dieu qui nous a ſauvés, & à qui nous appartenons, que nous ſoyons tout à lui? La fidélité dont nous lui ſommes redevables, doit-elle être d'une moindre étendue que celle dont on ſe pique envers les Souverains de la terre? Faut-il que le monde nous apprenne ſur cela notre devoir? Faut il que Dieu ait en nous des ſujets moins dévoüés que nous ne les voudrions pour nous mêmes? Cependant voilà notre déſordre juſques dans le culte que nous rendons à notre Dieu: nous ne regardons ſouvent que nous-mêmes, nous rapportons tout à nous-mêmes, nous ne pouvons nous défaire de nous-mêmes; & nous n'agiſſons jamais ſur ce grand principe de ſaint Paul, que nous ne ſommes plus à nous-mêmes, mais à celui qui nous

a rachetés. Des témoins zélés, pour soutenir en mille occasions qui se présentent, la cause de Jesus-Christ; & la soutenir, contre qui? Contre l'impiété, contre le libertinage, contre le vice, qui sont proprement ces races de vipères, à la malignité desquelles la force & l'efficace de notre zéle doit s'opposer: étant, comme nous devons l'être, bien persuadés que parmi les mauvais Chrétiens, cet Homme-Dieu n'a pas des ennemis moins dangereux qu'il en avoit parmi les Juifs; & que c'est à nous, comme héritiers du zéle de saint Jean Baptiste, de combattre ces ennemis, de les réprimer, & de les confondre. Que si en cela nous sommes lâches, si le respect humain nous ferme la bouche, si la crainte de déplaire au monde nous rend timides; si à force de vouloir être prudens, nous devenons prévaricateurs; si au lieu de nous élever contre le scandale, nous nous contentons d'en gémir; si par nos ménagemens & nos tolérances nous le fomentons; si nous nous taisons où il faudroit parler, & si nous dissimulons où il faudroit agir, dès-là nous sommes indignes d'être à Jesus-Christ, & Jesus-Christ ne nous reconnoît plus. Des témoins irreprochables, qui ne détruisions pas d'une part ce que nous pré-

tendons établir de l'autre; qui ſoyons à l'épreuve de la cenſure, & qui par certains endroits n'affoibliſſions pas le témoignage que Jeſus-Chriſt d'ailleurs reçoit de nous : nous ſouvenant de l'avis de ſaint Bernard, que le monde eſt trop éclairé, pour que nous puiſſions aiſément lui impoſer ; que quelque ſoin que nous prenions de nous cacher, il découvrira notre foible, & qu'il ne manquera pas de nous l'objecter ; qu'un ſeul point qui le ſcandaliſera dans nous, empêchera à ſon égard tout l'effet des vertus les plus exemplaires, que nous pourrions pratiquer ; & qu'à moins d'être irréprehenſibles dans le ſens que l'entend ſaint Paul, nous ſommes incapables d'être les témoins de Jeſus-Chriſt. Enfin des témoins conſtans, pour tenir ferme, & pour ne nous point relâcher dans les perſécutions que l'enfer nous ſuſcitera ; pour ſupporter avec patience les contradictions des hommes, pour réſiſter à nos propres foibleſſes, & pour vivre & mourir ſelon l'exemple de ſaint Jean, en rendant témoignage à ce Seigneur qui veut ſpécialement être honoré par notre perſévérance. Voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous devons être. Mais c'eſt à vous, ô mon Dieu, de faire par votre grace toute-puiſſante que nous ſoyons tels; comme c'eſt à nous de

coopérer à cette grace, pour arriver à cette perfection. C'eſt à vous à nous imprimer ces caractères, & à nous de vous préſenter des cœurs qui en ſoient ſuſceptibles. Vous avez vû, Chrétiens, le témoignage de ſaint Jean en faveur de Jeſus-Chriſt; voyez le témoignage de Jeſus-Chriſt en faveur de ſaint Jean. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE. C'Eſt une queſtion, qui ſe préſente naturellement à l'eſprit, ſçavoir lequel des deux fut plus avantageux à Jean-Baptiſte, ou de ce qu'il ſervit de témoin au Fils de Dieu, ou de ce que le Fils de Dieu lui ſervit lui-même de témoin. Et je prétends qu'on peut bien appliquer ici ce que diſoit ſaint Auguſtin, lorſque faiſant le paralléle des deux Apôtres de Jeſus-Chriſt, ſaint Pierre & ſaint Jean l'Evangéliſte, il demandoit qui des deux avoit eû une deſtinée plus ſouhaitable & plus digne d'envie; ou ſaint pierre, qui ſelon le rapport de l'Evangile, ſembloit avoir aimé ſon Maître plus ardemment; ou ſaint Jean, qui comme Diſciple favori, en avoit été plus tendrement aimé. Car ce ſaint Docteur répondoit qu'à juger de l'un & de l'autre par les régles de la Religion, il y avoit eû plus de mérite à aimer, comme ſaint

Pierre, mais qu'il y avoit eû plus de bonheur & plus de faveur à être aimé, comme ſaint Jean ; & qu'ainſi la comparaiſon ne pouvoit être qu'à l'avantage des deux, parce que ſi ſaint Jean avoit eu au deſſus de ſaint Pierre la préférence de la tendreſſe & la prédilection de Jeſus-Chriſt, ſaint Pierre l'avoit emporté ſur ſaint Jean par la ferveur & le zéle qu'il avoit témoigné pour Jeſus-Chriſt. Il m'a paru, dis-je, que cette déciſion de ſaint Auguſtin convenoit parfaitement à la queſtion que je me ſuis propoſée touchant le divin Précurſeur ſaint Jean-Baptiſte : car en voici la juſte application. Avoir ſervi de témoin au Fils de Dieu, c'eſt ce qui a fait le mérite de ce grand Saint ; mais avoir eû pour témoin le Fils de Dieu même, c'eſt ce qui a fait ſon bonheur & ſa gloire. Et je vais vous montrer que cette gloire à été la récompenſe & le couronnement de ſon mérite, comme il eſt vrai que ſon mérite a été le fondement & le principe de cette gloire. Ecoutez-moi : il n'y aura rien en tout ceci qui ne vous inſtruiſe & qui ne vous édifie.

Ne vous étonnez pas, Chrétiens, que le Sauveur du monde par une eſpéce de reconnoiſſance ait bien voulu rendre témoignage à ſaint Jean, & ſervir de témoin

à ſon témoin même. C'étoit dit ſaint Chryſologue, pour vérifier dès lors, & pour accomplir par avance cette promeſſe ſi ſolemnelle & ſi authentique : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram Patre meo.* Quiconque me confeſſera & me reconnoîtra devant les hommes, je le reconnoîtrai devant mon Pere & devant les Anges au jour de mon dernier avénement. Ainſi l'aſſûroit le Fils de Dieu, parlant des Juſtes en général. Mais à l'égard de Jean-Baptiſte, il a encore plus fait : car ſans attendre la fin des ſiécles, il lui a ſervi de témoin dès cette vie : il l'a reconnu, il l'a glorifié en toutes les maniéres. Je m'explique. Qu'a fait le Sauveur du monde, pour honorer ſon Précurſeur ? Il a rendu témoignage à la grandeur de ſa perſonne. Il a rendu témoignage à la dignité de ſon miniſtère. Il a rendu témoignage à l'excellence de ſa prédication. Il a rendu témoignage à l'efficace de ſon Baptême. Il a rendu témoignage à la ſainteté de ſa vie, & à l'auſtérité de ſa pénitence. Tout cela autant d'éloges ſortis de la bouche du Fils de Dieu même en faveur de ſaint Jean. Peſez-les, mes chers Auditeurs, & admirez-les.

Matth. c. 10.

Non, jamais homme ne s'eſt attiré, & n'a reçû tout à la fois tant d'honorables

témoignages, que saint Jean-Baptiste. C'est ce que nous apprend l'Evangile de ce jour. Car nous y voyons les Anges & les hommes par une espéce de concert occupés à l'exalter. Les hommes au premier bruit de sa naissance, en sont déja dans le ravissement ; & manquant, ce semble, de termes pour exprimer les hautes idées qu'ils conçoivent de sa personne, ils se demandent les uns aux autres : *Quis putas, puer iste erit ?* Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ? comme s'ils disoient, voici un enfant en qui la nature & la grace ont déployé tous leurs trésors, un enfant de bénédiction, un enfant de prodiges & de miracles. Déja tout enfant qu'il est, la main du Seigneur, c'est-à-dire, la puissance & la force de Dieu est avec lui. Déja il a délié la langue de son pere Zacharie ; déja il a rendu féconde la stérilité de sa mere Elisabeth. Mais s'il a fait en naissant tant de merveilles, que fera-t-il dans le progrès de sa vie ? s'il est si grand dans son berceau, que sera-ce quand avec l'âge, il aura atteint la perfection d'une vertu consommée ? C'est un secret, ajoûtent-ils, que nous nous contentons de révérer, & qu'il ne nous est pas possible de pénétrer ; *Et posuerunt omnes qui audierunt, in corde suo, dicentes : Quis putas, puer iste erit ?* Luc. c. 1. Ibid.

Après avoir entendu toutes ces merveilles, ils les conſervent dans leur cœur, & ils demeurent dans le ſilence, parce qu'ils ne croient pas pouvoir s'en expliquer aſſez dignement. Mais voici un Ange qui vient ſuppléer à leur défaut. Un Ange député de Dieu, c'eſt Gabriel qui vient réſoudre leur doute, & leur apprendre clairement & diſtinctement ce qu'ils doivent penſer de la perſonne de Jean. Vous êtes en peine de ſçavoir ce que ſera un jour cet enfant; & moi, dit l'Ange, je vous déclare qu'il ſera
Ibid. grand devant le Seigneur : *Erit magnus coram Domino.* Témoignage, Chrétiens, qui ſuffiſoit pour canoniſer le précurſeur de Jeſus-Chriſt. Car être grand devant les hommes, ce n'eſt rien; être grand devant les Princes & les Rois qui ſont les Dieux de la terre, c'eſt peu, puiſque ces Dieux de la terre ſont eux-mêmes très-petits : mais être grand devant le Seigneur, comme Jean-Baptiſte, c'eſt être vraîment grand, c'eſt être ſolidement grand, c'eſt être abſolument grand, parce que c'eſt être grand devant celui qui eſt non-ſeulement la grandeur même, mais la ſource & la meſure de toutes les grandeurs : *Erit magnus coram Domino.* En effet, tout eſt petit devant Dieu, & les plus hautes Puiſſances de l'univers ne ſont en préſence

présence de cette majesté divine que des atomes & des néans : *Et substantia mea tanquàm nihilum ante te.* Mais pour saint Jean il est quelque chose, & quelque chose de grand devant Dieu même : *Magnus coram Domino.* Concluez de-là quel est donc le caractère de sa personne, & le dégré de sa grandeur. Je me trompe, Chrétiens, ne le concluez pas encore de-là : c'est d'un autre témoin, c'est de Jesus-Christ qu'il faut que vous l'appreniez. Car il n'appartenoit qu'à lui de nous donner une juste idée de la personne de Jean-Baptiste. Les hommes n'en ont pû rien dire ; l'Ange, quoique ministre du Seigneur, n'en a pas dit assez : mais le Fils de Dieu couronnera tout par son témoignage. Et que dira-t-il ? une parole qui renferme, ou plûtôt qui surpasse tous les éloges : *Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptistâ ;* oui je vous dis en vérité, qu'entre tous les enfans des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. Voilà, mes chers Auditeurs, le comble de la grandeur. Car être grand, même devant Dieu, c'étoit après tout une louange qui convenoit à plusieurs autres Saints. Mais être si grand, qu'entre tous les enfans des hommes il n'y en a point eu de plus grand, c'est la

Psal. 38.

Matth. c. 11.

loüange particuliére & l'avantage de saint Jean. Sur cela les Peres & les interprétes sont partagés. Les uns veulent que Jean n'ait été le plus grand qu'entre les Saints de l'ancienne loi ; & les autres qu'il n'y en ait point eu de plus grand que lui, même entre les Saints de la loi de grace. Quoi qu'il en soit, c'est de lui & de lui seul que le Sauveur a dit, *Non surrexit inter natos mulierum major.* Voilà l'oracle de la vérité, à quoi sans rien examiner de plus, nous devons nous en tenir : & voilà le premier témoignage que le Fils de Dieu rendit à la personne de saint Jean.

J'ai dit qu'il en avoit rendu un autre à la dignité de son ministère : comment celà ? le voici. L'office important & le ministère essentiel de Jean-Baptiste, fut d'être le précurseur de Jesus-Christ. Mais cet office de précurseur étoit si relevé au-dessus de tous les autres ministères où les hommes jusques-là avoient été employés, que sans le témoignage de Jesus-Christ, nous ne l'aurions jamais compris. Prenez garde, s'il vous plaît. Les Juifs reconnoissoient saint Jean pour un Prophéte, & ils en jugeoient bien, car il l'étoit : mais ils le croyoient simplement Prophéte, & en cela ils se trompoient ; car il étoit quelque chose de plus. *Etiam dico vobis & plus-*

Matth. c. 11.

quàm prophetam : oui, leur disoit le Fils de Dieu, il est prophéte, & plus que prophéte. Pourquoi, demande saint Jérôme, plus que Prophéte ? parce que les Prophétes n'avoient annoncé le Messie que dans l'avenir, au lieu que Jean-Baptiste annonçoit qu'il étoit venu ; parce que les Prophétes n'avoient vû les choses que de loin & dans l'obscurité, au lieu que saint Jean les voyoit clairement & en elles-mêmes. Sans autre raison que celle-là, on avoit droit de le mettre au-dessus de tous les Prophétes, & de l'appeller plus que Prophéte. Mais la prééminence de son ministère étoit fondée sur un titre encore plus digne de nos réfléxions. *Etiam dico vobis pluſquàm prophetam. Hic est enim de quo scriptum est : Ecce ego mitto Angelum meum, qui præparabit viam tuam ante te.* Il est plus que Prophéte, ajoûtoit le Sauveur du monde ; parce que c'est celui dont le Pere éternel a dit à son Fils : Voici mon Ange, que j'enverrai devant vous, pour vous préparer la voie. En effet, préparer la voie à un Dieu, & être le précurseur d'un Dieu, c'étoit faire l'office d'un Ange ; & les Anges du premier ordre se seroient tenus honorés de cette commission. Mais cette commission est réservée à Jean, & il étoit proprement l'Ange de Jesus- *ibid.*

Christ. Or être l'Ange de Jesus-Christ ; c'étoit quelque chose sans doute de plus honorable, que d'être un Ange du commun. Car les Anges du commun, quoiqu'Ambassadeurs de Dieu, n'ont point d'autre ministère que de veiller à la conduite des hommes : mais le ministère de Jean-Baptiste regardoit immédiatement la personne de Jesus-Christ, puisqu'il n'étoit envoyé au monde que pour Jesus-Christ ; *Ecce ego mitto Angelum meum ante faciem tuam.* Ah ! Chrétiens, est-il rien de plus sublime & qui doive nous inspirer plus de vénération pour ce grand Saint ? C'étoit l'Ange de notre Dieu : il a fait dans le mystère de l'Incarnation le même office, que l'Ange envoyé à Marie de la part de Dieu ; & en vertu de sa mission, il a rendu à Jesus-Christ, comme précurseur, des services plus importans & plus nécessaires que jamais les Anges n'en ont pû rendre à cet homme-Dieu. Encore une fois ministère tout Angélique, ou plûtôt ministère tout divin, que Jesus-Christ a voulu honorer de son témoignage !

Ibid.

Ajoûtez-y ce qui doit en être la conséquence naturelle, je veux dire, le témoignage que le Sauveur du monde rendit à la prédication de saint Jean. Vous le

ſçavez ; toute l'excellence de la prédication conſiſte en deux points, à éclairer & à toucher, à inſtruire & à émouvoir : mais il eſt rare de trouver l'un & l'autre enſemble. Car il arrive tous les jours qu'entre ceux qui ſont deſtinés & qui ont même reçû des talens du ciel pour être les diſpenſateurs de la parole de Dieu, les plus fervens & les plus zélés ne ſont pas les mieux pourvûs de ſcience & de lumiéres ; & que les plus intelligens & les plus habiles ne ſont pas ordinairement ceux qui ont le plus de zéle & d'ardeur. Les uns éclairent, mais ne touchent pas ; les autres touchent, mais n'inſtruiſent pas. Au lieu que Jean-Baptiſte, ſelon le témoignage de Jeſus-Chriſt, excelloit également dans tous les deux : *Ille erat lucerna ardens & lucens.* Vous l'avez vû, diſoit aux Juifs ce Dieu Sauveur, & vous l'avez admiré. C'étoit un flambleau qui éclairoit toute la Judée : mais c'étoit un flambeau ardent & luiſant ; luiſant pour diſſiper toutes les ténébres de l'infidélité du ſiécle ; & ardent, pour embraſer tous les cœurs du divin amour. Il a prêché parmi vous avec tout l'eſprit & toute la vertu d'Elie : *In ſpiritu & virtute Eliæ.* L'eſprit ſans la vertu ou la vertu ſans l'eſprit n'auroient pas ſuffi : mais ayant poſſédé éminemment *Joan.* c. 5. *Luc.* c. 1.

l'un & l'autre, ç'a été un Prédicateur parfait. Que reſtoit il, Chrétiens, après des témoignages ſi illuſtres ? encore un moment de votre attention ; je n'en abuſerai pas.

Il s'agiſſoit d'autoriſer le baptême de ſaint Jean ; & c'eſt ce qu'a fait Jeſus-Chriſt par un quatriéme témoignage, qui ne mérite pas moins que les autres d'entrer dans l'éloge de ce glorieux Précurſeur. Jean baptiſoit dans le Jourdain tous ceux qui venoient à lui : mais comme ce baptême étoit nouveau, les Phariſiens & les partiſans de la ſynagogue en jugeoient diverſement. Quelques-uns l'approuvoient, d'autres le blâmoient ; ceux-ci l'eſtimoient bon & profitable, ceux-là le rejettoient comme ſuperſtitieux & inutile. On demandoit à ſaint Jean en vertu de quoi il s'attribuoit la puiſſance de baptiſer, puiſ-
Joan. qu'il n'étoit pas le Chriſt : *Quid ergò*
c. 1. *baptizas, ſi tu non es Chriſtus ?* mais pour montrer que cette puiſſance lui convenoit, le Sauveur des hommes rend hautement témoignage de la validité & de l'efficace du baptême de Jean. Et quel témoignage ? le plus éclatant, mais auſſi de la part de Dieu le plus ſurprenant. Car tout Dieu qu'il eſt, il reçoit ce baptême de la pénitence qui diſpoſoit alors les

hommes à la rémiſſion des péchés & au baptême de la loi de grace. C'eſt dans ce deſſein qu'il vient de la Galilée au Jourdain, & qu'il ſe préſente à ſaint Jean pour être baptiſé ; c'eſt, dis-je, afin de convaincre par-là tous les eſprits que le baptême de Jean eſt donc un baptême ſalutaire ; qu'il eſt ſaint, & qu'il eſt de Dieu, puiſque lui, qui eſt le Fils de Dieu, en veut bien uſer. Mais, Seigneur, que faites-vous, s'écrie Jean-Baptiſte touché & confus d'une humilité ſi profonde, que faites-vous, & avez-vous oublié ce que vous êtes & ce que je ſuis ? C'eſt moi qui dois être baptiſé par vous, & vous venez à moi ! Ne craignez-vous point en vous abaiſſant juſques-là, d'obſcurcir votre gloire, & qu'on n'en tire des conſéquences au préjudice de votre ſainteté ? *Sine modò*, lui répond le Fils de Dieu : *ſic enim decet nos implere omnem juſtitiam* : laiſſez-moi faire pour cette heure ; car c'eſt ainſi qu'il faut que nous accompliſſions toute juſtice. Vous m'avez rendu témoignage, je vais vous le rendre à mon tour ; & pour apprendre à tout le monde que votre baptême vient du ciel, moi qui ſuis deſcendu du ciel, j'en veux bien faire l'épreuve dans ma perſonne. Quoique ce ſoit le baptême de la pénitence, moi qui ſuis l'innocence *Matt. c. 3.*

même, je veux bien m'y soumettre, & quoiqu'en m'y soumettant je paroille inférieur à vous sans l'être, je ne dédaigne point de le paroître, pourvû que je persuade aux hommes que la pénitence à laquelle ce baptême les engage, est la seule voie qui peut les conduire au salut & à la véritable rédemption. N'est-il pas vrai, mes chers Auditeurs, qu'il n'appartient qu'à Dieu de sçavoir honorer ses Saints?

Finissons par le dernier, mais le plus essentiel de tous les témoignages que Jesus-Christ ait rendu à son précurseur, en publiant la sainteté de Jean, l'innocence de ses mœurs, & l'austérité de sa pénitence. Où le trouvons-nous ce témoignage? au chapitre onziéme de saint Matthieu Car c'est-là qu'il est dit, que notre adorable Sauveur s'entretenant avec le peuple, & instruisant les Juifs qui l'écoutoient, leur parloit ainsi: Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? *Quid existis in desertum videre?* Vous y avez vû Jean-Baptiste: hé bien, qu'en dites-vous? avez-vous cru voir en lui un roseau agité du vent, c'est-à-dire, un esprit léger & sans consistance qui suit le mouvement de ses passions, qui plie sous l'adversité, qui s'évanoüit dans la prospérité, qui succombe à la crainte, que la vûe de plaire, ou que l'intérêt ébranle;

Matth. 11.

qui céde à tout & qui ne réſiſte à rien, *Arundinem vento agitatam?* Non, Jean *ibid.*
n'eſt point un homme de cette trempe : c'eſt un cœur ferme & inébranlable dans le parti de Dieu ; c'eſt une ame ſolide & à l'épreuve de toutes les tentations du monde ; c'eſt un eſprit ſupérieur à tout ce que la foibleſſe humaine peut former d'obſtacles dans l'accompliſſement des devoirs les plus difficiles, & qui demandent une vertu plus héroïque. En voilà le caractère. Mais encore qu'avez-vous vû dans le déſert ? y avez-vous trouvé un homme vêtu avec molleſſe, un homme voluptueux, attaché à ſes commodités, aimant les douceurs de la vie, eſclave de ſon corps & de ſes ſens : *Sed quid exiſtis videre? hominem mollibus veſtitum?* Au contraire, vous avez vû un homme crucifié pour le monde, un homme mort à tous les plaiſirs du monde, un homme ennemi de ſon corps, un homme épuiſé d'abſtinences & de jeûnes, un homme couvert d'un rude cilice. Telle eſt la forme de vie dont Jean-Baptiſte eſt venu ſervir de modéle. Qui parle ainſi, Chrétiens ? le Fils de Dieu, lequel rend témoignage de la ſainteté de ſon précurſeur ; & qui n'allégue pour cela ni les révélations, ni les extaſes, ni le don des miracles & des guériſons, ni l'eſ-

prit de prophétie, ni toutes les autres graces éclatantes dont saint Jean étoit rempli, mais qui fait consister cette sainteté dans une vie pénitente & mortifiée, dans la haine de soi même, dans le crucifiement de la chair, sur-tout dans la constance & la fermeté.

Arrêtons-nous là, mes chers Auditeurs; voilà ce que je vous laisse à méditer, & ce qui doit être pour vous & pour moi le fruit de ce discours. Je vous l'ai dit, & je vous le dis encore, que si Jesus-Christ ne nous reconnoît devant son Pere, & ne rend témoignage en notre faveur, comme il l'a rendu en faveur de Jean-Baptiste, nous ne serons jamais du nombre de ses prédestinés & de ses élûs. Il faut, pour être justes dans cette vie, que nous ayons le témoignage de Dieu en nous, *Qui credit, habet testimonium Dei in se* : & j'ajoûte que pour être glorifiés dans l'autre, il faut que nous ayons le témoignage de Jesus-Christ pour nous. Or jamais Jesus Christ ne nous rendra ce témoignage favorable dont dépend notre salut éternel, si nous ne sommes fermes comme saint Jean dans l'observation de la loi de Dieu; & si nous n'entrons dans cette sainte voie de la pénitence & de la mortification où a marché le saint précurseur. Pourquoi cela?

1. Joan. c. 5.

parce que Jesus Christ ne rendra témoignage qu'en faveur de ceux qui auront eu soin de se conformer à lui. Or nous ne pouvons nous conformer à Jesus-Christ que par cet esprit de pénitence, accompagné & soutenu d'une inviolable persévérance. Par conséquent le témoignage de cet homme-Dieu nous est indispensablement nécessaire. Il le donne aujourd'hui au plus saint des hommes, qui est Jean-Baptiste, mais il ne le donne que fondé sur ces deux chefs, de l'austérité de sa vie & de la solidité de sa vertu. Il n'est pas croyable que nous l'obtenions à des conditions plus douces, ni qu'il y ait pour nous des loix de providence moins sévères & plus commodes. Sçavez-vous donc, Chrétiens, ce que nous avons à craindre ? c'est que Jesus-Christ dans le jugement dernier, au lieu de rendre témoignage pour nous, ne le rende contre nous ; & qu'au lieu que son témoignage, s'il nous étoit favorable, mettroit le sceau à notre justification & à notre prédestination, il ne fasse notre condamnation & notre réprobation. Si jamais cet affreux malheur nous arrivoit, par où Jesus-Christ fortifiera-t il son témoignage contre nous ? par l'exemple de saint Jean, par la pénitence de saint Jean, par la retraite de saint Jean, en un mot par l'énorme

& monſtrueuſe oppoſition qui paroîtra entre la conduite de la plûpart des Chrétiens & celle de ſaint Jean.

Car comment nous ſauverons-nous de cette contradiction, & qu'aurons-nous à y répondre ? Jean rempli du Saint-Eſprit & ſanctifié même avant ſa naiſſance, n'a pas laiſſé d'embraſſer une vie auſtère & pénitente ; & moi qui ſuis pécheur, chargé devant Dieu du poids de mes iniquités, je veux mener une vie aiſée & douce. Jean dans la plus parfaite innocence n'a pas laiſſé de matter ſa chair par le jeûne & le cilice ; & moi j'épargne la mienne qui eſt une chair de péché. Jean à l'épreuve de toutes les tentations du monde, n'a pas laiſſé de fuir le monde ; & moi qui ſuis la foibleſſe même, je m'expoſe à tous les dangers du monde. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, ce que ſaint Jean nous reprochera au tribunal de Dieu. Car après avoir été le témoin de Jeſus-Chriſt dans le premier avénement de ce Dieu Sauveur, il viendra encore dans le ſecond & ſera appellé en témoignage contre les lâches Chrétiens : *Hic venit in teſtimonium.* Oui, il viendra, non plus pour ſervir de témoin à la lumiére, mais pour ſervir de témoin contre l'iniquité. Ce ſacré Chef que vous conſervez comme un précieux

Joan. c. 1.

dépôt ; ce chef dont la vûe confondit l'impie Hérodes, & le fit trembler jusques sur le thrône ; ce Chef, muet maintenant depuis qu'une mort sanglante lui a ôté l'usage de la voix, mais alors rappellé à la vie & plus éloquent que jamais, fera sortir de sa bouche ces paroles foudroyantes qui atterreront les pécheurs. Ah ! grand Saint, parlerez-vous donc contre ce peuple, qui vous est spécialement dévoüé ? Il vous honore & vous invoque comme son protecteur ; en deviendrez-vous l'accusateur & le juge ? Obtenez-lui ces graces de conversion, ces graces de sanctification qui le remettront dans la voie du salut que vous nous avez enseignée. Sur-tout faites-lui bien comprendre ce fameux oracle, que depuis le tems où vous avez vécu sur la terre, le Royaume du ciel ne s'emporte que par violence : *A diebus Joannis Baptistæ regnum cœlorum vim patitur.* Matth. c. 11.

Du reste, Chrétiens, parlant devant un Prélat que je considère ici, non-seulement comme l'Evêque & le Pasteur de vos ames, mais comme un des maîtres de l'éloquence de la chaire, où tant de fois il s'est distingué, j'aurois eû besoin dans tout ce discours des dons excellens qu'il a reçûs du ciel & qu'il a sçû si dignement & si saintement employer. Du moins, Mon-

seigneur, ai je eû l'avantage de trouver en vous de quoi persuader à votre troupeau les saintes vérités que je viens de lui annoncer, & de quoi les lui rendre sensibles. Car en faisant l'éloge du précurseur de Jesus-Christ, je n'ai pû m'empêcher de bénir le ciel, qui pour ma consolation me fait voir encore aujourd'hui dans votre personne, un Prélat rempli de l'esprit de Jean-Baptiste & imitateur de ses vertus. Je veux dire, un Prélat aussi éclairé que zélé, aussi fervent que vigilant, & si j'ose m'exprimer de la sorte, aussi aimable que vénérable. Un Prélat plein de vigueur & de force pour faire observer la discipline, mais en même tems plein d'onction & de douceur pour la faire aimer. Un Prélat qui comme Jean-Baptiste a édifié la Cour, & que la Cour a respecté; que le plus grand des Rois a honoré de son estime; qui prêchant aux Grands du siécle avec une liberté toute Évangélique, mais aussi avec une égale sagesse, les a instruits de leurs devoirs, & n'a pas craint de leur reprocher leurs désordres. Un Prélat dont la saine doctrine, la solide piété, la vie édifiante lui ont mérité l'auguste rang qu'il tient; & qui sans cesse occupé de ses fonctions, n'a en vûe que la gloire de Dieu, que les intérêts de Dieu, que l'accroisse-

ment du culte de Dieu. Enfin, un Prélat qui dévoüé aux travaux Apoſtoliques, & ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, n'eſtimant pas ſa vie plus précieuſe que lui-même, ſacrifie tous les jours ſa ſanté aux exercices de ſon miniſtère, à conſacrer de dignes ſujets & à les former pour ſervir utilement ſon Egliſe, à viſiter les oüailles que la Providence lui a confiées, à ſanctifier ſon peuple & à le conduire dans le chemin de la perfection chrétienne : *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà, Monſeigneur, les exemples que vous donnez ; & qui plus efficaces que mes paroles, ſont pour toute cette aſſemblée autant d'exhortations preſſantes & touchantes. Plaiſe au ciel que vous en ſuiviez, Chrétiens, toute l'impreſſion, & que par-là vous arriviez un jour à la vie éternelle que je vous ſouhaite, &c. *Luc. c. 1.*

SERMON
POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE.

Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus Filius Dei vivi.

Pierre lui répondit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. En saint Matthieu, chap. 16.

VOILA, mes chers Auditeurs, toute la substance de l'Evangile de ce jour & des importantes vérités qui y sont contenues. Voilà sur quoi est fondée la gloire de saint Pierre votre illustre patron. C'est lui qui le premier a confessé la divinité de Jesus-Christ, & voilà pourquoi Jesus-Christ lui a donné au-dessus des Apôtres cette primauté qui nous le rend si vénérable, & en vertu de laquelle il est le chef de toute l'Eglise. C'est lui qui non-seulement pour sa personne, mais au nom de tous les autres Apôtres, a le premier rendu témoignage que Jesus-Christ est le Fils du

Dieu vivant, non pas ſimplement par adoption, mais par nature. Car il l'a reconnu Fils du Dieu vivant d'une maniére qui ne convenoit ni à Elie, ni à Jean-Baptiſte, ni aux Prophétes. Or Elie, Jean-Baptiſte & les Prophétes étoient, dans les termes de l'Ecriture, enfans de Dieu par adoption. Il eſt donc vrai que ſaint Pierre qui prétendoit élever Jeſus-Chriſt au-deſſus d'eux, l'a confeſſé abſolument Fils de Dieu, égal à Dieu, conſubſtantiel à Dieu, en un mot Dieu lui-même. Et c'eſt pour cela encore une fois que Jeſus-Chriſt a établi cet Apôtre comme le fondement ſur lequel il vouloit édifier ſon Egliſe ; pour cela qu'il lui a mis en main les clefs du Ciel ; pour cela qu'il lui a donné le pouvoir de lier & de délier ſur la terre. En ſorte que toutes les prérogatives de ſaint Pierre ont été les ſuites heureuſes & les fruits de cette confeſſion de foi : *Tu es Chriſtus Filius Dei vivi.* Ajoûtons-y toutefois, Chrétiens, l'ardent amour de ce glorieux Apôtre pour Jeſus-Chriſt. Car la foi de ſaint Pierre ſans ſon amour n'eût pas ſuffi. Il falloit que le Chef de l'Egliſe fût non-ſeulement le plus éclairé, mais le plus rempli de zéle & de charité. Et en effet, ce que Jeſus-Chriſt promet aujourd'hui à ſaint Pierre, parce qu'il con-

feſſe ſa divinité, n'a eû ſon accompliſſement qu'après que le Fils de Dieu lui eut demandé s'il l'aimoit plus que tous les autres. M'aimez-vous, Simon, fils de Jean, lui dit ce Sauveur adorable après ſa réſurrection ? Oui, Seigneur, lui répondit Pierre : Vous ſçavez que je vous aime, & que je ſuis prêt à donner ma vie pour vous. Paiſſez donc mes Agneaux & mes Brebis, reprit ſon divin Maître : *Paſce Agnos meos, paſce Oves meas.* Ainſi, Chrétiens, c'eſt ſur la foi de ſaint Pierre, & ſur l'amour de ſaint Pierre qu'eſt établie ſa ſainteté & ſa prééminence. Voilà les deux ſources des graces dont il fut comblé. Il a été le Paſteur des peuples, & le ſouverain Pontife ; pourquoi ? Parce qu'il a reconnu Jeſus-Chriſt pour le Fils du Dieu vivant, & parce qu'il a aimé Jeſus-Chriſt juſqu'à verſer pour lui ſon ſang. Arrêtons-nous là : car il ne s'agit pas aujourd'hui de parler des grandeurs de ſaint Pierre, mais de ſes vertus. Il ne s'agit pas de ce que nous devons admirer, mais de ce que nous devons imiter en lui. Il ne s'agit pas de relever ſon Apoſtolat, & d'en concevoir de hautes idées, mais de nous édifier de ſes exemples. Attachons-nous donc à ſa foi & à ſon amour. En qualité de Chrétiens nous ſommes les pierres vivantes de ce

Joan. c. 1.

myſtérieux édifice de l'Egliſe, que Jeſus-Chriſt eſt venu conſtruire ſur la terre. Et comme après Jeſus-Chriſt, votre ſaint Patron en eſt la pierre fondamentale, il faut que nous ſoyons bâtis ſur cette pierre, *Et ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam.* Or pour cela il faut que nous participions à la foi & à l'amour de ſaint Pierre; pour cela il faut que la foi de ſaint Pierre ſoit la régle de la nôtre, & que l'amour de ſaint Pierre ſoit le modéle de notre amour. Il faut que nous croyions de cœur, & que nous confeſſions de bouche ce que le Pere céleſte, & non pas la chair & le ſang, a révélé à ſaint Pierre. Et il faut que nous puiſſions dire à Jeſus-Chriſt, comme ſaint Pierre: Vous ſçavez, Seigneur, que je vous aime. Ainſi, Chrétiens, comparons notre foi avec la foi de ſaint Pierre, & notre amour avec l'amour de ſaint Pierre pour Jeſus-Chriſt. En deux mots, la foi de ſaint Pierre oppoſée à notre infidélité, c'eſt la premiere partie. L'amour de ſaint Pierre pour Jeſus-Chriſt, oppoſée à notre inſenſibilité, c'eſt la ſeconde. Toutes deux feront le partage de ce diſcours, & le ſujet de votre attention, après que nous aurons ſalué Marie. *Ave, Maria.* *Matth. c. 16.*

I. PARTIE. JE fais l'éloge du Prince des Apôtres, du Chef visible de l'Eglise, du Vicaire de Jesus-Christ en terre, mais qui par une disposition particuliere de la Providence, n'a pas laissé avec tout cela d'être pécheur; qui malgré tout cela est tombé, & a eû besoin de se relever par la pénitence; & qui par la pénitence est aussi rentré dans tous les priviléges & dans tous les droits attachés à son Apostolat. Je parle d'un Saint dont Jesus-Christ a béatifié la foi, & le zéle à confesser la foi; mais qui dans l'abondance même des lumiéres de sa foi, avant qu'il eût reçû le Saint-Esprit, n'a pas laissé d'avoir ses ténébres, c'est à-dire, ses erreurs; & qui malgré la ferveur de son zéle, a eû ses imperfections & ses foiblesses: or l'un & l'autre dans le dessein de Dieu doit aujourd'hui nous instruire, & contribuer à notre édification.

Il est donc du pouvoir de mon ministère que je ne sépare point ces deux choses; & qu'en Prédicateur fidéle de la divine parole, considérant saint Pierre dans l'état où l'Evangile nous le représente, je veux dire, dans cet état de béatitude commencée, mais non encore consommée par la venue du S. Esprit, *Beatus es, Simon Barjona*, je vous parle de ses erreurs aussi-bien

Matth. c. 5.

que de ſes lumiéres, de ſes foibleſſes auſſi-bien que de ſes ferveurs, de ſa chûte & de ſon péché auſſi-bien que de ſes mérites. Il eſt vrai, c'eſt ſur la foi de ſaint Pierre que la prééminence de ſa dignité fut dès-lors fondée ; mais après tout la foi de ſaint Pierre n'étoit pas encore parfaite, quand Jeſus-Chriſt lui dit : Vous êtes bienheureux, parce que ce n'eſt point la chair ni le ſang qui vous a révélé ceci, mais mon Pere qui eſt dans le Ciel. Il eſt vrai, ſaint Pierre confeſſa que Jeſus-Chriſt étoit le Fils du Dieu vivant, & c'eſt par cette confeſſion qu'il mérita d'entendre ce que Jeſus Chriſt lui répondit : Vous êtes Pierre, & c'eſt ſur cette pierre que je bâtirai mon Egliſe. Mais après tout en ce moment-là ſaint Pierre n'étoit pas encore à l'épreuve des tentations où ſa foi devoit être expoſée ; il n'étoit pas encore inébranlable dans cette confeſſion de foi qu'il faiſoit avec tant de zéle. Or c'eſt à nous, comme je l'ai dit, de profiter non-ſeulement de l'exemple de ſa foi, mais des imperfections mêmes de ſa foi ; de l'exemple de ſa foi, en l'imitant, & des imperfections de ſa foi, en les évitant. C'eſt à nous d'apprendre de lui à confeſſer de bouche la foi que nous avons dans le cœur ; & ſi quelquefois nous ſommes aſſez malheureux pour manquer de

ferveur & de courage dans la confeſſion de notre foi, c'eſt à nous d'apprendre à réparer, comme lui, par une fervente pénitence cette honteuſe & ſcandaleuſe lâcheté. Deux points, mes chers Auditeurs, où je renferme toute cette premiere partie. Ecoutez-moi; il n'y aura rien là qui ne ſoit proportionné à la capacité de vos eſprits, ni rien que chacun de vous ne puiſſe & ne doive s'appliquer: commençons.

La foi de ſaint Pierre étoit grande ſans doute & très-grande, quand Jeſus-Chriſt lui dit, *Beatus es*, vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean. Car en vertu de cette foi, ſaint Pierre avoit tout quitté, pour ſuivre Jeſus-Chriſt; en vertu de cette foi, il avoit marché ſur les eaux, pour aller à Jeſus-Chriſt; en vertu de cette foi, pluſieurs d'entre les Diſciples s'étant retirés du troupeau de Jeſus-Chriſt, parce qu'ils ſe ſcandaliſoient de ſa doctrine ſur le ſujet de l'Euchariſtie, & Jeſus-Chriſt ayant demandé aux Apôtres s'ils vouloient auſſi ſe ſéparer de lui, ſaint Pierre lui avoit dit: Hé, Seigneur, à qui irions-nous? car vous avez les paroles de la vie éternelle. Tout cela marques évidentes de la grandeur de ſa foi, qui ne fut pas, dit ſaint Auguſtin, une foi de ſpéculation & en idée, mais une foi réelle & de pratique; qui ne fut pas une

foi morte, mais une foi vive & animée ; qui ne fut pas une foi ſtérile & infructueuſe, mais une foi, pour ainſi parler, riche & féconde, puiſqu'elle produiſit en lui de ſi ſurprenans & de ſi merveilleux effets. Tout cela preuves inconteſtables que, dès ſon premier engagement avec Jeſus-Chriſt, il l'avoit reconnu pour Fils du Dieu vivant. Car, comme raiſonne ſaint Auguſtin, s'il l'avoit cru ſeulement homme, il n'auroit pas renoncé pour lui à tout ce qu'il poſſédoit dans le monde. S'il l'avoit cru ſeulement homme, il ne lui auroit pas dit : *Domine, ſi tu es, jube me ad te venire* *Matth.* *ſuper aquas* ; ſi c'eſt vous, Seigneur, com- *c.* 14. mandez, & dès l'inſtant je marcherai ſans crainte ſur l'eau, pour aller à vous. S'il l'avoit cru ſeulement homme, il ſe ſeroit ſcandaliſé auſſi-bien que les autres, du commandement que lui fit Jeſus-Chriſt de manger ſa Chair, & de boire ſon Sang. S'il l'avoit cru ſeulement homme, il n'auroit pas pris ce que Jeſus-Chriſt leur annonçoit de ce Myſtère pour des paroles de vie & d'une vie immortelle : *Verba vitæ* *Joan.* *æternæ habes.* Il eſt donc vrai que ce n'é- *c.* 6. toit dès-lors ni la chair ni le ſang, mais l'eſprit même de Dieu qui lui avoit donné les hautes & ſublimes connoiſſances dont il ſe trouvoit rempli.

Voilà, mes chers Auditeurs, les qualités de la foi de saint Pierre ; & voilà en quoi la foi de saint Pierre doit être le modéle de la nôtre. Prenez garde. Ce fut une foi pratique, une foi efficace & agissante que celle de saint Pierre ; & telle doit être notre foi : car une foi oisive, une foi qui s'en tient à des paroles, une foi qui ne consiste qu'en de belles & spécieuses maximes, une foi qui se borne à des sentimens, sans aller jusques aux œuvres, c'est une foi qui ne peut servir qu'à notre condamnation ; c'est la foi des démons, qui croient, qui tremblent, & qui en demeurent là. Ce fut une foi généreuse en vertu de laquelle saint Pierre abandonna non seulement tout ce qu'il possédoit, mais tout ce qu'il étoit capable de posséder, mais tout ce qu'il pouvoit espérer, mais tout ce qu'il pouvoit désirer ; tellement qu'il eut bien raison de dire, *Ecce nos reliquimus omnia ;* voici que nous avons tout quitté. Et c'est ainsi que notre foi nous doit détacher de tout, en sorte que nous quittions tout, non pas toujours réellement & en effet, mais au moins de cœur : c'est-à-dire, que nous soyons disposés à quitter tout ; que nous soyons dégagés de toute affection aux biens que nous possédons ; que nous soutenions avec patience la perte de ces biens,

Matth. c. 19.

biens, quand il plaît à Dieu de nous les enlever ; que nous soyons tranquilles & soumis quand la Providence permet que ces biens diminuent ; que nous nous dépouillions avec joie d'une partie de ces biens pour en assister les membres de Jesus-Christ & nos freres, qui sont les pauvres. Car une foi en conséquence de laquelle on ne renonce à rien, on ne quitte rien, on ne se refuse rien, & l'on ne veut rien se refuser, c'est une foi chimérique, qui ne peut être de nul mérite devant Dieu, & que Dieu même réprouve. Ce fut une foi pleine de confiance qui fit marcher saint Pierre sur les eaux, sans craindre le péril où il s'exposoit, ni la tempête dont la mer étoit agitée : & si notre foi est telle que Dieu la demande, il faut qu'elle se soutienne au milieu des dangers du monde, au milieu des persécutions & des disgraces du monde, au milieu des changemens & des révolutions inévitables dans le cours du monde. Car une foi qui doute, une foi qui hésite, n'a plus ce caractère de fermeté qui est essentiel à la vraie foi. Ce fut une foi à l'épreuve du scandale où tomberent ces disciples incrédules, qui ne pouvant comprendre l'adorable mystère de nos Autels que Jesus-Christ leur annonçoit, en prirent occasion d'abandonner ce Dieu Sau-

veur : & notre foi comme celle de saint Pierre, doit nous fortifier contre tant de discours que nous entendons, contre tant d'exemples que nous avons sans cesse devant les yeux, afin que nous puissions faire à Dieu la même protestation que fit ce Prince des Apôtres : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego.* Non, Seigneur, je ne m'éloignerai jamais de vous. Quand tous les hommes vous auroient renoncé, & que de tous les hommes je resterois seul sous l'obéissance de votre loi, je ne m'en départirai jamais. Fallût-il résister à toutes les puissances de la terre ; fallût-il donner ma vie, vous me trouverez toujours fidéle : *Et si oportuerit me commori tibi, non te negabo.*

Marc. c. 14.

Ibid.

Telle étoit, dis-je, la foi de saint Pierre : mais quelque grande que fut sa foi, j'ai ajoûté qu'elle n'étoit pas encore parfaite, parce qu'il n'avoit pas encore reçû le Saint-Esprit. Il ne faut que lire l'Evangile pour en être persuadé. Car immédiatement après que saint Pierre eut rendu témoignage à la divinité de Jesus-Christ, le Fils de Dieu ayant déclaré à ses disciples qu'il alloit à Jérusalem, & que là il devoit être livré aux Gentils, mocqué, outragé, déchiré de fouets, crucifié : ah, Seigneur, reprit le saint Apôtre, à Dieu

ne plaise que tout cela vous arrive. Parole dont Jesus-Christ parut indigné, & qui lui fit dire à ce chef même de son Eglise : retirez-vous de moi, satan ; vous êtes un scandale pour moi, & vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais seulement pour les choses de la terre : *Vade post me, satana ; scandalum es mihi.* Il s'en falloit donc bien, remarque saint Chrysostôme, que la foi de saint Pierre ne fût dans le dégré de perfection où elle devoit être, puisqu'il se trouvoit prévenu d'une erreur aussi pernicieuse & aussi grossiére que celle de croire qu'il ne convenoit pas à Jesus-Christ de mourir pour le salut des hommes. Elle n'étoit pas non plus parfaite, cette même foi, lorsque saint Pierre ayant d'abord marché avec confiance sur les eaux, mais voyant ensuite les flots de la mer agités, il craignit & s'écria : Seigneur, sauvez-nous ; autrement nous sommes perdus. Sur quoi le Fils de Dieu lui fit ce reproche : homme de peu de foi, pourquoi avez-vous eû peur ? *Modicæ fidei, quare dubitasti ?* Enfin, sa foi étoit bien imparfaite, quand après avoir été trois ans entiers à l'École de Jesus-Christ, après avoir entendu si souvent ce divin Maître expliquer les vérités Evangéliques, il ne les comprenoit pas. Car, comme l'a for-

Matth. c. 16.

Matth. c. 14.

mellement obſervé ſaint Luc, ce que cet adorable Sauveur diſoit à ſes diſciples de la néceſſité des ſouffrances, de l'avantage des croix, du renoncement à ſoi-même, ils le regardoient comme des myſtères cachés & comme autant de parodoxes : *Et erat verbum iſtud abſconditum ab eis.*

Luc. c. 18.

Voilà, Chrétiens, les ténébres de la foi de ſaint Pierre : mais en même tems voilà les écueils de notre foi, & ce que nous devons éviter. Saint Pierre crut Jeſus-Chriſt Fils du Dieu vivant ; mais il ſe ſcandaliſa du myſtère de ſa paſſion & de ſa mort : c'eſt ce qui nous arrive tous les jours. Car nous adorons la perſonne de Jeſus-Chriſt, mais nous nous ſcandaliſons de ſa croix, nous nous ſcandaliſons de ſon Evangile ; l'orgueil & l'amour-propre qui nous dominent, forment en nous une oppoſition ſecrette à ſes maximes & à ſa loi. Ce ſcandale paroît dans nos actions. Nous nous diſons Chrétiens, & nous vivons en payens. Que fit Jeſus-Chriſt, juſtement offenſé du ſcandale de ſaint Pierre? il le reprit avec aigreur, il le traita de ſatan, il le rejetta. Prenez-garde, mes Freres, dit ſaint Hilaire : le Fils de Dieu brûloit d'un déſir ſi ardent de ſouffrir pour nous, qu'il ne put voir ſans indignation que Pierre entreprit de combattre ce deſſein.

Or ce même Sauveur n'auroit-il pas encore plus droit de nous dire comme à ſon Apôtre : *Vade poſt me , ſatana ;* allez , hommes lâches & ſenſuels , amateurs de vous-mêmes & idolâtres de votre corps : vous n'avez jamais connu le prix de ma croix. Car ce myſtère de la croix eſt trop relevé pour vous ; & tant que vous ſerez eſclaves de votre plaiſir , vous ne comprendrez jamais que ce qui peut flatter la chair & ſatisfaire la cupidité. Dès que ſaint Pierre fut aſſailli de l'orage , il trembla malgré la confiance qu'il avoit d'abord marquée : & tandis que nous ſommes dans la proſpérité , que les choſes du monde vont ſelon nos ſouhaits & que rien ne nous trouble , nous nous confions en Dieu , nous nous ſommettons à Dieu , nous béniſſons Dieu. Mais ſommes-nous dans la peine & dans l'affliction , une diſgrace imprévûe nous arrive-t-elle , les affaires du ſiécle prennent-elles pour nous un mauvais tour , c'eſt là que notre courage nous abandonne : nous commençons à douter de la providence du Seigneur , nous nous élevons contre elle , nous manquons de foi , ou nous n'avons qu'une foi timide & chancelante : *Modicæ fidei , quare dubitaſti ?* mais avançons.

Saint Pierre ne ſe contenta pas de croire

la divinité de Jesus-Christ, il la confessa hautement, il la confessa avec zéle, il la confessa au nom de tous les Apôtres ; & c'est particuliérement en vûe de cette confession de foi, que Jesus-Christ le choisit pour être la pierre fondamentale de son Eglise : *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Autre exemple que Dieu nous propose en ce saint jour ; autre régle qu'il nous ordonne de suivre, & à laquelle nous devons nous conformer, si nous voulons solidement établir notre salut. Car pour être sauvés, Chrétiens, il ne suffit pas, selon saint Paul, que nous croyions de cœur ; mais il faut encore que nous confessions de bouche. Il ne suffit pas qu'intérieurement & dans l'ame nous adorions Jesus-Christ comme notre Dieu ; mais il faut qu'au dehors & devant les hommes nous lui rendions le témoignage qui lui est dû. Et comme toute l'Eglise est fondée sur la confession que fit saint Pierre de la divinité du Fils de Dieu, j'ajoute que le salut de chaque fidéle doit être fondé sur la confession qu'il fera de sa foi. Confession, prenez garde, s'il vous plaît, confession de foi dont l'obligation rigoureuse est également, & de droit naturel, & de droit divin. Confession qui renferme deux pré-

Matth. 16. 16.

ceptes, l'un négatif, permettez-moi de m'exprimer de la sorte après les Théologiens, l'autre positif: l'un qui nous défend de rien faire, de rien dire, qui soit seulement même en apparence, contraire à la foi que nous professons; l'autre qui nous oblige à donner des marques publiques de cette foi, selon que les sujets & les occasions le demandent pour l'honneur de Dieu & pour l'édification de l'Eglise: deux devoirs absolument indispensables, s'agît-il de tous les biens du monde & de sacrifier jusqu'à notre vie. Confession selon laquelle, au jugement de Dieu, nous serons ou reconnus ou réprouvés de Jesus-Christ. Car quiconque me reconnoîtra devant les hommes, disoit cet adorable Sauveur, je le reconnoîtrai devant mon Pere: *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram Patre meo.* Et par une régle toute contraire, quiconque devant les hommes m'aura renoncé, je le renoncerai en présence de mon Pere: *Qui negaverit me coram hominibus, negabo & ego eum coram Patre meo.* C'est donc à nous d'imiter saint Pierre dans cette confession si nécessaire. C'est ce qu'ont fait les Martyrs, quand ils ont paru devant les juges de la terre, & qu'ils ont versé leur sang pour la cause de Jesus-Christ. C'est ce

Matth. c. 10.

Ibid.

qu'ont fait tant d'hommes Apoſtoliques, quand ils ont paſſé les mers & qu'ils ont pénétré juſqu'aux extrémités du monde, pour y annoncer le nom de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt ce que nous devons faire nous-mêmes, chacun dans notre condition, & autant que le demande l'honneur de Jeſus-Chriſt.

Cependant, ô profondeur, ô abyſme des conſeils de Dieu! Pierre tout éclairé qu'il étoit d'en-haut, n'étoit pas encore inébranlable. C'étoit la pierre ſur laquelle l'Egliſe devoit être bâtie; mais cette pierre n'avoit point encore toute la ſtabilité néceſſaire pour l'affermiſſement de l'Egliſe. En un mot, ſaint Pierre après avoir confeſſé Jeſus Chriſt, le renonça; après avoir dit à cet homme-Dieu, vous êtes le Chriſt, Fils du Dieu vivant, il fut aſſez foible & aſſez lâche pour dire, parlant de ce même Sauveur, je ne le connois point. Dieu le permit ainſi, Chrétiens, & la Providence eut en cela ſes deſſeins particuliers que nous devons adorer. Mais dans cet exemple reconnoiſſons-nous nous-mêmes: car voilà ce que nous faiſons en mille rencontres. Nous confeſſons Jeſus-Chriſt de bouche, mais combien de fois dans la pratique l'avons-nous renoncé plus indignement & plus honteuſement que ſaint

Pierre ? combien de fois & en combien d'occaſions n'avons-nous pas rougi d'être Chrétiens ? Combien de fois avons-nous paru devant les autels du Seigneur, comme ſi jamais nous ne l'avions connu ; & cela tantôt par un reſpect humain, tantôt par une fauſſe politique, tantôt par un libertinage affecté, tantôt par un ſcandale qui nous a entraînés, & à quoi nous n'avons pas eû la force de réſiſter : d'autant plus coupables en trahiſſant notre foi, qu'il ne s'agiſſoit pas pour nous, comme pour ſaint Pierre, de perdre la vie. Chûte de ſaint Pierre qui doit toujours nous faire trembler, qui que nous ſoyons, & quelque fermes juſques à préſent que nous ayons pû être : car ſi cet Apôtre & ce Prince même des Apôtres a eû un ſort ſi déplorable, que ne devons-nous pas craindre pour nous ? ſi ce fondement de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt a été ébranlé, s'il eſt tombé en ruine : nous qui ſommes la foibleſſe même, la fragilité même, la puſillanimité même, avec quelle défiance de nous-mêmes & quelle frayeur des jugemens de Dieu ne devons nous pas nous conduire ? Chûte de ſaint Pierre qui procéda de trois cauſes, de ſa préſomption, de ſon orgueil & de ſon imprudence. De ſa préſomption, qui lui fit dire à Jeſus-

Chriſt, avant que de s'être bien éprouvé lui-même, je ſuis prêt à vous ſuivre juſqu'à la mort ; quoique Jeſus-Chriſt lui eût dit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. De ſon orgueil : car il ſe préféra à tous les autres Apôtres ; en ſorte que le Fils de Dieu leur ayant dit, vous m'abandonnerez tous aujourd'hui, Pierre rempli d'une vaine opinion de lui-même, lui répondit hautement : Quand tous les autres vous abandonneroient, pour moi je ne vous abandonnerai pas. De ſon imprudence : tout foible qu'il étoit, il ne laiſſa pas de s'expoſer à l'occaſion, en entrant dans la maiſon du Pontife, & en demeurant au milieu des ennemis de Jeſus-Chriſt. Trois cauſes, mes chers Auditeurs, qui nous font tous les jours tomber dans le même déſordre que ſaint Pierre : nous ſommes préſomptueux comme lui, vains comme lui, imprudens & téméraires comme lui. Chûte de ſaint Pierre qui doit après-tout nous conſoler, puiſque le deſſein de Dieu en la permettant, a été de nous faire voir dans la perſonne de cet Apôtre, un pécheur prédeſtiné pour être un vaſe de miſéricorde.

Et par quelle pénitence en effet ſe releva-t-il d'une telle chûte, & la répara-t-il ? Pénitence la plus prompte : il ne fallut

pour le toucher & le convertir, qu'un regard du fils de Dieu. Pénitence la plus fervente: il pleura, & il pleura amérement. Pénitence la plus constante : durant tout le reste de sa vie oublia-t-il jamais son péché, & ne l'eut-il pas toujours devant les yeux, pour le pleurer toujours avec la même amertume? Pénitence qui non-seulement rétablit sa foi, mais qui le mit en état de rétablir la foi de tous les autres. Car c'est à lui que le Sauveur du monde avoit dit : *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos;* quand vous serez converti & que vous serez revenu de votre égarement, travaillez à rappeller vos freres dispersés, à les rassembler & à les confirmer. Or n'est ce pas ce qu'il a fait, & n'eut-il pas une grace particuliére pour gagner les cœurs les plus endurcis, pour convaincre les esprits les plus opiniâtres & pour leur inspirer le don de la foi? Dès les premiéres prédications qu'il fit aux Juifs, ne soumit-il pas à l'Evangile, tantôt jusqu'à trois mille ames, tantôt jusqu'à cinq mille? Et dans le cours de son Apostolat combien de provinces a-t-il éclairées, combien d'Eglises a-t-il fondées? Ah! mes chers Auditeurs, il parloit à des Juifs déclarés contre la loi qu'il leur annonçoit; il parloit à des payens élevés dans les sû-

Joan. c. 21.

perſtitions & les ténébres de la plus groſſiére idolâtrie ; & cependant il les perſuadoit, il les ſanctifioit, il en faiſoit de parfaits Chrétiens. Nous vous prêchons la même loi que lui, nous vous annonçons les mêmes vérités ; par quelle monſtrueux renverſement ne ſeroient-elles pas auſſi efficaces dans le centre du Chriſtianiſme, qu'elles l'ont été au milieu du Judaiſme & du Paganiſme? Quoi qu'il en ſoit, attachons-nous à la foi de ſaint Pierre ; & ſi nous ſommes tombés comme lui, faiſons pénitence comme lui. Diſons à Jeſus-
Matth. Chriſt : *Tu es Chriſtus, Filius Dei vivi.*
c. 16. Oui, Seigneur, je veux vivre & mourir dans cette ſainte foi, qui vous reconnoît pour l'envoyé de Dieu, pour le Chriſt & le Fils de Dieu. Si le libertinage de mon cœur m'a ſéduit en certaines rencontres & en certains tems de ma vie, maintenant que votre grace répand dans mon eſprit une lumiére toute nouvelle, je renonce à mes erreurs, & je vous rends l'hommage d'une foi ſoumiſe & docile. Jamais ſaint Pierre ne ſe dévoüa plus ardemment à votre ſervice qu'après ſon péché, & mes égaremens paſſés ne ſerviront qu'a redoubler mon zéle pour vous. Ainſi, Chrétiens, devons-nous imiter la foi de ce ſaint Apôtre, pour imiter encore ſon amour, dont

j'ai à vous parler dans la seconde partie.

II. PARTIE

SElon l'ordre que nous a marqué saint Paul, le fondement de toutes les vertus, c'est la foi; mais la charité en est le comble & la perfection : *Major autem horum est charitas.* 1. Cor. c. 13. Aussi le Sauveur ne donna-t-il à saint Pierre, préférablement à tous les autres Apôtres, le gouvernement de son Eglise, que parce qu'entre tous les autres, ce fut saint Pierre qui lui témoigna plus d'amour. En conséquence de sa foi, ou plûtôt de sa confession de foi, Jesus-Christ lui avoit promis les clefs du ciel, la puissance de lier & de délier, la juridiction spirituelle & universelle sur tout le monde chrétien. Mais comment fut-il mis en possession de ces clefs, de cette puissance & de cette autorité souveraine? par son amour & à cause de son amour. L'amour donc, dit saint Augustin acheva ce que la foi avoit commencé. Saint Pierre en confessant la divinité de Jesus-Christ, avoit mérité que Jesus-Christ lui fit cette promesse solemnelle & authentique, c'est sur vous que je bâtirai mon Eglise, & par vous que je la gouvernerai; & saint Pierre par son amour pour Jesus-Christ, mérita que Jesus-Christ ratifiât dans la suite & accomplît cette promesse. Appliquons-

nous encore ceci, mes chers Auditeurs; & après en avoir tiré une nouvelle matiére d'éloge pour notre glorieux Apôtre, tirons-en pour nous-mêmes une nouvelle instruction.

Le Sauveur du monde, comme il s'y étoit engagé, veut établir saint Pierre Pasteur de son troupeau & chef de son Eglise : mais pour cela que fait-il ? Il ne demande plus à son Apôtre, que disent de moi les hommes ? mais il lui demande, *Joan.* m'aimez-vous ? *Simon Joannis, amas me ?* *c.* 21. Et sans se contenter d'un amour ordinaire, il ajoute : avez-vous plus d'amour pour moi, que tous ceux-ci ? c'étoit des autres *Ibid.* Apôtres qu'il parloit : *Simon Joannis diligis me plus his ?* Non pas dit saint Chrysostôme, que cet homme-Dieu eût besoin d'interroger de la sorte saint Pierre, pour être instruit de ses sentimens, puisqu'il n'ignoroit rien de tout ce qui se passoit dans son cœur. Mais il l'interroge pour donner lieu à saint Pierre d'effacer par une protestation d'amour jusqu'à trois fois réitérée, le crime qu'il avoit commis en renonçant trois fois ce divin maître. Il l'interroge pour faire voir quel doit être celui à qui cet adorable Pasteur veut confier ses oüailles, puisque ce n'est qu'à celui qui aime Jesus Christ ; & qu'on ne mérite

de conduire ce troupeau fidéle, qu'autant qu'on aime Jesus-Christ. Il l'interroge pour montrer par-là combien Jesus-Christ aime lui-même son troupeau, puisqu'il n'en veut donner le soin qu'à celui qui lui témoigne plus d'amour. Mais que répond saint Pierre? Vous sçavez, Seigneur, que je vous aime : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Hé bien, répond le Fils de Dieu, paissez donc mes agneaux, c'est-à-dire, mes fidéles, *Pasce agnos meos.* Car ce sont les miens, & non pas les vôtres, & je veux que vous les gouverniez comme étant à moi & non pas à vous; & qu'en les conduisant, vous n'y cherchiez point votre intérêt, mais leur utilité & ma gloire. Ce n'est pas assez : le Fils de Dieu lui demande une seconde fois, m'aimez-vous? pourquoi? afin qu'il paroisse davantage que l'amour de saint Pierre est un amour éprouvé & solide. Et pour une troisiéme fois il lui demande, m'aimez-vous plus que tous les autres? afin de tirer de lui cette parole si vive & si animée : vous sçavez toutes choses, Seigneur, & par-là même vous sçavez que je vous aime, & que je suis prêt à donner ma vie pour la vôtre. Sur quoi Jesus-Christ ne lui dit plus seulement paissez mes agneaux, *Pasce agnos meos;* mais, paissez mes brebis, *Pasce oves*

Ibid.

Ibid.

Ibid.

meas : voulant ainſi lui faire entendre, qu'il ne lui donnoit pas ſeulement le ſoin de ſon troupeau, mais des paſteurs de ſon troupeau, marqués ſous la figure des brebis qui nourriſſent les agneaux.

C'eſt donc ſur l'amour de ſaint Pierre pour Jeſus Chriſt, qu'eſt fondée la prééminence de ſa dignité & de la juridiction qu'il a eue ſur toute l'Egliſe. Mais quelles furent les qualités de cet amour ? c'eſt ce que nous devons conſidérer, & ce qui doit ſervir à votre édification. En deux mots, ce fut un amour humble, & ce fut un amour généreux. Amour humble, & par-là oppoſé au zéle préſomptueux de cet Apôtre pour Jeſus-Chriſt dans le tems de ſa paſſion. Amour généreux, & par-là oppoſé à la foibleſſe & à la lâcheté de cet Apôtre lorſqu'il renonça Jeſus-Chriſt. Or dans l'une & dans l'autre de ces deux qualités, l'amour de ſaint Pierre doit être le modéle du nôtre. Appliquez-vous.

Ce fut un amour humble. Car Jeſus-Chriſt demandant à ſaint Pierre, m'aimez-vous plus que tous vos freres ? Pierre ne lui répondit pas, oui, Seigneur, je vous aime plus qu'eux ; mais il ſe contenta de lui dire ſimplement, je vous aime : n'oſant pas ſe préférer, ni même ſe comparer à eux. Il ne dit pas même abſolument à

Jesus-Christ, je vous aime ; mais vous sçavez, Seigneur, que je vous aime : comme s'il eût voulu lui dire, c'est à vous, Seigneur, d'en juger ; car vous êtes le Scrutateur des cœurs. Peut être me tromperois-je dans le jugement que je porterois du mien ; peut-être me flatterois-je d'avoir pour vous plus d'amour que je n'en ai ; peut-être présumerois-je de moi-même : mais vous en êtes le Juge, & vous connoissez mes véritables sentimens. Aussi quand le Fils de Dieu l'interrogea de la sorte, ce ne fut pas tant pour éprouver son amour, par comparaison avec les autres Apôtres, que pour éprouver son humilité. Car il n'ignoroit pas que saint Pierre ne pouvoit sçavoir quelles étoient les dispositions intérieures des Apôtres, & par conséquent qu'il ne pouvoit pas dire, je vous aime plus qu'eux. Mais ce divin Maître voulut que Pierre fît voir son humilité ; & qu'au lieu de dire comme autrefois : Quand tous les autres ne vous aimeroient pas, je vous aimerois, il dit seulement, je vous aime. Ah ! Chrétiens, sans l'humilité il n'y a point d'amour, ni de vraie charité ; & si l'amour de Dieu étoit mêlé d'orgueil, il cesseroit d'être amour de Dieu, & dégénéreroit dans un amour criminel de soi-même. C'est sur cette humilité que Jesus-

Christ a établi la premiére de toutes les dignités, c'eſt ſur ce fondement que doivent être établies toutes les vertus.

Cependant notre ſaint Apôtre s'attriſta & il s'affligea, voyant que Jeſus-Chriſt lui demandoit juſqu'à trois fois, m'aimez-vous? Et pourquoi s'affligea-t-il? C'eſt, répond ſaint Chryſoſtôme, qu'il commença à ſe défier de ſoi-même; c'eſt qu'il commença à douter ſi en effet il aimoit autant Jeſus Chriſt qu'il prétendoit l'aimer; c'eſt qu'il commença à craindre que Jeſus Chriſt ne vît dans le fond de ſon cœur quelque diſpoſition contraire à l'amour ſincère qu'il ſe flattoit d'avoir pour cet Homme-Dieu. Il ſe ſouvint de la prédiction que le Sauveur du monde lui avoit faite dans une autre rencontre, en lui diſant, vous me renoncerez juſqu'à trois fois; ce qui étoit arrivé malgré ſes proteſtations & ſes réſolutions: & il craignit qu'il n'en arrivât ici de même, & que la demande du Fils de Dieu ne lui annonçât dans l'avenir une chûte nouvelle, & auſſi funeſte que la premiére. Voilà ce qui l'attriſta & ce qui l'affligea. Car touché qu'il étoit de l'amour le plus ſolide pour Jeſus-Chriſt, rien ne lui parut plus douloureux & plus affligeant que de n'être pas aſſûré de cet amour. N'aimer pas Jeſus-Chriſt,

c'eſt ce qu'il regarda comme le ſouverain mal, & le comble de tous les maux. Et d'être ſeulement ſoupçonné de n'aimer pas cet aimable Sauveur, ce fut pour lui un ſujet de triſteſſe dont il ſe ſentit preſque accablé : *Contriſtatus Petrus.* Ah ! Seigneur, lui dit-il ne m'affligez pas juſques à ce point, que de me laiſſer dans un tel doute. Je crois vous aimer, mais pour rendre mon amour plus certain, mettez-le à telle épreuve qu'il vous plaira. Le plus ſenſible témoignage de l'amour, c'eſt d'être prêt à mourir pour celui qu'on aime : je veux bien paſſer par cette épreuve ; & déja dans la préparation de mon cœur je donne ma vie pour vous : *Et animam meam pro te ponam.* Tirez-moi ſeulement, Seigneur, de cette cruelle incertitude où je ſuis, ou du trouble où vous me jettez, en me demandant ſi je vous aime. La mort me ſeroit mille fois plus douce, & je mourrois tranquille, ſi je pouvois compter que je vous aime, & que vous m'aimez.

Joan. c. 21.

Joan. c. 13.

Il n'étoit pas poſſible que Jeſus-Chriſt, qui avoit admiré l'humilité du Centenier, & celle de la femme Cananéenne, ne fût touché de l'humilité de ſon Apôtre. Il exauça ſes vœux, & pour lui marquer combien il ſe tenoit sûr de ſon amour, il le mit à la tête de tous les Apôtres, il

l'éleva au-dessus d'eux, il le distingua : tant il est vrai, Chrétiens, que comme celui qui s'exalte lui-même, sera abaissé ; celui au contraire qui s'abaisse, sera exalté. Quand saint Pierre présuma de lui-même, & qu'il se crut assez fort pour résister à la tentation, Dieu permit qu'il succombât, afin de lui faire connoître sa foiblesse ; mais quand il s'humilia, & que dans une sainte défiance de ses propres sentimens, il n'osa faire fond sur son cœur, c'est alors que Dieu le plaça dans le plus haut rang, & que Jesus-Christ par la plus éclatante distinction & sans nulle réserve, le fit Dépositaire de ses droits & de sa puissance. Amour de saint Pierre, amour humble ; & de plus amour généreux, autre qualité bien remarquable.

Amour généreux, c'est à-dire, amour fervent, amour patient, amour héroïque, opposé à l'amour lâche, à l'amour timide, à l'amour foible & languissant que cet Apôtre avoit fait paroître. Amour fervent : de quel feu & de quelle ardeur étoit animé cet Apôtre, quand il prêchoit Jesus-Christ, quand il rendoit hautement témoignage à Jesus-Christ, quand il formoit, & qu'il exécutoit tant de saintes entreprises pour Jesus-Christ ? Amour patient : que ne dut point souffrir cet Apô-

tre au milieu de tant d'ennemis qu'il eut à combattre, & de tant d'obſtacles qu'il eut à ſurmonter pour la propagation de l'Evangile de Jeſus-Chriſt, & pour l'affermiſſement de ſon Egliſe? Ni les courſes fréquentes, ni les longs voyages, ni les veilles continuelles, ni les misères, ni les perſécutions, ni les priſons, jamais rien put-il laſſer ſon zéle, & le rebuter! Amour héroïque, en vertu duquel cet Apôtre eut le courage & la force de s'expoſer à la plus cruelle & la plus honteuſe mort. Vous me direz qu'il fut crucifié, & que la croix n'étoit plus un ſupplice ignominieux, puiſque dans la perſonne de Jeſus-Chriſt elle étoit plûtôt devenue un ſujet de gloire. Vous me direz que Jeſus-Chriſt ayant ſubi lui même ce genre de mort, les vrais Diſciples ne doivent plus le regarder comme un opprobre, mais comme un triomphe. J'en conviens; mais c'eſt de là même que je tire une preuve inconteſtable de ma propoſition: car ſaint Pierre ne put enviſager la croix comme le ſujet de ſa gloire, que parce qu'il aimoit Jeſus-Chriſt de l'amour le plus héroïque. Saint Pierre ne put déſirer la croix, ne put ſoupirer après la croix, ne put aller chercher la croix, que parce qu'il fut tranſporté pour Jeſus-Chriſt d'un amour ſans bornes,

& qu'il voulut lui en donner une marque ; en lui rendant amour pour amour, ſacrifice pour ſacrifice. Saint Pierre ne put s'eſtimer heureux de mourir ſur la croix comme Jeſus-Chriſt, que parce que l'excès de ſon amour lui fit ſouhaiter d'être en tout ſemblable à cet Homme-Dieu, & même juſques à la mort & à la mort de la Croix.

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, c'eſt ſur le modèle du Prince des Apôtres que nous devons tous nous former. Car nous avons tous la même obligation d'aimer Dieu, & Jeſus-Chriſt, Fils unique de Dieu, & Dieu lui-même. Or notre amour pour Dieu, & pour le Fils de Dieu, eſt-ce un amour généreux comme celui de ſaint Pierre ; c'eſt-à-dire, eſt-ce un amour fervent ? Eſt-ce un amour patient ? Eſt ce un amour héroïque ? Prenez garde : eſt-ce un amour fervent ? Mais qu'avons-nous fait juſqu'à préſent pour Dieu, & que faiſons-nous ? Peut-être appellons-nous amour de Dieu certains diſcours vagues & ſans fruit : car telle eſt l'illuſion ordinaire, de s'en tenir à de ſpécieuſes paroles, qui ne coûtent rien, & qui dans la pratique ne vont à rien. Peut-être prenons nous pour amour de Dieu, certains ſentimens dont le cœur eſt quelquefois touché, mais ſans effet. Autre erreur encore plus ſubtile &

plus dangereuſe ; on compte pour beaucoup quelques mouvemens affectueux, dont l'ame ſe ſent remuée & attendrie ; mais ſi les œuvres manquent, ſi l'on méne une vie tranquille & oiſive ; ſi dès qu'il faut agir, qu'il faut prier, qu'il faut ſoulager les pauvres, qu'il faut viſiter les hôpitaux, les priſons, qu'il faut vaquer aux exercices de la Religion, on devient lâche & pareſſeux, que ſervent alors les plus beaux ſentimens, & de quel prix peuvent-ils être devant Dieu ? Eſt-ce un amour patient ? mais qu'avons-nous ſouffert juſqu'à préſent pour Dieu, & que voulons-nous ſouffrir ? une foible violence qu'il y a à ſe faire, une légère contradiction qu'il y a à ſoutenir, n'eſt-ce pas aſſez pour déconcerter toute notre piété, & pour éteindre tout le feu de ce prétendu amour de Dieu qui paroiſſoit à certaines heures ſi vif & ſi animé ? On ſuit Jeſus-Chriſt juſqu'à la céne, mais on l'abandonne au calvaire ; on aime Dieu, ou l'on croit l'aimer, & cependant on ne voudra pas ſe gêner pour lui dans la moindre rencontre, ſe refuſer pour lui le moindre plaiſir, ſacrifier pour lui le moindre intérêt. Eſt-ce un amour héroïque ? car il doit être tel pour être un véritable amour de Dieu ; & s'il n'eſt pas aſſez fort, aſſez efficace pour me

disposer à verser mon sang en certaines occasions & à donner ma vie pour Dieu, ce n'est plus un amour de Dieu. Or de bonne foi, mes chers Auditeurs, peut on penser que nous soyons dans une pareille disposition, quand on nous voit céder si aisément aux premiers obstacles qui se présentent; & nous rendre, lorsqu'il est question du service de notre Dieu, à des difficultés que nous surmontons tous les jours pour le monde? Si donc Jesus-Christ nous faisoit aujourd'hui la même demande qu'il fit à saint Pierre, *Amas me?* m'aimez-vous? pourrions-nous lui répondre: oui, Seigneur, je vous aime, & vous le sçavez: *Domine, tu scis quia amo te.* Si nous osions le dire, nos œuvres ne nous démentiroient-elles pas? Cependant sans l'amour de Dieu, & de Jesus-Christ Homme-Dieu & notre espérance, que pouvons-nous être autre chose devant Dieu que des anathêmes & des sujets de malédiction? Ah! Chrétiens, ranimons dans nos cœurs ce saint amour; & si nous ne l'avons pas, ne cessons point de le demander à Dieu. Servons-nous de notre foi pour l'exciter davantage & pour le rendre plus ardent; & par un heureux retour, cette charité divine servira à vérifier notre foi & à la rendre plus agissante.

Joan. c. 21.

Pour

Pour l'un & pour l'autre, employons auprès de Dieu l'interceſſion du glorieux Apôtre dont nous ſolemniſons la fête : c'eſt le patron de tous les Fidéles, puiſqu'il eſt le chef de toute l'Egliſe ; & c'eſt en particulier le vôtre dans cette Egliſe où il eſt ſpécialement honoré. En lui adreſſant nos priéres, travaillons à imiter ſes vertus ; pour avoir part à ſa gloire dans l'éternité bienheureuſe que je vous ſouhaite, &c.

AUTRE SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE.

Sur l'obéiſſance à l'Egliſe.

Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.

Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, & que ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe, & que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. En ſaint Matthieu, chap. 16.

CE ſont en peu de paroles, deux grands éloges tout à la fois prononcés par la bouche de Jeſus-Chriſt. L'un en faveur de ſaint Pierre le Prince des Apôtres, dont nous célébrons aujourd'hui la fête ; & l'autre en faveur de l'Egliſe. Saint Pierre eſt le fondement ſur qui l'Egliſe a été bâ-

tie & ſur qui elle ſubſiſte : voilà l'abrégé de toutes ſes grandeurs. L'Egliſe eſt un édifice ſpirituel, dont la ſolidité & la fermeté eſt a l'épreuve de tous les efforts de l'enfer : voilà tout ce qui ſe peut dire de plus avantageux & de plus glorieux pour elle. Jeſus-Chriſt ne ſépare point ces deux choſes, parce que ces deux choſes ſont renfermées l'une dans l'autre. La gloire de ſaint Pierre vient de ce que l'Egliſe eſt fondée ſur lui, & la force de l'Egliſe vient de ce qu'elle eſt fondée ſur ſaint Pierre. C'eſt l'Egliſe qui honore ſaint Pierre, & c'eſt ſaint Pierre qui ſoutient l'Egliſe. Car encore une fois, Chrétiens, voilà proprement le myſtère de ces paroles du Fils de Dieu que j'ai priſes pour mon texte : *Tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam.* Ce ſeroit trop entreprendre que d'embraſſer ces deux ſujets dans un ſeul diſcours : ainſi je me borne à vous parler de l'Egliſe, & en particulier de l'obéiſſance que nous lui devons. Matiére d'une extrême conſéquence, & l'une des plus importantes qu'un Prédicateur puiſſe traiter dans la chaire. Car l'Egliſe, Chrétiens, eſt l'Epouſe de Jeſus-Chriſt, & Jeſus Chriſt veut que ſon Epouſe ſoit écoutée, qu'elle ſoit obéie, & qu'on ait recours à elle comme à l'oracle. C'eſt cette Sion

d'où sort la loi, & cette Jérusalem d'où la parole de Dieu est annoncée. Marie même, toute mere de Dieu qu'elle étoit, s'est glorifiée de ce titre de fille de l'Eglise. Avant que d'expliquer mon dessein, adressons-nous à cette Vierge si fidéle, & disons-lui, *Ave*, *Maria.*

POur entrer dans le dessein de ce discours, je trouve que l'Eglise exerce envers les fidéles deux fonctions différentes. Elle les instruit, & elle les gouverne. Elle les instruit par les vérités qu'elle leur propose, & elle les gouverne par les commandemens qu'elle leur fait. Elle les instruit en leur apprenant ce qu'elle a appris elle-même du Fils de Dieu son époux, & elle les gouverne en leur prescrivant des loix. Le Sauveur des hommes lui a donc donné deux sortes de pouvoirs; l'un d'enseigner de sa part, & l'autre de commander; l'un pour nous dire, croyez ceci; & l'autre pour nous dire, faites cela. Or sur ces deux pouvoirs qui conviennent à l'Eglise, je fonde l'obligation de deux sortes d'obéissances qui lui sont dûes, dont la premiére est une obéissance de l'esprit, & la seconde une obéissance du cœur. Nous lui devons l'obéissance de l'esprit, parce qu'elle nous propose les vérités de la foi, c'est le pre-

mier point ; & nous lui devons l'obéiſſance du cœur, parce qu'elle nous impoſe des loix & des préceptes pour le réglement de notre vie, c'eſt le ſecond point. Parce qu'elle a droit de nous dire, croyez ceci, Dieu nous oblige d'avoir pour elle une parfaite ſoumiſſion d'eſprit ; & parce qu'elle a droit de nous dire, faites cela, Dieu veut que nous lui obéiſſions avec une entiére ſoumiſſion de cœur. Plût au ciel, mes chers Auditeurs, que nous fuſſions bien perſuadés de ces deux devoirs. Je dis perſuadés dans la pratique : car dans la ſpéculation nous n'en doutons pas, & nous ſommes trop catholiques pour former là-deſſus quelque difficulté. Mais je voudrois ſur cela même, que nous euſſions dans toute notre conduite, un zéle proportionné aux lumiéres que Dieu nous a données. Car voici en deux mots toute la perfection d'un homme chrétien, en qualité d'enfant de l'Egliſe : d'avoir un eſprit docile & ſoumis pour tout ce que l'Egliſe nous enſeigne, & d'avoir une volonté prompte & agiſſante pour tout ce que l'Egliſe nous ordonne. C'eſt à quoi je vais vous exciter, & ce qui fera tout le ſujet de votre attention.

TEl eſt, Chrétiens, l'ordre de la provi- I. PARTIE

dence, & il faut que nous convenions que la raiſon même le demandoit ainſi : c'eſt à l'Egliſe de nous propoſer les vérités de la foi, & c'eſt à nous de les recevoir & de nous y ſoumettre. Pourquoi cette dépendance où nous ſommes de l'Egliſe, quand il s'agit de la foi divine ? parce que Dieu, dit ſaint Cyprien, a établi l'Egliſe, pour être la dépoſitaire, l'organe, & s'il eſt beſoin, l'interpréte des vérités qu'il nous a révélées. La dépoſitaire pour nous les conſerver, l'organe pour nous les annoncer ; & quand il eſt néceſſaire, l'interpréte pour nous les expliquer. Or reconnoître dans l'Egliſe ces trois qualités, comme nous les reconnoiſſons, & acquieſcer enſuite avec docilité & ſoumiſſion d'eſprit, à ce qu'elle nous propoſe comme révélé de Dieu, c'eſt ce que j'appelle rendre à l'Egliſe l'obéiſſance la plus parfaite dont nous ſoyons capables, qui eſt l'obéiſſance de l'entendement.

Je ſçai, mes chers Auditeurs, (ne perdez pas, s'il vous plaît, cette remarque) je ſçai qu'à parler proprement & exactement, la parole de l'Egliſe n'eſt point la parole de Dieu. Mais je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous mettre en main ce précieux dépôt de la parole de Dieu ; je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous déterminer en quel

sens il faut entendre cette parole de Dieu : parce qu'il n'eſt pas juſte qu'un particulier s'en faſſe l'arbitre, beaucoup moins que des choſes auſſi importantes & auſſi eſſentielles que celles-là, dependent, ſans diſtinction, du diſcernement d'un chacun & de ſon jugement. N'entrez-vous pas déja dans ma penſée? & parce que nous n'avons que deux ſources de la parole de Dieu, ou de la révélation de Dieu, l'une qui eſt l'Ecriture, & l'autre la tradition, je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous garantir premiérement, & puis de nous expliquer l'Ecriture; je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous rendre témoignage, & de nous aſſûrer de la tradition; je dis qu'elle a pour cela un pouvoir & une autorité qu'elle a reçu du Fils de Dieu, & que ce pouvoir n'a été donné qu'à elle. Or l'Egliſe ne peut uſer de ce pouvoir qu'autant que nous ſommes obligés de lui obéir; & puiſque ce pouvoir n'a été donné qu'à elle, c'eſt à elle & non point à d'autre, que nous devons nous attacher; à elle ſinguliérement & uniquement que nous devons nous ſoumettre en tout ce qui regarde l'exercice de ce pouvoir, c'eſt-à-dire, dans les conteſtations qui peuvent naître ſur les matiéres de la foi : dans les doutes particuliers que nous formons quelquefois & dont notre

raiſon eſt troublée, ſur certains points de religion; dans les difficultés qui ſe préſentent, & qui ſont même inévitables, ou ſur l'obſcurité de la tradition, ou ſur l'intelligence de l'Ecriture: de ſorte qu'en tout cela l'Egliſe ſoit notre oracle & que ſa déciſion nous ſerve de régle, mais de régle abſolue & ſouveraine, parce que c'eſt elle, ſelon l'Apôtre, qui eſt la colomne & le ſoutien de la vérité, *Columna & firmamentum veritatis.* Voilà ce que je dis, Chrétiens, & ce que je prétends avec ſaint Jérôme, être le grand principe de ſageſſe, pour tout homme qui veut vivre dans la poſſeſſion d'une foi tranquille & paiſible, diſons mieux, d'une foi ſolide & prudente; puiſque c'eſt ainſi que les premiers hommes du Chriſtianiſme l'ont toujours entendu & l'ont toujours pratiqué.

1. *Tim.* 6. 3.

De-là vient que ſaint Auguſtin, qui ſans contredit fut l'eſprit du monde le plus éclairé, & qui eût pû avec plus de droit juger des choſes par ſes propres lumiéres, proteſtoit hautement, qu'il n'auroit pas même cru à l'Evangile, ſi l'autorité de l'Egliſe ne l'y eût engagé: *Evangelio non crederem, niſi me Eccleſiæ commoveret authoritas.* Parole qui mille fois a confondu l'orgueil de l'héréſie, & qui de nos jours a ſervi de puiſſant motif à la con-

Auguſt.

verſion d'une infinité d'ames élûes, que Dieu a tirées du ſchiſme & de l'erreur, pour faire paroître en elles les richeſſes de ſa miſéricorde & de ſa grace. Non pas, dit le ſçavant Guillaume de Paris, que ſaint Auguſtin n'eût pour l'Evangile tout le reſpect & toute la vénération néceſſaires. Mais parce que cet incomparable Docteur étoit convaincu, qu'il n'y avoit point d'autre Evangile dans l'Egliſe de Dieu, que celui dont l'Egliſe de Dieu nous répondoit, & dont nous pouvions être ſûrs, comme l'ayant reçu par elle. C'eſt pour cela qu'il ne déféroit à l'Evangile, qu'à proportion de ſa déférence pour l'Egliſe même : *Evangelio non crederem, niſi me Eccleſiæ commoveret authoritas.* Et il avoit raiſon. Car ſans ce témoignage de l'Egliſe, qui m'a dit que ce livre que je reconnois & que j'appelle l'Evangile, eſt en effet l'Evangile de Jeſus-Chriſt ? Qui m'a dit que la verſion que je lis, & qui ſous le nom de Vulgate, paſſe aujourd'hui pour authentique, eſt une verſion pure & conforme au texte original ? Qui m'a dit qu'en mille endroits, où le ſens en paroît obſcur, il doit être entendu d'une façon, & non pas d'une autre ? Combien de libertins & de mondains ont abuſé de l'Evangile, le prenant, tout divin qu'il eſt, dans des ſens

erronés & extravagans ? Combien d'héréſiarques & de novateurs l'ont corrompu, juſqu'à s'en faire eux-mêmes un ſujet de ruine, après en avoir fait aux autres un ſujet de diviſion & de ſcandale ? Combien d'impoſteurs & de fourbes, dès la naiſſance même du chriſtianiſme, ont débité de faux Evangiles, qu'ils ont ſuppoſés pour vrais ; & combien de verſions du vrai, non-ſeulement infidelles, mais empoiſonnées, le ſiécle de Luther & de Calvin a-t-il répandues dans le monde ? N'eſt-ce pas l'Evangile mal interprété, mal expliqué, mal traduit, qui a engendré toutes les ſectes ? S'eſt-il jamais élevé une héréſie, qui n'ait prétendu avoir l'Evangile pour ſoi ? Moi donc qui n'ai été contemporain ni de Jeſus-Chriſt, ni des Evangeliſtes, & à qui cet homme-Dieu n'a pas immédiatement parlé, en ſorte que j'en puiſſe juger par ce que j'ai oüi, ou par ce que j'ai vû ; comment me conduirai-je ? M'en rapporterai-je à mes lumiéres, à mes conjectures ? J'aurai donc plus de préſomption que ſaint Auguſtin, qui n'a pas voulu s'en rapporter aux ſiennes. En conſulterai-je un plus habile & plus intelligent que moi ? Il faudra donc qu'il le ſoit plus que ſaint Auguſtin même, & c'eſt ce que je ne trouverai pas. M'en

tiendrai-je à l'incertitude ? Il n'y aura donc plus pour moi d'Evangile, puisqu'en fait d'Evangile même, je n'aurai plus rien d'assûré sur quoi je puisse faire fond. Le seul parti qui me reste, mais qui seul me met à couvert de tous ces inconvéniens, c'est que je m'adresse à l'Eglise, à qui ce trésor de l'Evangile fut confié par Jesus-Christ, & pour laquelle le Fils unique de Dieu a demandé que la foi ne manquât jamais ; que j'aie, dis-je, recours à elle, & qu'à l'exemple de saint Augustin, je l'écoute, parce qu'elle est spécialement inspirée du Saint Esprit, & qu'elle a un don d'infaillibilité que Dieu lui a promis, & qu'il n'a promis à nul autre. Or cette nécessité où je suis réduit de recourir à l'Eglise & de l'écouter, est la preuve invincible de l'obéissance & de la soumission d'esprit que je lui dois ; & c'est ce que saint Augustin m'a fait comprendre par cette maxime : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.*

Maxime de saint Augustin sans laquelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. La paix, puisque sans cela les contestations y seroient éternelles : je dis les contestations

ſur l'Ecriture & ſur le ſens de l'Ecriture ; l'Ecriture toute ſeule ne les finiſſant pas, au contraire en étant elle-même le ſujet ; & n'y ayant plus d'ailleurs d'autorité a laquelle on fût obligé de ſe ſoumettre, plus de Tribunal dont on n'appellât, plus de jugement qu'on ne fût en droit de rejetter, plus de réſolution à laquelle on dût s'arrêter. L'unité de la doctrine, puiſque l'Ecriture expliquée non plus par l'Egliſe, mais ſelon l'eſprit intérieur & particulier d'un chacun, pourroit produire autant de ſectes & autant de religions qu'il y auroit d'hommes dans le monde. Car vous ſçavez, mes Freres, ſi ce que je dis, n'eſt pas ce que l'expérience nous apprend ; & vous n'avez qu'à voir l'état où en eſt aujourd'hui le chriſtianiſme par la multiplicité des ſociétés qui le partagent, ou pour mieux dire, qui le déchirent & qui le défigurent, pour juger ſi l'Ecriture expliquée ſelon cet eſprit particulier, eſt un moyen propre à conſerver l'unité de la foi ; & ſi pour maintenir cette unité, ou pour la rétablir, il n'en faut pas enfin revenir à l'Ecriture expliquée par l'Egliſe. L'humilité de l'eſprit, puiſqu'il n'y auroit point de Chrétien, quelque ſimple & quelque ignorant qu'il fût, qui n'eût droit de croire que l'Ecriture expliquée par lui, ſeroit

une régle plus infaillible que l'Ecriture expliquée par l'Egliſe, & qu'il pourroit ſeul mieux entendre l'Ecriture que ne l'entend toute l'Egliſe : propoſition qui vous ſurprend & qui vous fait peut-être horreur ; mais que les Proteſtans les plus habiles ont ſoutenue & ſoutiennent encore conſéquemment à leurs principes. L'ordre, puiſqu'il n'y auroit plus dans le monde chrétien ni ſubordination ni dépendance ; que le dépôt de la ſcience de l'Ecriture n'appartiendroit plus aux Paſteurs ; que ce ne ſeroit plus de leur bouche, comme diſoit le Seigneur, qu'il faudroit recevoir la connoiſſance de la loi ; & que chacun ſans caractère, ſans titre, ſans diſtinction, s'en faiſant le juge, l'Egliſe de Dieu ne ſeroit plus qu'une Babylone.

Maxime de ſaint Auguſtin ſi néceſſaire, que l'Egliſe proteſtante elle-même en a enfin reconnu la neceſſité ; & par une providence ſinguliére, oubliant ou abandonnant ſes propres principes, elle s'eſt vûe obligée & comme forcée de pratiquer ce qu'elle avoit condamné. Car qu'ont fait les Miniſtres & les Paſteurs de l'Egliſe proteſtante, quand il s'eſt élevé parmi eux des conteſtations dangereuſes & des diviſions ſur le ſujet de la parole de Dieu ? Ont-ils permis à toute perſonne de s'en tenir à la

parole de Dieu, expliquée indépendamment de leur Eglise ; & n'ont-ils pas exigé de leurs disciples, que renonçant à tout esprit particulier, ils reçussent cette parole de Dieu expliquée dans le sens & de la maniére que leur Eglise leur proposoit ? Persuadés que pour maintenir leur Eglise, il falloit un jugement définitif, ne se sont-ils pas soumis à celui du Synode national ? n'ont-ils pas fait pour cela ce serment si solemnel, par lequel ils s'y engageoient devant Dieu ; & n'ont-ils pas ensuite prétendu pouvoir excommunier ceux qui refuseroient de se conformer à cette régle ? Quand ils en ont trouvé d'opiniâtres & de résolus à suivre la parole de Dieu expliquée par eux-mêmes, plûtôt que la même parole expliquée par leur Eglise, ne les ont ils pas traités de Schismatiques ? ne leur ont-ils pas dit anathême, & ne les ont-ils pas retranchés de leur société qu'ils soutenoient être l'Eglise de Dieu ? Conduite que je défie l'Eglise protestante de concilier jamais avec sa confession de foi. Car si comme elle le prétendoit, la régle de la foi étoit la parole de Dieu toute seule expliquée selon l'esprit intérieur & sans aucune dépendance du jugement de l'Eglise, en quoi avoient manqué ces malheureux qu'elle puniſſoit si rigoureuse-

ment ? de quoi les accusoit-on & quel crime leur imputoit-on ? qu'avoient-ils fait que ce que leur confession de foi, non-seulement leur permettoit de faire, mais les obligeoit à faire ? par où s'étoient-ils attiré l'excommunication & la censure ; & que pouvoit-on leur reprocher, sinon de s'en être tenus précisément à ce qu'on leur avoit enseigné ?

Maxime de saint Augustin, qui présuppose l'infaillibilité de l'Eglise ; & a-t-on pû jamais douter que l'Eglise de Jesus-Christ ne fût & ne dût être infaillible ? Oui, mes Freres, on en a douté, & qui ? l'Eglise protestante. Non-seulement elle en a douté, mais elle a cru positivement, jusqu'à en faire un article de sa confession de foi, que la vraie Eglise de Jesus-Christ n'avoit point ce don d'infaillibilité ; qu'elle étoit sujette à l'erreur, qu'elle pouvoit tomber en ruine ; qu'elle y étoit en effet tombée ; que n'étant qu'une assemblée d'hommes, quoique vraie Eglise d'ailleurs, elle pouvoit errer dans la foi. Ainsi l'Eglise protestante le tient encore aujourd'hui : or par-là, mes Freres, permettez-moi de vous le dire pour votre instruction & pour votre consolation, par-là elle reconnoît deux choses ; l'une qu'elle pouvoit donc vous tromper, & se tromper

elle-même, quand elle vous séparoit de nous (car je parle à vous qui en avez été séparés :) l'autre qu'il est donc évident, qu'elle n'est point cette vraie Eglise, dont
Augusſt. saint Augustin disoit, *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.* Car toute Eglise qui avoue qu'elle s'est pû tromper & qu'elle a pû tromper les autres; toute Eglise qui dit à ses enfans, ne vous fiez pas absolument à moi ; j'ai pû vous séduire, en vous donnant pour Ecriture ce qui ne l'est pas, & pour vrai sens de l'Ecriture, ce qui est le faux : toute Eglise qui tient ce langage, n'est point celle dont l'Ecriture nous donne l'idée, n'est point celle que saint Augustin avoit en vûe, & sans l'autorité de laquelle il n'auroit point cru à l'Evangile même. Toute Eglise qui confesse qu'elle peut être le soutien de l'erreur, confesse qu'elle n'est plus le soutien de la vérité. Or l'Eglise protestante avoue tout cela, & elle ne peut pas se plaindre de la peinture que je fais ici d'elle : puisque c'est d'elle-même que je la tire, & que tout cela en termes exprès, est le fond de sa doctrine & de sa créance. Ceux qui en sont instruits, sçavent que je n'y ajoûte rien ; & Dieu témoin de ma sincerité, sçait combien j'aurois en horreur le moindre déguisement,

sur-tout dans un point de cette importance. Si j'ai altéré les choses, en les rapportant, confondez-moi ; mais si j'ai dit la vérité, bénissez Dieu de vous avoir fait comprendre ce que peut-être vous n'aviez jamais compris ; & dites désormais comme nous après saint Augustin : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.*

Aussi saint Grégoire Pape, parlant des quatre premiers Conciles qui avoient représenté l'Eglise universelle, disoit sans craindre d'exagérer, qu'il les révéroit comme les quatre Livres de l'Evangile ; c'est l'expression dont il se servoit ; *Sicut sancti Evangelii quatuor Libros, sic quatuor Concilia suscipere ac venerari me fateor.* Non pas qu'il crut que les décisions de ces quatre premiers Conciles fussent de nouvelles révélations que Dieu eût faites à son Eglise. Il étoit trop instruit pour l'entendre de la sorte. Mais parce qu'il étoit persuadé que l'Eglise dans ces premiers Conciles, reconnus & tenus pour œcuméniques, avoit éclairci & développé aux Fidéles des révélations de Dieu, qui jusques alors ne leur avoient pas été à tous si distinctement connues, bien qu'elles fussent en substance comprises dans l'Evangile & dans les Livres sacrés. Quoi

Greg.

qu'il en soit, Chrétiens, je dis de cette obéissance & de cette soumission d'esprit dont nous sommes redevables à l'Eglise, quatre choses capables ce me semble, de nous toucher, pour peu que nous ayons d'attachement à la vraie Religion. Ceci mérite vos réflexions.

Car premiérement nous devons faire état que cette obéissance à l'Eglise, quand il s'agit des vérités de la Foi, est proprement ce qui nous unit à elle, ce qui nous fait membres de son corps, ce qui nous anime de son esprit, & en vertu de quoi nous pouvons nous glorifier d'être ses légitimes enfans; & voici la preuve qu'en apporte le Docteur Angélique saint Thomas. Parce qu'il est certain, dit-il, que nous ne sommes incorporés à l'Eglise que par la Foi. Or il ne peut y avoir de foi, sans cette obéissance dont il est ici question. Et en effet pour croire, il faut se soumettre non-seulement à la parole & à la révélation de Dieu, prenez garde, s'il vous plaît, mais à toutes les régles par où cette parole & cette révélation de Dieu nous est appliquée. Or quelle est la régle vivante qui nous l'applique? C'est l'Eglise. Otez donc cette obéissance à l'Eglise dans les points de la Foi, dès-là nous faisons avec elle comme une espece de di-

vorce ; dès-là elle ceſſe d'être notre Mere, & dès-là nous ceſſons d'être ſes Enfans. Quelque mérite que nous euſſions d'ailleurs, quelque ſainteté qui parût en nous, quelque abondance de lumiéres que Dieu nous eût communiquée ; fuſſions-nous inſpirés comme les Prophétes, & éclairés comme les Anges, dès que nous n'avons pas cette ſoumiſſion de l'eſprit que requiert l'Egliſe dans ceux qui lui appartiennent, nous ceſſons de lui appartenir. Et c'eſt, chrétienne Compagnie, le ſort malheureux, que les Peres ont ſi ſouvent déploré dans de grands hommes, qui s'étoient là-deſſus oubliés eux-mêmes, & dont les chûtes comme nous ſçavons, ont été auſſi terribles qu'éclatantes. C'eſt ce que ſaint Jérôme déploroit dans Tertullien, l'un des plus rares génies qu'il y ait eû jamais : mais dont la mémoire ſera éternellement flétrie, pour n'avoir pas ſçû captiver ſon eſprit, & le réduire en ſervitude. Vous m'oppoſez, diſoit ſaint Jérôme, le ſentiment de Tertullien, contraire à ce que nous croyons ; & moi je vous réponds avec douleur que Tertullien, pour n'avoir pas ſoumis ſes ſentimens aux ſentimens de l'Egliſe, n'eſt pas un homme de l'Egliſe, & que l'Egliſe ne le compte point au nombre des ſiens : *De Tertulliano Hieron.*

nihil ampliùs dico, niſi eccleſiæ hominem non fuiſſe. Cenſure plus rigoureuſe mille fois & plus infamante, que je ne puis vous l'exprimer : n'être plus ſujet, n'être plus enfant, n'être plus membre de l'Egliſe. Or c'eſt à quoi l'eſprit d'orgueil & ſon obſtination l'avoient réduit. Mais Tertullien, me direz-vous, paſſoit pour être l'Oracle de ſon ſiécle, c'étoit un prodige de ſcience; & quand ſaint Cyprien parloit de lui, il ne dédaignoit pas de l'appeller ſon
S. Cypr. Maître & ſon Docteur : *Da Magiſtrum.* Il eſt vrai, Chrétiens ; mais avec cela Tertullien n'étoit plus cenſé de l'Egliſe, & il auroit mieux valu pour lui qu'il eût été un humble Diſciple de l'Egliſe, que d'être le Maître de ſaint Cyprien, & le Maître de tous les Maîtres de la terre. *De Tertulliano nihil ampliùs dico, niſi Eccleſiæ hominem non fuiſſe.* Mais il avoit un zéle extrême pour la réformation des mœurs. Il étoit auſtère dans ſa vie, ennemi déclaré des relâchemens, & jamais perſonne ne porta plus hautement que lui la ſévérité de l'Evangile. J'en conviens avec ſaint Jérôme ; mais malgré tout cela il étoit réprouvé de l'Egliſe. Car on peut être réprouvé de l'Egliſe, & être tout cela ; & tout cela même par l'abus que l'on en peut faire, peut contribuer à cette

réprobation : & c'eſt ce qui eſt arrivé à Tertullien, puiſqu'il eſt évident que l'auſtérité de ſa morale pouſſée juſqu'à l'erreur, & ſoutenue au préjudice de l'obéiſſance qu'il devoit à l'Egliſe, eſt ce qui l'en a ſéparé, & qui l'a fait tomber dans l'héréſie : *De Tertulliano nihil ampliùs dico, niſi Eccleſiæ hominem non fuiſſe.* Or quel égarement, Chrétiens, ou plûtôt quel abandon de Dieu de s'expoſer à perdre cette glorieuſe qualité d'Enfant de l'Egliſe, pour ne vouloir pas s'aſſujettir à cet aimable joug qu'elle nous impoſe, & que notre propre intérêt nous engage à embraſſer ? Cependant voilà le déſordre de l'eſprit humain, toujours contraire à ſon bonheur auſſi-bien qu'à ſes devoirs ; & c'eſt la tentation dangereuſe dont l'humilité ſeule de la Foi peut nous garantir.

Secondement, il nous ſerviroit de peu que nous fuſſions extérieurement dans le Corps de l'Egliſe, & que nous euſſions en apparence toutes les marques de ſa Communion, ſi cet eſprit d'obéiſſance & de docilité venoit à nous manquer : pourquoi ? Parce que l'extérieur de la profeſſion & du culte n'eſt point dans le fond ce qui nous lie à l'Egliſe, ni ce qui nous fait enfans de l'Egliſe. Ce qui nous lie à l'Egliſe, c'eſt l'intérieure diſpoſition d'un eſprit ſoumis

à tout ce qu'elle nous enſeigne, & à tout ce que l'eſprit de Dieu veut nous enſeigner par elle. J'aurois donc beau faire au dehors ce que font les Enfans de l'Egliſe, c'eſt-à dire, participer aux Sacremens de l'Egliſe, aſſiſter au Sacrifice de la Meſſe, entrer dans tous les exercices de piété qui ſe pratiquent dans l'Egliſe : ſi je n'avois cette ſoumiſſion intérieure, qui eſt la partie principale & ſubſtantielle de ma Religion, il eſt toujours hors de doute que je ſerois au moins devant Dieu, retranché du Corps de l'Egliſe, & que je n'aurois plus la Foi. Et c'eſt ce que ſaint Auguſtin obſervoit ſi bien dans la conduite de certains Donatiſtes déguiſés, qui ſages & prudens ſelon le monde, mais ſchismatiques dans le cœur, affectoient de paroître unis à la ſociété des Fidéles, tandis que les autres plus violens & plus paſſionnés s'en tenoient ſéparés ouvertement. Car ne vous y trompez pas, mes Freres, diſoit ſaint Auguſtin : ſoit que ces ennemis de la charité & de la paix aient levé le maſque, ſoit qu'ils ſoient cachés parmi nous, ce ſont également de faux Chrétiens, & même des Antechriſts. C'eſt ainſi qu'il les appelloit, n'eſtimant pas que ce terme fût trop fort pour des hommes qui troubloient l'unité, & qui jettoient dans la confuſion l'Evangile de Je-

sus-Christ : *Hujus charitatis inimici, sive apertè foris sunt, sive intùs esse videntur, pseudo-Christiani sunt & Antichristi.* Mais ce n'est pas tout. Un Chrétien de ce caractère étoit-il alors du Corps de l'Eglise ? Il en étoit, répond saint Augustin ; & il n'en étoit pas. Il en étoit en apparence & aux yeux des hommes, & il n'en étoit pas devant Dieu, ni en vérité. Il en étoit à l'extérieur, parce qu'il sembloit se conformer à la créance de l'Eglise ; mais il n'en étoit pas réellement, parce qu'il ne s'y conformoit pas selon l'esprit. Il suffiroit donc, pour n'être plus, selon Dieu, du Corps de l'Eglise, d'avoir cette opposition volontaire, quoique secrette, aux vérités qu'elle nous propose ? Oui, mes chers Auditeurs, & c'est ce qui me fait trembler pour je ne sçai combien d'esprits prétendus-forts, qui sans y penser, & même sans en être touchés, sont aujourd'hui dans ce désordre. S'il sçavoient que cela seul peut aller jusqu'à détruire en eux l'habitude de la Foi, & qu'étant tels, il ne sont plus les membres vivans de l'Eglise, peut-être gémiroient-ils, & peut-être auroient-ils horreur de leur état. N'étoit-il pas du zéle que Dieu m'inspire pour leur salut, de leur en faire voir la conséquence ? Aug.

En troisiéme lieu, c'est cet attachement

à l'Eglise en matiére de Foi, qui de tout tems a été la pierre de touche, par où l'on a éprouvé les vrais Fidéles, & la marque essentielle & infaillible qui les a distingués. Car voilà le sens de cette parole si étonnante de l'Apôtre, qu'il falloit qu'il
1. Cor. 11. y eût des héréſies, *Oportet hæreſes eſſe*, pourquoi? Afin qu'on découvrît par-là ceux qui étoient solidement à Dieu; comme dans un Royaume, (c'est l'excellente comparaison qu'ajoûte saint Jérôme sur ce passage,) les factions & les guerres civiles servent à éprouver, & à faire discerner les vrais sujets; *Oportet hæreſes eſſe, ut qui probati ſunt, manifeſti fiant in vobis.* Mais n'étoit-ce pas assez que les vrais Fidéles fussent reconnus de Dieu; & ce discernement qui s'en fait par l'héréſie, étoit-ce une chose si importante, que pour cela même l'héréſie fût nécessaire? Oui, mes Freres, dit saint Paul, elle étoit nécessaire pour cela: c'est-à-dire, que Dieu ne se contente pas d'être sûr de votre Foi, mais qu'il veut que l'Eglise en reçoive des témoignages. Or elle ne reçoit jamais un témoignage plus authentique de notre Foi, que lorsque détestant toute erreur, nous nous attachons à elle, & qu'au-lieu de nous laisser corrompre par la vanité, par la curiosité, par la nouveauté, nous tenons

tenons ferme pour la vérité, dont elle nous a mis en poſſeſſion. C'eſt de-là que ces grands Saints que nous appellons les Peres de l'Egliſe, mais qui n'ont mérité d'en être les Peres, que parce qu'ils en ont été les humbles enfans, ſe faiſoient un point de conſcience & de religion, un point de ſageſſe chrétienne, de s'attacher à l'Egliſe dans toutes les révolutions & tous les troubles que la diverſité des ſectes produiſoit. Et parce qu'ils conſidéroient l'Egliſe Romaine comme le chef de toutes les Egliſes du monde, comme le centre de l'unité, comme celle où il falloit que les bréches de la foi fuſſent réparées ſelon les termes de ſaint Cyprien, auſſi avoient-ils pour elle des ſentimens ſi reſpectueux & un dévouement ſi parfait. Je vois, diſoit ſaint Jérôme, les agitations & les mouvemens de l'Arianiſme, quoique foudroyé, & malgré les Anathêmes de Nicée, je vois encore l'Egliſe d'Orient diviſée en trois parties contraires, celui de Méléce, celui de Paulin, & celui de Vital. Chacun d'eux me ſollicite & voudroit m'attirer à ſoi; & moi je leur dis, ſi quelqu'un de vous eſt uni à la chaire de ſaint Pierre, je m'unis à lui: *Hic in tres partes ſciſſâ Eccleſiâ rapere quiſque ad ſe feſtinat; & ego interim clamito, ſi quis cathedræ Petri jungitur, meus* Hieron.

eſt. Puis s'adreſſant au Pape Damaſe, à qui il écrivoit, c'eſt à vous, lui diſoit-il, ſaint Pere, & c'eſt à cette chaire de Pierre où vous êtes aſſis, que je veux m'aſſocier
Ibid. dans ce différent ; *Ego beatitudini tuæ, id eſt, cathedræ Petri conſocior.* Car je ſçai que c'eſt ſur cette pierre, qu'eſt bâtie l'Egliſe de Dieu. Je ſçai que celui qui mange l'Agneau hors de cette maiſon, eſt un prophane. Je ſçai que celui qui ne demeure pas dans cette arche, doit néceſſairement périr au tems du déluge. Or ſçachant cela, je ſerois prévaricateur, ſi je me ſéparois de vous. Je ne connois point Méléce, je ne ſçai ce que c'eſt que Vital, je n'ai que faire de Paulin ; *Non novi Vita-*
Ibid. *lem, Meletium reſpuo, ignoro Paulinum.* Quiconque ne moiſſonne pas avec vous, diſſipe au lieu de ramaſſer ; & quiconque en matiére de créance & de foi, ſe détache
Ibid. de vous, n'eſt plus à Jeſus-Chriſt : *Qui non colligit tecum, diſpergit, & qui tuus non eſt, Chriſti non eſt.* C'eſt ainſi que parloit ſaint Jérôme, & c'eſt ainſi que doit parler tout homme chrétien qui eſt enfant de l'Egliſe. Je n'ai que faire de celui-ci, ni de celui-là ; je ne connois, ni ceux-ci, ni ceux-là ; je m'attache à l'Egliſe qui eſt ma régle, pour ne m'en départir jamais.

Il ne ſuffit pas encore de parler ainſi,

mais en quatriéme & dernier lieu, il faut que notre conduite réponde à nos paroles, & qu'elle les soutienne. Car, comme remarque saint Bernard, il n'y a personne dans l'Eglise, quelque mal disposé qu'il soit à son égard, qui ne se flatte d'une prétendue soumission. De même qu'il n'y a point de factieux & de rebelle dans un Etat, qui ne prétende avoir des intentions droites & défendre la bonne cause. Langage spécieux, mais trompeur & faux. En effet, de dire qu'on est attaché à l'Eglise & de se comporter comme les plus grands ennemis de l'Eglise; de s'appeller enfans de l'Eglise, & de vouloir en même-tems se faire les juges de l'Eglise; de s'élever contre ses arrêts, de rejetter ses censures, de louer ce qu'elle réprouve, de soutenir avec opiniâtreté ce qu'elle condamne; s'il y a un ouvrage qu'elle ait proscrit & frappé de ses Anathêmes, de le lire impunément & sans scrupule; s'il y a une doctrine qu'elle ait foudroyée, de l'appuyer, de la répandre, & d'y employer l'autorité, le crédit, les promesses, les menaces, tous les artifices que l'esprit d'erreur inspire: en vérité, mes chers Auditeurs, n'est-ce pas se démentir soi-même, & concevez-vous une contradiction plus sensible & plus évidente? Pourquoi des discours si soumis,

quand toutes les œuvres tendent à la sédition ; & pourquoi se parer d'une obéissance imaginaire, quand ou secoue réellement le joug & qu'on vit dans la révolte?

Cependant ne nous y trompons pas : c'est par notre obéissance à l'Eglise en ce qui regarde la foi, que Dieu commencera le jugement d'un chrétien. Le premier article de l'examen rigoureux qu'il nous faudra subir, c'est celui-là. On nous demandera compte de notre foi, & parce que la foi est inséparable de l'obéissance à l'Eglise, avant que d'entrer dans la discussion du reste, on nous obligera de répondre sur le devoir de cette obéissance. Si nous n'en avons pas eu la juste mesure, Dieu conclura dès-lors contre nous, & notre sort sera déja décidé. Après cela nous aurons beau protester à Dieu, que nous avons fait en son nom des œuvres édifiantes & saintes, des actions de piété, de charité, de zéle, de miséricorde envers les pauvres : *Domine, nonne in nomine tuo virtutes multas fecimus ?* Retirez-vous de moi, nous dira-t-il, je ne vous connois point : tout cela pour être solide, devoit être édifié sur le fondement de mon Eglise, & vous avez bâti sur le fondement du schisme & de l'erreur ; tout cela donc est perdu pour vous. Et en effet, Chrétiens,

Matth. c. 7.

hors de l'Egliſe, je dis de l'Egliſe dans le ſens que je viens de vous l'expliquer, & ſelon lequel Dieu nous jugera, comme il n'y a point de ſalut, il n'y a point de bonnes œuvres. C'eſt pourquoi David promettant à Dieu de le glorifier, de l'exalter & de le louer, ajoûtoit toûjours que ce ſeroit dans l'Egliſe, parce qu'il ſçavoit bien que hors de l'Egliſe, Dieu ne ſe tient point honoré de nos loüanges. Je vous rendrai, ô mon Dieu, des actions de grace, mais ce ſera dans votre Egliſe; *Confitebor tibi in Eccleſiâ magnâ:* j'ai annoncé voſtre juſtice, mais je l'ai annoncée dans votre Egliſe: *Annuntiavi juſtitiam tuam in Eccleſiâ magnâ:* tout mon mérite, ſi j'en ai devant vous, ne peut être que dans votre Egliſe; *Apud te laus mea in Eccleſiâ magnâ.* Et il ne diſoit pas ſimplement, *in Eccleſiâ*, mais comme remarque ſaint Auguſtin, *in Eccleſiâ magnâ*, c'eſt-à-dire, ſelon l'interprétation de ce Pere, dans l'Egliſe catholique, qui eſt l'Egliſe univerſelle, & la ſeule où Dieu agrée nos ſervices. *Pſ.* 34. *Pſ.* 39. *Pſ.* 21.

Voilà, dis-je, par où nous ſerons jugés, & par où nous devons commencer à nous juger nous-mêmes; perſuadés que c'eſt là le point de conduite, ſur lequel il eſt plus dangereux de nous aveugler & de nous licentier. Car telle eſt notre erreur, Chré-

tiens : nous nous condamnons tous les jours ſur je ne ſçai combien de chefs, réſolus d'y apporter le reméde & d'y mettre ordre ; & nous laiſſons celui-ci, qui ſans contredit eſt le plus eſſentiel. Nous nous piquons en d'autres choſes d'être réguliers & ſévères, & nous ne comptons pour rien de l'être en celle où Dieu veut que nous le ſoyons davantage, qui eſt l'humilité de la foi & la ſoumiſſion à l'Egliſe. Nous louons la voie étroite de l'Evangile, par rapport aux mœurs ; mais par rapport à la créance, la voie la plus large & la plus ſpacieuſe ne nous fait point de peur, & cela pourquoi ? par la raiſon qu'en donne ſaint Auguſtin : parce que nous faiſons conſiſter la voie étroite de l'Evangile en ce qui nous plaît, & plus ſouvent dans les choſes qui ſe trouvent conformes à notre idée & à notre inclination, qu'en celles d'où dépend notre perfection. Tel en tout autre point où il s'agiroit de former ſa conſcience, ne voudroit pas riſquer ſur un ſentiment probable, qui en matiére de religion & d'obéiſſance à l'Egliſe, va hardiment au de-là de toute probabilité. Toutefois, mes Freres, dit ſaint Léon Pape, le premier pas de la voie étroite du chriſtianiſme, eſt d'aſſujettir notre eſprit, & de lui ôter cette préſompteuſe liberté qu'il

ſe donne de ne croire que ce qu'il veut & de vouloir juger de tout. C'eſt de faire renoncer à ſes ſentimens, quand ils ſont en quelque ſorte que ce ſoit, oppoſés à ceux de l'Egliſe. Gagner cela ſur ſoi, c'eſt ce que j'appelle la voie étroite pour deux ſortes de perſonnes : pour les eſprits éclairés, & pour ceux qui ne l'étant pas ſe flattent de l'être. Je ne dis pas que la voie étroite conſiſte en cela ſeul ; à Dieu ne plaiſe : mais je ſoutiens qu'elle doit commencer par-là, & que ſans cela elle manque dans le principe. Je ne dis pas même qu'elle conſiſte en cela pour tout le monde, mais pour ceux qui abondent dans leur ſens, & qui ont de la répugnance à ſe ſoumettre. Si Tertullien avoit eû pour l'Egliſe cette ſoumiſſion, je dis qu'eu égard à lui il eût pratiqué une morale plus ſévère, qu'en obſervant tous les jeûnes des Montaniſtes & tout ce qu'il y avoit de plus rigoureux dans la diſcipline des Novateurs. Car étant par lui-même un eſprit auſtère, toutes ces pénitences lui coûtoient peu ; au lieu que cette ſoumiſſion étoit le grand & l'héroïque ſacrifice qu'il eût fait à Dieu de ſa raiſon. Ah, mes chers Auditeurs, combien de Chrétiens ſeront réprouvés de Dieu par le ſeul défaut de la foi ; & combien de réprouvés en qui la foi n'aura manqué, que

par le défaut de docilité & d'obéiſſance à l'Egliſe ! Je ſçai ce qu'on dit quelquefois, que l'Egliſe eſt gouvernée par des hommes, & que ces hommes qui la gouvernent peuvent avoir leurs paſſions & les ont en effet. Prétexte le plus frivole & le plus vain. Car je conſidère l'Egliſe, ou ſans l'aſſiſtance du Saint-Eſprit, ou avec cette aſſiſtance qui lui a été promiſe. Si c'eſt ſans l'aſſiſtance de l'eſprit de Dieu que je me la figure, quelque exempte qu'elle fût alors de tout intérêt & de toute paſſion, je ne ſerois pas obligé de me ſoumettre à elle, de cette eſpéce de ſoumiſſion intérieure & abſolue qu'exige la foi. Mais ſi je la prends telle que je la dois toujours prendre, & telle qu'elle eſt toujours, je veux dire comme aſſiſtée & inſpirée de l'eſprit de vérité; toutes les paſſions & tous les intérêts des hommes n'empêchent pas que je ne lui doive une ſoumiſſion entiére de mon eſprit, pourquoi ? parce qu'indépendamment des intérêts & des paſſions des hommes, Dieu qui eſt l'infaillibilité même, la conduit, & qu'en mille rencontres il fait ſervir nos paſſions & nos intérêts à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Dès les premiers ſiécles du Chriſtianiſme les paſſions des hommes ont paru juſques dans l'Egliſe; & cependant les jugemens de

l'Eglise ont été reçus de tous les Fidéles avec respect, toutes les erreurs ont été confondues, toutes les hérésies ont échoüé. Les incrédules & les opiniâtres ont attribué ce succès à des causes humaines ; mais les sages & les vrais chrétiens ont en cela reconnu l'effet visible de cette fameuse prédiction de Jesus Christ, que toutes les portes de l'enfer, & à plus forte raison toutes les passions des hommes ne prévaudront jamais contre son Eglise : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.* Tel est donc notre bonheur, de voguer, pour ainsi dire, dans un vaisseau, où nous sommes assûrés de ne faire jamais naufrage. Nous pouvons être assaillis des vents & exposés aux tempêtes ; mais il y a un guide qui dirige la barque de saint Pierre, & qui la préserve de tous les écueils. Confions-nous à ce divin conducteur, il ne peut nous égarer. Attachons-nous à l'Eglise qu'il anime ; elle ne peut nous tromper. Soumettons-nous à elle, & rendons-lui non-seulement l'obéissance de l'esprit en croyant ce qu'elle nous enseigne, mais l'obéissance du cœur, en pratiquant ce qu'elle nous ordonne : c'est la seconde partie. *Matth.* c. 16.

POur bien comprendre cet autre devoir à l'égard de l'Eglise, qui consiste dans l'o- II. PARTIE.

béiſſance du cœur & dans l'obſervation des loix qu'elle nous impoſe, écoutez, Chrétiens, quatre propoſitions, dont la liaiſon m'a paru une eſpéce de preuve, à laquelle ni l'erreur, ni l'eſprit de licence & d'indépendance qui regne dans le monde corrompu, n'oppoſeront jamais rien de ſolide. C'eſt aſſez que l'Egliſe ſoit notre mere, pour conclure qu'elle a droit de nous condamner, premiére propoſition; & c'eſt aſſez que nous ſoyons ſes enfans pour devoir être perſuadés que ce qu'elle nous commande, n'eſt pas ſeulement d'une police extérieure, mais d'une obligation étroite, qui lie nos conſciences, & qui nous engage ſous peine de péché; ſeconde propoſition. Du moment que nous reconnoiſſons l'Egliſe pour notre mere, nous ne pouvons plus violer les commandemens qu'elle nous fait, ſans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu; troiſieme propoſition: & la liberté, ou plûtôt la témérité avec laquelle nous tranſgreſſons les préceptes de l'Egliſe, oubliant qu'elle eſt notre mere, ne procéde ſouvent que d'un fonds de libertinage & d'un principe d'irreligion, peut-être plus dangereux pour nous que les péchés mêmes qui en naiſſent. Libertinage où nous nous flattons nous-mêmes, & que

nous couvrons de mille prétextes, mais prétextes que l'Eglise, quoique notre mere, ne favorisera jamais ; au contraire, qu'elle désavouera toujours, & autant qu'ils auront été la cause de nos relâchemens & de nos désordres, qu'elle condamnera & qu'elle détestera : quatriéme & derniére proposition. Appliquez-vous, Chrétiens ; je n'abuserai pas de votre patience.

Puisque l'Eglise est notre mere, elle a droit de nous commander ; cette conséquence est si naturelle, que le seul bon sens suffit pour y souscrire. Qand on disoit aux héréſiarques du siécle passé, que l'Eglise en qualité d'Epouse du Fils de Dieu, étoit Reine & Souveraine ; que comme Souveraine, elle avoit le pouvoir de faire des loix, & que tout homme chrétien devoit sans exception & sans distinction y être soumis, cette idée de souveraineté les choquoit, & leur inspiroit un chagrin, qui peu à peu dégénéra dans un esprit de révolte. Ils vouloient une Eglise, mais une Eglise sujette, une Eglise sans autorité, une Eglise foible & impuissante ; & ils n'en pouvoient souffrir une qui eût un empire, je dis un empire spirituel, si étendu & si absolu. Ainsi Wiclef & Luther prétendirent-ils, qu'il n'appartenoit point

à l'Eglise d'imposer des loix aux Fidéles, & que le pouvoir qu'elle s'en attribuoit, étoit un pouvoir usurpé. Par où ils faisoient bien voir qu'ils étoient de la secte & du caractère de ces esprits pervertis, dont parloit l'Apôtre saint Jude; c'est-à-dire, de ces esprits déterminés à blasphémer & à maudire la domination même la plus légitime & la plus sainte : *Similiter & hi dominationem spernunt ; majestatem autem blasphemant.* Mais enfin tout ennemis qu'ils étoient de la domination de l'Eglise, ou pour mieux dire de sa puissance & de sa juridiction, quand on leur représentoit que l'Eglise est la mere de tous les Chrétiens, & qu'une mere a droit de commander à ses enfans, comme elle est obligée de les gouverner; ne pouvant nier le principe, ils se trouvoient embarrassés sur la conséquence; & pressés de ce raisonnement qu'ils vouloient éluder, ils avoient recours à l'invective, déclamant contre les abus des Pasteurs de l'Eglise & de ses Ministres, comme si les désordres prétendus des Ministres de l'Eglise eussent pû ôter à l'Eglise même l'autorité que Jesus-Christ lui a donnée; comme si ce divin maître, malgré les plus visibles déréglemens des Scribes & des Pharisiens, n'avoit pas autorisé leur ministére par la

Jud. v. 8.

loi qu'il établiſſoit, de faire ce qu'ils ordonneroient, ſans imiter leurs exemples; comme ſi l'erreur la plus pernicieuſe & la plus groſſiére n'étoit pas de faire dépendre la puiſſance d'ordonner & de commander, des qualités perſonnelles de ceux qui en ſont revêtus; comme ſi l'abus que peuvent faire les hommes de cette puiſſance, en détruiſoit le fonds, qui eſt l'œuvre de Dieu, & de l'ordre de Dieu.

C'eſt néanmoins ce qu'ont avancé les partiſans de l'héréſie. Mais permettez-moi de douter ſi la conduite de certains Catholiques relâchés n'eſt pas en quelque ſorte auſſi injuſte, & ne marque pas un auſſi déplorable aveuglement. Ils ne nient pas la puiſſance ſpirituelle de l'Egliſe; mais ils comptent pour rien d'en ſecoüer le joug. Ils laiſſent l'Egliſe en poſſeſſion de ſon ſacerdoce Royal, mais ils ſe rendent dans la pratique auſſi indépendans d'elle, que ceux qui oſent le lui diſputer. Ils ne conteſtent point que ſes préceptes ne ſoient juſtes & légitimes, mais ils trouvent le moyen de s'en affranchir, pour peu qu'ils leur ſoient incommodes. Or lequel des deux eſt plus injurieux à l'Egliſe, ou de ne pas reconnoître ſon pouvoir par une prévention d'eſprit, ou le reconnoiſſant, de ne s'y pas ſoumettre, par une déprava-

tion de cœur ? Il eſt donc vrai que l'Egliſe peut nous preſcrire des loix, & nous faire des commandemens. Mais de quelle nature, ou de quelle force ſont ces commandemens de l'Egliſe ? Je dis que ce ſont des loix d'une obligation étroite & rigoureuſe, ſeconde propoſition. Calvin ne pouvoit convenir qu'elles obligeaſſent ſous peine de péché : il ne comprenoit pas, diſoit-il, qu'une loi humaine pût être la matiére d'un crime devant Dieu ; & plaiſe au ciel que parmi nous il n'y ait point d'ames libertines infectées de la même erreur. Mais c'eſt ce qui doit nous étonner, qu'un homme auſſi pénétrant que Calvin, pût bien comprendre combien la déſobéiſſance d'un fils envers ſon pere le rend criminel aux yeux de Dieu, & qu'il ne pût concevoir comment la déſobéiſſance d'un Chrétien envers l'Egliſe qui eſt ſa mere, le rend au jugement de Dieu même prévaricateur. Car pourquoi l'Egliſe qui nous a engendrés ſelon l'eſprit, ne peut-elle pas ſur nous ce que peuvent nos peres ſelon la chair ? Lui ſommes-nous moins redevables ? nous a-t-elle donné une naiſſance, une vie, une éducation moins eſtimable, & moins précieuſe ? Quand il n'y auroit point d'autre fondement que celui-là, pour juſtifier ce qui a

passé de tout tems pour inconteſtable dans notre religion, ſçavoir que les préceptes de l'Egliſe ſont des liens de conſcience qu'on ne peut rompre ſans encourir l'indignation & la diſgrace de Dieu, ne ſeroit-ce pas aſſez ? Oui, mes chers Auditeurs, ces préceptes quoiqu'en eux-mêmes de droit humain & poſitif, vont juſqu'à l'offenſe divine & juſqu'à intéreſſer le ſalut. Ce ſont pour nous des ſources de grace, quand nous les accompliſſons ; mais par un juſte jugement & contre l'intention de l'Egliſe même, ils ſe tournent pour nous en malédiction, quand nous y contrevenons ; & il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſque Jeſus-Chriſt dans l'Evangile veut qu'on tienne pour payen & pour publicain, celui qui n'obéit pas à l'Egliſe : *Si autem Eccleſiam non audierit, ſit tibi ſicut ethnicus & publicanus.* Car ce qui mérite qu'on nous regarde comme payens, doit être au moins un péché de la nature de ceux qui cauſent la mort à notre ame ; & ce qui nous met au rang des Publicains, c'eſt-à-dire, des pécheurs publics, n'eſt point la ſimple tranſgreſſion d'une loi civile & pénale. Il faut bien encore que cela ſoit ainſi, puiſque le même Sauveur a donné le pouvoir à ſon Egliſe de nous excommunier & de nous

Matth. c. 18.

retrancher de ſon corps ; lorſqu'avec opiniâtreté & par un eſprit d'orgueil nous perſiſtons à ſon égard dans la déſobéiſſance, en violant ſes préceptes impunément. Car une punition auſſi terrible que celle-là, ne ſuppoſe pas une faute légère ; & ce retranchement du corps myſtique de Jeſus-Chriſt ne peut être pour le ſalut quelque choſe d'indifférent.

En voulez-vous un témoignage, mais déciſif? écoutez ſaint Auguſtin. Quand ce grand Docteur parloit du jeûne commandé & déterminé par l'Egliſe, comment s'en expliquoit-il? en parloit-il comme d'une œuvre de ſurérogation pour les juſtes, ou comme d'un exercice volontaire de pénitence pour les pécheurs? Non: il en parloit comme d'une loi à laquelle & les pécheurs & les juſtes, ſous peine d'être condamnés de Dieu, devoient également s'aſſujettir. Il diſoit qu'autant qu'il étoit loüable de jeûner dans les autres tems de l'année, autant étoit-il puniſſable de ne pas jeûner dans les tems conſacrés à la pénitence publique de l'Egliſe, & particuliérement dans celui qu'elle nous a ordonné de ſanctifier par le jeûne ſolemnel du Carême: que d'obſerver d'autres jeûnes, ce pouvoit être un remède & une vertu ; mais que de manquer à celui-là, c'é-

toit un crime & un péché. Ce ſont les termes dont il uſe : *In aliis quippe temporibus jejunare, aut remedium eſt, aut præmium ; in quadrageſima non jejunare ſcelus eſt ac peccatum.* La tradition du ſiécle de ſaint Auguſtin étoit donc que la loi du jeûne impoſoit aux Chrétiens une obligation non-ſeulement de police, mais de conſcience ; & que c'étoit, auſſi-bien que la loi écrite, une matiére de tranſgreſſion & de péché. *Aug.*

Cependant, Chrétiens, ſans recourir à la Tradition ni à l'Ecriture, je dois m'en tenir à cette ſupériorité naturelle que l'Egliſe a ſur moi. Elle eſt ma Mere ; donc je ſuis réprouvé de Dieu, ſi je ne lui obéis pas, quand elle exige de moi un culte raiſonnable : or en exige-t-elle jamais un autre ; & dans les commandemens qu'elle me fait, pour peu que j'aie le cœur docile, eſt-il rien que ma raiſon même ne doive hautement approuver ? Elle m'oblige à aſſiſter aux divins myſtères, & au Sacrifice de ma Religion, à recevoir chaque année le Sacrement inſtitué pour être la nourriture de mon ame, & le gage de mon ſalut, à ne m'en approcher qu'après m'y être diſpoſé par une ſolide épreuve de moi-même, & par une confeſſion exacte des déſordres de ma vie, à garder des abſtinences & des

jeûnes qui peuvent me tenir lieu de satisfactions. Or sont-ce là des choses, où je puisse me plaindre que l'Eglise ait excédé la mesure de ce culte dont parloit saint
Rom. Paul, en l'appellant, *Rationabile obsequium?*
c. 12. qu'elle n'ait pas eu égard à ma foiblesse, qu'elle n'ait pas même consulté mes besoins & mon intérêt, en un mot qu'elle n'ait pas agi en Mere prudente & zélée, conduite par l'esprit de Dieu? Quand elle ne m'auroit pas fait des loix de tout cela, ne devrois-je pas me les faire moi-même? Et ces loix, quand je les observe, m'étant aussi utiles & aussi salutaires que l'expérience me l'apprend, Dieu n'aura-t-il pas droit de me punir, si par impiété ou par lâcheté je ne les observe pas?

Mais enfin, me direz-vous, tout cela ne nous est commandé que par l'Eglise: je l'avoue, Chrétiens; mais prenez garde à ce que j'ai ajoûté, & c'est la troisiéme proposition: sçavoir, qu'il est impossible de violer alors le commandement de l'Eglise, sans violer l'un des commandemens les plus authentiques de la Loi de Dieu. Pourquoi? Parce que le commandement de l'Eglise est toujours accompagné, ou pour mieux dire, soutenu & autorisé du commandement de Dieu. Et je ne dis pas seulement ceci de certains préceptes, qui

selon la remarque de saint Thomas, sont tout ensemble de droit ecclésiastique & de droit divin. Tel qu'est entre autres, le précepte de la Communion. Car il est bien évident que Jesus-Christ ayant établi la Communion comme un moyen essentiellement nécessaire, pour entretenir dans nous la vie de la grace, & pour cela s'étant déclaré, que quiconque ne mangeroit pas la Chair du Fils de l'Homme, seroit privé de cette vie qui fait les Saints & les Elûs de Dieu : *Nisi manducaveritis Carnem Filii Hominis, non habebitis vitam in vobis ;* Joan. c. 6. quand je participe au corps de Jesus-Christ & que j'accomplis le devoir chrétien par la Communion Paschale, je satisfais à deux préceptes, l'un de l'Eglise, l'autre du Sauveur ; & au contraire si je manquois à ce devoir, je serois coupable d'une double prévarication & d'une double iniquité : prévarication, en ne donnant pas à l'Eglise cette marque de mon obéissance ; mais prévarication encore plus grande, en négligeant aussi bien que les Conviés de l'Evangile, de me mettre en état d'assister à ce divin Banquet où Jesus-Christ lui-même m'invite, pour me nourrir de sa Chair & de son Sang. Sans parler, dis-je, de ces commandemens qui ne sont, à le bien prendre, des commandemens de l'Eglise,

que par la circonſtance du tems ; mais qui dans le fond ſont de l'inſtitution divine, j'ai dit abſolument, & il eſt vrai, que la déſobéiſſance aux loix de l'Egliſe eſt toujours accompagnée d'une déſobéiſſance à la Loi de Dieu. Comment ? Parce qu'en même tems, pour uſer de cet exemple, que l'Egliſe par une loi particuliére, me commande le jeûne, Dieu par une autre loi, qui eſt générale, me commande d'obéir à l'Egliſe ; & je ne puis mépriſer l'un de ces deux commandemens, ſans mépriſer l'autre, puiſque l'un, dit le ſçavant Chancelier Gerſon, ſert de ſoutien & d'appui à l'autre. Je me trompe donc, ſi je crois alors n'être reſponſable qu'à l'Egliſe, & n'avoir péché que contre l'Egliſe ; car j'ai péché contre Dieu même, & il faudra que je ſubiſſe la rigueur de ſon jument auſſi-bien pour le jeûne violé, que pour les autres déſordres de ma vie. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce que les Théologiens concluent des paroles du Fils de Dieu, quand il diſoit à ſes Apôtres, qui furent les paſteurs de ſon Egliſe : *Qui vos audit, me audit ; & qui vos ſpernit, me ſpernit* ; qui vous écoute, m'écoute ; & qui vous mépriſe, me mépriſe : paroles, ajoûte le Chancelier Gerſon, qui montrent bien que Jeſus Chriſt eſt perſonnellement in-

Luc. c. 10.

téreſſé dans le mépris que nous faiſons des Loix de ſon Egliſe ; & qu'en qualité de Chef & d'Epoux de cette Egliſe, le mépris qu'on fait d'elle retombant ſur lui, il ne peut ſe diſpenſer, tant pour lui-même que pour elle, de nous en punir.

Le point de morale par où je finis, & qui eſt ma derniére propoſition, c'eſt que la plûpart des péchés qui ſe commettent contre l'Egliſe, en violant ſes loix, ſont des péchés de libertinage, qui ne procédent communément que d'un ſecret principe d'irréligion ; mais qui par-là changeant d'eſpéce, deviennent encore devant Dieu plus puniſſables & plus griefs. Car pour les préceptes de la Loi de Dieu, on les viole, dit Guillaume de Paris, par mille autres raiſons que l'on peut appeller des tentations humaines. Un intérêt puiſſant, une paſſion forte, un mouvement ſubit, une occaſion preſſante & imprévûe, voilà les ſources ordinaires des crimes les plus énormes dont je parle, c'eſt à-dire, on péche contre la Loi de Dieu, parce qu'on eſt emporté & dominé par la concupiſcence ; on eſt impudique par foibleſſe, médiſant par légéreté, injuſte par cupidité. Mais quand il s'agit des préceptes de l'Egliſe, la plûpart faciles en eux-mêmes, & dont la matiére n'eſt preſque jamais le ſujet d'une

violente passion qu'il faille vaincre, pour les accomplir, par quel esprit & par quel principe peut-on les transgresser, si ce n'est par un principe de licence, par un esprit indépendant & libertin, par l'habitude malheureuse qu'on s'est faite de se soucier peu des observances & des devoirs de sa Religion? Principe plus funeste que les péchés mêmes qui en sont les suites; mais principe d'où tirent les péchés qui en naissent, un surcroît de malice dont je voudrois aujourd'hui vous imprimer l'horreur.

Je ne parle point à vous, mes Freres, qui par le malheur de votre naissance ayant été enveloppés dans l'héresie & dans le schisme, avez fait une profession ouverte de ne point obéir à l'Eglise, qui étoit votre Mere, jusqu'à ce qu'il ait plû enfin au Seigneur de vous rappeller à son unité. Quoique pendant cette séparation, vous ayez violé ses loix, je sçai que vous l'avez fait par ignorance, aussi-bien que vos peres, & Dieu veuille que cette ignorance ait pû vous servir de quelque excuse auprès de Dieu. Je pourrois donc vous dire avec autant de raison que saint Pierre, en parlant aux Juifs: *Et nunc scio, Fratres, quia per ignorantiam feciſtis.* Je ne vous reproche point les désobéissances que vous com-

Act. c. 3.

mettiez alors contre l'Eglise, comme si elles avoient été des marques de votre irréligion ; & je déplore bien plûtôt l'aveuglement où vous étiez en les commettant peut-être par le faux zéle d'une prétendue religion. Dieu par son infinie bonté vous a ouvert les yeux, & il me suffit d'ajoûter ce que le Prince des Apôtres disoit aux Israëlites au même chapitre des Actes que je viens de citer : *Pœnitemini igitur & convertimini, ut deleantur peccata vestra ;* faites donc pénitence, mes Freres ; & éclairés des lumiéres de la vérité, persévérez, croissez, affermissez-vous dans la grace de votre conversion, afin que ces péchés d'ignorance que vous faisiez sans le connoître, & que vous n'aviez garde de pleurer, puisque vous n'en conveniez pas, soient maintenant effacés par la ferveur de votre vie, mais sur-tout par la soumission & l'inviolable régularité avec laquelle je me promets que vous observerez ces mêmes loix qui long-tems ont été le sujet de votre transgression. Ce n'est point, dis je, à vous, Chrétiens, nouvellement réconciliés à l'Eglise de Jesus-Christ, que j'ai prétendu adresser la plainte que je fais. C'est à vous, anciens Catholiques, c'est à vous que je veux parler. Quel autre esprit, je le répéte, qu'un *Ibid.*

eſprit de libertinage, peut vous porter à violer des commandemens, dont la pratique demande ſi peu d'efforts, & que l'Egliſe uſant d'une condeſcendance maternelle a ſçû proportionner à votre foibleſſe par tant de tempéramens, pour ne pas dire de ménagemens & d'adouciſſemens ? Car de quoi s'agit-il ? d'une Meſſe qu'il faut entendre, d'une confeſſion qu'il faut faire, d'une communion dont il faut s'acquitter, de quelques fêtes qu'il faut ſanctifier, de quelques abſtinences & de quelques jeûnes qu'il faut obſerver. Un Chrétien qui ſans néceſſité, ſans raiſon, ſans excuſe ; un Chrétien qui ſans ſcrupule & ſans remords fait une profeſſion ouverte de n'avoir ſur cela pour l'Egliſe aucun repect, ou qui n'a là-deſſus pour elle qu'un faux reſpect, un reſpect de bienſéance & de cérémonie, que donne-t-il à penſer de lui, ſinon qu'il a peu de religion & que dans le fond il eſt impie & libertin ?

Ah, mes Freres, honorons notre Religion par l'obéiſſance que nous rendrons à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe. Autrefois on nous diſoit : édifions les Hérétiques qui nous voient, qui nous obſervent, & qui tout retranchés qu'ils ſont de l'Egliſe, ne laiſſent pas d'être ſcandaliſés, quand ils ſont

ſont témoins du mépris que nous en faiſons en mépriſant ſes loix. L'exemple de notre fidélité & de notre ſoumiſſion ſera mille fois plus efficace pour les perſuader & les toucher, que les plus ſçavantes diſputes & les diſcours les plus pathétiques; & ſi quelque choſe eſt capable d'achever leur converſion, c'eſt la bonne odeur de notre vie & la régularité de notre conduite. C'eſt ainſi qu'on nous parloit. Mais aujourd'hui je vous dis quelque choſe de plus preſſant. Edifions, non plus des Hérétiques obſtinés, mais des Catholiques nouvellement ſortis du ſein de l'héréſie & reçûs dans le ſein de l'Egliſe. Ils ſont encore foibles, ne les affoibliſſons pas davantage par le ſcandale de nos mœurs. Quand ils ne voyoient nos déſordres que de loin, ils en étoient ſurpris, ils en étoient frappés, ils en étoient indignés : que ſera-ce quand ils les verront de près, & que ſans ceſſe ils les auront devant les yeux? Ne leur donnons pas lieu de regretter ce qu'ils ont quitté, & peut-être d'y retourner. Ne détruiſons pas dans eux l'ouvrage de la grace, mais travaillons à l'affermir & à le perfectionner. Penſons à nous-mêmes, & ſouvenons-nous qu'il y va de notre ſalut éternel. Grand Saint, vous que nous invoquons ſpécialement en ce jour; vous à qui

Jesus-Christ confia son Eglise, & qui en êtes après lui la pierre fondamentale ; vous qui en fûtes sur la terre le chef, l'Apôtre, le Martyr, ayez encore les yeux attachés sur elle. Protégez-la, défendez-la, obtenez-lui les secours puissans qu'elle demande par votre intercession, pour confondre ses ennemis, pour sanctifier ses enfans, & pour nous faire tous arriver à la gloire, où nous conduise le Pere, &c.

SERMON
POUR LA FÊTE DE SAINT PAUL.

Paulus servus Jesu-Christi, vocatus Apostolus.

Paul serviteur de Jesus-Christ, appellé à l'Apostolat.
Dans l'Epitre aux Romains, chap. 1.

C'Est, Chrétiens, tout l'éloge du grand Apôtre que vous honorez entre tous les Saints, sous le titre de votre glorieux patron. Ce fut l'Apôtre par excellence ; & en cette qualité, il a été le maître du monde, l'oracle de l'Eglise universelle, l'un des fondateurs, ou pour mieux dire, l'un des fondemens de notre religion ; un homme de miracles, & dont la personne fut le plus grand de tous les miracles ; un autre Moyse par les visions & les révélations divines, un second Elie par les transports & les raviſſemens, un Ange de la terre, qui n'eut de conversation

que dans le ciel ; un disciple, non plus de Jesus-Christ mortel, mais de Jesus-Christ glorieux ; un vaisseau d'élection, rempli, comme dit saint Chrysostôme, de toutes les richesses de la grace ; le dépositaire de l'Evangile, l'ambassadeur de Dieu. Mais il supprime tout cela, ou plûtôt il comprend & il abrége tout cela, en disant qu'il est serviteur de Jesus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi.* Arrêtons-nous donc à cette parole, qui exprime les plus nobles sentimens de son cœur ; & puisque la solemnité de ce jour nous engage à le loüer, loüons-le selon ses inclinations. Ne disons point avec saint Jérôme, que le nom de Paul est un nom de victoire, & que ce grand Saint commença à le porter après la premiére de ses conquêtes Apostoliques, qui fut le proconsul Paul gagné à Jesus-Christ : comme les Scipions dans Rome, prenoient le nom d'Afriquains après avoir dompté l'Afrique. Laissons tout ce que les Peres de l'Eglise ont dit de plus avantageux & de plus magnifique à la gloire de cet Apôtre ; & disons seulement qu'il a été le serviteur de Jesus-Christ : *Paulus servus Jesu-Christi.* Ce qui rend un serviteur recommandable, c'est le zéle pour les intérêts de son maître : voyons jusqu'à quel point il a eû ce zéle, & tâchons de

l'exciter en nous. Je prêche saint Paul, Chrétiens; mais mon dessein est de le prêcher par lui-même. C'est de lui-même que j'emprunterai toutes les preuves; lui-même parlera pour soi, lui-même rendra témoignage de ses actions & de sa vie, & nous recevrons ce témoignage avec respect : car nous sçavons qu'il est véritable, & nous pouvons dire de lui aussi-bien que du disciple bien-aimé, *Et scimus quia verum est testimonium ejus.* J'ai besoin d'un secours extraordinaire ; il s'agit de parler du serviteur de Jesus-Christ, adressons-nous à celle qui s'appella servante du Seigneur, lorsqu'elle fut déclarée Mere de Dieu. *Ave, Maria.* Joan. c. 21.

IL n'y a point de vertu qui n'ait ses dégrés de perfection, selon lesquels elle doit être mesurée ; & qui dans les sujets où elle se trouve, ne soit capable de certains accroissemens par où l'on peut juger de son mérite. Comme nous parlons d'une vertu peu connue dans le monde, & encore moins pratiquée, qui est le zéle, je dis le zéle chrétien que nous devons tous avoir dans l'exercice de notre ministère, il est important d'en distinguer d'abord les différentes obligations ; & pour en avoir une idée plus juste, de les reconnoître dans un

grand exemple. Tel eſt celui de ſaint Paul, qui nous les rendra même ſenſibles. J'en trouve trois, marqués par ſaint Grégoire Pape dans ſes inſtructions paſtorales. Car tout homme, dit ce ſaint Docteur, qui veut être un ſerviteur & un miniſtre fidéle, & qui aſpire à la perfection de cette qualité, eſt obligé à trois choſes. Il doit accomplir ſon miniſtère; il doit honorer ſon miniſtère; & quand la néceſſité l'exige, il doit même ſe ſacrifier pour ſon miniſtère. Trois devoirs qui ſe ſurpaſſent par dégrés, & dont le ſecond ajoûte autant au premier, que le troiſiéme enchérit ſur le ſecond. Car honorer ſon miniſtère, c'eſt quelque choſe de plus que l'accomplir; & ſe ſacrifier pour ſon miniſtère, c'eſt encore plus que l'honorer: mais quand tout cela ſe joint enſemble, on peut dire que le zéle eſt au plus haut point d'excellence qu'il puiſſe avoir. Or c'eſt ce que je découvre dans ſaint Paul, & ce qu'il me ſera aiſé de vous faire voir. Saint Paul a été le fidéle ſerviteur de Jeſus-Chriſt, *Paulus ſervus Jeſu Chriſti*, pourquoi? parce qu'il a pleinement accompli le miniſtère de l'Apoſtolat, parce qu'il a parfaitement honoré le miniſtère de l'Apoſtolat, & parce qu'il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtère de l'Apoſtolat. Comprenez ceci,

s'il vous plaît. Il a pleinement accompli le ministère de l'Apostolat, par la prédication de l'Evangile. Il a parfaitement honoré le ministère de l'Apostolat, par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'Evangile. Et il s'est continuellement immolé pour le ministère de l'Apostolat, par les persécutions qu'il a soutenues & par ses souffrances dans la prédication de l'Evangile. Voilà tout mon dessein. Encore une fois, Chrétiens, ne considérez pas ce discours comme un simple éloge, qui se termine à vous donner une haute estime de saint Paul. Je vous l'ai dit : c'est un discours de religion, c'est une régle pour former nos mœurs, c'est un exemple que Dieu nous propose & qu'il veut que nous nous appliquions.

QUand je dis que saint Paul a parfaitement accompli tous les devoirs de son ministère, ne pensez pas, Chrétiens, que ce soit là une loüange commune. La grace même de l'Apostolat l'a tellement distingué, & a eû dans lui des effets si singuliers, que quand il se glorifioit d'être Apôtre de Jesus-Christ, *Paulus servus Jesu Christi, vocatus Apostolus*, il ajoûtoit qu'en vertu de ce titre ou de cette grace, il avoit été séparé pour prêcher l'Evangile de Dieu, I. PARTIE. *Rom. 1.*

Ibid. *Segregatus in Evangelium Dei* : comme si l'un des principaux caractères de sa vocation, eût été la distinction de sa personne, & qu'il n'eût pas suffi pour lui d'être Apôtre, s'il ne l'eût été d'une façon toute particuliére. En effet, Dieu avoit choisi saint Paul pour trois grands desseins, qui devoient occuper son zéle Apostolique : pour confondre le Judaïsme, pour convertir la gentilité, & pour former le Christianisme dès sa naissance. Voilà ce que la providence prétendoit de lui, & à quoi il étoit destiné. Or saint Paul par une pleine correspondance à la grace de son ministère, a accompli ces trois choses avec un succès dont il étoit seul capable, ou du moins qui lui étoit uniquement réservé. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à ma pensée.

Il falloit pour l'établissement solide de la loi chrétienne, que l'Evangile fût prêché par un Apôtre, dont le témoignage en faveur de Jesus-Christ, fût un témoignage absolument irreprochable, exempt de tout soupçon, & propre non-seulement à convaincre, mais à confondre l'incrédulité des Juifs. Or cet Apôtre, par une disposition spéciale, a été saint Paul. Je m'explique. Quand les autres Apôtres prêchoient Jesus-Christ, qu'ils protes-

toient dans les Synagogues que Jesus-Christ étoit le Messie envoyé de Dieu & promis par les Prophétes, quelques preuves qu'ils en donnassent, & quelques miracles qu'ils fissent pour les confirmer, on avoit toujours quelque prétexte de les tenir pour suspects; on pouvoit dire qu'ils étoient gagnés, & qu'ayant été les sectateurs & les disciples de ce prétendu Messie, il ne falloit pas s'étonner s'ils se déclaroient pour lui. Et quoique mille raisons pussent détruire ce prétexte, ce prétexte ne laissoit point d'avoir je ne sçai quelle apparence, qui préoccupoit d'abord l'ignorance des uns, & qui entretenoit l'opiniâtreté des autres. Mais quand saint Paul paroissoit confessant le nom de cet Homme-Dieu, lui qui venoit d'en être le persécuteur; lui qui étoit connu dans Jerusalem, pour avoir entrepris d'en examiner la secte; lui qui avoit reçû pour cela & demandé même des commissions & des ordres; & que par un changement aussi subit que prodigieux, il publioit par-tout que ce crucifié à qui il avoit fait si cruellement la guerre, étoit le Sauveur & le Dieu d'Israël, qu'il étoit forcé de l'avoüer, & qu'après ce qu'il avoit vû & entendu, il ne refusoit point de mourir pour signer de son sang une vérité si im-

portante ; quand il parloit ainſi, que pouvoit-on oppoſer à la force de ce témoignage ? Etoit-ce préoccupation, étoit-ce intérêt, étoit-ce renverſement d'eſprit, étoit-ce indifférence ou mépris pour la loi de Moyſe ? Tout le contraire ne ſe trouvoit-il pas dans ſaint Paul ? Ce changement dans un homme auſſi éclairé que lui, & auſſi zélé pour les traditions de ſes Peres, n'étoit-ce pas une juſtification authentique de tout ce qu'il diſoit à l'avantage & à la gloire de Jeſus-Chriſt ?

De-là vient que ce grand Apôtre ne faiſoit preſque jamais de diſcours dans les aſſemblées des Juifs, qu'il ne ſe proposât lui-même comme un argument & comme une démonſtration ſenſible de l'Evangile qu'il annonçoit. C'eſt moi, leur diſoit-il, mes Freres, qui me ſuis ſignalé dans le Judaïſme, au-deſſus de tous ceux de ma profeſſion & de mon âge. Vous ſçavez de quelle maniére j'ai vécu parmi vous, & avec quel excès de fureur je ravageois cette nouvelle Egliſe, que je reconnois aujourd'hui pour l'Egliſe de Dieu. Il eſt vrai, j'étois plus infidéle que vous ne l'êtes, & plus rebelle aux lumiéres de la grace : mais c'eſt pour cette raiſon même que Dieu a jetté les yeux ſur moi, & que Jeſus-Chriſt a voulu faire éclater en moi ſon extrême

patience, afin que je devinſſe un exemple & un modéle pour vous porter à croire en lui. Oui, c'eſt lui-méme qui m'a parlé, & qui par des ſignes & des prodiges, dont tous ceux qui m'accompagnoient, ont été les témoins, m'a réduit à l'état où vous me voyez; qui m'a terraſſé pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer; qui de blaſphémateur que j'étois, m'a fait Apôtre, & qui pour réparation de tous les outrages qu'il a reçus de moi, veut maintenant que je lui ſerve d'ambaſſadeur & de miniſtre auprès de vous. Ces paroles dis-je, avoient une grace toute divine dans la bouche de ſaint Paul, pour perſuader les Juifs. Et ſaint Luc remarque que c'étoit aſſez qu'il parlât, & qu'il aſsûrât que Jeſus-Chriſt étoit le Chriſt, pour confondre tous les ennemis du nom chrétien. *Confundebat Judæos, affirmans quoniam hic eſt Chriſtus.* Au lieu qu'il falloit que les autres Apôtres fiſſent de grands efforts, celui-ci n'avoit qu'à ſe produire, ſa perſonne ſeule prêchoit; ſaint Paul converti étoit pour tous ceux de ſa nation, non pas un attrait, mais une détermination invincible à embraſſer la foi. Et en effet, à bien méditer les circonſtances de cette converſion, à peine avons-nous un motif de créance en Jeſus-Chriſt plus convaincant *Act. c. 9.*

& plus touchant que celui là. De-là vient que les chefs de la Synagogue, qui avoient conjuré contre le Sauveur, se montrérent toujours si passionnés contre saint Paul. De-là vient qu'ils usérent de tant de stratagêmes pour le perdre & pour lui ôter la vie ; & qu'entre les autres disciples, ce fut celui-ci qu'ils persécutérent plus cruellement, pourquoi ? parce qu'ils sçavoient que c'étoit celui dont le témoignage devoit faire plus d'impression sur les esprits, & qu'il étoit impossible que Jesus-Christ ne fût reconnu dans la Judée pendant que saint Paul y seroit écouté. Il avoit donc une grace particuliére pour faire l'office d'Apôtre à l'égard des Juifs.

Mais son ministère ne se bornoit pas là. Dieu l'appelloit à quelque chose de plus grand, & cette séparation mystérieuse que le Saint-Esprit commanda qu'on fît de sa personne, comme il est dit au livre des Actes, étoit encore pour une entreprise plus haute. Prêcher Jesus-Christ aux Juifs, c'est-à dire, à un peuple que Jesus-Christ avoit instruit lui-même, à un peuple déja prévenu de la foi du Messie, déja éclairé des lumiéres de la vraie religion, c'étoit proprement le partage des autres Apôtres, même de ceux qui paroissoient comme les colomnes de l'Eglise, sans en

excepter saint Pierre : mais répandre la grace de l'Evangile sur toutes les nations de l'univers, prêcher Jesus-Christ à des payens & à des idolâtres, porter son nom devant les Monarques & les Souverains, persuader sa religion aux Philosophes & aux sages du monde, leur faire goûter la foi d'un Dieu-homme, leur en inspirer le culte & la vénération, les détacher de leurs fausses divinités, & ce qui étoit bien plus difficile, des fausses maximes du siécle, pour les soumettre au joug de la croix ; faire adorer la sagesse de Dieu dans un mystère qui n'avoit pour eux que des apparences de folie : ah ! Chrétiens, c'est pour cela qu'il falloit un saint Paul, & c'est pour cela que saint Paul étoit prédestiné. Quelque pouvoir général qu'eût reçû saint Pierre au-dessus des autres Apôtres, sa mission spéciale n'alloit pas à convertir les Gentils. Le dirai-je ? Jesus-Christ même ne l'avoit pas voulu entreprendre, puisque tout Sauveur & tout Dieu qu'il étoit, il s'étoit réduit aux brebis perdues de la maison d'Israël, *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domûs Israël :* mais, comme remarque saint Augustin, ce que Jesus-Christ n'a pas fait par lui-même, il l'a fait par saint Paul. Il n'étoit venu par lui-même que pour les Israëlites ; mais dans la per- *Matth. c. 15.*

onne & par le miniſtére de ſaint Paul, il étoit venu pour tous les hommes : de ſorte que ſaint Paul devoit être le ſupplément de la miſſion adorable de cet homme-Dieu. Voilà le grand ouvrage pour lequel le Saint-Eſprit avoit ordonné qu'on lui ſéparât cet Apôtre : *Segregate mihi Saulum.*

Act. c. 13.

Or comment y a-t-il réuſſi ? Ah ! Chrétiens, à peine lui-même oſoit il le dire, tant la choſe lui ſembloit ſurprenante, à peine en croyoit-il à ſes yeux, voyant non pas les fruits, mais les prodiges que ſes prédications opéroient. Imaginez vous, dit ſaint Chryſoſtôme, & il nous eſt aiſé de l'imaginer, un conquérant qui entre à main armée dans un pays ; qui meſure ſes pas par ſes victoires, à qui rien ne réſiſte, & de qui tous les peuples reçoivent la loi. Voilà une image de ſaint Paul convertiſſant la gentilité. Il entre dans des pays où le démon de l'idolâtrie étoit en poſſeſſion de régner, & il le fait fuir de toutes parts. Depuis l'Aſie juſques aux extrémités de l'Europe, il établit l'empire de la foi : dans la Gréce, qui étoit le ſéjour des ſciences, & par conſéquent de la ſageſſe mondaine ; dans Athènes & dans l'Aréopage, où l'on ſacrifioit à un Dieu inconnu ; dans Ephèſe, où la ſuperſtition avoit placé

son Thrône ; dans Rome, où l'ambition dominoit souverainement ; dans la Cour de Néron, qui fut le centre de tous les vices : il publie là, dis-je, l'Evangile de l'humilité, de l'austérité, de la pureté, & cet Evangile y est reçû. Ce ne sont pas seulement des barbares & des ignorans qu'il persuade ; mais ce sont des Riches, des Nobles, des Puissans du monde, des Juges & des Proconsuls, des hommes éclairés qu'il fait renoncer à toutes leurs lumiéres, en leur proposant un Dieu crucifié ; ce sont des femmes vaines & sensuelles qu'il dégage de l'amour d'elles-mêmes, pour leur faire embrasser la pénitence. Il annonce Jesus-Christ dans des lieux où ce nom auguste & vénérable n'avoit jamais été entendu : *Non ubi nominatus est Christus.* Il *Rom. c.* y voit naître des Eglises nombreuses, fer- 15. ventes, florissantes, qui rempliſſent toute la terre de l'admiration & de l'odeur de leur sainteté. Que pensez-vous, Chrétiens ? Si la Tradition, ou plûtôt si l'expérience même n'autorisoit ce que je dis, peut-être le prendrions-nous, vous & moi, pour une fable. Mais tout l'univers témoigne encore aujourd'hui que c'est une vérité ; le Christianisme que nous voyons, la vaste étendue du Royaume de l'Eglise, tant de nations devenues fidéles

par la prédication de ce grand Saint ; tant de peuples qu'il a engendrés par l'Evangile, & qui le reconnoiſſent encore pour leur Pere ; nous-mêmes qui en ſommes ſortis, & qui n'avons point d'autre origine que celle-là, tout cela ce ſont autant de monumens & de preuves ſuffiſantes des conquêtes de ſaint Paul ſur la gentilité.

Cependant ſon miniſtère, pour un entier accompliſſement, demandoit qu'il travaillât à former les Chrétiens. C'étoit ſon principal & dernier ouvrage, & c'eſt ce qu'il a fait d'une maniére qui lui eſt ſi propre, que ſans rien ôter aux autres Apôtres, on peut l'appeller par excellence le Docteur de l'Egliſe. En effet, mes chers Auditeurs, ſans parler du premier Chriſtianiſme qu'il a planté, qu'il a arroſé, qu'il a cultivé par ſes ſoins, c'eſt lui qui nous a inſtruits à être ce que nous ſommes, ou ce que nous devons être, c'eſt-à-dire, Chrétiens, par la doctrine toute céleſte qu'il nous a enſeignée. Pourquoi penſez-vous qu'il ait été ravi au troiſiéme Ciel, & pourquoi Jeſus-Chriſt dans l'état même de ſon immortalité, a-t-il voulu ſe faire le Maître de cet Apôtre ? Afin de nous dire par la bouche de cet Apôtre, ce qu'il ne nous avoit pas dit par la ſienne : *Ego enim accepi à Domino, quod & tradidi vobis.* Il

1. Cor. c. 11.

y avoit cent choſes que le Fils de Dieu n'avoit pas révélées aux hommes, étant avec eux, parce qu'ils ne pouvoient pas les porter, & c'eſt ſaint Paul qui devoit les en rendre capables.

C'eſt lui qui nous a découvert les tréſors cachés dans ce Myſtère incompréhenſible de l'Incarnation du Verbe, qui nous a expliqué l'œconomie de la grace, qui nous a fait concevoir la dépendance infinie que nous avons d'elle, jointe à l'obligation de travailler avec elle, afin de ne la pas recevoir en vain ; qui nous a éclairci ce profond abyſme de la prédeſtination de Dieu, pour nous apprendre à l'adorer, & non pas à le pénétrer, à nous en faire un motif de zéle pour le ſalut, & non pas de libertinage & de déſeſpoir ; qui nous a donné ces hautes idées de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, qui nous a fait le plan de ſa Hiérarchie, qui nous a intimé ſes Loix, qui nous a développé ſes Sacremens. Sans tout cela nous ne pouvions pas être Chrétiens, & à peine l'Evangile nous déclaroit-il rien de tout cela : mais cette bouche encore une fois, par laquelle, comme dit ſaint Chryſoſtôme, Jeſus-Chriſt a prononcé de plus grands oracles que par lui même, *Os illud per quod Chriſtus majora quàm per ſe ipſum locutus eſt ;* ſaint Paul nous en a plei- *Chriſoſt.*

nement informés. C'eſt lui qui par les divins préceptes de ſa morale, a ſanctifié tous les états, & qui en a réglé tous les devoirs; lui qui apprend aux Evêques à être parfaits, aux Prêtres à être réguliers & fervens, aux Vierges à être modeſtes & humbles, aux Veuves à être retirées & détachées du monde, aux Grands à vivre ſans faſte & ſans orgueil, aux Riches à ne ſe point enfler de leurs richeſſes, & à n'y point mettre leur appui, aux Maîtres à veiller ſur leurs domeſtiques, aux domeſtiques à reſpecter leurs Maîtres, aux peres & aux meres à conduire leurs familles, aux enfans à honorer leurs peres & leurs meres. Ainſi de toutes les autres conditions, que le tems ne me permet pas de parcourir.

C'eſt pour cela que ſaint Chryſoſtôme appelloit ſaint Paul, le grand Livre des Chrétiens, & c'eſt pour cela même qu'il exhortoit tant les Fidéles à la lecture des divines Epîtres de cet Apôtre. Il n'en fallut pas davantage pour achever la converſion de ſaint Auguſtin. Vous ſçavez en quelle perplexité il ſe trouvoit : Dieu l'attiroit fortement, & le monde le retenoit; la grace le preſſoit, & ne lui donnoit aucun repos, mais la paſſion d'ailleurs livroit à ſon cœur les plus rudes combats, & l'habitude faiſoit évanoüir ſes plus belles réſolu-

tions. Que faut-il donc pour le faire triompher de l'habitude, pour le fortifier contre la passion, pour l'arracher au monde & à tous ses engagemens ? Rien autre chose que ce que lui marqua cette voix qu'il entendit ; & c'étoit d'ouvrir, & de lire les Epîtres de saint Paul : *Tolle, lege ;* prenez, & lisez. Il obéit, & tout à coup ses fers furent rompus ; quelques paroles de ces saintes Lettres dissiperent tous les nuages de son esprit, & d'impudique qu'il étoit, en firent un homme chaste & un Saint. A quoi tient-il que nous n'en retirions le même fruit ? L'esprit de Dieu dont ces excellentes Epîtres sont remplies n'est pas moins puissant pour nous qu'il le fut pour saint Augustin. *Aug.*

Ah ! Chrétiens, pourquoi pensez-vous que le Christianisme ait de nos jours dégénéré dans cette corruption de mœurs, & dans ce désordre où nous le voyons ! Disons-le à notre confusion. Après tout ce qu'a fait saint Paul pour l'accomplissement de son ministère, pourquoi avons-nous encore la douleur de voir au milieu du Christianisme un certain levain de Judaïsme & de Paganisme ? Car j'appelle levain de Judaïsme, cette opposition secrette à Jesus-Christ, qui est dans le cœur de tant de Chrétiens : opposition, dis-je, à la Croix

de Jesus-Christ, à l'humilité de Jesus-Christ, aux maximes & aux exemples de Jesus-Christ. J'appelle levain du Paganisme, cette malheureuse coutume qu'on se fait de n'agir que par les vûes du monde, sans prendre jamais les vûes de la Foi; de ne se conduire en toutes choses que par politique, que par raison, que par des considérations & des respects humains, sans consulter jamais la Religion. Est-il rien aujourd'hui de plus commun que ce scandale; & d'où vient cela? C'est, mes Freres, que nous n'écoutons pas saint Paul, & que nous ne profitons pas des salutaires enseignemens qu'il nous donne. Tout mort qu'il est, il nous prêche encore; disons mieux, il est encore vivant dans ses incomparables écrits. Voulez-vous réformer le Christianisme, ou plûtôt voulez-vous vous réformer vous-mêmes? *Tolle, lege*, prenez & lisez. Il ne vous faut point d'autre Maître, point d'autre Prédicateur, point d'autre Guide, & d'autre Directeur que saint Paul, tel que l'Eglise vous le présente, & tel qu'elle vous le fait entendre. Je dis plus, voulez-vous avoir part au ministère de ce grand Apôtre? Voulez-vous, peres, & meres, faire de vos familles des familles chrétiennes? Servez-vous de la morale de saint Paul. Ayez soin de vous en

instruire & d'en instruire les autres. Au lieu de tant de livres scandaleux, de tant de livres impies, de tant de livres médisans & insolens, attachez-vous à celui-là, & dans peu vous en connoîtrez le mérite & en ressentirez l'efficace. Ce sera votre sanctification particuliére, & la sanctification de vos maisons. Quoi qu'il en soit, comme saint Paul a pleinement accompli le ministère de l'Apostolat, par la prédication de l'Evangile, il l'a encore parfaitement honoré par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'Evangile : c'est la seconde partie.

II. PARTIE.

TIrer de l'honneur de son ministère parce qu'on l'exerce dignement, c'est la récompense du mérite ; affecter l'honneur qui est attaché à son ministère, & s'en prévaloir, c'est l'effet de l'ambition humaine ; se faire honneur aux dépens de son ministère, c'est une criminelle prévarication : mais faire honneur à son ministère aux dépens même de sa personne, c'est le caractère des grandes ames, & en particulier celui de saint Paul. Il ne se vit pas plûtôt engagé dans ce glorieux emploi de prêcher l'Evangile aux Gentils, qu'il s'en expliqua hautement. *Vobis enim dico gentibus, quandiu quidem ego sum gentium* Rom. c. 11.

Apostolus, ministerium meum honorificabo. Oui, mes Freres, leur dit-il, je vous le déclare, puisqu'il a plû à Dieu de me choisir pour être le ministre de sa parole, & qu'il m'a établi votre Apôtre, tant que j'en porterai le titre & le nom, je travaillerai à le soutenir honorablement. C'est ainsi qu'il parloit aux Romains, & il n'en faudroit pas davantage pour vérifier ma proposition. Mais il est nécessaire pour notre instruction de la développer, & d'entrer dans le détail, afin d'apprendre l'usage d'une maxime aussi essentielle au christianisme que celle-ci, qui est d'honorer les ministères que Dieu nous confie. Voici donc, Chrétiens, de quelle maniére y procéda saint Paul. Appliquez-vous à cette morale, plus capable que tous les éloges du monde, de vous faire admirer cet Apôtre.

Premiere régle; il considéra que si quelque chose pouvoit jamais déshonorer le ministère Apostolique & l'exposer à la censure des hommes, c'étoit sur-tout l'esprit d'intérêt. Esprit bas & sordide dans quelque condition qu'il se trouve, mais honteux & infâme quand il entre dans le commerce des choses saintes. Il prévit dès-lors, que ce qui obscurciroit dans la suite des tems, l'éclat & la gloire de l'Evangile

de Jesus-Christ, ce seroit la cupidité de certaines ames mercenaires, qui y chercheroient des avantages temporels, & qui sous des apparences spécieuses feroient trafic du don de Dieu. *Existimantium quæstum esse pietatem*; que cela seul ruineroit de réputation & de crédit, non-seulement les prédicateurs de la vérité, & les dispensateurs des sacrés mystères, mais la vérité & les mystères mêmes; que cela seul feroit perdre aux peuples, tout le respect qu'ils devoient avoir pour eux, & seroit un prétexte éternel pour les rendre odieux & mépriſables aux ennemis de l'Eglise; au contraire, qu'un désintéressement parfait seroit toujours l'ornement de leur état & de leur fonction; & qu'ils n'annonceroient jamais Jesus-Christ avec plus d'honneur, que quand ils paroîtroient plus libres & plus dégagés des prétentions de la terre. Voilà le principe qu'il établit; & que conclut il de-là? Ah, Chrétiens, ce qu'il conclut? Il se fit une loi, mais une loi inviolable & qu'il observa dans toute la rigueur, d'exercer gratuitement le ministère dont Dieu l'avoit chargé; & dans cette vûe, ne perdez pas, s'il vous plaît, ceci, de renoncer à tous les droits même les plus légitimes & les plus acquis, bien loin d'en exiger de douteux; 1. *Tim.* c. 6.

ne demandant rien, n'acceptant rien, ſe paſſant de toutes choſes, ſe retranchant mille commodités de la vie, dont la dépendance & la recherche eſt ce qui rend les hommes intéreſſés; ne ſe fondant même pour le néceſſaire que ſur Dieu & ſur ſoi, vivant du travail de ſes mains, ſe faiſant ſerviteur de tous, & pour l'honneur de l'Apoſtolat, ne tirant ſervice de perſonne, afin qu'on ne lui reprochât jamais, qu'en nourriſſant le troupeau, il s'étoit enrichi de ſa dépouille, & qu'en ſemant d'une main, il avoit moiſſonné de l'autre. Car voilà proprement l'eſprit de ſaint Paul. Vous le ſçavez, mes Freres, diſoit-il aux Miléſiens en ſe ſéparant d'eux, ſi j'ai jamais déſiré votre or, ni votre argent, & ſi d'autres mains que celles que vous voyez, ont fourni à ma ſubſiſtance. Vous m'êtes témoins, ſi j'ai été à charge à aucun de vous, & ſi dans mes fatigues les plus laborieuſes, je me ſuis permis ou accordé le moindre ſoulagement qui vous pût être onéreux; m'étant toujours ſouvenu de la parole de notre maître, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Cela les faiſoit fondre en pleurs, dit le texte ſacré; ils ſe jettoient tous avec reſpect aux pieds de l'Apôtre, & en l'embraſſant avec tendreſſe, ils s'affligeoient de ce qu'ils ne le verroient

verroient plus. S'il étoit sorti de leur ville bien pourvû de tout, c'est à-dire, chargé de leurs biens & de leurs présens, l'auroient-ils pleuré de la sorte ? Ils l'honoroient, dit saint Chrysostôme, ou pour mieux dire, ils honoroient l'Evangile en lui, parce que dans lui l'Evangile n'étoit point avili ni dégradé par cette servitude de l'intérêt qui avilit & dégrade les choses les plus nobles. Ce n'est pas, ajoûtoit ailleurs ce grand Apôtre, écrivant à ceux de Corinthe, que je sois obligé d'en user ainsi : car ne suis-je pas libre, & ne m'employant que pour vous, ne m'êtes-vous pas redevables de tout ce qui me manque ? N'ai-je pas le même droit que les autres, de vivre de vos aumônes & de recevoir ce tribut & cette reconnoissance de votre foi ? N'est-il pas juste que celui qui plante la vigne, en mange des fruits, & que celui qui sert à l'autel, ait part aux oblations de l'autel ? Mais pour moi je n'ai point voulu me servir de ce pouvoir, ayant mieux aimé souffrir des incommodités extérieures, que d'apporter tant soit peu d'obstacle à l'Evangile de Jesus-Christ. Tout ceci ce sont ses paroles. Car c'est en quoi, poursuivoit-il, consiste ma gloire, & malheur à moi si je la perds jamais. Encore une fois, Chrétiens, ce renoncement si géné-

reux & si absolu, c'est ce qui rendoit si vénérable le ministère de saint Paul. Avec cela il parloit hardiment & sans crainte, il reprochoit, il menaçoit, il faisoit trembler le vice, ne l'épargnant & ne le respectant dans quelque condition que ce fût. Car que ne peut point un homme qui ne prétend rien, & qui est détaché de tout intérêt, quand il porte la parole & les ordres de Dieu? S'il eût été d'humeur à faire valoir ses droits, & à les disputer sans en rien rabattre, on n'eût eû que du mépris pour son zéle; & s'il se fût proposé une fortune & un établissement, il eût lui-même ménagé son zéle, c'est-a-dire, qu'il l'eût corrompu par de lâches complaisances. Car ce qui rend tous les jours la parole de Dieu, timide, foible, esclave des respects humains, n'est-ce pas l'intérêt? Ce qui fait qu'on la déguise, & qu'on trouve le secret de l'accommoder aux passions des hommes, n'est-ce pas l'intérêt? Ce qui la retient captive dans l'injustice, & ce qui empêche que la vérité ne soit écoutée dans le monde, n'est-ce pas l'intérêt? Mais parce que saint Paul avoit triomphé de cet intérêt, & la parole de Dieu & la vérité remportoient dans sa personne de continuelles victoires.

Je dis plus, & c'est une seconde régle :

ce grand Saint conçût qu'il y avoit encore un autre intérêt secret, d'autant plus dangereux qu'il étoit plus subtil & plus délicat. Car Dieu lui fit voir en esprit un certain genre d'Apôtres, qui par le plus funeste de tous les abus, au lieu d'avoir pour fin d'honorer leur profession, se serviroient de leur profession pour s'honorer eux-mêmes; qui au-lieu de prêcher Jesus-Christ, se prêcheroient eux-mêmes; qui au-lieu d'attirer les ames à Dieu, se les attireroient à eux-mêmes: c'est-à-dire, qui au-lieu de faire que Dieu regnât en elles, entreprendroient eux-mêmes de regner sur elles; qui se proposeroient en elles un fonds de domination, de juriſdiction, d'empire, & bien d'autres avantages dont, comme parle saint Grégoire Pape, le ministre seroit glorifié, mais le ministère détruit. Que fit Saint Paul? Il eut horreur de tout cela, & par une effet de cette fidélité qui fut en lui sans exemple, il sépara l'honneur de l'Evangile du sien; il ne confondit point l'un avec l'autre; il considéra le sien comme un néant, il le foula aux pieds, pour n'avoir plus désormais en vûe que celui de l'Evangile. Comme il s'étoit déclaré aux Fidéles qu'il ne cherchoit point leurs biens, mais leurs personnes, *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos*; aussi 2. Cor. c. 12.

protesta-t-il qu'il ne prêchoit point soi-même, mais uniquement Jesus-Christ : 2. Cor. 6. 4. *Non nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum.* Et parce qu'il est aisé de le dire, & que la difficulté est de se défendre de soi-même dans une matiére aussi sujette aux illusions de la vanité que celle-là, il le dit en sorte qu'il en donna les preuves les plus sensibles. Car prenez-garde, Chrétiens, s'il vous plaît : pour cela, lui qui étoit naturellement éloquent, il n'usa jamais dans le ministère de la prédication, ni de discours élevés, ni d'aucun ornement des sciences humaines, comme il l'auroit pû faire avec succès ; pourquoi ? de peur que l'Evangile de la croix n'en fût 1. Cor. 6. 1. affoibli, *Ut non evacuetur crux Christi.* Un autre que lui se seroit prévalu de son talent ; & au hazard du véritable & solide bien de la conversion des cœurs, auroit fait valoir ce qu'il sçavoit & ce qu'il pouvoit : mais ç'auroit été au détriment de la parole de Dieu & de sa grace, & c'est de quoi saint Paul étoit incapable. Pour cela il eût toujours une aversion sincère pour tous les vains applaudissemens des hommes, dont les emplois éclatans, comme étoit le sien, sont ordinairement suivis. Hé que faites-vous, disoit-il aux Lycaoniens, qui étoient idolâtres de lui, & qui

ſe préparoient à lui rendre des honneurs extraordinaires ; que faites-vous ? ne ſçavez-vous pas que nous ſommes comme vous des hommes mortels, pécheurs, ſujets aux mêmes infirmités ? Si Dieu a voulu ſe ſervir de nous pour vous enſeigner la voie du ciel, & s'il a voulu autoriſer ſa parole par des prodiges & des miracles, eſt-il juſte que la gloire nous en revienne ? faut-il que par une fauſſe bienveillance que vous avez pour nous, vous nous rendiez les uſurpateurs d'une gloire qui ne nous eſt point dûe ? Pour cela il ne ſouffrit jamais que ſous ombre d'eſtime & de confiance, on s'attachât à lui perſonnellement ; choſe d'ailleurs ſi engageante, & à laquelle les hommes les plus ſpirituels à peine peuvent-ils s'empêcher d'être ſenſibles. Et parce qu'il s'étoit formé dans Corinthe un parti de Chrétiens, qui ſe déclaroient pour lui, qui reconnoiſſoient ne devoir qu'à lui tout ce qu'ils étoient ſelon Dieu, & qui ſe détachant en quelque ſorte des autres Apôtres, diſoient, nous ſommes les diſciples de Paul, *Ego ſum Pauli* ; il les en reprit. Hé quoi, mes Freres, leur remontroit-il, eſt-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? eſt-ce au nom de Paul que vous avez reçû le baptême ? qu'eſt-ce que ce Paul que vous vantez tant ? c'eſt un

1. *Cor.* c. 1.

instrument foible & inutile de celui en qui vous avez cru. Pourquoi donc me regarder autrement, & pourquoi vous partager, en disant que vous êtes à moi, au-lieu de penser à vous réunir tous comme appartenant tous à Dieu ? O merveille, s'écrie saint Chrysostôme : un homme ému d'une véritable indignation, parce qu'on a du zéle pour sa personne ; un homme affligé de ce que l'on est trop à lui, parce qu'il craint que l'on n'en soit moins à Jesus-Christ ! Ah, grand Saint, c'est ce qui s'appelle travailler pour la gloire de son ministère. C'est ainsi que vous avez donné crédit à l'Evangile ; & c'est pour cela que la grace que vous dispensiez, n'a rien perdu entre vos mains de son efficace. Dans les nôtres elle la perd tous les jours. Parce que nous nous cherchons nous-mêmes, nous nous trouvons misérablement nous mêmes ; & en nous trouvant, nous devenons la honte & l'opprobre de cette grace. Nous parlons d'elle magnifiquement, mais elle n'opère rien par nous ; le monde nous applaudit, mais le monde ne se convertit pas ; nous établissons notre réputation, mais nous n'établissons pas l'empire de Dieu : pourquoi ? parce que nous n'avons rien moins que ce zéle d'honorer le ministère que Dieu nous a commis.

Voulez-vous, Chrétiens, une preuve encore plus solide & plus convaincante de celui qu'avoit saint Paul ? oubliez le reste, & appliquez-vous à ceci. C'est qu'il étoit aussi zélé pour son ministère exercé par d'autres que par lui-même ? troisiéme régle. C'est que le bien des ames & l'avancement du christianisme lui étoit également cher, soit qu'il le vît procuré par d'autres, soit qu'il le procurât lui-même. C'est qu'il se soucioit peu par qui Jesus-Christ fût annoncé, pourvû qu'il fût annoncé. Jusques-là, (ô admirable & divine leçon, si elle étoit bien entenduë) jusques-là, que quelques-uns prêchant par un esprit d'émulation & de jalousie contre lui : (car dès-lors, Chrétiens, on voyoit des contentions contre les ministres de l'Evangile; & c'est une simplicité & une erreur de regarder ce scandale comme un scandale de notre siécle, puisqu'il est aussi ancien que l'Eglise, & que Dieu pour notre instruction l'a permis dans tous les tems :) jusques-là, dis je, que quelques-uns prêchant Jesus-Christ par jalousie contre lui & dans le dessein, comme il parle lui-même, d'ajoûter de nouvelles traverses à celles qu'il avoit déja éprouvées, *Existimantes pressuram se suscitare vinculis meis*, il ne laissoit pas de s'en réjoüir, *in* Philip. c. 1.

hoc gaudeo, sed & gaudebo; touché d'une part de la malignité de leur intention, & ravi de l'autre de ce que l'Evangile profitoit de cette malignité. Car que m'importe, disoit-il, qu'il soit publié par ceux-ci ou par ceux-là, qu'il le soit par mes amis ou par mes ennemis, qu'il le soit à ma confusion ou à ma gloire, pourvû qu'il le soit véritablement? Or parler ainsi & être disposé de même, c'est faire honneur à son ministère, & non pas à soi. Car de n'estimer le bien que quand il se fait par nous, de ne le goûter qu'autant qu'il a de rapport à nous, de ne pouvoir supporter que les autres soient plus employés que nous dans les intérêts de Dieu, d'avoir peine à souffrir qu'ils le soient autant, de souhaiter peut-être qu'ils ne le fussent point du tout; & ensuite diminuer leurs succès, sans prendre garde que ce sont les succès de l'Evangile, & amplifier les nôtres comme s'ils étoient les fruits de notre industrie: qu'est-ce que tout cela, Chrétiens, sinon s'usurper l'honneur de son ministére, & le dérober à Dieu.

Je ferois infini, si je m'étendois sur les autres régles que saint Paul se proposa, & qu'il observa. Ah! mes Freres, dit saint Grégoire Pape, que ce grand Apôtre fut éloigné de l'aveuglement de ceux qui

croient ne pouvoir soutenir leur ministère que par le faste du monde, que par l'affectation de la grandeur, que par la magnificence du train, que par l'éclat d'une somptuosité superflue, que par les disputes éternelles sur les préséances, sur les prérogatives, sur la dignité, en un mot, que par toutes les choses dont l'ambition des hommes s'entête & s'occupe. Non, non, saint Paul n'en jugea pas ainsi : il prit pour maxime ce que l'esprit de Dieu, qui est l'esprit de la vraie sagesse, lui avoit enseigné, que ni son ministère, ni tout autre, ne seroient jamais moins honorés que par-là ; & que s'ils le devoient être, c'étoit par une conduite irreprochable & exempte de blâme, par une vie qui ne fût pas sujette à rougir, qui ne craignît pas la lumiére du jour, qui fût à l'épreuve de toutes les censures ; par une réputation qui n'eût rien de suspect ni d'équivoque, & que le libertinage même respectât. Maxime qu'il avoit à cœur par dessus tout, & qu'il inspiroit à ses disciples, leur disant sans cesse : Mes Freres, comportons-nous, comme des Ministres de Dieu ; rendons-nous recommandables par la pureté de notre doctrine, par l'intégrité de nos mœurs, par la douceur de notre charité, par les armes de la justice ; que nos entretiens soient religieux &

nos actions exemplaires, & pourquoi ? ah ! mes chers disciples, ajoûtoit-il, afin que la parole de notre Dieu ne soit point exposée aux blasphêmes des hommes, & afin que notre ministère ne soit point déshonoré : *Ut non vituperetur ministerium nostrum.* Cela seul le faisoit agir ; cela seul étoit en lui comme le premier mobile de toutes les vertus qu'il pratiquoit. Cette ferveur sans indiscrétion & cette prudence sans ménagement, cette humilité de cœur sans bassesse & cette grandeur d'ame sans orgueil, ce mépris du monde sans arrogance & ce zéle pour le monde sans attache ; cette tendresse envers les pécheurs, jointe à cette sévérité envers le péché ; cette exactitude de discipline, accompagnée de cette sage condescendance; cette science de se moderer dans la prospérité, & de se soutenir dans l'adversité : voilà ce qui faisoit de saint Paul un homme respectable, & ce qui combloit d'honneur son ministère.

2. Cor. c. 6.

Arrêtons nous là, Chrétiens : car voilà au même tems, notre modéle & notre exemple. C'est ainsi que nous devons, chacun dans notre condition, honorer le ministère où il a plû à Dieu de nous appeller. Ayons-y le même désintéressement que saint Paul. Dès que nous ne penserons

point à nous-mêmes, nous nous préserverons de mille fautes, qui aviliſſent les plus ſaints emplois, en aviliſſant les Miniſtres qui en ſont chargés : nous ſerons exacts, réguliers, droits, équitables, vigilans, & l'on en ſera édifié. Mais au contraire, dès que nous aurons des vûes intéreſſées, toute notre conduite s'en reſſentira : nous aurons beau vouloir cacher cet intérêt, le monde le remarquera bientôt, & nous ferions alors des miracles, que le monde ne nous croira pas. Travaillons à faire le bien pour le bien même, pour la gloire de Dieu, pour l'avantage du prochain, ſelon l'eſprit & la fin de notre état. Car ſouvent on fait le bien pour ſoi-même : on le fait, parce qu'on ſe met par-là dans une certaine eſtime ; on le fait, parce qu'on s'acquiert par-là un certain crédit ; on le fait, parce que le monde le verra & qu'il en parlera. De-là tant de foibleſſes humiliantes, que nous découvrons dans des gens que leur âge, leur expérience, leur mérite en devroient pleinement dégager. S'ils en portoient toute la honte, & qu'elle ne retombât point ſur leur miniſtère, le mal ſeroit moins à craindre : mais de ces exemples, quelles conſéquences ne tire-t-on pas contre les plus ſaintes profeſſions & les dignités les plus ſacrées ?

Je ſçai que pour ce déſintéreſſement parfait que demande le vrai zéle, il faut beaucoup prendre ſur ſoi ; mais quand il faudroit même s'immoler pour ſon miniſtère, n'eſt-ce pas le devoir d'un ſerviteur fidéle ? C'eſt ce que ſaint Paul a fait, comme je vais vous le montrer dans la troiſiéme partie.

III PARTIE. C'eſt une belle idée qu'a eû Tertullien, en parlant du Sauveur du monde, quand il dit que cet homme-Dieu n'a pas ſeulement été immolé ſur la croix, mais qu'il a commencé à être victime dès le moment qu'il s'eſt fait homme. Une hoſtie deſtinée pour expier le péché, mais une hoſtie vivante & mourante, dont le ſacrifice n'a jamais été interrompu, voilà ce que c'eſt que Jeſus-Chriſt. Permettez-moi, Chrétiens, en gardant les proportions requiſes, d'appliquer ceci à l'Apôtre ſaint Paul : il s'eſt ſacrifié pour ſon miniſtère, c'eſt-à-dire, pour le ſalut de ſes freres & pour la gloire de l'Evangile ; mais ne vous imaginez pas qu'il ait attendu pour cela l'arrêt de Néron, & qu'il n'ait offert à Dieu ce ſacrifice de lui-même, que quand il verſa ſon ſang dans Rome pour la confeſſion de ſa foi ; ce n'eſt point là de quoi je prétends parler : ce n'eſt point, dis-je, de

son bienheureux martyre & de sa glorieuse mort. Dès l'instance de sa vocation à l'Apostolat, il se regarda comme la victime de son Apostolat même, il le fut en effet : car je trouve qu'il commença dès-lors deux grands sacrifices, qui ont duré autant que sa vie; l'un de patience, par lequel il se dévoüa aux persécutions des hommes pour le nom de son Dieu ; & l'autre de pénitence, par lequel lui-même touché du zéle que la charité lui inspiroit de satisfaire pour les hommes, il devint son propre persécuteur. De sorte que l'on peut dire de lui pour couronnement de son éloge, qu'il a été immolé, aussi-tôt qu'appellé; & qu'au moment qu'il s'est vû Apôtre, il a paru devant Dieu en qualité d'hostie : voilà la véritable idée de saint Paul, & voilà sur quoi nous devons travailler encore à nous former.

Non, Chrétiens, jamais homme mortel n'a dû faire à Dieu un sacrifice de patience si continuel & si héroïque que ce grand Saint. A peine, s'il m'est permis de parler ainsi, eût-il levé l'étendart de l'Evangile, que tout l'univers sembla conspirer contre lui. Dès-là il n'y eût plus pour lui que des trahisons sur la terre, que des naufrages sur la mer, que des empriſonne-

mens dans les villes, que des embûches dans les lieux écartés. Tout ce que la malice de l'envie, & tout ce que l'animosité de la haine peuvent susciter d'adversités & de misères, il l'éprouva dans sa personne. Ceux de sa nation se firent un point de religion d'être ses ennemis les plus cruels; les Gentils l'accablérent d'outrages; parmi les Chrétiens mêmes, qu'il avoit engendrés en Jesus-Christ, il trouva de faux freres & de faux Apôtres: tous les jours exposé aux insultes des séditions populaires, tous les jours traduit de tribunal en tribunal, tantôt fouëtté comme un esclave, tantôt lapidé comme un sacrilége & comme un blasphémateur. Combien de travaux? combien de voyages? combien de banniſſemens? Si c'étoit un autre que lui-même qui en fit le détail, nous croirions qu'il y a de l'exagération; mais nous sçavons, dit l'Abbé Rupert, que le Saint-Esprit dont saint Paul a été l'organe est éloquent sans rien amplifier. C'est saint Paul lui-même qui, malgré toutes les résistances de son humilité, a été obligé de rendre compte à l'Eglise de ce qu'il avoit souffert: il en a fait excuse aux Fidéles, il les a priés de supporter en cela son imprudence, il a semblé même s'accuser tout le premier de vaine gloire & d'ostentation,

& par-là, dit saint Jérôme, il a bien montré qu'il n'avoit pas besoin de s'en justifier. Mais enfin il l'a reconnu; & forcé par l'esprit de Dieu qui le faisoit parler, il en a pris le ciel à témoin, qu'aucun des Apôtres n'avoit été si persécuté ni si maltraité que lui. Ils sont plus grands que moi, disoit-il aux Corinthiens; mais ce Dieu de gloire qui est l'auteur de ma destinée, a voulu que j'eusse plus à endurer qu'eux, que je fusse plus souvent dans les chaînes, que je couruſſe & que j'essuyasse plus de dangers de mort, que je me trouvasse réduit plus communément aux rigueurs extrêmes de la faim & de la soif, & pourquoi tout cela? Ah, Chrétiens, ne vous l'ai-je pas dit, & cet homme Apostolique n'avoue-t-il pas que c'étoit uniquement pour les intérêts de son ministère? Il avoit fait la guerre à Jesus-Christ; & Jesus-Christ, dit saint Augustin, lui faisoit la guerre à son tour, ou plûtôt il faisoit à Jesus-Christ une espéce de réparation, acceptant de lui persécution pour persécution, captivité pour captivité, supplice pour supplice. Car il se souvenoit toujours d'être ce Saul qui avoit été le fléau de l'Eglise; & voilà pourquoi il se croyoit obligé par un devoir indispensable de souffrir pour son Dieu les mêmes

choſes qu'il avoit fait ſouffrir à ſon Dieu. Il étoit reſponſable à ſon Dieu de la converſion d'une infinité de peuples, & il ne pouvoit pas retirer ces peuples de l'infidélité, qu'il ne lui en coûtât des afflictions & des croix. C'eſt pour cela que les croix lui étoient ſi chères & ſi précieuſes, parce qu'elles lui gagnoient des ames, & des ames prédeſtinées, pour leſquelles il s'eſtimoit heureux de pouvoir endurer tout : *Ideò omnia ſuſtineo propter electos.* Remarquez ce mot, Chrétiens, *propter electos* : car pour lui-même, reprend admirablement ſaint Chryſoſtôme, il auroit été chéri, honoré, reſpecté de tout le monde ; mais pour les Elûs, il devoit être haï, mépriſé, calomnié, puiſqu'il ne pouvoit pas autrement être le Coopérateur de leur ſalut, & c'eſt ce qui ſoutenoit l'ardeur de ſon courage. Je m'en vais à Jéruſalem, diſoit-il, & je ne ſçai ce qui m'y doit arriver, ſinon que dans toutes les Villes par où je paſſe, l'eſprit de Dieu me fait connoître que des tribulations & des chaînes m'y ſont préparées ; mais je ne crains rien de toutes ces choſes, & ma vie ne m'eſt pas plus conſidérable que moi-même, pourvû que j'acheve ma courſe, & que je m'acquitte du miniſtère que j'ai reçû du Seigneur Jeſus ; *Dummodò conſummem curſum*

2. *Tim.* c. 2.

Act. c. 20.

meum, & ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu.

Que répondrez-vous à cela, hommes du siécle, esprits lâches & mondains, qui dans les emplois, dont la providence vous a chargés, & même dans ceux qui vous attachent aussi-bien que saint Paul au service des autels, cherchez vos aises & votre repos? Venez, venez vous confronter aujourd'hui avec cet Apôtre, & dans l'opposition que vous découvrirez entre vous & lui, apprenez ce que vous devez être, & confondez-vous de ce que vous n'êtes pas. Saint Paul s'est immolé pour son ministère, & vous vous épargnez dans le vôtre. Voilà le reproche que vous avez à soutenir devant Dieu. Consultez-vous un peu sur ce point. Je sçai que l'amour-propre ne manque pas de vous imposer & de vous faire croire par ses artifices, que l'on doit être content de vous, comme vous l'êtes de vous-mêmes. Mais entrons dans le détail, & dites moi: ces ménagemens de votre personne si étudiés & si affectés, ce refus d'un travail nécessaire & que vous devez au public, cette horreur de l'assiduité que vous traitez d'esclavage & de servitude, cette habitude que vous vous faites de vous divertir beaucoup & de vous appliquer peu, au-lieu de suivre

l'ordre de Dieu, qui ſeroit de vous divertir peu, pour vous appliquer beaucoup; cette liberté que vous vous donnez de vous décharger ſur autrui des ſoins les plus perſonnels, & dont vous devez uniquement répondre; cette facilité à vous émanciper des obligations onéreuſes, même les plus indiſpenſables, qui ſont attachées à votre état; cette peine à être où il faut que vous ſoyez, & cette diſpoſition à être volontiers où il faut que vous ne ſoyez pas; cette fuite des affaires qui vous ſont importunes & incommodes; quoique Dieu ne vous ait fait ce que vous êtes, que pour en être incommodés & importunés; cette prudence de la chair à ne vous engager jamais, ni pour la vérité, ni pour la juſtice; cette crainte de vous expoſer & de vous perdre dans des occaſions où Dieu demande que vous vous expoſiez, & que vous vous perdiez; en un mot, ce ſecret que le monde vous a appris & que vous pratiquez ſi bien, de ne prendre de votre condition que le doux & l'honorable, & d'en laiſſer le pénible & le rigoureux: ce n'eſt pas tout; cette indifférence pour cent choſes, où il faudroit que vous euſſiez de ſaintes inquiétudes, cette froideur à la vûe des ſcandales qui devroient enflammer votre zéle, & au contraire cette impuiſſance &

cette chaleur sur les moindres défauts dont votre délicatesse se trouve blessée; cette sensibilité à vous offenser de tout, & à ne pouvoir rien supporter dans une place qui vous oblige à tout supporter, & à ne vous offenser de rien; ces plaintes & ces éclats dans les traverses & dans les contradictions qui vous arrivent, preuves évidentes d'un cœur immortifié & incirconcis: tout cela convient-il à un homme, qui dans quelque genre de vie que ce soit, veut être, à l'exemple de saint Paul, un Ministre fidéle; & puisque, pour être tel, il faut se résoudre à être une victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'état d'une victime? Si saint Paul en avoit usé de la sorte, auroit-il été Apôtre de Jesus-Christ? Auroit-il glorifié Dieu au point qu'il a fait? Auroit il sauvé ce grand nombre d'ames? Se seroit-il fait tout à tous, pour avoir part à la rédemption de tous? Nous nous flattons qu'il ne faut pas nous prodiguer, & que l'intérêt même de nos ministéres demande que nous nous conservions; & parce que nous sommes en ceci les Juges du plus ou du moins, nous abusons de ce prétexte, pour porter les choses jusqu'à un excès d'amour & d'indulgence envers nous-mêmes; mais que dirons-nous à Dieu, quand il nous opposera l'exemple de saint Paul?

sa conservation n'étoit-elle pas aussi importante que la nôtre ? sommes-nous plus dignes d'être épargnés que lui ? étoit-il moins nécessaire à Dieu que nous ? Ah ! grand Saint, que vous serez un témoin redoutable pour nous dans le jugement de Dieu !

Mais concluons : une vie aussi persécutée & aussi accablée de fatigues que celle-là, n'étoit-ce pas une assez grande pénitence ? S'il restoit des forces à saint Paul, devoit-il les épuiser par des mortifications volontaires ? Pouvoit-il conspirer lui-même à ruiner une santé si précieuse à l'Evangile ; & quelque amour qu'il eût pour les croix, ne devoit-il pas se contenter de celles que Dieu lui envoyoit, puisqu'elles suffisoient déja pour le faire vivre dans un état continuel de mort ? C'est ainsi, Chrétiens, que raisonne l'esprit du monde, & c'est ainsi que nous nous aveuglons encore tous les jours. Ne souffrir que ce que nous ne pouvons éviter, & n'exercer jamais contre nous aucun acte de cette sévérité que l'Evangile nous recommande, sous ombre que la Providence nous envoie assez elle-même de souffrances & de croix, voilà notre maxime. Mais saint Paul n'en jugeoit pas de la sorte : Non, ce n'étoit point assez pour lui que d'être persécuté,

s'il ne se persécutoit lui même ; ce n'étoit point assez d'être haï, s'il ne se haïssoit lui-même ; ce n'étoit point assez d'être mortifié, s'il ne se mortifioit lui-même : il vouloit avoir part à la gloire du sacerdoce de Jesus-Christ, & être tout ensemble le Prêtre & la victime de son holocauste. Que fait-il donc ? à ce sacrifice héroïque de patience, il en joint un autre de pénitence ; châtiant tous les jours son corps, le réduisant en servitude, lui faisant porter continuellement la mortification de Jesus-Christ, accomplissant dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jesus : & pourquoi ? ah ! Chrétiens, je finis, mais en finissant je tremble, & pour moi qui vous parle, & pour vous qui m'écoutez. Saint Paul châtie son corps, parce qu'il craint qu'étant Apôtre & prêchant aux autres, il ne devienne un réprouvé ; & il accomplit dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jesus-Christ, non point seulement pour soi, mais pour tout le corps de l'Eglise, *Pro corpore ejus quod est Ecclesia*, c'est-à dire, pour son ministère qui l'engage à procurer auprès de Dieu le salut de tous les hommes. Pensées terribles, & qui devroient être le sujet éternel de nos considérations. Car qu'est-ce que ceci, devons-nous nous dire à nous-mêmes ? *Coloss.* c. 1.

Saint Paul a fait de ſon corps une victime de pénitence, de peur d'être réprouvé; cet homme confirmé en grace, cet homme à qui ſa conſcience ne reprochoit rien, cet homme ravi juſqu'au troiſiéme ciel, cet homme parfaitement attaché à Dieu, croyoit qu'il lui étoit néceſſaire, pour ne pas tomber dans le malheur de la réprobation, de traiter durement ſon corps: & moi qui ſuis un pécheur, moi ſujet à toutes ſortes de paſſions, je ménagerai le mien, je le ferai vivre dans les délices, je lui accorderai tout; bien loin de le réduire en ſervitude, je me ferai ſon eſclave; je ne penſerai qu'à le bien nourrir, qu'à le vêtir mollement, qu'à lui donner toutes ſes aiſes? Et avec cela je vivrai ſans aucune crainte pour mon ſalut, ſans remords & ſans ſcrupule? Et avec cela je me perſuaderai que je puis aimer Dieu, & que je l'aime en effet? Et avec cela je croirai pouvoir être reçu au nombre des enfans & des élûs de Dieu? Non, non, mon Dieu, c'eſt une erreur & une erreur auſſi pernicieuſe qu'injuſte, dans laquelle j'ai vécu juſques à préſent, mais dont je me détrompe aujourd'hui. Quand mille autres raiſons ne m'en feroient pas connoître la fauſſeté, il ne faudroit que l'exemple de ſaint Paul. Car enfin, Chrétiens, ſaint

Paul n'étoit pas un esprit foible ; il étoit aussi-bien instruit que nous des jugemens de Dieu, il sçavoit aussi-bien que nous quel est le tempérament de l'homme : je n'aurai donc plus de confiance, qu'autant que je pratiquerai, comme lui, la pénitence.

Ce n'est pas tout : saint Paul a châtié son corps, & l'a sacrifié, non pas seulement pour soi même, mais pour l'Eglise, & pour les Fidéles; parce que son ministère l'engageoit à procurer par ses souffrance. le salut de ses freres. Il est donc juste que dans mon emploi, dans ma charge, dans ma profession, je sacrifie moi-même mes forces, ma santé, ma vie, pour ceux que Dieu a bien voulu commettre à mes soins, & dont il me demandera compte. O si nous étions convaincus, comme saint Paul, de cette importante vérité, quel changement verroit on dans toutes les conditions du monde ? avec quelle assiduité en rempliroit-on les devoirs ? avec quel courage en porteroit-on toutes les peines ? Quel ordre régneroit sur la terre, & combien Dieu seroit-il glorifié dans tous les états ? Pour cela, grand Apôtre, vous que l'Eglise nous propose pour modéle, faites-nous part de ce zéle ardent, de ce zéle constant, de ce zéle infatigable qui vous a soutenu, qui vous a embrasé, qui vous a

consumé. La gloire dont vous jouissez ; bien loin de l'éteindre, n'a fait que le purifier, & que l'allumer davantage. Exercez-le encore sur nous ; & que l'effet de ce zéle soit de réveiller le nôtre, & de nous apprendre à travailler comme vous, pour être récompensés, comme vous, dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.

TABLE
DES SERMONS,
AVEC
l'Abbrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Sermon pour la Fête de saint André, page 1.

DIVISION. Saint André a aimé la croix, parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout son mérite & toute sa gloire, sçavoir l'accompliſſement de son Apoſtolat & la conſommation de son sacerdoce. En deux mots, la croix eſt la chaire où il a fait paroître tout le zéle d'un fervent prédicateur, 1. Partie. La croix eſt l'autel, où comme Prêtre & Pontife de la loi nouvelle, il a exercé dans toute la perfection poſſible, l'office de sacrificateur, 2. Partie. page 1. 8.

I. PARTIE. La croix eſt la chaire où saint André a fait paroître tout le zéle d'un fervent Prédicateur. Les Apôtres furent envoyés pour prêcher Jeſus-Chriſt crucifié, & saint André ne s'eſt jamais

mieux acquitté de cette fonction, que lorſqu'il a été lui-même attaché à la croix : pourquoi cela ? parce que c'eſt ſur la croix qu'il a prêché Jeſus-Chriſt & ſa loi, 1. avec plus d'autorité & de grace, 2. avec plus d'efficace & de conviction ; 3. avec plus de ſuccès & de fruit. p. 8. 10.

1. Avec plus d'autorité & de grace. Il eſt aiſé de prêcher la croix, quand on n'a rien à ſouffrir ; & quelque éloquent que ſoit un Prédicateur, il ne lui convient guère de porter les autres à une vie auſtère & mortifiée, lorſqu'il méne une vie tranquille & commode. Mais ſaint André a prêché la croix ſur la croix même. p. 10. 14.

2. Avec plus d'efficace & de conviction. On ne perſuade jamais mieux, que lorſqu'on fait mieux voir qu'on eſt perſuadé ſoi-même. Or ſaint André pouvoit il faire plus ſenſiblement connoître juſqu'à quel point il étoit perſuadé du mérite de la croix, qu'en voulant lui-même mourir ſur la croix ? p. 14. 18.

3. Avec plus de ſuccès & de fruit. De-là en effet tant de converſions que Dieu opéra par le miniſtère de ſaint André ; & c'eſt encore avec la grace divine, ce que doit opérer dans nous la force de ſon exemple. p. 18. 25.

II. Partie. La croix eſt l'autel, où ſaint André comme Prêtre & Pontife de la loi nouvelle, a exercé dans toute la perfection poſſible, l'office de ſacrificateur. Pouvoir préſenter à Dieu le ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt, & avoir pour cela dans le Chriſtianiſme un caractère particulier, c'eſt en quoi conſiſte l'eſſence du ſacerdoce de la loi de grace. Mais joindre au ſacrifice adorable du corps de Jeſus-Chriſt le ſacrifice de ſoi-même, & s'immoler ſoi-même à Dieu au même tems qu'on lui offre ce divin Agneau immolé pour le ſalut du monde, c'eſt ce qui met le comble au ſacerdoce de la loi

de grace, & ce qui lui donne sa derniére perfection. Or voilà ce qu'a fait sur la croix saint André. p. 25. 27.

Oui, il faut pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le sacrifice de nous-mêmes au sacrifice du corps de Jesus-Christ. Ainsi saint Paul disoit : J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de mon Sauveur. Et comment l'accomplissoit-il ? par l'austérité de sa vie. C'est aussi ce que nous voyons dans saint André : nous y voyons, dis-je, un Prêtre plein de religion, qui tous les jours de sa vie ne manqua jamais d'immoler sur l'autel l'Agneau de Dieu, & qui par sa mort couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même. p. 27. 31.

Un Prêtre qui chaque jour sacrifia l'Agneau de Dieu, comme il le témoigna au juge devant qui il fut produit. Quelle instruction, & quel sujet de confusion pour ces ministres qui ne célébrent les divins mystères que très-rarement ! p. 31. 34.

Un Prêtre qui couronna son sacerdoce, en s'immolant lui-même sur la croix. Après le refus qu'il a fait de sacrifier aux idoles, on lui présente la croix comme l'instrument de son supplice, & il l'embrasse comme son plus précieux trésor. p. 34. 37.

Faisons de même à Dieu le sacrifice de nos corps, & selon l'avis que nous donne saint Paul, offrons-les comme des hosties vivantes & agréables. p. 37. 42.

Sermon pour la Fête de saint François Xavier. page 43.

DIVISION. De tous les miracles qui se sont faits dans l'établissement de l'Eglise chrétienne, un des plus grands, c'est l'établissement de l'Eglise même par le ministère des Apôtres. Or dans ces derniers siécles saint François Xavier a renouvellé ce miracle. En deux mots, Xavier pour la propagation de la foi, a fait, comme les Apôtres, des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines, 1. Partie. Xavier, comme les Apôtres, a fait ces prodiges de zéle, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la sagesse humaine, 2. Partie. Voilà ce que nous devons appeller le miracle de l'Evangile. p. 43. 50.

I. PARTIE. François Xavier a fait, comme les Apôtres, pour la propagation de la foi, des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines. Il a converti tout un monde : examinons ce miracle. p. 50. 52.

Xavier est appellé par le Roi de Portugal pour passer au Indes. Il s'embarque à Lisbonne, il aborde dans l'Inde, le voilà rendu au cap de Comorin, & d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnoître pour l'Ambassadeur du vrai Dieu. Il paroît chez les Mores, fameux insulaires, & dans l'espace de quelques jours il réduit sous le joug de la loi chrétienne jusqu'à trente villes. Le Japon l'attend, il y va, & il confond les faux Prêtres des idoles, il y baptise les Rois, il y sanctifie les peuples, il y établit de nombreuses & de florissantes Eglises. p. 52. 63.

Or pour peu qu'on raisonne, & que l'on considére les circonstances de tous ces faits, ne doit-on

pas les regarder comme autant de prodiges ? Il eſt vrai que Luther & Calvin convertiſſoient au même tems & attiroient à eux l'Occident & le Septentrion : mais ces deux Héréſiarques prêchoient une religion commode à la nature & pour établir une telle religion, il ne falloit point de miracle, au lieu que Xavier prêchoit une loi contraire à tous les ſentimens naturels. p. 63. 67.

Quelle gloire pour cet homme Apoſtolique, quand au Jugement de Dieu il produira les fruits de ſa miſſion & de ſi heureuſes conquêtes ? Mais quel ſujet de condamnation pour nous, qui profitons ſi peu des ſoins de tant de prédicateurs, & de la ſainte parole qu'ils nous annoncent. p. 67. 71.

II. PARTIE. François Xavier, comme les Apôtres, a fait de ſi grandes choſes pour la propagation de l'Evangile, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la ſageſſe humaine. Comment ſe diſpoſa-t-il au Miniſtère Evangélique? par un renoncement entier à tous les avantages du monde, ſur-tout par cette victoire qu'il remporta ſur lui-même, à l'égard d'un malade dont l'infection & la pourriture auroit dû, ce ſemble, rebuter la plus héroïque vertu. p. 71. 77.

De là il devient inſenſible à tout, pour n'être ſenſible qu'aux impreſſions de la charité. Les hôpitaux devinrent pour lui une demeure ordinaire & agréable. Les nations les plus ſauvages ſe trouvoient forcées de l'aimer, voyant qu'il aimoit juſqu'à leurs misères : & les peuples, témoins des ſecours qu'ils en recevoient dans les infirmités de leurs corps, lui abandonnoient la conduite de leurs ames. p. 77.

Quels fonds employa-t-il dans l'exercice de ſon miniſtère ? point d'autres fonds pour lui qu'une extrême pauvreté. C'eſt avec le ſigne de cette ſainte pauvreté qu'il parcourt les provinces & les

Royaumes. Mais n'étoit-ce pas avilir ſon caractère ? c'étoit plûtôt le relever, & accréditer la loi qu'il publioit. Car ce déſintéreſſement charmoit les Infidéles, & leur faiſoit conclure qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel & de divin dans une religion, qui élevoit ainſi les cœurs & les dégageoit de toutes les vûes terreſtres. p. 77. 80.

Par quelle voie pénétra-t-il juſques dans la capitale du Japon ? par celle de l'humilité, en ſe réduiſant à la vile condition de ſerviteur. A quoi s'appliquoit-il avec plus de zéle ? à enſeigner aux enfans les premiers principes de la Doctrine chrétienne, ſe faiſant, pour ainſi dire, enfant comme eux. Or voilà le miracle, que par la pauvreté, par l'humilité, par le renoncement à toutes choſes & à ſoi-même, il ait fait ce que toute la politique du monde n'eût oſé entreprendre, & ce que jamais elle n'eût exécuté. p. 80. 84.

Il s'eſt vû comblé d'honneurs : cela eſt vrai ; mais c'eſt au même tems ce qu'il y a de merveilleux, qu'on ait ainſi reſpecté & honoré un pauvre. Il a fait des miracles : mais pourquoi Dieu lui mettoit-il de la ſorte ſon pouvoir dans les mains, parce que c'étoit un homme humble. p. 84. 87.

Bel exemple pour les prédicateurs & les miniſtres de l'Evangile. Qu'ils aient le zéle de Xavier, qu'ils meurent à eux-mêmes comme Xavier, qu'ils prennent comme Xavier, cet eſprit d'anéantiſſement qui fut l'eſprit du Sauveur des hommes & l'eſprit de tous les Apôtres : alors ils ſeront des inſtrumens dignes de Dieu, & il s'en ſervira pour l'avancement de ſa gloire & pour le ſalut du prochain. p. 87. 91.

Sermon pour la Fête de Saint Thomas, Apôtre. page 92.

DIVISION. On peut bien appliquer à ce saint Apôtre ces paroles du Pseaume cent trente-huitiéme: *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus*, sa lumiére est comme ses ténébres, & ses ténébres comme sa lumiére. C'est-à-dire que son infidélité & sa foi considérées par rapport à nous, nous peuvent être également utiles & salutaires. Son incrédulité sert à la justification de notre foi, 1. Partie. Sa foi est le remède de notre incrédulité, 2. Partie. Un Apôtre incrédule, qui par son incrédulité même nous apprend à être fidéles : un Apotre plein de foi, qui par la confession de sa foi nous empêche d'être incrédules. p. 92. 96.

I. PARTIE. L'incrédulité de saint Thomas sert à la justification de notre foi. Justifier la foi par l'infidélité même, c'est opposer les égaremens & les désordres de l'infidélité à la sagesse & aux autres avantages de la foi. Or voilà à quoi nous sert l'incrédulité de saint Thomas. Nous y remarquons quatre désordres opposés à quatre avantages de la foi : sçavoir, l'esprit de singularité opposé à l'esprit universel de la foi, la préoccupation du jugement, opposée à l'esprit droit de la foi ; l'opiniâtreté, opposée à l'esprit docile de la foi ; enfin la petitesse d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit, opposée à l'esprit supérieur de la foi. p. 96. 99.

1. Esprit de singularité. Saint Thomas se trouva séparé des autres disciples, lorsque Jesus-Christ se fit voir à eux le huitiéme jour après sa résurrection : *Non erat cum eis quando venit Jesus.* Voilà le principe le plus ordinaire de l'incrédulité : on veut

ſe diſtinguer. Mais ſi dans tout autre ſujet la ſingularité doit être ſuſpecte, combien plus lorſqu'il s'agit de la foi, laquelle eſt le ſacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un même Dieu & d'un même Seigneur! Le premier avantage donc que nous avons en croyant comme Fidéles, c'eſt de croire ce que croit avec nous toute l'Egliſe de Dieu. p. 99. 107.

2. Préoccupation du jugement. Saint Thomas, prévenu de ſa penſée, ſans rien examiner davantage, conclut d'abord qu'il ne croiroit pas : *Non credam.* Autre principe de l'incrédulité : on ſe prévient contre la foi. Dieu veut bien qu'en matière même de foi nous nous inſtruiſions des choſes : mais il veut auſſi que nous faſſions cet examen ſans prévention, & voilà le ſecond avantage de la foi, de nous dégager par une ſainte & ſage ſimplicité de tous préjugés. p. 107. 112.

3. Opiniâtreté. Tout portoit ſaint Thomas à croire la réſurrection de Jeſus-Chriſt : mais il s'obſtina dans ſon erreur. Troiſiéme principe de l'incrédulité. On ſe fait une fauſſe gloire de ne point revenir de ſon ſentiment. Force d'eſprit mal entendue. Le fidéle, par un troiſiéme avantage, trouve dans ſa docilité la vraie force, qui conſiſte à ſe ſoumettre & à ſe captiver. p. 112. 116.

4. Petiteſſe d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit. Saint Thomas dit : ſi je ne vois les marques des cloux dont les mains de Jeſus-Chriſt ont été percées, je ne croirai point qu'il ſoit reſſuſcité : *Niſi videro, non credam.* Quatriéme principe de l'incrédulité : on veut juger de tout par les ſens, comme ſi les ſens étoient juges compétens des myſtères de Dieu, & qu'ils ne fuſſent pas ſujets à mille illuſions. Mais la foi nous eléve au-deſſus des ſens, & nous fait ainſi pénétrer juſques dans les ſecrets de Dieu les plus cachés : quatriéme & der-

nier avantage. *Beati qui non viderunt & crediderunt.* p. 116. 119.

II. PARTIE. La foi de saint Thomas est le remède de notre incrédulité. Distinguons trois états où la foi de cet Apôtre peut être considérée ; le premier, où il l'a professée hautement ; le second, où il l'a prêchée Apostoliquement ; le troisiéme, où il l'a consommée saintement. Or dans ces trois états la foi de ce grand Saint sert à guérir notre infidélité. p. 119. 122.

1. Il l'a professée hautement, lorsqu'il reconnut Jesus-Christ pour son Seigneur & son Dieu. Or puisque saint Thomas a cru, nous devons croire. Car ce n'est point par foiblesse qu'il a crû, ce n'est point par légéreté, ce n'est point par une aveugle déférence au sentiment & au rapport des autres. Il ne fut que trop éloigné de telles dispositions. C'est donc par la seule évidence de la vérité : & qui ne croiroit pas au témoignage d'un homme obligé de se rendre à la seule force de la vérité qu'il combattoit ? Ainsi saint Paul convainquoit-il les Juifs par son propre exemple. Mais non-seulement la foi de saint Thomas est un argument qui nous convainc, c'est encore une leçon qui nous instruit : de quoi ? du point le plus essentiel de la religion qui est la divinité de Jesus-Christ. Vous êtes, lui dit-il, mon Seigneur & mon Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* p. 121. 129.

2. Il l'a prêchée Apostoliquement, jusques dans la région la plus intérieure de l'Inde, où il a soumis à l'Evangile des millions d'infidéles. Or ce succès de l'Evangile a toujours été considéré des Peres, comme une des plus inconteſtables preuves de notre foi. Du reste nous croyons les mêmes vérités qu'il prêchoit : heureux si nous en faisons les régles de notre vie. p. 129. 132.

3. Il l'a saintement consommée, par son martyre.

Il a signé de son sang le témoignage qu'il rendoit en faveur de la foi. Quelle conviction pour nous ! mais en même temps qu'elle instruction ! Est-ce ainsi que nous sommes disposés à défendre notre foi ? Du moins l'honorons-nous & la soutenons-nous par notre vie ? p. 132. 139.

Sermon pour la Fête de saint Etienne. page 140.

DIVISION. Etienne a été plein de grace dans l'accomplissement de son ministère, & cela seul est un miracle de sainteté, dont Dieu s'est servi pour commencer à former les mœurs du Christianisme naissant, 1. Partie Etienne a été plein de force dans la consommation de son martyre, & cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble, qui ont obscurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du paganisme, 2. Part. p. 140. 144.

I. PARTIE. Etienne plein de grace dans l'accomplissement de son ministère. Il étoit Diacre, & même le premier des Diacres de l'Eglise. Charge honorable, mais qui l'engageoit à deux choses : l'une, d'administrer les biens de l'Eglise, dont il étoit par office le dispensateur ; l'autre, de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, se consacroient à Dieu dans l'état de la viduité. Charge où la sainteté même trouvoit des risques à courir ; mais où Dieu vouloit que saint Etienne, par sa probité & par sa sagesse, servit d'exemple à tous les siécles futurs. p. 144 145.

1. Comme dispensateur des biens de l'Eglise, Etienne étoit responsable de sa conduite à Dieu & aux hommes : premiére épreuve de sa vertu, où paroit sa probité & toute la grace dont il fut rempli. Car dans un tel ministère qu'y a-t-il de plus difficí-

le, que de conſerver devant Dieu tout le mérite d'un parfait déſintéreſſement, & d'en avoir devant les hommes toute la réputation ? Tel fut le double avantage de ſaint Etienne : & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les biens eccléſiaſtiques fuſſent de nos jours ainſi diſpenſés ! p. 145. 150.

2. Comme directeur des veuves qui vivoient ſéparées du monde, Etienne étoit chargé de leur conduite : autre épreuve bien dangereuſe. Car à quels périls, à quels diſcours & à quels ſoupçons n'eſt-on pas expoſé dans un emploi où l'on eſt obligé de traiter ſouvent avec les perſonnes du ſexe ? Que n'en coûta-t-il point à ſaint Jérôme ? mais parla-t-on jamais de ſaint Etienne qu'avec reſpect & avec éloge ? Il n'y a que la probité & la probité reconnue, qui puiſſe être de la ſorte au-deſſus de tous les jugemens du monde : & voilà le fruit de la grace dont Etienne eut la plénitude. Erreur, ſi nous prétendons, ſur-tout dans un ſiécle comme celui-ci, échapper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte & conſtante régularité. p. 150. 159.

A cette probité ſe trouva jointe une ſageſſe toute divine. Pour en être perſuadé, il n'y a qu'à lire ce beau diſcours qu'il fit aux Juifs ; & ce qu'il leur diſoit, à combien de chrétiens pourroit-on encore le dire ? *Durâ cervice & incircumciſis cordibus & auribus, vos ſemper ſpiritui ſancto reſiſtitis.* p. 159. 167.

II. Partie. Etienne plein de force dans la conſommation de ſon martyre. Deux miracles où il a fait éclater cette force. Miracle de patience dans toutes les circonſtances de ſa mort ; miracle de charité envers les auteurs de ſa mort. p. 167. 168.

2. Miracle de patience dans toutes les circonſtance de ſa mort. Ç'a été le premier martyr, dont l'exemple a fortifié tous les autres, mais qui marchant

à leur tête comme leur chef, avoit besoin d'une plus grande force. Il a souffert de tous les genres de martyre un des plus cruels ; & au milieu de son tourment, il conserva toute la paix de son ame. Nous, que voulons-nous souffrir ? saint Etienne a triomphé des tourmens & de la mort, & tous les jours nous sommes vaincus par la molleſſe & par les douceurs de la vie. p. 168. 177.

2. Miracle de charité envers les auteurs de sa mort. Non-seulement il leur pardonna, mais il pria pour eux, & avec plus de zéle que pour lui-même. Car en priant pour lui-même il se tenoit debout, mais en priant pour ses bourreaux il fléchit les genoux. Dans une telle charité, quelle force ! Ainsi Dieu l'écouta-t-il, & de-là vint la conversion de Saul. Un des signes les plus certains de notre prédestination bienheureuse, c'est cette charité envers nos ennemis. Pardonnons, & Dieu nous pardonnera. p. 177. 185.

Sermon pour la Fête de saint Jean l'Evangeliſte. page 186.

DIVISION. La faveur des Grands a communément trois défauts essentiels. Elle est injuste de la part du maître qui la donne, orgueilleuse & fiére dans la conduite de celui qui la possède, & odieuse à ceux qui n'y parviennent pas. Mais la faveur spéciale dont J. C. a gratifié saint Jean, eut trois caractères tout opposés. Elle a été parfaitement juste dans le choix que Jesus-Christ a fait de cet Apôtre, 1. Partie. Elle a été solidement humble & bienfaisante dans la maniére dont cet Apôtre en a usé, 2. Partie. Et elle n'a rien eû d'odieux à l'égard des autres disciples, auxquels cet Apôtre semble avoir été préféré, 3. Partie. p. 186. 191.

I. PARTIE. Faveur parfaitement juſte dans le choix que Jeſus-Chriſt a fait de S. Jean : 1. parce que cet Apôtre a été vierge, 2. parce qu'il a été fidéle à Jeſus-Chriſt dans la tentation. p. 191. 194.

1. Il a été vierge ; & qui ne ſçait pas combien la virginité plaît à Jeſus-Chriſt qui eſt la pureté même ? Comme donc le Sauveur des hommes voulut avoir ſur la terre une mere vierge, ne nous étonnons pas qu'il ait voulu pareillement avoir ſur la terre un favori vierge, & que ce ſoit lui qu'il ait fait repoſer ſur ſon ſein. p. 194. 196.

2. Il a été fidéle à Jeſus-Chriſt dans la tentation. Les autres Apôtres abandonnerent cet homme-Dieu ; mais ſaint Jean le ſuivit juſques au Calvaire, & voilà pourquoi ce Dieu Sauveur lui confia ſa mere. C'eſt ainſi que nous mériterons la faveur de Jeſus-Chriſt, ſoit par la pureté de l'ame & du corps, ſoit par la conſtance dans les dégoûts & les déſolations. p. 196. 205.

II. PARTIE. Faveur ſolidement humble & bienfaiſante dans la maniére dont ſaint Jean en a uſé. 1. Humble par rapport à lui, 2. bienfaiſante par rapport à nous. p. 205. 206.

1. Humble & modeſte par rapport à lui. Comment parle-t-il de lui-même dans tout ſon Evangile ? ſans ſe nommer jamais. *C'eſt ce diſciple*, dit-il toujours : comme s'il parloit d'un autre. S'il eût dit, c'eſt ce diſciple qui aimoit Jeſus, il eût fait connoître en cela ſon propre mérite : mais il dit, *C'eſt ce diſciple qui étoit aimé de Jeſus.* Or à être aimé, il n'y a ni loüange ni mérite. Quand il s'eſt nommé ailleurs, c'eſt pour s'appeller ſeulement notre frere, *Jean votre frere.* p. 206. 208.

2. Bienfaiſante & utile pour nous. Si ſaint Jean eſt entré dans tous les ſecrets de Jeſus-Chriſt, ç'a été pour nous les communiquer. C'eſt à lui que nous devons la connoiſſance des perſonnes divines

& des plus profonds myſtères de la religion. Telle eſt la manière dont nous devons uſer nous-mêmes des faveurs & des graces du ciel. Soyons humbles en les recevant, & ne cherchons point à nous en glorifier. Faiſons en part au prochain, & employons-les à ſon utilité. Par exemple, ſommes-nous riches ? ſoulageons les pauvres. p. 209. 219.

III. Partie. Faveur qui n'a rien eû d'odieux par rapport aux autres diſciples, auxquels S. Jean ſemble avoir été préféré. Car elle ne l'a pas exempté plus que les autres de boire le calice de Jeſus-Chriſt & de ſouffrir. Au lieu d'un matyre que les autres ont ſouffert, il en a enduré trois : l'un au Calvaire, le ſecond dans Rome, & le troiſiéme dans ſon exil. p. 219. 223.

1. Au Calvaire, & ce fut le martyre de ſon cœur. Que ne ſouffrit-il pas en voyant expirer ſon maître ? p. 223. 224.

2. Dans Rome, & ce fut un martyre de ſang. Quel ſupplice d'être plongé peu à peu dans l'huile bouillante ! p. 224. 225.

3. Dans ſon exil, où il mourut. C'eſt ainſi que Dieu aime ſes élûs, & n'eſpérons pas qu'il nous aime autrement. Nous buvons tous le calice des ſouffrances : mais combien le boivent en réprouvés, au lieu de le boire comme les amis & les élûs de Dieu ? p. 225. 229.

Sermon pour la Fête de ſainte Geneviéve. page 230.

Division. Simplicité de Geneviéve plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, 1. Part. Foibleſſe de Geneviéve plus puiſſante que toute la force du monde, 2. Partie. Et pour parler de la ſorte, baſſeſſe de Geneviéve plus honorée que toute

la grandeur du monde, 3. Partie. p. 230. 232.

I. Partie. Simplicité de Geneviéve plus éclairée que toute la sageſſe du monde : 1. par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu ; 2. par les ſaintes communications que Dieu eut réciproquement avec elle. p. 233.

2. Par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu. Dans ce deſſein elle ſe conſacra à lui par le vœu de virginité, mais après avoir conſulté la-deſſus deux grands Evêques, ne voulant pas ſuivre ſes propres lumiéres : en cela d'autant plus ſage qu'elle ſe défia plus d'elle-même & de ſa ſageſſe. Pour mieux obſerver ſon vœu & pour ſe tenir plus étroitement liée à Dieu, elle ſe ſépara du monde, & embraſſa la retraite ; elle s'employa aux exercices les plus bas de la charité & de l'humilité, elle pratiqua une auſtère pénitence. Voilà qu'elle fut la ſageſſe de Geneviéve ; ce fut une ſageſſe Evangélique, & la ſageſſe de l'Evangile paſſe toute la ſageſſe du monde. p. 233. 241.

2. Par les ſaintes communications que Dieu eut avec elle. Car c'eſt aux ſimples que Dieu ſe communique, & de quels dons ne combla-t-il pas Geneviéve ? Quelles connoiſſances, quelles vûes, quel diſcernement des eſprits ! p. 241. 246.

Quatre régles pour engager Dieu à répandre ſur nous ſes lumiéres. 1. Suivre le conſeil de nos paſteurs & de nos directeurs. 2. Fuir le monde & les vains commerces du monde. 3. S'adonner à la pratique des bonnes œuvres. 4. Se purifier par la pénitence. p. 246. 250.

II. Partie. Foibleſſe de Geneviéve plus puiſſante que toute la force du monde : 1. pour la guériſon des corps ; 2. pour la guériſon des ames. p. 251. 253.

1. Pour la guériſon des corps. Tant de miracles publiés, connus, avérés, le font bien voir. Il n'y a

que pour elle-même qu'elle n'uſa point de ce don des miracles : mais ſa patience dans les maux de la vie ne fut-elle pas un miracle encore plus grand que tous les autres ? p. 253. 255.

2. Pour la guériſon des ames. Combien de converſions a-t-elle opérées ? combien d'afflictions a-t-elle ſoulagées, ſoit pendant ſa vie, ſoit depuis ſa mort ? Aſſez forte dans ſa foibleſſe même, pour fléchir les Puiſſances du ciel, pour humilier les plus fiéres puiſſances de la terre, pour confondre toutes les puiſſances de l'enfer. p. 255. 259.

Voilà pourquoi nos Peres ont mis ſous ſa protection cette ville capitale, & combien de fois en avons-nous éprouvé les ſalutaires effets ! Mais nous avons bien lieu de craindre que nos déſordres ne les arrêtent. Car qu'eſt-ce que Paris, & quelle corruption de mœurs ! p. 259. 268.

III. PARTIE. Baſſeſſe, pour ainſi dire, de Geneviéve plus honorée que toute la grandeur du monde. Honorée, 1. par les Princes & les Rois, 2. par les Evêques & les Prélats de l'Egliſe, 3. par les Saints. Ce n'eſt pas qu'elle n'ait eû des perſécutions à ſoutenir : mais on ſçait avec quel éclat elle en a triomphé. p. 268. 274.

Sur-tout depuis qu'elle jouit de la gloire dans le ciel, quel culte lui a-t-on rendu ſur la terre ? Culte le plus ſolemnel, culte le plus univerſel, culte le plus ancien & le plus conſtant, culte le plus religieux. C'eſt ainſi que la mémoire du juſte, ſelon la parole du Prophéte, eſt éternelle, & que celle des pécheurs périra. Aſpirons, non pas aux mêmes honneurs en ce monde, mais à la même gloire dans l'éternité bienheureuſe. p. 274. 279.

Sermon pour la Fête de saint François de Sales. page 280.

DIVISION. François de Sales par la force de sa douceur a triomphé de l'héréſie, 1. Partie. François de Sales par l'onction de sa douceur a rétabli la piété dans l'Egliſe, 2. Partie. p. 280. 286.

I. PARTIE. François de Sales par la force de sa douceur a triomphé de l'héréſie. En quel état se trouvoit le diocèſe de Genève, lorſqu'il en fut fait Evêque ? l'héréſie y étoit dominante, & ce saint paſteur y convertit plus de soixante-dix mille hérétiques. Mais par où opéra-t-il ce miracle ? ce fut ſur-tout par sa douceur : 1. douceur patiente, qui lui rendit tout ſupportable ; 2. douceur entreprenante & agiſſante, qui lui rendit tout poſſible. p. 287. 294.

1. Douceur patiente. Il a eû à ſupporter les calomnies, les inſultes, les révoltes, les attentats. Mais sa douceur à ſouffrir tout & à pardonner tout, le faiſoit aimer de ceux-mêmes qui s'étoient élevés contre lui, & par-là il les gagnoit. p. 294. 296.

2. Douceur entreprenante & agiſſante. Il a paru dans les cours des Princes comme un Elie. De tous les avantages qu'ils lui ont offert, il n'en a accepté aucun ; & l'unique grace qu'il en voulut obtenir, ce fut l'extirpation de l'héréſie. Combien de courſes Apoſtoliques & de voyages lui en a-t-il coûté ? combien de veilles & de travaux ? Mais ce qui donnoit à tout cela une merveilleuſe efficace, c'étoit sa douceur. Par la doctrine on convainc les eſprits ; mais par la douceur on gagne les cœurs. p. 296. 304.

De-là double inſtruction. 1. Apprenons à eſti-

mer notre foi, pour laquelle François de Sales a si dignement combattu, & cultivons-la dans nous-mêmes comme il l'a cultivée dans les autres. 2. Traitons le prochain avec douceur: c'eſt par-là que nous le corrigerons, plûtôt que par une autorité dominante & par une ſévérité outrée. Si nous ſommes ſévères, ſoyons-le plus pour nous-mêmes que pour les autres. p. 304. 309.

II. PARTIE. François de Sales par l'onction de ſa douceur a rétabli la piété dans l'Egliſe. Il l'a rétablie, 1. par la douceur de ſa doctrine, 2. par la douceur de ſa conduite, 3. par la douceur de ſes exemples. p. 309. 310.

1. Par la douceur de ſa doctrine. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût très-ſévère dans ſes maximes : mais l'onction qu'il y mettoit, ſoit en prêchant, ſoit en converſant, ſoit en écrivant, lui donnoit une grace particuliére, & la faiſoit recevoir avec plus de fruit. p. 310. 315.

2. Par la douceur de ſa conduite dans le gouvernement des ames : témoin cet Ordre illuſtre de la Viſitation qu'il a inſtitué, & dont le principal eſprit eſt un eſprit de charité. p. 315. 318.

3. Par la douceur de ſes exemples. La providence l'a attaché à une vie, ce ſemble, aſſez commune, afin qu'elle nous devint imitable. Il a borné toute ſa ſainteté aux devoirs de ſon miniſtère, & c'eſt ſur-tout dans les devoirs de notre condition que doit conſiſter notre piété. Mais du reſte que cette parfaite obſervation des devoirs de chaque état coûte dans la pratique ! Qu'il faut pour cela ſe faire de violences & remporter de victoires ! p. 318. 331.

Sermon pour la Fête de saint François de Paule. page 332.

DIVISION. Espéce de combat entre Dieu & François de Paule. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité, pour se faire petit dans le monde : 1. Partie. Et Dieu a employé tous les trésors de sa magnificence pour le faire grand, 2. Partie. p. 332. 339.

I. PARTIE. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité pour se faire petit dans le monde. Dès l'âge de treize ans il se retira dans un désert, afin d'y mener une vie cachée, & d'y cacher son humilité même. p. 339. 341.

Cependant après six années de retraite, sa sainteté malgré lui le fit connoître. Un grand nombre de disciples se joignirent à lui ; & il devint fondateur d'un nouvel Ordre dans l'Eglise. Mais de quel ordre ? d'un ordre qu'il établit sur le seul fondement de l'humilité ; d'un ordre qu'il gouverna par le seul esprit de l'humilité ; d'un ordre qu'il distingua par le seul caractère de l'humilité. p. 341. 346.

Son nom se répandit dans les Cours des Princes. Un de nos Rois l'appella auprès de lui, & il parut à la Cour de France. Mais s'il entra à la Cour, ce ne fut que par la porte de l'humilité : s'il y demeura, ce ne fut que pour y exercer l'humilité ; s'il en sortit, il en remporta toute son humilité. p. 346. 351.

Ce fut par le même esprit d'humilité, que non content de renoncer à l'Episcopat, il renonça même au Sacerdoce. Soyons humbles par proportion comme lui. L'humilité est l'abrégé de toute la perfection chrétienne, puisqu'il n'y a point de dé-

ſordres que l'humilité ne puiſſe corriger, ni de vertu qu'elle ne nous faſſe acquérir. p. 351. 356.

II. PARTIE. Dieu a employé tous les tréſors de ſa magnificence, pour glorifier ſaint François de Paule & pour le faire grand. Il l'a glorifié en deux maniéres: 1. par ſoi-même, 2. par le miniſtère des créatures. p. 356. 358.

2. Dieu l'a glorifié par ſoi-même, en lui communiquant deux des caractères les plus eſſentiels de ſa divinité, ſçavoir la ſcience & la puiſſance. La ſcience pour prévoir les choſes futures, & pour découvrir les ſecrets des cœurs. La puiſſance, pour opérer les plus grands miracles. En combien d'occaſions François de Paule a-t-il fait éclater ce don des miracles & ce don de prophétie ? p. 358. 362.

2. Dieu l'a glorifié par le miniſtère des créatures. Tous les élémens lui ont obéi ; toutes les Puiſſances de la terre l'ont honoré ; ſur-tout, Sixte IV. Pape, Louis XI. Roi de France, Charles VIII. ſucceſſeur de Louis p. 362. 368.

Mais ſi Dieu l'a tellement glorifié pendant ſa vie, combien plus encore l'a-t-il glorifié apres ſa mort? ſon ſépulchre, ſelon l'expreſſion du prophéte, a été un des plus glorieux. Et de quelle gloire jouit ſon ame bienheureuſe dans le ciel ? Telle eſt la véritable grandeur où nous devons aſpirer. Nous ne devons pas ſouhaiter de briller dans le monde, comme ſaint François de Paule : mais nous devons travailler à devenir grands comme lui auprès de Dieu & dans l'éternité. p. 368. 375.

Sermon pour la Fête de saint Jean-Baptiſte. page 376.

DIVISION. Témoignage de Jean-Baptiſte en faveur de Jeſus-Chriſt, 1. Partie. Témoignage de Jeſus-Chriſt en faveur de Jean-Baptiſte, 2. Partie. p. 376. 381.

I. PARTIE. Témoignage de Jean-Baptiſte en faveur de Jeſus-Chriſt. Ce divin précurſeur a eû toutes les qualités d'un parfait témoin : 1. témoin fidéle & déſintéreſſé, 2 témoin inſtruit & pleinement éclairé, 3. témoin sûr & irréprochable, 4. témoin zélé & ardent, 5. témoin conſtant & ferme. p. 381. 382.

1. Témoin fidéle & déſintéreſſé. On voulut le reconnoître pour le Meſſie, mais il proteſta hautement qu'il ne l'étoit point. p. 382. 387.

2. Témoin éclairé & pleinement inſtruit. Tout ce que nous ſçavons de Jeſus-Chriſt & tout ce que nous en devons ſçavoir, c'eſt Jean-Baptiſte qui nous l'a enſeigné le premier, par les différens témoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur. p. 387. 390.

3. Témoin sûr & irréprochable. C'étoit un ſaint, & réputé ſaint par les Juifs mêmes. p. 390. 393.

4. Témoin zélé & ardent. Avec quel zéle parloit-il aux Juifs, leur reprochant leur incrédulité & les appellant races de vipères ? *Il eſt venu avec l'eſprit d'Elie.* p. 393. 395.

5. Témoin conſtant & ferme. Depuis ſa conception juſqu'à ſa mort, il n'a point ceſſé de remplir ſon miniſtère. Mourir comme il eſt mort, pour la juſtice, c'étoit mourir en témoin de Jeſus-Chriſt. p. 395. 397.

Rendons nous-mêmes témoignage à Jesus-Christ par l'observation de sa loi; & soyons des témoins fidéles, zélés, irréprochables, & constans. p. 397. 404.

II. PARTIE. Témoignage de Jesus-Christ en faveur de Jean-Baptiste. Le Sauveur du monde, pour honorer son précurseur, a rendu témoignage, 1. à la grandeur de sa personne, 2. à la dignité de son ministère, 3. à l'excellence de sa prédication, 4. à l'efficace de son baptême, 5. à la sainteté de sa vie & à l'austérité de sa pénitence p. 404. 406.

1. A la grandeur de sa personne. *Je vous dis en vérité: parmi les enfans des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste.* p. 406. 410.

2. A la dignité de son ministère. *Je vous déclare que Jean est encore plus que prophéte. Car c'est de lui qu'il est écrit : voici mon Ange que j'envoye devant vous, pour vous préparer la voye.* p. 410. 412.

3. A l'excellence de sa prédication. Toute l'excellence de la prédication consiste à éclairer & à toucher : or selon le témoignage de Jesus-Christ, *Jean-Baptiste étoit un flambeau luisant & ardent.* p. 412. 414.

4. A l'efficace de son baptême. Le Fils de Dieu voulut lui-meme le recevoir. p. 414. 416.

5. A la sainteté de sa vie & à l'austérité de sa pénitence. *Qu'êtes-vous allé voir dans le désert ? un roseau que le vent agite ? un homme vêtu mollement ?* Ainsi parloit le Sauveur du monde, pour faire connoitre la constance de Jean, & sa vie austére & mortifiée. p. 416. 418.

Tâchons par la sainteté de nos mœurs à mériter que Jesus Christ nous reconnoisse un jour devant son Pere : & craignons au contraire qu'il ne rende témoignage contre nous, par l'opposition qui se rencontrera entre notre conduite & celle de saint Jean. p. 418. 423.

Sermon pour la Fête de saint Pierre.
page 424.

DIVISION. Foi de S. Pierre opposée à notre infidélité, 1. Partie. Amour de saint Pierre opposé à notre insensibilité, 2. Partie. p. 424. 427.

I. PARTIE. Foi de saint Pierre opposée à notre infidélité. Nous devons apprendre de lui deux choses : 1. à confesser comme lui la foi que nous avons dans le cœur ; 2. à réparer comme lui par une fervente pénitence notre lâcheté, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de ferveur & de courage dans la confession de notre foi. p. 428. 430.

1. A confesser la foi que nous avons dans le cœur. La foi de saint Pierre fut une foi pratique, qui se produisit par les œuvres ; & la nôtre n'est qu'une foi oisive & sans action. La foi de saint Pierre fut une foi généreuse, en vertu de laquelle il abandonna tout ce qu'il possédoit & tout ce qu'il étoit capable de posséder ; & la nôtre ne nous fait renoncer à rien. La foi de saint Pierre fut une foi pleine de confiance, qui le fit marcher sur les eaux, & la nôtre s'étonne du moindre danger. La foi de saint Pierre fut une foi à l'épreuve de tout scandale ; & le plus léger scandale déconcerte la nôtre. Ce n'est pas que la foi de cet Apotre fut d'abord parfaite, & nous en avons toutes les imperfections, sans en avoir les perfections. Mais après tout, malgré les imperfections à quoi il étoit encore sujet, il confessa hautement J. C. & le reconnut comme Dieu. Sans une confession haute & publique de notre foi, selon que les occasions le demandent, il n'y a point de salut à espérer pour nous. p. 430. 440.

2. A réparer par une fervente pénitence notre lâ-

cheté, ſi quelquefois nous ſommes aſſez malheureux pour manquer de courage dans la confeſſion de notre foi. Saint Pierre renonça Jeſus-Chriſt, & en combien de rencontres le renonçons-nous? Chûte de ſaint Pierre qui doit nous fait trembler, & qui procéda de trois cauſes, ſçavoir de ſa préſomption, de ſon orgueil & de ſon imprudence. Mais par quelle pénitence ſe releva-t-il d'une telle chûte? pénitence la plus prompte, la plus ſincère, la plus conſtante. Si nous tombons comme lui, faiſons pénitence comme lui. p. 440. 444.

II. Partie. Amour de ſaint Pierre oppoſé à notre inſenſibilité. Ce fut par ſon amour pour Jeſus-Chriſt, que cet Apôtre mérita l'entier accompliſſement de la promeſſe que le Fils de Dieu lui avoit faite, de lui confier le ſoin & la conduite de l'Egliſe. Auſſi le Sauveur du monde, avant que de l'établir paſteur de ſon troupeau, lui demanda-t-il par trois fois: *M'aimez-vous? & m'aimez-vous plus que les autres?* Amour de ſaint Pierre, 1. amour humble, 2. amour généreux. p. 445. 448.

1. Amour humble, Pierre ne répondit pas à Jeſus-Chriſt, *Je vous aime plus que les autres*, mais ſimplement, *je vous aime*, ne voulant pas ſe préférer à eux. Il ne répondit pas même abſolument, *je vous aime*, mais *vous ſçavez que je vous aime*, comme ſe défiant de lui-même & de ſon propre ſentiment. Enfin, il s'attriſta voyant que Jeſus-Chriſt lui demandoit pluſieurs fois *m'aimez-vous?* car il commença à craindre en effet de n'aimer pas autant cet aimable maître qu'il le croyoit. p. 448. 452.

2. Amour généreux, c'eſt-à-dire amour fervent, patient, héroïque. Fervent, avec quelle ardeur prêcha-t-il Jeſus-Chriſt? patient, que n'eut-il point à ſouffrir pour le nom de Jeſus-Chriſt? héroïque, quel martyre endura-t-il pour la cauſe de Jeſus-

Christ ? Est-ce ainsi que nous aimons Dieu & Jesus-Christ ? Avons-nous cet amour fervent ? nous ne faisons rien pour Jesus-Christ, ou le peu que nous faisons, nous ne le faisons encore qu'avec froideur. Avons-nous cet amour patient ? la moindre peine nous abat. Avons-nous cet amour héroïque ? puisque les plus légères difficultés nous étonnent, peut-on penser que nous soyons dans la disposition de sacrifier notre vie ? Ranimons dans nos cœurs ce saint amour ; & si nous ne l'avons pas, demandons-le à Dieu. p. 452. 457.

Autre Sermon pour la Fête de saint Pierre, sur l'obéissance à l'Eglise. page 458.

DIVISION. Nous devons à l'Eglise une double obéissance : l'obéissance de l'esprit, pour croire les vérités qu'elle nous propose, 1. Partie : l'obéissance du cœur, pour suivre les loix qu'elle nous impose, 2. Partie. p. 458. 461.

I. PARTIE. Obéissance de l'esprit pour croire les vérités que l'Eglise nous propose. Elle est la dépositaire, l'organe & l'interprete de la vérité. C'est à elle à nous mettre en main le sacré dépôt de la parole de Dieu, & à nous l'expliquer. Elle a pour cela un pouvoir qu'elle a reçû du Fils de Dieu. Or elle ne peut user de ce pouvoir qu'autant que nous sommes obligés de nous soumettre à ses décisions & de la croire. Ce qui faisoit dire à saint Augustin qu'il ne croiroit pas à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'y engageoit. Et en effet, sans cette autorité de l'Eglise il n'y auroit plus de régle fixe & certaine pour connoître le vrai sens de l'Evangile. p. 461. 467.

Maxime de saint Augustin sans laquelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix,

ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. Maxime si nécessaire, que l'Eglise protestante elle-même en a reconnu la nécessité. Maxime qui présuppose l'infaillibilité de l'Eglise, & d'où suit toujours l'obligation indispensable de lui obéir. p. 467. 474.

Quatre choses sur cette obéissance de l'entendement. 1. C'est, à proprement parler, cette obéissance qui nous unit à l'Eglise, & qui nous fait membres de son corps. Exemple de Tertullien. 2. Sans cette obéissance, il ne sert à rien d'être extérieurement dans le corps de l'Eglise : car l'extérieur de la profession & du culte n'est point ce qui nous lie à l'Eglise. Exemple des Donatistes. 3. Cette obéissance a été de tout tems l'épreuve à quoi l'on a distingué les vrais fidéles. Exemple des saints Peres, & en particulier de saint Jérôme. 4. Cette obéissance doit être une obéissance pratique, & non de parole seulement. Voilà sur quoi nous serons jugés de Dieu. En vain aurons-nous pratiqué de bonnes œuvres, & marché dans la voie étroite : sans la soumission à l'Eglise, nos œuvres sont inutiles ; & l'on peut dire même que pour certains esprits, la voie étroite est en partie de renoncer à leurs sentimens pour prendre ceux de l'Eglise. Il est vrai que l'Eglise est gouvernée par des hommes, mais elle n'en est pas moins infaillible, puisque ces hommes sont conduits par l'Esprit de Dieu. p. 474. 489.

II. Partie. Obéissance du cœur pour suivre les loix que l'Eglise nous impose. 1. L'Eglise est notre mere, donc elle a droit de nous commander. 2. Ce qu'elle nous commande, est d'une obligation étroite & rigoureuse. 3. Nous ne pouvons violer ses commandemens, sans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu. 4. La témérité avec laquelle nous transgressons les

préceptes de l'Eglise, ne procéde souvent que d'un fonds de libertinage. p. 489. 491.

1. L'Eglise est notre mere, donc elle a droit de nous commander. La vérité de cette conséquence se découvre d'elle-même. Il n'y a eu que les hérétiques qui n'aient pas reconnu sur cela le pouvoir de l'Eglise par une prévention d'esprit; & il n'y a que les mauvais Catholiques, qui le reconnoissant, refusent de s'y soumettre, par une dépravation de cœur. p. 491. 494.

2. Ce que l'Eglise nous commande, est d'une obligation étroite & rigoureuse. Il faut bien que cela soit, puisque les ordres d'un pere obligent un fils sous peine de péché; puisque Jesus-Christ veut qu'on tienne pour payen & pour publicain celui qui n'obéit pas à l'Eglise; puisque le même Sauveur a donné pouvoir à son Eglise de nous excommunier, lorsque nous lui sommes rébelles. Ainsi en particulier saint Augustin a-t-il parlé du jeûne ordonné par l'Eglise, comme d'un jeûne de précepte. D'autant plus criminels quand nous desobéissons à cette mere, qu'elle ne nous commande rien que de raisonnable, p. 494. 498.

3. Nous ne pouvons violer les commandemens de l'Eglise, sans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu: car Dieu dans sa loi nous commande d'obéir à l'Eglise. p. 498. 501.

4. La témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'Eglise, ne procéde souvent que d'un fonds de libertinage. Ceci ne regarde point ceux qui ont eu le malheur de naître dans l'hérésie, mais les Catholiques. Quel autre esprit qu'un esprit de libertinage, peut les porter à violer des préceptes, dont la pratique demande si peu d'efforts & que l'Eglise a pris tant de soin de proportionner à notre foiblesse! Honorons notre religion, en ho-

norant l'Eglise : édifions nos freres nouvellement convertis, & soutenons par nos bons exemples ce que la grace a fait en eux. p. 501. 506.

Sermon pour la Fête de saint Paul. page 507.

DIVISION. Saint Paul a été le fidéle serviteur de Jesus-Christ, pourquoi ? parce qu'il a pleinement accompli le ministère de l'Apostolat, 1. Partie ; parce qu'il a parfaitement honoré le ministère de l'Apostolat, 2. Partie ; parce qu'il s'est continuellement immolé pour le ministère de l'Apostolat, 3. Partie. p. 507. 511.

I. PARTIE. Saint Paul a pleinement accompli le ministère de l'Apostolat. Il avoit été choisi de Dieu, 1. pour confondre le Judaïsme. 2. Pour convertir la gentilité. 3. Pour former le Christianisme dès sa naissance. Or c'est de quoi il s'est pleinement acquitté. p. 511. 512.

1. Il a confondu le Judaïsme ; par où ? par son exemple. Car lorsqu'il prêchoit Jesus-Christ aux Juifs, sa prédication devoit avoir d'autant plus de force, qu'il avoit été lui-même un des plus ardens persécuteurs de l'Eglise chrétienne, & c'étoit aussi la preuve dont il se servoit souvent. p. 512. 516.

2. Il a converti la gentilité. D'où vient qu'il a été appellé par excellence l'Apôtre des Gentils. Depuis l'Asie jusqu'aux extrémités de l'Europe, il a établi l'empire de la foi. p. 516. 520.

3. Il a formé le Christianisme, soit par les grands mystères qu'il nous a révélés, soit par les saintes régles de conduite qu'il nous a tracées dans ses divines Epitres. C'est là, tout mort qu'il est, qu'il nous prêche encore. Profitons de ses enseignemens. p. 520. 525.

II. PARTIE. Saint Paul a parfaitement honoré le ministère de l'Apostolat : comment cela ? par son désintéressement, qui a sur-tout consisté en trois choses. p. 525. 526.

1. Il exerça gratuitement le ministère dont Dieu l'avoit chargé, ne demandant rien & n'acceptant rien. Or qu'y a-t-il qui fasse plus d'honneur à l'Evangile, que ce détachement ? p. 526. 530.

2. Il ne se prêcha point lui-même, mais uniquement Jesus-Christ ; c'est-à-dire, qu'il n'eut point en vûe sa propre gloire, mais qu'il ne chercha que la gloire de Dieu & le salut des ames : ne se prévalant point de ses talens naturels, fuyant les applaudissemens des hommes, ne souffrant jamais que sous ombre d'estime & de confiance on s'attachât à lui personnellement. p. 530. 534.

Il étoit aussi zélé pour son ministère exercé par d'autres, que par lui-même : ne se réjouissant pas moins des succès des autres que des siens propres, & toujours content pourvû que Jesus-Christ fut annoncé & connu. C'est ainsi que les Ministres Evangéliques se rendent irréprochables, & c'est par-là même qu'ils honorent, comme saint Paul, leur ministère. p. 535. 546.

III. PARTIE. Saint Paul s'est continuellement immolé pour le Ministère Apostolique. Double sacrifice qu'il commença dès l'instant de sa vocation à l'Apostolat, & qui a duré, sans parler de son martyre, autant que sa vie : l'un de patience, l'autre de pénitence. p. 540. 541.

1. Sacrifice de patience, par où il se dévoüa aux persécutions des hommes pour le nom de son Dieu. Par quelles épreuves n'a-t-il point passé ? il nous l'apprend lui-même dans le récit qu'il fait de ses souffrances. Du reste quelle différence entre cet Apôtre & nous ! Il s'est sacrifié dans son ministère, & nous nous épargnons dans le nôtre. p. 541. 548.

2. Sacrifice de pénitence. Ce n'étoit point assez pour saint Paul d'être persécuté, s'il ne se persécutoit lui-même, châtiant tous les jours son corps & le réduisant en servitude. Il se traitoit de la sorte, premiérement pour son propre salut: secondement, ainsi qu'il le témoigne, pour toute l'Eglise. Deux grandes leçons pour nous. C'étoit un Saint, & nous sommes pécheurs: nous devons donc encore bien plus faire pénitence que lui. C'étoit pour l'Eglise qu'il se mortifioit: il faut donc, à son exemple, sacrifier dans notre profession, nos forces, notre santé, notre vie pour ceux que Dieu commet à nos soins, & dont il nous demandera compte. p. 548. 552.

F I N.